

LE ROMAN COMPLET

PIERRE SALES

SACRIFIÉE !

PROVISOIREMENT

60 cent.

LE VOLUME

PIERRE SANDRAC



LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

ARTHÈME FAYARD et C^{ie}

Editeurs

18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS

97

PROVISORMENT
1888
60
LE VOLUME

ROMAN COMPLET

PIERRE SALES

SACRIFICE I

PIERRE SANDRAC



LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

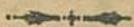
ARTHUR AYARD & Co

24-26, Rue du Palais National, PARIS

67

C20710

PIERRE SALES



SACRIFIÉE !



Pierre SANDRAC



LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

ARTHÈME FAYARD et C^e

Éditeurs

18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS

Prochain volume à paraître :

LE CALVAIRE DE MARTHE

par Louis LAUNAY

60 centimes le volume

Volumes déjà parus :

- | | | | |
|---|---|----------------------|--|
| Marcel ALLAIN..... | { L'Amour est maître.
Pour son Amour | Gaston LEROUX..... | { La Colonne infernale.
La Terrible Aventure. |
| Adolphe BELOT..... | Une Affolée d'amour. | H.-J. MAGOG..... | { L'Espionne aux yeux verts.
Cœur de Midinette. |
| Jean BONNERY et
J.-MARC-PY..... | Le Baiser dans la nuit. | Georges MALDAGUE.. | { Chaines mortelle.
Le Petit Tambour de Bazeilles.
Pour le Roi de Prusse!
Un Hussard de la Mort. |
| Marius BOISSON..... | Le Beau Christian. | Léon MALICET..... | { Le Coq du village.
Le Tueur de femmes.
Le Mauvais juge. |
| Jules CARDOZE..... | { Héritage d'amour.
Le Monde où l'on aime.
Les Deux Frangines.
Les Requiens de Paris.
La Main sur la Bouche
Le Droit de la Mère. | Jules MARY..... | Gringalette. |
| Erre DECOURCELLE | { Amant et Juge.
Père et Mère inconnus. | Marc MARIO..... | Fanchon l'idiote. |
| Charles ESQUIER..... | | A. MATTHEY..... | Le Corps d'Elisa. |
| Charles ESQUIER et
Henry de FORGE... | Roulbasse le saltimbanque. | Charles MEROUVEL... | { Une Nuit de noces.
La Maîtresse de Monsieur le
Ministre. |
| Hector FRANCE..... | Crime de Boche ! | Michel MORPHY..... | { La Dame aux violettes.
Le Roman d'un soldat.
La Bambine. |
| Claude FREMY..... | Celles qui aiment. | L. de MORTAIX..... | { Tué par l'amour.
Aventurière d'Amour. |
| Henry GALLUS..... | L'Amour sous les balles.
Les Poilus de la 9 ^e . | Lise PASCAL..... | La Femme outragée. |
| Arnould GALOPIN... | { Les Amours d'un fusilier ma-
rin.
La Nuit rouge.
Pour l'honneur d'une mère.
Le Calvaire d'une mère.
La Femme en noir.
La Charmeuse d'hommes.
Après l'outrage.
L'Amour pardonne
Blondinette. | René de PONT-JEST... | { Le Fils de Jacques.
Grain de Beauté |
| Jules de GASTYNE... | { Rivalité d'amour.
La Belle Lorraine.
La Fille du Boche.
Crimes d'espions.
Amour et Dévouement. | Octave PRADELS..... | Les Amours de Pinsonnet. |
| Henri GERMAIN..... | | J.-M. PRIOLLET..... | { Le Roi des cuisiniers.
Fils de héros. |
| Louis d'BEE..... | Le Cœur de Liette. | Marcel PRIOLLET..... | { Les Epoux ennemis.
Femme... Eternelle victime
Pour être comtesse... |
| Edmond LADOUCETTE | L'Amour et l'Argent. | Gaston RAYSSAC..... | Grande Chérie. |
| Fernand LAFARGUE.. | Floralion d'amours. | Jean ROCHON..... | { Calvaire d'amante.
Le Mystère de l'étang.
Amour et Volupté. |
| Maurice LANDAY..... | { Les Amours d'une dactylo.
L'Orphelin de Termonde.
Sauvagerie
Mariée à son patron.
Princesse et Fille du peuple.
La Marraine du poulx.
Mariée le 1 ^{er} août 1914.
Aimer... à en mourir.
Cœur tendre, Cœur meurtri.
Brio de Lilas.
Papa Bon Cœur.
Celle qu'on n'épouse pas | Pierre SALES..... | { L'Enfant d'une vierge.
Moins fort que l'amour !
Le Diamant noir.
La Femme endormie.
Le Puits mitoyen.
L'Enfant du péché.
Passions de jeunes filles.
Femme et Maîtresse
Marthe et Marie
Vipère !
Orphelines ! |
| Maxime LA TOUR... | | Marte THIERY..... | La Petite « Deux Sous ». |
| | | Jean VALDIER..... | Maman de Franco. |

Chaque Volume : 60 centimes

PIERRE SALES

SACRIFIÉE !

PIERRE SANDRAC (1)

PREMIÈRE PARTIE

MANUFACTURE MODÈLE

Parmi les établissements métallurgiques dont s'enorgueillit à juste titre Saint-Etienne et qu'à défaut de la manufacture de l'Etat, fermée au public, les voyageurs visitent avec le plus d'intérêt, on cite toujours en premier lieu, et comme un établissement modèle, la fabrique d'armes que le comte de Montreux dirige depuis une dizaine d'années et à laquelle il a donné un tel développement que ses produits sont répandus sur tous les points du monde, portant, jusque dans les contrées les plus lointaines, le rayonnement de la France et le respect d'un pays où de simples particuliers peuvent accomplir de tels travaux.

Cette célèbre usine a cependant été menacée d'être complètement ruinée peu d'années après la guerre. Mal conduite par son ancien directeur, homme de routine, elle avait vu, peu à peu, les commandes l'abandonner, les clients se plaindre; son importance avait promptement diminué; et, à la suite d'une réduction de salaires, une longue grève lui avait porté le dernier coup. Une faillite était imminente, et l'on ne procédait immédiatement à une liquidation. Le directeur le comprit, se retira; et on put croire, un moment, que l'usine allait disparaître, car plusieurs industriels rivaux s'étaient déjà pour tout détruire, vendre le terrain à des fabricants de rubans et se partager ce qui restait de la clientèle. Mais quelques hommes intelligents comprirent que c'était une folie de laisser s'éparpiller tant d'éléments qui n'avaient besoin que d'être rajoints, mieux dirigés, et surtout de laisser morceler un immense terrain, merveilleusement disposé pour les travaux métallurgiques. Le mouvement était conduit par M. Herbelin qui possédait déjà sa belle usine de Grenelle. Il groupa des capitaux assez considérables, et, tout bien reconstruit, offrit la direction du nouvel établissement à son ami le comte de Montreux, ancien élève de l'Ecole. Et celui-ci, après avoir un peu hésité, à cause de son inexpérience en affaires, finit par accepter, s'installa avec sa fille à Saint-Etienne et justifia, du premier coup, la confiance de son ami Herbelin.

Lorsqu'il visita, pour la première fois, sa nouvelle usine, il éprouva une double émotion en voyant à quel point on avait laissé tomber cet établissement jadis célèbre et qui avait rendu de grands services pendant la dernière guerre. Lui-même avait commandé une batterie sortie de ces ateliers qu'il trouvait aujourd'hui à peu près abandonnés. Six mois ne s'étaient pas écoulés que les industriels rivaux convalescents avec dépit que plus un atelier n'était fermé, que pas une chaudière n'était privée de sa couronne de fumée. Le comte avait fait des merveilles.

Si depuis sa sortie de l'Ecole polytechnique il n'avait accompli aucune fonction, il ne s'en était pas moins tenu au courant des découvertes modernes et n'ignorait aucun des progrès de la science. Il fut son unique ingé-

nieur, voyant tout, faisant tout, passant ses journées au milieu de ses ateliers, ses nuits dans ses bureaux. De nouveau, les commandes affluèrent à l'usine, nombreuses commandes de fusils pour les particuliers, commandes de toutes sortes pour des gouvernements étrangers, et enfin quelques commandes de canons pour le gouvernement français.

L'avènement de l'usine n'était plus douteux. Alors seulement, le comte s'occupa de son installation: il abattit l'ancienne maison du directeur et éleva, à sa place, une charmante habitation, dans le goût de ces petits châteaux qu'on rencontre en Ecosse, laissant à Mlle de Montreux, qui devenait jeune fille, le soin de le meubler à sa fantaisie. Hélène, déjà petite maîtresse de maison et douée d'un joli sentiment artistique, déploya autant de goût pour orner la maison de son père que de sérieux pour l'organiser. Cette jeune fille, qui comprenait si jeune tous ses devoirs et les accomplissait avec tant de simplicité, était admirée dans Saint-Etienne et adorée dans toute l'usine. Un ouvrier n'était pas, pour elle, une machine à produire plus ou moins d'ouvrage, mais un homme faisant partie de la maison. A l'âge de seize ans, elle les connaissait tous par leur nom, connaissait leurs femmes, leurs enfants, et tous la connaissaient bien aussi, connaissaient son aimable sourire, sa petite bourse des malades, sa pharmacie des choses indispensables en cas d'accident, où elle savait se retourner comme une vraie sœur de charité.

C'est à la suite d'un terrible accident qu'elle s'était transformée ainsi en infirmière. Un jour, où son père se trouvait auprès d'elle, on vint le prévenir que deux hommes s'étaient horriblement brûlés en maniant une pièce d'acier. Le comte courut à l'atelier, et il fut tout surpris, lorsqu'il se fut penché pour voir les blessés et les reconforter, de constater que sa fille l'avait suivi. Et elle aussi se penchait, les consolait par de jolies paroles. Malheureusement, on manquait de choses indispensables pour les premiers pansements, et ce ne fut qu'au bout d'une heure que les blessés furent soignés. L'un demeura estropié et l'autre ne put reprendre son travail que longtemps après. Dès le lendemain, Hélène demandait un crédit à son père et procédait elle-même à l'organisation d'une petite infirmerie à l'entrée des ateliers. Et depuis, au moindre accident, on n'entendait qu'un cri dans l'usine:

— Mademoiselle !... Mademoiselle !...

Elle accourait aussitôt, souriante, bonne, réellement compatissante, heureuse de faire la sœur de charité. Elle connaissait ainsi ce que les manières du comte avaient d'un peu rude; car s'il était bon, si son cœur se laissait facilement toucher par une infortune, il se montrait toujours raide et menait tout son monde tambour battant; puis, sous prétexte que ses ouvriers ne devaient compter absolument que sur lui, il n'admettait pas qu'aucun d'eux fit partie de ces syndicats dont le mouvement s'étendait alors sur toute la France. Comme on était réellement heureux chez lui, on lui obéissait.

C'est dans cette petite infirmerie que Mlle de Montreux vit, pour la première fois, Pierre Sandrac. Elle avait déjà entendu parler de lui par son père, le comte s'était enthousiasmé, quelques jours auparavant, au sujet d'une petite modification que le jeune ouvrier avait apportée dans la fabrication des plaques de blindage: il l'avait expliquée à sa fille, qui s'intéressait vivement à toutes les choses de l'usine; et, à plusieurs reprises,

(1) L'épisode qui précède a pour titre: Sacrifiée !

Il avait parlé de l'intelligence remarquable de ce Pierre Sandrac.

— Mais il faut en faire un chef d'atelier, père, avait dit Mlle de Montreux.

— C'est déjà fait.

Peu de jours après, on vint chercher « Mademoiselle » en toute hâte : un homme avait eu le bras pris dans un engrenage, justement dans l'atelier de Pierre Sandrac ; et il aurait infailliblement péri, si le chef de l'atelier ne l'avait aussitôt secouru, au péril de sa vie. Hélène, en entrant dans l'infirmerie, vit le malheureux, étendu, évanoui, et Pierre Sandrac auprès, elle devina que c'était lui, cherchant à le ramener à la vie. Elle soigna le blessé avec son dévouement habituel, quoique d'une façon presque machinale ; ses yeux se reportaient sans cesse du blessé à Pierre Sandrac.

— Mais vous êtes blessé, vous aussi ? lui demanda-t-elle tout à coup.

— Oh ! moi, ce n'est rien, répondit-il tranquillement ; tandis que ce malheureux est bien en danger... Et il est père de famille !

Cet oubli de soi-même devant l'infortune d'un autre toucha vivement Mlle de Montreux : elle n'était pas habituée à de tels désintéressements, tout homme blessé devient généralement si égoïste ! Elle comprit, dès cet instant, que Pierre Sandrac ne ressemblait pas aux autres hommes ; et elle était tout émue, lorsque, à son tour, Pierre lui tendit son bras, qui avait été rudement écorché par un volant... Ah ! ces quelques minutes inoubliables pour tous les deux, où lui, la regardait en tremblant et où elle, hésitante, un flot de sang à la figure, s'embarrassait dans le pansement, plaçait maladroitement les plaques de coton antiseptique, enrôlait mal la bande ! Comme elles s'évanouirent vite, ces quelques minutes ! Ces quelques minutes qui allaient changer leur vie !

Le soir, Hélène, en rendant compte à son père de l'accident de la journée, eut l'adresse de le faire parler sur ce Pierre Sandrac.

— L'aurais été vraiment désolé, dit le comte, qu'il lui arrivât malheur : sa blessure est légère, n'est-ce pas ?

— Rien de grave, père ; mais il devait bien souffrir !

— Bah ! il méprise la douleur ; et il a dû en voir bien d'autres dans son existence...

— D'où vient-il donc ?

— De l'école de Châlons qu'on a licenciée à cause d'une épidémie de petite vérole.

— Il est donc ingénieur ?

— Non, il l'aurait été dans un an. Seulement, j'ai voulu qu'il débutât chez moi comme simple ouvrier ; c'est le meilleur moyen pour faire des ingénieurs pratiques, pour leur faire connaître et les machines qu'ils auront à diriger et les ouvriers qu'ils auront à commander. Celui-ci est déjà chef d'atelier, et, s'il continue, il sera avant longtemps chef de tous les ateliers.

Ce même soir, Pierre Sandrac, seul dans sa modeste chambre, à peine meublée et garnie seulement d'ouvrages scientifiques, ne travaillait pas comme il le faisait d'habitude, il souffrait beaucoup, mais ne songeait pas à son bras meurtri ; il revoyait sans cesse cette simple scène de l'après-midi qui l'avait si profondément troublé ; et, par moments, il prononçait un nom qui lui faisait l'effet d'une délicieuse musique :

— Hélène... mademoiselle Hélène...

Le lendemain, quoique son bras lui semblât horriblement lourd, il n'hésita pas à retourner à son travail ; il ne pouvait rien faire lui-même, mais il dirigeait ses ouvriers. Et quelle joie quand, au milieu de la journée, il vit M. de Montreux entrer dans son atelier, ayant sa fille avec lui !

— Vous auriez dû vous reposer, vous ! lui dit le comte de son ton brusque.

— Ce n'est plus rien, répondit-il fièrement.

Et il regardait respectueusement Hélène, comme pour lui dire : « En me touchant, vous m'avez guéri. »

Hélène baissa les yeux devant lui ; et, depuis ce jour, ils s'aimèrent. Et si le comte, malgré son amour pour sa fille, amour fait autant de jalousie que de tendresse, ne s'en aperçut point, c'est qu'il avait les yeux fermés dès qu'il s'agissait de Pierre Sandrac. L'intelligence de ces deux hommes se complétait admirablement : celle du comte un peu trop brillante, développée encore plus par les études théoriques que par la pratique, quelquefois trop rêveuse, manquant même de ce bon sens, de cette simplicité, qui feront toujours défaut aux élèves de l'école polytechnique tant qu'on n'aura pas modifié leur système d'éducation ; celle de Pierre Sandrac, pratique et simple avant tout un peu dédaigneuse des théories, ne

croyant qu'aux résultats visibles que donnent et les expériences et l'expérimentation, mais hardie, aventureuse, ne reculant devant rien pour arriver à des découvertes utiles. Le comte l'attirait sans cesse chez lui, pour causer de leurs travaux : et lui, ne songeait à aucun des plaisirs de la jeunesse : tout son bonheur n'était-il pas dans la contemplation de Mlle de Montreux ?...

L'usine prit alors un développement superbe et sembla destinée à écraser toutes ses rivales. M. de Montreux et Pierre Sandrac apportaient dans leurs études et leurs travaux une ardeur patriotique, ils furent les premiers à fabriquer ces énormes coupes d'acier destinées à protéger nos forteresses de la frontière de l'Est.

L'usine grandissait, de nouveaux ateliers s'élevaient ; les gens sages de Saint-Etienne commençaient à dire :

— M. de Montreux va trop vite.

Il allait trop vite en effet. Devenu ambitieux pour sa fille, il regrettait d'avoir accepté des commanditaires à qui il devait verser chaque année une part de bénéfices et qui, eux aussi, le trouvaient imprudent et ne se gênaient pas pour le lui dire. Donc d'un caractère qui n'admettait pas de contradictions, il réunit tous ses capitaux, usa d'une clause de son traité qui lui permettait de rembourser les sommes qu'il avait été avancées. Il voulait être le seul maître chez lui : il le fut ; mais toute sa fortune se trouva engagée dans ses affaires. Et il entendait malheureusement beaucoup moins bien les questions financières que les questions industrielles.

Deux années s'étaient à peine écoulées depuis qu'il avait ainsi repris sa liberté, que sa situation se trouvait soudainement très embarrassée. Il avait trop fait à la fois, pour ne pas laisser échapper les commandes, il les avait exécutées à crédit, il avait construit ateliers sur ateliers — c'était sa manie. Les crédits furent se prolonger. Il perdit, à cette époque, une assez grosse somme dans une faillite de banquier. Et il connut, tout d'un coup, les angoisses du manque d'argent. Personne n'en sut rien à Saint-Etienne, pas plus parmi ses amis que parmi les indifférents. Le comte ne se troubla pas.

— Une crise à passer, dit-il.

Il parvenait, en effet, à faire face à tout avec une prodigieuse habileté ; il luttait comme dans une bataille. Et peut-être fut-il parvenu à vaincre toutes ces difficultés, avec ses ressources personnelles, si des difficultés d'un ordre tout intime n'étaient venues les compliquer.

Tout d'abord, ce fut le mouvement que Pierre Sandrac provoqua parmi ses ouvriers — Pierre n'était ni un rêveur ni un utopiste : il ne demandait aucune révolution dans l'ordre social ; mais il trouvait que la situation des ouvriers de M. de Montreux était trop précaire, puisqu'elle dépendait uniquement de l'existence et de la bonté du patron. Que ce patron moruel ou fût remplacé par un autre, égoïste ou indifférent, et ces ouvriers auraient perdu le bénéfice qu'ils avaient pu retirer d'une association s'ils en avaient fait partie depuis plusieurs années.

Malgré l'opposition qu'il savait devoir trouver chez M. de Montreux contre toute tentative de ce genre, il organisa, parmi les ouvriers de l'usine, une société de secours mutuels à laquelle s'ajoutèrent presque aussitôt une société coopérative de consommation. Cependant, le comte, circonvenu par Pierre Sandrac, n'osa encore rien dire : ils lui prouvèrent que personne ne songeait à lui manquer de respect, qu'on voulait seulement prévoir l'avenir ; il se contenta de refuser de s'occuper en quoi que ce soit de la Société, affirmant que cela tournerait mal, tôt ou tard.

— Vous avez tort, Sandrac, de provoquer ce mouvement ; vous êtes trop jeune pour comprendre où il vous mènera.

— N'est-ce pas vous qui avez tort, monsieur le comte, répondait Pierre, de ne pas comprendre que les ouvriers ont le droit de s'associer pour défendre leurs intérêts ?

Quelques mois après, la plupart des ouvriers de l'usine firent partie du syndicat général ; et le comte, pour la première fois, s'emporta contre Pierre Sandrac. Il n'avait cependant à se plaindre en aucune façon ; mais il était l'ennemi absolu de toute sorte d'association d'ouvriers, il refusait de s'incliner devant la potassée du siècle, lui qui, justement par sa bonté, aurait pu servir de lien entre les choses d'autrefois et celles d'aujourd'hui.

Dès lors, une sourde hostilité régna entre le comte et Pierre Sandrac ; mais elle n'éclata ouvertement que lorsqu'une circonstance fortuite lui fit comprendre que « cet homme de rien, ce révolutionnaire », comme il l'appelait maintenant, osait aimer sa fille ! Il les surprit, un soir, se promenant, la main dans la main, au fond de la prairie qui séparait son habitation des ateliers. Le lendemain, au milieu de l'usine, il traita Pierre Sandrac avec une violence insensée, lui reprochant son ingrati-

tude, l'accusait d'avoir voulu fomenter une révolte parmi ses ouvriers, et le chassait enfin ignominieusement comme une brebis galeuse.

Pierre s'enfuit à Paris ; et, avec lui, disparut la bonne fortune de l'usine.

II

LA PRÉFACE D'UNE GRÈVE

Louis Joranne, caissier de M. de Montreux, était un homme doux, timide et méticuleux, qui ne connaissait et n'aimait qu'une chose au monde, sa comptabilité. Aussi était-il abominablement malheureux depuis quelques mois.

Tout d'abord, ces ennuis d'argent l'avaient bouleversé. Il les aurait cependant supportés avec patience, sachant qu'ils ne pouvaient être que momentanés. Mais, quand cela s'était compliqué de vols et d'incidents dramatiques, il avait commencé de perdre sa bonne figure, parce qu'il avait perdu le sommeil. Si, du moins, son patron avait été auprès de lui pour le remonter, pour lui donner un peu de son énergie ! Mais non. Le comte de Montreux ne faisait plus que de courtes apparitions à Saint-Etienne, le temps indispensable pour donner des ordres et examiner les choses en train.

Jordanne se trouvait donc chargé de tout, forcé de faire toute la correspondance et même d'écouter les chefs d'atelier qui venaient lui exposer les rapports destinés à M. de Montreux. Chaque jour, il devait écrire une longue lettre pour tenir son patron au courant des moindres incidents de l'usine ; il ne pouvait plus faire ses comptes que le soir. Et, quand enfin venait l'heure du repos, il ne dormait pas, ou bien faisait d'abominables rêves où il voyait régulièrement son coffre-fort vide, tandis qu'une interminable file de garçons de recette lui tendaient narquoisement des traites. Et chaque jour, en préparant sa lettre au comte, il bougonnait :

— J'en ai assez. Cette fois, je vais écrire à M. de Montreux que je ne peux plus supporter tant de fatigues.

Mais régulièrement, il terminait sa lettre sans parler de ses peines.

Et le jour où les chefs d'atelier, en passant au rapport, prononcèrent les mots de mutinerie, de grève imminente, d'augmentation de salaires, Jordanne faillit perdre la tête.

— Une grève ! Chez nous ! C'est impossible !

Jamais il n'aurait prévu une chose semblable. Malheureusement, les rapports des contremaitres étaient très précis. Depuis une quinzaine de jours déjà, une sourde agitation régnait parmi les ouvriers ; on les voyait s'en aller par groupes, se réunir dans des cabarets avant de rentrer chez eux ; et c'était alors des conciliabules secrets, des conversations à voix basse, au milieu desquelles éclataient tout à coup des cris de colère contre ce comte de Montreux qui avait eu l'audace d'empêcher, pendant si longtemps, ses ouvriers de faire partie du syndicat. Et le bruit s'était répandu parmi eux que le comte n'avait plié que pour se montrer bientôt plus sévère ; on assurait qu'il allait avant longtemps faire venir des ouvriers étrangers à la région, et on donnait comme preuve le choix qu'il avait fait d'un Américain pour succéder à Pierre Sandrac.

— Mais, sapristi ! tout cela, ce n'est pas un motif pour se mettre en grève ! s'écriait Jordanne. Il n'y a là que des choses morales ; rien de précis, rien de matériel... Ils sont très bien payés... Je ne comprends pas...

Le mouvement avait commencé d'une façon exclusivement morale, en effet, comme une sorte de mutinerie ; mais maintenant, on parlait d'augmentation de salaires ; les ouvriers avaient appris que le comte allait recevoir d'importantes commandes de l'étranger ; et on voulait en profiter pour le forcer à élever les prix...

— Comment des ouvriers peuvent-ils savoir les commandes qu'on recevra ? bégayait Jordanne.

Comment ?... Les chefs d'atelier l'ignoraient ; tout ce qu'ils pouvaient ajouter, c'est que les ouvriers étaient travaillés par des emissaires étrangers, de ces auteurs de grèves dont le rôle est souvent si louche, qui attendent les ouvriers dans les cabarets pour exciter leurs passions en les faisant boire, et les trompent avec autant de facilité qu'on trompe des enfants.

Jordanne, désespéré, prévint alors le comte.

Et, le lendemain, celui-ci arrivait à Saint-Etienne une heure environ avant la fermeture de l'usine. Il était accompagné de sa fille, de Harry Clifford et de Jérôme Labodé. Le bruit de son arrivée se répandit aussitôt dans les ateliers : on aurait dû travailler encore, près

d'une heure ; le travail cessa immédiatement. Et le comte n'avait pas encore eu le temps d'écouter le rapport de Jordanne, que tous les ouvriers défilaient par bandes devant les bureaux, silencieux. Le mot d'ordre avait été donné : la grève commencerait au moment même où le patron rentrerait à l'usine.

Debout contre une fenêtre, blême et tremblant, il regardait ses ouvriers s'éloigner et en éprouvait la plus cruelle des humiliations. Bientôt des larmes coulèrent lentement sur ses joues, et il prononça amèrement :

— Voilà l'ouvrage de Pierre Sandrac.

Hélène, qui se tenait près de son père, aussi humiliée que lui, n'eut pas la force de supporter ces paroles ; elle chancela. Harry, qui, en entendant l'accusation du comte, avait éprouvé une violente secousse, fut calmé soudainement par l'émotion d'Hélène. Il se précipita, reçut la jeune fille dans ses bras et la fit asseoir, en lui demandant d'une voix qui tremblait à peine :

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle ?

— Rien... rien, balbutia-t-elle.

Le comte n'avait pas remarqué cet incident ; il était toujours à sa fenêtre, cherchant à reconnaître, à la lueur tombante du jour, ceux de ses ouvriers à qui il avait fait le plus de bien, dont il avait secouru la famille, ceux qu'il croyait incapables de se mêler à un tel mouvement ; il les retrouvait tous et prononçait leurs noms à mi-voix. Le défilé se termina enfin, et le comte tomba, accablé, sur un siège.

En ce moment, les chefs d'atelier se présentaient au bureau. Ils étaient navrés, presque honteux, craignant que le comte ne les rendit responsables de ce malheur ; mais M. de Montreux était trop abattu pour s'abandonner à la colère.

— Avancez, mes amis, dit-il d'un ton navré.

— Ah ! monsieur le comte, croyez bien qu'il n'y a pas de notre faute.

— Je le crois, mes amis. Racontez-moi simplement ce que vous avez appris.

Le plus vieux des contremaitres, qu'on écoutait beaucoup à cause de son expérience, surtout dans les questions ouvrières, et qui avait son franc parler, un nommé Bernard Lavergne, sortit un peu du rang et, la tête baissée, commença de bredouiller :

— En fait de grève, monsieur le comte, il y a grève et grève : la grève qu'on a raison de faire pour mater les patrons...

Le comte eut un léger mouvement d'humeur ; Bernard Lavergne redressa la tête et, avec la tranquillité d'un honnête homme :

— Pardonnez-moi, monsieur le comte, mais j'ai l'habitude de toujours dire ce que je pense.

— Continuez, Bernard.

— Et il y a la grève qui n'a pas le sens commun. Selon moi, cette grève-ci est absurde : il n'y a pas, dans toute la région, une usine où les ouvriers soient mieux traités que dans la vôtre ; mais les ouvriers sont très montés contre vous, et ils n'ont pas tout à fait tort : vous avez fait trop d'opposition au mouvement des syndicats, et vous n'aviez qu'à vous incliner, monsieur le comte, puisque c'est la loi. La bourgeoisie, qui a fait la révolution de 89, a détruit les corporations qui étaient un système usé, fini ; mais elle ne les a remplacées par rien : le peuple, c'est-à-dire les ouvriers, a bien le droit de songer aujourd'hui à défendre ses intérêts, puisqu'il le peut. Et, croyez-moi, monsieur le comte, les patrons les plus adroits sont ceux qui, au lieu d'enrayer le mouvement le dirigent dans une bonne voie. Vous, vous ne vous êtes incliné que devant la force des choses ; les ouvriers vous en ont gardé rancune, et cette rancune s'est envenimée, lorsque vous avez fait tomber votre colère sur Pierre Sandrac...

Le comte faillit interrompre le contremaitre ; mais ne valait-il pas mieux entendre toute la vérité ? D'ailleurs, Bernard Lavergne n'avait aucune envie de s'arrêter.

— Que Pierre Sandrac ait mal tourné depuis, monsieur le comte, c'est possible, quoique la chose ne me paraisse pas absolument prouvée ; mais vous ne sauriez imaginer à quel point on l'aimait ici. Et, tenez, il n'aurait qu'à paraître en ce moment, à faire un signe, et demain l'usine marcherait comme par le passé.

— Qui vous dit que ce n'est pas lui qui a fomenté ?

— Lui ! s'écria Bernard avec indignation. Lui ! Ah ! monsieur le comte, comment de telles pensées peuvent-elles se présenter à votre esprit ? Mais je mettrais ma main au feu qu'il n'est pour rien dans tout ceci !... Seulement la rancune qu'on éprouvait contre vous a grandi depuis son départ ; on a vu, d'un mauvais œil, l'entrée à l'usine d'un ingénieur étranger ; excusez-moi, monsieur...

Il se tournait vers Harry Clifford.

— Parlez, mon ami, dit tranquillement l'ingénieur.

— Bref, monsieur le comte, on a craint que vous ne fussiez contre les ouvriers ce que vous avez fait contre Pierre Sandrac ; et le terrain était tout prêt. Mais cette grève n'a pas éclaté toute seule ; cela j'en répons... Et qui l'a fait éclater ? Ceux à qui cela peut profiter : les jaloux, les rivaux, de France et de l'Étranger ; ce n'est pas la première fois que je vois une chose semblable.

Les appréciations de Bernard Lavergne semblaient si judicieuses que le comte n'hésita pas à lui demander conseil.

— Selon vous, que faudrait-il donc faire ?

— Attendre, tout honnêtement, monsieur le comte, les délégués qu'on ne manquera pas de vous envoyer demain ou après-demain.

— Mais il est indispensable que cette grève ne dure pas plus d'une journée.

Bernard Lavergne hochait la tête.

— Alors... préparez-vous à faire de grandes concessions, monsieur le comte.

— C'est bien. Venez tous ici, demain, comme d'habitude : la nuit calmera sans doute les mauvaises têtes : il n'est pas possible que tant de bons ouvriers écoutent plus longtemps les détestables conseils de quelques meneurs. Merci de votre dévouement. A demain !

Les contremaîtres se retirèrent ; et le comte, un peu rassuré par les appréciations de Bernard Lavergne, s'adressa, d'un ton presque énergique, à Harry et à Jérôme :

— Alors, je vois que ce n'est pas une grève, mais une simple mutinerie : avec un peu d'adresse et surtout de l'autorité, nous en viendrons à bout.

Puis, leur tendant la main :

— Permettez-moi, messieurs, de vous offrir l'hospitalité.

Quelques instants après, ils étaient tous réunis autour de la table du comte, et M. de Montreux s'adressait avec un mélancolique sourire à Harry Clifford :

— Voilà, mon cher monsieur, la récompense qui attendait votre dévouement : vous êtes impopulaire avant même d'être connu.

— Peu importe, dit Harry, avec une imperceptible ironie : j'ai l'idée que mon impopularité ne durera pas longtemps.

— Vous ne reculerez donc pas devant les dangers de la situation ?

— Reculer n'est pas français.

— Mais vous êtes Américain.

— La France est la seconde patrie de tous les étrangers.

Le comte, par-dessus la table, lui donna une chaude poignée de main.

— Vous êtes digne d'être Français, et j'espère bien que vous le deviendrez un jour.

Mais déjà Harry, qui s'était un peu abandonné à son caractère, reprenait son rôle d'Américain.

— Oh ! n'exagérez pas, monsieur de Montreux : si je suis prêt à défendre vos intérêts avec acharnement, c'est qu'ils sont devenus les miens... à moins que ma présence ici ne soit, pour vous, une trop grande cause de difficultés ?...

— C'est qu'on ne vous connaît pas, dit Hélène.

Et aussitôt son visage s'empourpra.

Après le repas, Hélène s'occupa de faire préparer des chambres pour Harry et pour son ami ; elle était toute heureuse que son père leur eût offert l'hospitalité. Harry occupait une place de plus en plus grande dans son esprit : et elle aimait en Jérôme Labadié, l'ami de Pierre Sandrac. Quant au sentiment qu'elle avait eu pour Harry, elle ne l'analysait pas, elle s'y abandonnait sans vouloir y réfléchir davantage.

Le comte demeura quelques instants avec Jérôme et Harry ; puis il les pria de l'excuser et les quitta pour rejoindre son caissier à qui il avait donné rendez-vous ; et il travailla avec lui une grande partie de la nuit.

Hélène, après avoir donné les ordres nécessaires dans la maison était remontée chez elle et rêvait à sa fenêtre. Les yeux fixés sur les bâtiments, si variés de l'usine, qui se profilait sur le ciel très bleu en fantastiques silhouettes, elle demeura longtemps immobile, comme engourdie, songeant d'abord à cette mutinerie des ouvriers de son père, qui l'avait si profondément blessée et humiliée. Elle aussi se rappelait ceux qu'elle avait soignés, ceux qui la bénissaient autrefois. Comment de telles choses avaient-elles pu s'oublier aussi vite ? La lune éclaira en ce moment le pavillon où était située sa petite pharmacie ; et elle revit soudain Pierre Sandrac lui tendant son bras blessé : c'était d'elle-même le souve-

nir de cette première entrevue, et elle s'y arrêtait en murmurant :

— Quelle horrible fatalité nous a séparés !

Et des larmes coulèrent de ses yeux. Le reverrait-elle jamais, maintenant, celui qu'elle avait tant aimé ?

— S'il était encore vivant, n'aurait-il pas trouvé le moyen de me donner de ses nouvelles ?

Puis une pensée, plus cruelle encore, s'insinua peu à peu dans son esprit : si Pierre était vivant et s'il la laissait sans nouvelles c'est qu'il devait s'imaginer qu'après tout ce qui s'était passé, elle devait le croire coupable, le mépriser. Oh ! si cela était, comme il devait souffrir !

Tandis qu'elle s'abandonnait à ses pensées, elle vit deux ombres dans la prairie : elle reconnut Harry et Jérôme, se promenant lentement. Jérôme fumait et la fleur de sa cigarette éclairait par moments le visage de Harry, et Hélène voyait alors que ce visage était tourné vers sa fenêtre, et cela la faisait trembler un peu...

Le lendemain, le comte était debout avec le jour. Quand il descendit, il rencontra Harry qui se dirigeait déjà vers le petit atelier qu'on lui avait préparé dans l'usine.

— Je vous demanderai de ne pas me quitter aujourd'hui, lui dit le comte, je veux que mon monde vote bien à quel point je tiens à vous.

— Vous complexez donc, malgré ce qu'en nous a dit hier, sur une reprise du travail ?

— Oui, je vous l'avoue.

— Vous connaissez vos ouvriers mieux que moi... Cependant, ce contremaître, ce... Bernard... Bernard... ?

— Bernard Lavergne ? fit le comte en haussant les épaules. Un brave homme, mais plein d'idées fausses.

— Je ne trouve pas, dit légèrément Harry.

— Etes-vous donc partisan des idées socialistes ? Cela m'étonnerait, d'un esprit aussi judicieux que le votre !

Harry sourit, avec une légère nuance de dédain.

— Je n'attache aucune importance, dit-il, à toutes ces appellations de socialisme, de syndicalisme, de capital, de travail ; je déteste les théories, et ne me paie pas de mots. Mais je trouve naturel que les ouvriers soient unis par un lien pour défendre leurs droits, puisque les patrons savent bien s'associer pour défendre les leurs. On m'a assuré qu'en France, grâce à une formalité qui s'appelle le livret, formalité abolie par la loi, mais demeurée dans les usages de certains patrons, il est possible à ces patrons de faire fermer toutes les portes à un ouvrier qu'ils ont renvoyé ; il leur suffit, dans la signature qu'ils mettent sur ce livret, de faire une marque que comprennent seuls les initiés... Est-ce vrai, monsieur de Montreux ?

— En effet, balbutia le comte, qui ne put cacher un trouble soudain.

— Eh bien ! reprit Harry, avec autant de calme que s'il avait parlé de choses indifférentes, je trouve naturel qu'on se défende des deux côtés, puisqu'en vit un peu à l'état de guerre ; mais je trouverais beaucoup plus naturel qu'on ne se fit pas la guerre, qu'on s'entendît tout simplement... Je vous demande pardon d'exposer de telles idées devant vous ; je sais qu'elles ne sont pas les vôtres...

— Si quelqu'un pouvait me les faire accepter, ce serait vous, monsieur Clifford. Mais, que voulez-vous ? Je suis un peu de l'ancien régime... et vous, vous êtes l'avenir ; vos illusions ne se sont pas encore envolées. Je serais curieux, je vous l'avoue, de voir comment vous vous y prendriez pour faire entendre raison à ces ouvriers révoltés.

— Si le travail n'est pas repris aujourd'hui, je vous demanderai la permission de parler en votre nom, proposa Harry.

— Soit ! nous verrons, dit ironiquement le comte...

On avait ouvert les portes de l'usine ; les contremaîtres arrivaient, l'allure inquiète. Le comte les aborda crèment :

— Eh bien ! ces ouvriers ?

Par la grande porte devant laquelle il se trouvait, il pouvait voir des groupes nombreux ; il s'imaginait que l'entrée allait s'effectuer comme d'habitude. Les contremaîtres secouèrent la tête et dirent tous :

— On est très monté, monsieur le comte !

L'heure de l'entrée sonna. L'us un ouvrier ne bougea. Le comte devint blême ; il se retourna vers l'usine qui, tous ces jours, à cette heure, se remplissait, grondait bientôt comme un monstre et se couronnait de fumée. Il alla devant d'autres portes ; pas un ouvrier n'entra. La grève, c'est-à-dire pour lui la ruine, était bien déclarée.

Pendant quelques minutes, Harry, qui accompagnait flegmatiquement le comte, le vit en proie à une terrible colère ; le visage tout contracté, les poings serrés, il allait devant lui, traversant les ateliers et prononçant d'une voix rauque :

— Ah ! les misérables ! les drôles ! M'abandonner dans un pareil moment !

Puis, s'arrêtant tout d'un coup et jetant un regard furieux à Harry :

— Voilà le résultat de ces idées socialistes qui vous séduisent si fort, monsieur ! Quand vous aurez mon âge, vous comprendrez sans doute leur danger ! Cela ne sert à rien d'être bon avec ses ouvriers, à rien, monsieur ! Il faut les conduire avec une main de fer !

— Je ne crois pas, répondit Harry avec un calme imperturbable.

Le comte ouvrit la bouche pour défendre encore ses idées, pour exhaler sa colère ; et il ne dit rien.

Il reprit sa marche désordonnée, traversant de nouveaux les ateliers.

— Pns un ! Pns un n'est venu !

Le mot d'ordre avait été bien donné, bien suivi.

Le comte et Harry sortirent enfin de l'usine et se trouvèrent en face du groupe des contremaîtres qui attendait sur la pelouse. Un peu plus loin, Hélène, sur le perron de la maison, se faisait rendre compte par Lavergne de ce qui se passait. Labadié apparut bientôt, salua Hélène et vint se ranger silencieusement auprès de Harry. Le comte pénétra dans son bureau en faisant signe aux contremaîtres de le suivre, et il tomba, brisé, sur un siège. Son excitation s'évanouissait.

— Eh bien, mes amis, interrogea-t-il d'un ton résigné, avez-vous appris quelque chose de nouveau ?

Bernard Lavergne répondit au nom de ses collègues. Non. Rien de spécial ne s'était passé, rien de nouveau. Le mouvement s'était accentué, voilà tout.

— C'est bien ce que je vous ai dit hier, monsieur le comte : vos rivaux profitent de l'état de mécontentement qui règne parmi vos ouvriers pour vous faire du mal. Et il n'y a rien de plus difficile à réduire que ces grèves qui reposent plus encore sur des questions morales que sur de simples questions de prix. Quant à nous, monsieur le comte, nous sommes tous, et sans hésiter, de votre parti.

— Bien, mes amis, bien dit le comte. Je vous remercie. Veuillez donc ne pas quitter l'usine, surveiller les alentours... Et attendons ! Messieurs mes ouvriers ne manqueront certainement pas de m'envoyer des délégués !

Le comte prononça ces mots avec une ironie hautaine, puis il se leva et revint chez lui. Harry et Jérôme, qui le suivaient, n'osèrent pas lui parler. Lorsqu'il arriva au perron, il voulut éviter sa fille qui s'avançait vers lui, les bras tendus, mais Hélène, malgré la peine qu'elle en éprouvait, feignit de ne pas voir cette marque d'indifférence.

— Mon père !

Elle l'embrassa tendrement. Le comte se dégagea doucement de son étreinte et dit d'une voix qui tremblait :

— J'avais cru me venger de Pierre Sandrac... Tu dois être satisfaite, ma fille : c'est lui qui se venge et qui est le plus fort !

Il ne lui laissa pas le temps de répondre ; il avait promptement franchi le seuil de sa maison et allait s'enfermer dans son cabinet.

La journée se passa dans une tristesse navrante, sans amener le moindre incident. Les contremaîtres se promenaient devant les portes, comme s'ils s'étaient attendus à quelque coup de main ; de loin, les ouvriers, qui stationnaient par petits groupes, se moquaient d'eux, et c'était tout. A l'heure du déjeuner, ils disparurent et ils ne revinrent pas l'après-midi.

Le comte ne sortit de son cabinet que pour déjeuner ; il ne prononça pas dix paroles. Dès que le repas fut terminé, il dit :

— J'ai besoin de travailler ; excusez-moi...

Et il s'enferma de nouveau. Harry et Jérôme, avec une discrétion parfaite, laissèrent aussitôt Hélène et se dirigèrent vers l'usine. Ils rencontrèrent là les contremaîtres, causèrent longuement avec eux ; puis ils se rendirent dans l'atelier réservé à Harry, suivis seulement du vieux Bernard Lavergne.

Hélène, après avoir donné les ordres nécessaires dans la maison, était remontée chez elle et ne quittait plus sa fenêtre. Elle avait été très intriguée par cette sorte de

conciliabule secret auquel Harry Clifford semblait convier Bernard Lavergne. Elle le fut bien davantage lorsque, à la suite de ce conciliabule, qui dura près d'une heure, elle vit le vieux contremaître sortir de l'atelier, tout bouleversé, les yeux rouges. Harry l'avait accompagné jusqu'à la porte ; Bernard Lavergne lui serva la main avec effusion, puis s'éloigna. Et il n'avait pas fait dix pas qu'il s'essuyait les yeux avec le revers de sa manche et faisait de grands gestes désordonnés. Hélène, poussée par un désir inconscient, sortit vivement et vint à la rencontre du contremaître.

— Qu'avez-vous, Bernard ?

— Moi?... moi, mademoiselle ? Mais rien, rien, je vous jure !

Et il essayait de sourire. Hélène lui dit brusquement :

— Il est inutile de me tromper : vous pleurez... Et tenez, vous pleurez encore ! Je vous ai vu entrer chez M. Clifford ; que vous a-t-il donc dit pour que vous soyez ému à ce point ?

Lavergne sembla un moment très embarrassé ; puis, comme cherchant ses mots :

— Ce n'est pas ce que m'a dit M. Clifford qui me fait pleurer, mademoiselle, mais tout simplement ce qui se passe. Voir l'usine au repos, et cela me creve le cœur...

Hélène secoua la tête d'un air de doute.

— Pourquoi donc êtes-vous demeuré si longtemps avec M. Clifford ?

— Nous cautions de... de sa machine à fusils, mademoiselle, une vraie merveille ; et puis, nous cherchions ce qu'il fallait faire pour ramener les ouvriers. C'est un homme bien supérieur, mademoiselle, que ce M. Clifford...

— Je le sais.

— Et qui semble si bon !

— Je le sais aussi.

— Et qui vous est dévoué ! Bref, mademoiselle, il m'a convenu tout de suite. Et si quelqu'un est capable de remplacer Pierre Sandrac, c'est bien lui, allez... Et moi aussi, je vous suis rudement dévoué, mademoiselle.

Et Bernard Lavergne s'éloigna vivement, essayant toujours des larmes avec le revers de sa manche.

Vers la nuit, le commissaire de police du quartier de la Chaléassière, où se trouvent situées la plupart des usines métallurgiques de Saint-Etienne, se présenta chez M. de Montreux. Hélène le reçut en lui disant :

— Je vais prévenir mon père ; il s'est enfermé pour travailler.

Elle alla frapper à la porte du cabinet du comte. Ne recevant pas de réponse, elle frappa de nouveau et, n'entendant rien, entra dans le cabinet. Le comte était étendu sur son fauteuil en face de sa table, dans une demi-obscureté. Il avait dit qu'il voulait travailler ; et plusieurs lettres, qui se trouvaient sur son bureau, n'étaient même pas décachetées.

— Père ! appela Hélène tout inquiète.

Il souleva lentement la tête comme un homme qui s'éveille. Il n'avait pas dormi, cependant ; mais il n'avait pas bougé de ce fauteuil, où il s'était jeté au commencement de l'après-midi, croyant qu'il allait réfléchir, et il était resté là, sans songer à rien, abîmé, vaincu. Quand sa fille l'eut prévenu que le commissaire de police le demandait, il se dirigea machinalement vers le salon.

Devant le magistrat, il parvint à cacher son abattement.

— Qui m'eût dit, monsieur, fit-il d'un ton amer, que j'aurais jamais besoin de votre concours en des circonstances semblables ?

— D'après mes rapports, monsieur le comte, vos ouvriers sont dans un tel état d'excitation que je crains quelques désordres ; et je viens m'entendre avec vous pour protéger votre fabrique. Une réunion de grévistes doit avoir lieu ce soir ; on y discutera la conduite à tenir vis-à-vis de vous... Je redoute qu'à la suite de cette réunion, il ne se passe des actes fâcheux. Je crois donc qu'il serait utile de bien barricader les portes de votre usine et d'organiser, aux alentours, des escouades d'agents...

— Sans doute, sans doute, murmura le comte. Et cependant, prendre de telles mesures, je vous avoue que cela me serait très pénible...

— Ce serait surtout dangereux, et c'est parfaitement inutile, dit une voix autoritaire.

Le magistrat se retourna, et le comte lui présenta Harry Clifford, qui venait d'entrer dans le salon, accompagné de Lavergne. Le comte ajouta en hochant la tête :

— M. Clifford prétend qu'il réduira cette grève par la douceur ; il faut au moins lui permettre d'essayer.

— Vous, monsieur ? fit le magistrat.
 — Oui, moi, répondit tranquillement Harry.
 — Mais c'est justement contre vous que ces ouvriers sont le plus excités !
 — Il est donc inutile de les exciter davantage, en prenant contre eux des mesures qui sembleraient des provocations. Puisque M. de Montreux me permet d'agir en son nom, laissez-moi toute liberté jusqu'à nouvel ordre et laissez surtout vos agents dans leurs postes. J'ai déjà commencé mon enquête, et je vous réponds qu'il n'y aura pas le moindre désordre.
 — Vous parlez, monsieur, comme si vous connaissiez Saint-Etienne, et vous n'êtes même pas Français.
 — M. Bernard Lavergne m'a suffisamment renseigné.
 — M. Clifford a l'habitude de tout sauver, dit alors le comte. Obéissez-lui.
 Le commissaire se retira en disant :
 — Cela ne m'empêchera pas de prendre mes précautions tout de même.
 Quelques instants après, Harry quittait M. de Montreux.
 — Vous ne voulez donc pas nous rester à dîner ? demanda Hélène avec un joli ton de reproche.
 — Je vous remercie, mademoiselle, mais je veux assister à cette fameuse réunion et à ses préliminaires ; mon ami Labadié est déjà parti en éclairer.
 — Vous avez donc toujours confiance ? fit le comte.
 — Toujours.
 — Je vous ai promis de vous laisser toute liberté ; agissez donc comme vous l'entendrez.
 Et il lui tendit la main, puis s'assit lourdement, oubliant de reconduire Harry. Hélène accompagna le jeune homme jusqu'à la porte du salon ; et là :
 — Je vous en supplie, monsieur, murmura-t-elle, soyez prudent ! On dit que nos ouvriers sont si montés... N'allez pas vous exposer inutilement...
 Il répondit, avec un doux sourire :
 — Priez un peu pour moi, mademoiselle.

Vers huit heures du soir, les ouvriers de l'usine de Montreux se rendaient tous, par groupes, dans une salle assez grande, mais basse de plafond, qui sert alternativement aux bals publics ou aux réunions politiques. Il s'agissait d'entendre un délégué des groupes socialistes parisiens, dont la venue était annoncée depuis plusieurs jours par les émissaires étrangers qui avaient fomenté la grève ; ce délégué, disaient-ils, devait tout révolutionner, faire trembler les patrons, escamoter le capital et forcer le comte de Montreux à s'humilier.

À neuf heures, la salle était comble, déjà un peu houleuse. Les jeunes ouvriers qui, n'ayant pas de famille à nourrir, n'envisageaient la grève que comme une sorte de mutinerie, riaient, criaient ou chantaient des refrains de café-concert ; les vieux essayaient de leur imposer silence ; on ne les avait entraînés, eux, qu'en leur promettant que le comte, pour ne pas perdre les grandes commandes qu'il avait reçues, serait forcé d'augmenter leurs salaires de dix pour cent. Enfin la séance fut ouverte. Un bureau s'était rapidement constitué, composé des principaux meneurs, tous de jeunes ouvriers ; et la parole était donnée à l'orateur parisien.

Il y eut d'abord une désillusion : l'orateur parisien était petit, maigre, et sa voix éraillée portait mal au fond de la salle. L'orateur, voyant le mauvais effet produit par sa petite taille, se fit apporter le tabouret du chef d'orchestre, monta dessus et, se grandissant encore par des gestes superbes, entama l'histoire de la longue lutte du capital et du travail.

Son discours débuta par le récit de la vie de souffrances de l'ouvrier ; il fut très applaudi, quoique les ouvriers de M. de Montreux n'eussent jamais connu la misère. Il parla ensuite, en termes scientifiques, du rôle du travail dans la société ; il maudit le capital en termes très énergiques. Il dit beaucoup de choses qu'on ne comprenait pas très bien et qu'il ne devait pas connaître lui-même très exactement, car il s'embrouilla plusieurs fois dans ses phrases et dut rechercher des éclaircissements sur un carnet qu'il dissimulait sous sa manche ; mais on l'applaudit tout de même. Seulement, de divers côtés de la salle, les vieux ouvriers lui criaient d'abandonner ces « balanciers » qui leur importaient peu et d'arriver aux deux seules questions intéressantes : l'augmentation de salaires et les syndicats. L'orateur affirma alors que M. de Montreux s'enrichissait honteusement que les commandes affluaient chez lui et que ce serait se montrer fort accommodant de n'exiger de lui que dix pour cent d'augmentation. Quant à cette question de syndicats, elle devait former le *sine qua non* de toute conciliation avec le patron.

— Et s'il osait résister, s'écria l'agitateur, il mériterait qu'on flanquât le feu à son usine !

Ces derniers mots étaient à peine prononcés que les applaudissements éclataient avec frénésie, et l'orateur, jouissant de son triomphe, se croisait orgueilleusement les bras.

Son triomphe fut de courte durée. Au moment où les applaudissements redoublaient, un homme sauta sur la tribune et vint mettre la main sur l'épaule de l'orateur. Le fameux délégué devint blême ; et, tout secoué par la peur :

— Que... que voulez-vous ?...

Les applaudissements cessèrent aussitôt et il se fit un grand silence. Le président demanda à ce nouveau venu :

— De quel droit venez-vous interrompre l'orateur ?

— Permettez ; je n'ai pas interrompu le moins du monde l'orateur, j'ai attendu qu'il eût débité toutes ses sottises, je voulais voir jusqu'où irait son audace. Et je prends à mon tour la parole...

— De quel droit, vous qui êtes un étranger, prendriez-vous la parole ?

— Je pourrais vous répondre que votre orateur est aussi étranger que moi ; j'invoquerai plutôt un nom que vous respectez tous ici : j'ai été l'ami le plus cher de Pierre Sandrac...

En ce moment, on aurait pu entendre une mouche voler.

— Vous ? s'écria le président, allons donc ! Je vous reconnais bien, vous êtes un ami du patron : ne venez donc pas abuser du nom de sa victime !

Un murmure de colère parcourut toute la salle ; le nouveau venu n'en sembla nullement troublé.

— Je puis être aujourd'hui l'ami du comte de Montreux et avoir été jadis celui de Pierre Sandrac...

— Pierre n'avait qu'un ami, répliqua fougueusement le président, un ami qu'il avait connu à l'école de Châlons ; il m'en avait parlé... Et cet ami s'appelait... attendez... il s'appelait Jérôme Labadié.

— Je suis ce Jérôme Labadié ! Et j'ai le droit de vous parler à tous comme le ferait aujourd'hui Pierre Sandrac.

Pendant cette discussion, l'orateur parisien, glissant sous la main de Jérôme Labadié, avait peu à peu gagné l'autre bout de la tribune, et il allait disparaître. Lorsque Jérôme sauta sur lui, le ramena au milieu et l'apostropha gouailleusement :

— Holà, maître Nicole, depuis quand avez-vous lâché votre métier de camelot pour vous faire agitateur ?...

— Un camelot peut bien être un honnête homme, balbutia Nicole.

— Vous avez raison, mon gaillard, il n'y a pas de métier malhonnête ; mais ce qui est malhonnête, c'est de tromper de braves gens comme tous les ouvriers qui sont ici réunis !

Nicole, mettant alors ses doigts dans sa bouche, siffla par deux fois ; et aussitôt une demi-douzaine d'individus se précipita vers la tribune en hurlant :

— A bas le capitaliste ! Enlevez-le !

Mais, quand ils arrivèrent à la tribune, ils virent deux hommes se dresser devant eux : Harry Clifford et Bernard Lavergne.

— On ne passe pas, dit énergiquement Harry.

Et Bernard Lavergne cria :

— On est ici pour discuter et non pour se battre.

— C'est vrai ! c'est vrai ! Parlez !

Ce fut un cri unanime dans toute la salle : tous les ouvriers avaient les yeux fixés sur Jérôme.

— Ce mauvais drôle, déclara Jérôme, tout en secouant Ugène, n'appartient à aucun groupe socialiste de Paris, pas plus évidemment que les misérables qui vous mentent depuis huit jours. On s'est moqué de vous ; vous êtes devenus les instruments inconscients de gens qui veulent ruiner M. de Montreux ; et la meilleure preuve que je puisse vous en donner c'est l'aveu que M. Nicole va vous faire immédiatement.

Nicole sentait ses jambes fléchir sous lui.

— Allons ! fit Jérôme, d'un ton encourageant.

— Mais, monsieur...

— Préférez-vous que je vous livre à la police, en lui racontant certaine tentative de vol, commise, il y a quelques semaines, dans une maison sise à Billancourt ?...

Des grondements parcouraient la salle ; plusieurs ouvriers montraient le poing au misérable.

— Monsieur, bégaya Nicole à voix basse, vous me jurez qu'on ne me fera rien ?

— Parle donc, avoue l'ordonna Jérôme.

— J'avoue, commença Nicole... Mais que faut-il avouer, monsieur ?

— Répète : je vais te dicter ce que tu dois dire.

Et Nicole, d'une voix étranglée répéta ce que lui disait Jérôme :

— J'avoue que je n'ai jamais fait parlé d'aucun groupe socialiste de la Seine... J'avoue que moi, et les hommes qui m'ont précédé ici, nous étions payés par des ennemis de M. de Montreux... pour faire éclater une grève... et au besoin faire incendier l'usine.

Un ouvrier bondit sur la tribune et faillit écraser Nicole d'un coup de poing. Jérôme le protégea.

— Laissez partir ces misérables, dit-il.

Il descendit de la tribune, tenant solennellement Nicole.

— Marchez, vous autres, ordonna-t-il aux compagnons du camelot.

Ils avaient tous compris qu'il était inutile de résister. En suivant Jérôme, ils échappaient à la colère des ouvriers qui auraient bien pu les écharper. Jérôme, qui avait parfaitement prévu comment les choses tourneraient, avait pris ses dispositions à l'avance : il fit passer tous ces gredins par une porte placée près de la tribune. Harry et Lavergne protégèrent leur sortie. Et les ouvriers n'étaient pas encore revenus de leurs stupéfaction que tous ces étrangers avaient disparu.

IV

BRAVES GENS

Trois voitures attendaient à une petite distance de la salle de réunion. Nicole et ses acolytes suivirent, sans oser résister, Jérôme Labadié jusqu'à ces voitures ; mais là, Nicole eut un mouvement de révolte :

— Vous m'avez promis qu'on ne me ferait aucun mal ; je suppose que vous n'avez pas me livrer à la rousse ?

— Vous le mériteriez tous, dit sévèrement Jérôme ; mais, en égard à votre vieille mère malade, maître Nicole, j'aurai pitié de vous. On va simplement vous conduire à la gare.

Jérôme ne tenait, pas plus que Nicole, à mêler, en ce moment, la police à leurs affaires. Nicole fit un signe à ses hommes : ils montèrent docilement dans les voitures. Ils étaient, d'ailleurs, étroitement surveillés par Harry et par Bernard Lavergne. Une demi-heure plus tard, les six agitateurs subalternes étaient réunis dans la gare, sous la surveillance de Bernard Lavergne, attendant le passage du train de dix heures et demie. Quant à Nicole, il avait été ramené dans une chambre d'hôtel, par Jérôme et Harry, au moment où il partait, lui aussi, tout joyeux de voir se terminer si bien cette dangereuse aventure.

— Vous rejoindrez tout à l'heure vos camarades, lui dit Jérôme ; mais, auparavant, vous allez nous donner quelques explications.

— Ah ! si j'avais su, murmurait le pauvre camelot, c'est moi qui ne me serais pas engagé là-dedans !

— Et vous auriez eu raison, répliqua Jérôme : la loi est très sévère pour les misérables qui excitent les Français les uns contre les autres ; sans compter les gens que vous trompiez et qui auraient très bien pu vous casser la figure : je vous ai sauvé d'eux et vous sauverai de même de la police, mais à la condition que vous allez me dire le nom de l'individu qui vous a exploités ici.

Nicole trembla longuement ; il se sentait entre deux dangers également terribles : pour se sauver en ce moment, il lui fallait trahir « le patron » ; mais ensuite le patron ne se vengerait-il pas ?

— Écrivez donc, disait Jérôme ; j'aime beaucoup les petits papiers...

La face de Nicole était devenue terreuse.

— Ah ! quelle sale affaire ! murmurait-il.

Jérôme poussait devant lui une feuille de papier.

— Votre maître ignorera probablement toujours que vous l'aurez trahi ; vous lui expliquerez tout simplement que votre entreprise a échoué. Si vous aviez le malheur de lui dire la vérité, je vous livrerais immédiatement à la Justice. Sachez garder le silence, et nous le garderons aussi.

— Ma foi, tant pis ! prononça Nicole en haussant les épaules ; il faut que je songe d'abord à ma peau.

Jérôme eut un sourire de triomphe et commença à dicter :

— « Je, soussigné, affirme que j'ai été chargé de fomenter une grève parmi les ouvriers de M. de Montreux... par M. de... » Ajoutez simplement le nom :

Nicole eut une dernière hésitation, puis il inscrivit le nom de Henri de Mondoze.

— Je m'en doutais bien, fit Jérôme

Harry intervint alors

— Je m'attendais aussi à ce nom dit-il, mais il m'en faut un autre ; vous obéissez encore à un autre maître : je veux aussi son nom !

Nicole étendit solennellement la main, et, avec un réel accent de vérité :

— Monsieur, je vous jure que j'obéis seulement au vicomte de Mondoze. Que lui-même ait des complices, la chose est possible, probable même ; mais, je vous jure sur mon honneur de camelot, que je ne les connais pas.

— Soit ! fit Harry après un moment de réflexion. Maintenant, veuillez ajouter ces quelques mots : « Je faisais partie de l'expédition tentée à Houlgate pour enlever Mlle de Montreux... »

Nicole se renversa sur sa chaise et jeta un regard d'épouvante vers Harry celui-ci, d'un ton glacial, ajoutait :

— Vous voyez que nous en savons assez sur votre compte pour vous faire passer au bain le reste de votre existence. Écrivez donc : « Cette expédition était dirigée par M. de Mondoze et par M... »

— Monsieur je vous jure que j'ignore absolument...

— Cet autre individu, vous l'avez vu cependant ?

— C'était la nuit, monsieur, vous devez vous en souvenir, et une nuit très noire.

— Soit ! Écrivez ce que je vous ai dit.

Quand Nicole eut terminé et signé, Harry lui demanda encore :

— Ce yacht, qui devait enlever Mlle de Montreux... d'où venait-il ?

— Je l'ignore ; je commandais l'expédition de terre. Et, quand le coup a été manqué, nous avons rapidement filé dans une baleinière qui nous a déposés à terre vers Cabourg, puis a rejoint le yacht. Le lendemain, le yacht avait disparu, et M. de Mondoze m'envoyait ici. C'est bien tout ce que je sais, mes bons messieurs.

Il y eut un moment de silence ; Nicole regardait l'heure avec une inquiétude comique.

— Le train va passer bientôt, murmura-t-il très timidement.

— Il est donc bien convenu, répliqua Jérôme, que vous allez oublier immédiatement ce qui s'est passé entre nous ? D'ailleurs, nous payons bien, nous aussi.

Et il tendit un billet de cinq cents francs à Nicole.

— Chouette qué noce ! s'écria le triste gamin tout retourné. Et quand vous aurez besoin d'Ugène Nicole vous aurez qu'à y faire signe.

Et il empocha joyeusement le billet. — Jérôme et Harry le conduisirent à la gare, où il annonça, en argot, à ses camarades, qu'ils devaient s'estimer rudement heureux d'être quittes à si bon marché. Quelques minutes après, le train les emportait à Lyon, d'où ils revinrent à Paris sans tarder.

— Ah ! messieurs ! s'écria Bernard Lavergne, quand il vit filer le train, vous avez été bien trop bons pour ces drôles !

— Ils nous auraient gênés, répliqua Harry.

— Et maintenant, monsieur Pierre?... Interrogea Bernard.

— Hein ! fit Harry.

— Pardon ! ça me cause tant de plaisir de vous appeler ainsi... Enfin, monsieur Harry... Quel diable de nom vous vous êtes fourré là ! Enfin, vous êtes meilleur juge que moi ; et tout ce que je sais, c'est que je vous obéirai aveuglément.

— Commençons par retourner auprès de nos ouvriers. Pauvres grands enfants qui se laissent griser par des mots !

Lorsqu'ils arrivèrent à la salle de réunion, où ils se glissèrent sans être aperçus tout d'abord, le président prononçait une allocution pour ranimer les courages. Ce président, un jeune ouvrier, très adroit, destiné à réussir promptement, s'était fort épris des idées socialistes ; et il avait souvent servi de secrétaire à Pierre Sandrac, celui-ci faisait de la propagande parmi les ouvriers du comté. Il avait beaucoup poussé à cette grève, se sentait menacé si l'on reprenait le travail sans conditions ; et, comme c'était le sentiment de la majorité des ouvriers, Clifford se rapprocha de la tribune et dit avec autorité :

— Je demande la parole

Et, sans attendre la réponse du président, il monta à la tribune. Un sourd murmure l'accueillit. De quel droit à quel titre, cet étranger, dont on se défiait, venait-il se mêler des affaires des ouvriers. Le président l'apostropha rudement et quelques voix crièrent :

— Nous ne voulons que des Français ici !

D'un geste souverain Harry calma tout son auditoire et répliqua chaleureusement :

— Français ! Mais qui vous dit que je ne le suis pas, par le cœur, autant... et peut-être plus que vous ?

Un vieil ouvrier se leva et dit :

— Pardon ! Au nom de qui venez-vous ici ?

— Je ne suis le mandataire de personne, je parle simplement en mon nom. Vous vous détestez de moi, je le sais, pour deux raisons : parce que je suis l'ami de M. de Montreux et parce que je suis étranger ! Je vous ai déjà répondu sur ce point, et nous en parlerons encore tout à l'heure à cœur ouvert. Ami de votre patron, je le suis ; mais cela ne m'empêche pas d'aimer tous les ouvriers, et je vous aime avant de vous connaître. Depuis deux jours j'ai longuement causé de vous avec un homme qui ne vous est pas suspect, M. Bernard Lavergne ; et je sais que vous êtes tous de braves gens !

Un murmure d'assentiment parcourait la salle ; la simplicité avec laquelle parlait Harry Clifford était allé droit au cœur des ouvriers.

— Nous voilà donc entre nous, reprenait l'orateur ; nous avons chassé comme ils le méritaient, les drôles qui, sous prétexte de socialisme, n'appartenaient ici que par trahison et mensonge. Nous sommes en famille. — Quand vous allez reprendre le travail, et je ne doute pas que vous ne le repreniez bientôt, vous trouverez en moi, qui suis destiné à vous diriger, du moins quelques mois, vous trouverez, dis-je, un ami sincère et franc, aussi dévoué aux intérêts des ouvriers qu'à ceux de mon patron. Je crois donc avoir le droit, mes amis, de vous adresser franchement des reproches. — Pourquoi vous être mis en grève sans un motif plausible ? Vos salaires sont suffisants, personne parmi vous ne me contredira... Pourquoi alors avoir écouté les mauvais conseils ? Ah ! je vois bien le fond des choses ; vous avez été outrés du renvoi d'un homme que vous aimiez tous ; cela a été le commencement de votre mutinerie. Vous avez sans doute raison d'aimer ce Pierre Sandrac ; mais qui vous dit qu'il n'a pas ses torts, lui aussi ? Saviez-vous si, par son orgueil, il n'a pas blessé son patron ? En second lieu, vous redoutez que M. de Montreux ne déploie de la rigueur contre vous, à cause de votre adhésion presque générale au syndicat ; qu'en savez-vous ? Moi qui approuve la création des syndicats, je me fais fort d'obtenir de M. de Montreux qu'il consente à fermer les yeux là-dessus à la condition que vous repreniez le travail tout simplement, sans imposer des exigences, qui sont inacceptables, je vous le jure. Vous avez donc quitté le travail par coup de tête. Il faut effacer bien vite ce mauvais jour. Et, si vous voulez réfléchir aux conséquences que pourrait avoir votre grève, vous rougirez d'avoir écouté si légèrement votre colère.

Une certaine hésitation régnait, en ce moment, dans l'auditoire : les jeunes commençaient à grôgner, mais les vieux trouvaient que leur futur ingénieur parlait avec un bon sens parfait. Harry connaissait bien, d'ailleurs, ceux qu'il avait si justement appelés de braves gens ; et il savait avec quoi il allait les ramener unanimement à lui.

— Avant d'être des ouvriers, dit-il gravement, vous êtes tous des Français et de bons Français. Nulle part, n'a-t-on essuré, le patriotisme n'a de plus fidèles serviteurs que parmi vous. Or, tout à l'heure, vous m'avez reproché de n'être pas Français ; il faut que je vous dise ce que j'ai fait. Chacun sert son pays dans la mesure de ses moyens. Vous n'ignorez pas l'importance qu'occupe la fabrication des fusils dans la défense de votre patrie. Toutes mes études sont dirigées, depuis longtemps, sur les difficultés de cette fabrication, et j'ai fini par réussir. Je pouvais exploiter mon invention en Amérique, je pouvais la vendre aux pays rivaux de la France... Je l'ai apportée à la France ; j'ai cherché l'usine qui me semblait occuper la première place en dehors des manufactures de l'Etat et j'ai choisi celle de M. de Montreux ; c'est pour cela que je me trouve parmi vous. Je vous le demande, si je agi en étranger ou en Français ?

Un mouvement d'approbation se dessinait ; Harry poursuivait, se grandissant, emporté lui-même par son émotion :

— Et vous, comment agissiez-vous pendant ce temps ? Vous avez donc oublié que toutes vos troupes ne sont pas encore armées de ce petit fusil qui fait trembler vos redoutables adversaires ?... Pour des motifs futiles, vous abandonnez vos ateliers sans vous dire que demain la guerre peut éclater, que le sol de la patrie peut être envahi !... Vous obéissez à des émissaires venus on ne sait d'où, payés peut-être par l'étranger !... Mais si la guerre éclate soudain, et qu'on nous en menace sans cesse, la France entière aura les yeux tournés sur Saint-Etienne, non pas seulement sur la manufacture de l'Etat, qui deviendrait insuffisante, mais sur toutes ces manufactures privées qui sont la réserve de la France. Tous les Français se diraient, ce jour-là : nous pouvons être tranquilles, nous

avons assez de fabriques pour que tous nos soldats soient armés. Et l'on apprendrait alors avec stupeur qu'une de ces fabriques, peut-être la plus célèbre, manque à l'appel...

Et les mains tendues vers cette masse d'ouvriers :

— Camarades est-ce digne de vous ?

Ce fut soudain : un tonnerre d'applaudissements lui répondit. Le président lui-même, qui avait été le plus réfractaire à l'enthousiasme, battait des mains et ne songeait plus à faire la moindre objection ; il était conquis comme les autres. Harry, d'un geste, demanda le silence ; et il ne dit plus que ces mots :

— Réfléchissez, cette nuit. Demain, les portes de l'usine seront ouvertes comme d'habitude. Choisissez des délégués, que nous recevrons à la première heure, je me charge de tout apaiser. Et que la journée de demain ne se passe pas sans que le travail ait été repris. Au revoir, mes amis. A demain. Il me semble que Pierre Sandrac, s'il était bien tel qu'on me l'a décrit, ne vous eût pas tenu un autre langage !

Le comte de Montreux attendait, avec une impatience fébrile, le résultat de cette réunion. Il avait passé la soirée dans son cabinet, où Hélène l'avait suivi.

— Harry tarde bien, dit le comte vers minuit. Le pauvre garçon aura échoué...

— Non, mon père. Sachez attendre.

— Il a toutes les illusions de la jeunesse, il s'imagine qu'on peut conduire tous ces gens-là par la bonté, alors qu'il faudrait une discipline de fer !

— La discipline n'exécute pas la bonté.

Le comte haussa les épaules et abandonna de nouveau à ses méditations. A minuit et demi, il entendit des pas auprès de la maison ; il alla lui-même ouvrir la porte. Harry accourait, tout joyeux, avec Jérôme et Bernard Lavergne.

— Eh bien ? interrogea le comte en lui tendant la main.

— J'ai tout lieu d'espérer que le travail sera repris demain ou au plus tard, après-demain.

— A quelles conditions ?

— Pas d'autres que l'oubli de ce mauvais jour.

— Vous êtes donc un magicien ? s'écria le comte avec un naïf mouvement de joie.

— Non, monsieur le comte ; j'ai simplement fait comprendre à vos ouvriers leurs véritables intérêts.

Le visage du comte perdit un instant l'expression de joie qu'il avait eue tout d'abord. Il ne pouvait s'empêcher d'approuver une sorte de jalousie du succès obtenu par Harry ; et, machinalement, il cherchait des objections.

— Fais-à croire, reprit-il d'un ton un peu hautain, que les meneurs n'osent pas reparaitre à l'usine ?

Harry eut un éclair dans les yeux, et, très froidement :

— Je vous ai dit tout à l'heure que les ouvriers ne mettaient pas d'autres conditions à leur rentrée que l'oubli de ce mauvais jour ; oubliez donc, monsieur, qu'il y a eu des meneurs.

Et, sur ces mots, l'ingénieur prit congé de M. de Montreux.

— Je crois bien, dit le comte lorsqu'il se trouva seul avec sa fille, que ce Harry aura montré iron de l'ambassade vis-à-vis de ces drôles ; il n'y a pas d'exemple qu'une grève se soit terminée sans que ceux qui l'ont fomentée aient été punis.

— Oh ! mon père, c'est si bon l'indulgence, le pardon !...

Le comte haussa encore les épaules, et :

— Enfin... c'est bon pour l'instant ; mais plus tard !

Il eut un geste de menace. C'était pas fort que lui ; il ne pouvait se résigner à cette pensée que des hommes qui l'avaient bravé travailleraient encore chez lui.

V

LA ROUE DE LA FORTUNE

Cette jalousie, ce léger mécontentement, que le comte avait éprouvés contre Harry Clifford, s'accrochèrent le lendemain quand, dès l'ouverture des portes de l'usine, six délégués des grévistes se présentèrent et demandèrent à parler, non au patron mais à l'ingénieur.

Le comte était déjà dans son cabinet, s'entretenant avec Harry.

— Eh bien ! lui dit-il d'un ton un peu nerveux, je vois que je ne suis plus rien ici.

Harry s'attendait à une observation de ce genre ; et, simulant la plus parfaite indifférence :

— J'ai fait, monsieur le comte, ce qui me semblait juste et en même temps conforme à vos intérêts ; mais si vous trouvez que j'aie outrepassé mes droits, je suis prêt à me retirer, à quitter immédiatement Saint-Etienne...

M. de Montreux comprit son injustice.

— Excusez-moi, dit-il, je suis un peu nerveux ; mais diable ! moi que l'on a souvent accusé d'avoir le caractère un peu vil, je pourrais, je crois, vous adresser le même reproche...

Puis il ouvrit la porte d'une petite pièce attenant à la sienne.

— Recevez donc ces gens-là ici, je ne paraîtrai pas. J'écouterai seulement.

L'entrée de Harry et des délégués fut courte. Au moment où l'un d'eux, le président de la veille, allait parler, Harry lui imposa silence avec autant de douceur que de fermeté.

— Je sais ce que vous voulez : qu'aucun de vous ne soit inquiété pour sa participation à la grève, pas plus que pour cette question de syndicats. J'ai obtenu cela de M. de Montreux : il oubliera les noms de ceux d'entre vous qui ont mené le mouvement, et il ne s'occupera en rien de votre participation au syndicat. De votre côté, vous prenez l'engagement de ne jamais vous servir de votre force contre votre patron, et vous allez rentrer immédiatement dans vos ateliers. Si l'avenir permet d'augmenter vos salaires, on le fera, n'en doutez pas. Quelques-uns d'entre vous rêvent aussi une participation aux bénéfices : elle viendra peut-être, mais à son heure. Comprenez ce que comprennent déjà beaucoup d'ouvriers, c'est que les changements ne peuvent se produire tout à coup et qu'on ne fait rien de bien quand on va trop vite. Allons, mes amis, mettons-nous tous à la besogne, et n'oubliez pas ce que je vous disais hier, c'est que notre patrie a les yeux fixés sur ce grand centre où se forge la défense du pays.

Puis il leur tendit la main. Par la porte entre-bâillée, le comte put voir tous ces rudes ouvriers serrer avec émotion la main de Harry : et le plus jeune dit :

— Ah ! monsieur l'ingénieur, vous nous avez ensorcelés. Je crois bien que vous ferez de nous ce que vous voudrez.

— J'y compte, répliqua tranquillement Harry.

Et lorsqu'il eut congédié les délégués, il essuya furtivement quelques larmes, puis entra dans le cabinet du comte.

— Je suis comme mes ouvriers, lui dit celui-ci, je crois que vous m'avez aussi ensorcelé ; vous me faites considérer comme admissibles des choses qui m'exaspèrent il n'y a pas bien longtemps encore... J'espère que vous me direz votre secret pour calmer, pour charmer des gens qui, habituellement, ne veulent rien entendre...

— C'est sans doute parce qu'ils comprennent que je les aime.

Ainsi se termina cette grève, qui aurait mis le comte de Montreux à deux doigts de sa perte. Ce fut une véritable stérification, quand la nouvelle se répandit dans Saint-Etienne, qu'on reprit le travail si promptement, si aisément, à l'usine de Montreux.

Mais l'homme le plus étonné de Saint-Etienne fut certainement le commissaire de police du quartier de la Chalassière : il avait déjà pris ses dispositions pour pouvoir résister à un mouvement des grévistes. Il accourut à l'usine. Le comte l'accueillit avec une certaine fierté.

— Vous voyez, monsieur, lui dit-il, que l'intervention de vos hommes était inutile.

— Je vous en félicite de tout mon cœur ; mais d'est-ce moi qui est vrai qu'on doive ce beau résultat à l'intervention de votre nouvel ingénieur ?

— Parfaitement, monsieur.

— Des espions, que j'avais envoyés à la réunion d'hier au soir, m'ont rapporté au comte à dormir debout...

— Qui est parfaitement exact, monsieur.

— Eh bien, le diable noir c'est insensé, monsieur le comte, si l'on pouvait appliquer ce mot d'insensé à une chose aussi heureuse.

..

Cependant, le travail avait repris avec activité dans tous les ateliers : on avait seulement quelques heures de retard. Et les ouvriers étaient à leur besogne avec tant d'entrain qu'on eût dit qu'ils voulaient rattraper le temps perdu.

Harry, après avoir passé un peu partout, avait regagné

la pièce qui lui était réservée et où se dressait sa merveilleuse machine à fusils. Jérôme l'y attendait.

— Tout va bien, dit Harry en entrant.

— Tu viens de sauver M. de Montreux une fois de plus.

— Je crains que l'occasion ne se présente encore plus d'une fois de le sauver, ce malheureux. Hier, il me l'a fait sentir ; et, ce matin encore, malgré quelques paroles désagréables qui lui ont échappé, je souffrais de le voir si humilié...

— Tu n'es plus, je le vois, grande rancune contre lui ?

— Pas la moindre, je te l'avoue : je le comprends mieux qu'autrefois. Et puis, que m'importe son hautain caractère ? Ne suis-je pas près d'Helène ? Et c'est à toi, Jérôme, à toi que je dois cela...

— Sacré ! interrompit Jérôme, que tu es désagréable de répéter toujours la même chose ! Occupons-nous plutôt de préparer l'avenir. Nous savons, maintenant, à n'en plus douter, que le comte de Montreux est un des ennemis du comte de Montreux.

— Montoze n'est que le bras ; il obéit au baron Kreizer...

— Cela, mon ami, tu le soupçonnes, tu n'en as pas encore les preuves. Marchons lentement...

— Lentement !... J'ai hâte pourtant de me faire connaître, de déromper Hélène, de me laver de cette infâme accusation...

— Patience ! Nous arriverons bien... En attendant, je crois que ma présence à Saint-Etienne n'est plus indispensable ?

— Et tu ne serais peut-être pas fâché, dit Harry en souriant, d'aller faire quelques visites du côté du Ban-lagh ?

— Tu es absurde avec tes allusions ! s'écria Jérôme. Ingrat, ce n'est que pour toi que je veux rentrer à Paris, où je vais me livrer à une active surveillance des Montoze, des Kreizer, des vicomtesse de Granson et de toute cette jolie clique qui me fait tout l'effet d'une association de criminels. Toi, tu ne bouges plus d'ici, tu gardes le trésor ; moi je vais à la découverte.

Jérôme partit, en effet, dans la journée.

L'usine avait déjà entièrement repris son allure accoutumée. Après le déjeuner, le comte avait officiellement présenté Harry Clifford à tous les contremaîtres, leur disant :

— Vous lui obéirez comme à moi-même.

Puis il avait procédé à l'installation de son ingénieur, installation sommaire qu'il se promettait de rendre bientôt plus confortative et plus élégante. Il lui avait donné un pavillon situé à mi-chemin entre l'usine et la villa, pavillon abandonné depuis longtemps et qui ne servait guère qu'à mettre de vieux livres et de vieux modèles. Dès le matin, il avait donné l'ordre de le nettoyer et de le meubler à la hâte des choses les plus indispensables. Or, il se trouva que ces choses les plus indispensables, qu'on allait chercher dans les débris de la villa étaient toutes jolies, bien choisies, toute une chambre du style Louis XV, un charmant bureau renaissance...

— Un tas de vieilleries qui se perdaient dans la poussière du grenier, dit le comte à Harry : j'ai chargé ma fille de vous envoyer ce qu'il y avait de moins détérioré... Mais, avant longtemps, je vous donnerai un tout autre mobilier...

— Non, non, dit vivement Harry ; j'aime beaucoup ces vieilles choses.

— Et puis enfin, vous aurez le temps de vous installer à votre guise, lorsque la grande commande, que nous attendons du baron Kreizer, aura été mise en train.

Nous fixerons, si vous le voulez, vos appointements fixes à mille francs par mois, et nous nous entendrons pour la rédaction d'un traité établissant votre participation aux bénéfices...

— Je m'en rapporte absolument à votre loyauté, monsieur.

Et Harry approuvait tout. Il semblait léger, heureux, vraiment tout différent de l'homme froid et raide que le comte avait connu jusqu'alors.

— Notre Américain s'humanise, dit-il à sa fille. A part ses idées absurdes sur les ouvriers, il me plaît beaucoup. Aie soin que rien ne lui manque dans son petit pavillon.

— Soyez tranquille, mon père, répondit Hélène avec un fin sourire : il ne manquera de rien.

Toutes ces affaires intérieures réglées, le comte s'entendit avec Jordanne pour s'occuper des questions financières, qui n'offraient pas moins de difficultés que la direction de l'usine. Le pauvre caissier avait été agacé par cette menace de grève que, depuis le matin, il tournait machinalement dans son bureau sans avoir commencé aucun travail ; homme d'ordre, de régularité,

Il était troublé par une foule d'idées, dont la plus inquiétante, à son point de vue, était celle-ci : fallait-il payer aux ouvriers cette journée inoccupée ? Cela ne soulevait-il pas de nouveaux ennuis ?

Le comte régla cette question avec bonne humeur.

— Il ne faut pas que je me montre moins large que mon ingénieur, dit-il : on paiera cette journée comme les autres.

Jordanne, comme caissier, trouva la solution mauvaise ; mais, d'un autre côté, il fut enchanté, parce que c'était le samedi le lendemain et que ses feuilles de paye étaient prêtes.

— Cependant, monsieur le comte, ce n'est guère le moment de faire des générosités.

Et il montra tous ses livres à M. de Montreux, et surtout celui des échéances.

— Je n'en dors plus, monsieur !

— Eh bien ! Jordanne, dit le comte qui était décidément en belle humeur, nous ferons comme les mois derniers : nous aurons recours à ces banquiers parisiens qui sont tout bonnement des usuriers...

— Mais, monsieur le comte, tous nos bénéfices et même plus que nos bénéfices passent là !

— Je le sais aussi bien que vous, Jordanne ; mais il faut que je paye mon imprudence : j'ai été trop vite, je me suis débarrassé trop tôt de mes commanditaires, j'ai construit trop tôt des nouveaux ateliers... Je ne pouvais prévoir qu'on me volerait plusieurs centaines de mille francs. Ne nous révoltions pas contre la mauvaise fortune, supportons-la bravement.

Et les deux hommes continuèrent de travailler.

Au milieu de l'après-midi, un employé vint prévenir Jordanne qu'on le demandait à sa caisse, pour le paiement d'une traite ; le caissier se leva, tout surpris, balbutiant :

— Mais je n'ai rien de noté pour aujourd'hui, rien...

— Voyez donc, dit le comte... C'est peut-être un oubli...

Le caissier disparut une minute, puis revint dans le cabinet du comte ; il était tout pâle et tenait un billet à la main.

— Eh bien ? interrogea M. de Montreux.

Jordanne, sans répondre, tendit le billet à son patron, qui lut d'abord le chiffre, cinq mille francs, puis vit la signature de son frère au bas du billet.

— Encore quelque folie ! murmura-t-il. Elle tombe mal... Vraiment, mon frère dépasse les limites...

Il y eut une minute de pénible silence. Puis :

— Pouvez-vous payer, Jordanne ?

— Je peux, monsieur ; mais si pareille chose se renouvelait...

Le comte retournait le billet ; il eut un léger tremblement ; le billet avait été escompté par le baron Kreizer.

— Payez, payez ! ordonna-t-il.

Et tandis que Jordanne s'éloignait, il balbutia :

— Vraiment ! Mon frère commence à abuser de moi.

Au bout de quelques minutes, Jordanne reparaisait, absolument défilé, et déposait plusieurs billets semblables sur la table du comte.

— Qu'est-ce que c'est donc que cela ?

— La suite, monsieur ; le billet que je viens de payer n'était qu'un premier ; on soumet ceux-ci à votre acceptation, on reviendra les chercher demain : ils sont tous de la même somme, payables de quinze jours en quinze jours ; au total, cinquante mille francs.

— Mais mon frère devient fou !

— Je le croirais aisément, monsieur !

— Ne pas même me prévenir !

Et le comte examinait les billets : tous avaient été escomptés par le baron Kreizer.

— Nous reprendrons notre travail demain, finit-il par dire.

Et il rentra chez lui.

Dans la soirée il reçut une dépêche de son frère :

« Arriverai demain. Pense que tu auras réglé petit billet. Pressé. Pas eu le temps te prévenir. T'apporte une affaire splendide.

« RENÉ DE MONTREUX. »

Une affaire splendide ! Le comte sourit amèrement.

— Le malheureux finira par me perdre, avec sa légèreté.

« L'affaire splendide » qu'il attendait avec un peu plus d'assurance, c'était celle du baron Kreizer.

Il était cependant un peu étonné de ne pas avoir reçu de ses nouvelles. Cinq jours s'étaient écoulés depuis qu'il l'avait quitté si brusquement, pour aller chercher sa fille à Houlgate. Il avait été convenu entre eux que le comte le prévendrait de son retour à Saint-Etienne ; il avait

télégraphié au baron, de Houlgate et de Saint-Etienne ; et le baron ne lui avait plus donné signe de vie.

Quand le courrier du soir arriva, sans apporter encore de lettre de Kreizer, le comte eut pour la première fois une nuance d'inquiétude, et il se disposait à télégraphier encore au baron, lorsque Hélène, qui parcourait les journaux arrivés par le courrier du soir, poussa un cri d'indignation.

— Ah ! père, c'est abominable !...

Le matin, les journaux de Saint-Etienne avaient raconté, en quelques lignes, sans lui donner d'autre importance que celle d'un malentendu, la grève de la veille. — Les journaux parisiens, au contraire, publiaient un récit très pessimiste. Une grève très dangereuse, disaient-ils, avait éclaté à l'usine du comte de Montreux, à la suite de graves mécontentements : les ouvriers avaient entouré les ateliers en prononçant des paroles menaçantes ; et on avait dû avoir recours à la police pour protéger ces ateliers contre l'incendie. La dépêche, soi-disant envoyée de Saint-Etienne, se terminait par ces mots : « On s'attend à des incidents très graves. » Enfin, un journal ajoutait cette phrase : « Le bruit court que, devant ces incidents, un gouvernement étranger aurait retiré à M. de Montreux une importante commande... »

— Mais qui a pu répandre de telles infamies ?... s'écriait le comte tout abattu. Qui donc s'acharne ainsi contre moi ?

Il eut une nuit sans sommeil ; et, le lendemain matin, il reçut le dernier coup. Le courrier lui apporta la lettre suivante du baron Kreizer :

« Mon cher comte,

« Je n'ai que des nouvelles navrantes à vous donner. Le bruit s'est répandu hier, dans Paris, que vos ouvriers se mettaient en grève et menaçaient d'incendier votre usine ; vous savez avec quelle rapidité tout ce qui se dit à Paris se télégraphie à l'étranger. J'ai eu beau envoyer des nouvelles rassurantes à mes correspondants, j'ai reçu bientôt, par dépêche, l'ordre d'interrompre toutes négociations avec vous ; et, ce matin, on me télégraphie que la commande sera décidément confiée à une usine d'Allemagne. Je suis désolé et me mets entièrement à votre disposition si je puis en quoi que ce soit vous faire penser des ennuis qu'on me force à vous causer.

« Veuillez agréer, etc.

« BARON KREIZER. »

VI

TOUT EN ROSE

C'était ce jour-là que le marquis de Montreux devait arriver à Saint-Etienne, par le premier train. Le comte, voulant manifester son mécontentement à son frère, ne se rendit pas au-devant de lui ; seule, Hélène se trouvait à la gare.

— Ah ça ! fit le général en l'embrassant, monsieur ton père est donc bien absorbé qu'il ne se dérange pas pour venir au-devant de son aîné, qui lui apporte la gloire et la fortune ?

Hélène, qui ne savait pas mentir, balbutia quelques mots sur les occupations de son père ; mais le général l'interrompit.

— Bon, je vois : il est furieux, contre moi, à propos d'une bagatelle d'argent... S'il savait ce que je viens lui annoncer ?

Quand le comte vit son frère toujours joyeux et exubérant, il n'eut pas le courage de lui garder rancune ; et ils s'embrassèrent affectueusement.

— Tu ne me grondes pas ? fit le général avec son plus coquet sourire.

— Tu sais bien que tu le mériterais !

Mais personne ne savait se faire pardonner comme ce vieil enfant.

— Et cette affaire splendide, interrogea le comte ; est-ce sérieuse ?

— Plus beau que tout ce que tu pourrais rêver !

— Je te prévient que ton ami, le baron Kreizer, m'a retiré ses ordres...

— Ah ! je te jure qu'il n'y a pas de sa faute ! s'écria le général ; je l'ai vu continuellement pendant ces deux jours : il était littéralement affolé ; il déclarait à qui voulait l'entendre qu'il ne croyait pas à une grève sérieuse chez toi ; et, si cela n'avait dépendu que de lui, jamais on ne t'aurait retiré ses ordres. Quelques jours

avant, il n'avait pas hésité à me rendre service... C'est l'obligeance même que cet homme...

Et, baissant un peu la voix pour n'être entendu que de son frère :

— De vieux comptes à régler. Ma signature engagée, mon cher Jean... Bref, il me fallait de l'argent tout de suite...

— Bien, bien, dit le comte, avec une légère impatience; mais, je t'en supplie, ne recommence plus.

— Oh ! cela, je te le jure !

Le comte eut un sourire plein d'amertume.

— Telle était donc la situation, reprit le général, lorsque je reçois un mot du ministre de la Guerre me priant de passer à son cabinet.

— Le... ministre de la Guerre ?

— Oui. Et toi, mademoiselle, fais-moi le plaisir de ne pas aller bavarder sur ce que tu vas entendre.

— Ne savez-vous pas que je suis aussi bonne patriote que vous, mon oncle ? répliqua la jeune fille qui devina à demi.

— Le ministre me fait donc appeler et me dit :

« — Est-il vrai, général, que votre frère ait inventé une merveille de machine à fusils ? »

« — Ce n'est pas tout à fait lui, monsieur le ministre ; mais il a contribué à l'invention, et c'est chez lui que se trouve cette machine. »

« Le ministre réfléchit une seconde, puis reprend :

« — On m'a assuré qu'elle se trouvait aussi chez M. Herbelin ; mais je veux un homme plus sérieux qu'Herbelin, et j'ai surtout songé à votre frère en sa qualité d'ancien officier. Voici la situation ; mais, auparavant, votre parole que tout ceci restera secret ? »

« Je donne naturellement ma parole ; et le ministre me raconte que la guerre est peut-être à la veille d'éclater, que notre armement est supérieur à celui des autres, mais malheureusement incomplet ; notre admirable petit fusil n'est encore remis qu'à une bien petite partie de nos troupes ; il faut donc, en prévision d'une catastrophe, s'adresser à l'industrie privée.

« — La manufacture de Saint-Etienne et celle de Châtelleraut fournissent, m'a-t-il dit, un grand nombre d'armes par jour, mais pas suffisamment. Cependant, si je me décide à donner une commande à l'industrie privée, je veux que cela demeure absolument secret ; il est inutile d'inquiéter à l'avance l'opinion publique. En admettant que je la confie à votre frère, le public devra tout ignorer ; votre frère fabriquera toutes les pièces nécessaires et les livrera secrètement à une manufacture de l'Etat où on les montera. Partez donc pour Saint-Etienne, voyez vous-même où en est sa fabrication ; je sais qu'une grève a éclaté chez lui, mais que, malgré les bruits qui ont couru, elle n'avait aucune importance. Ramenez-moi votre frère, qu'il apporte tous les documents nécessaires. Et je déciderai. »

Le comte, en attendant ce récit, avait promptement oublié et les ennuis que lui avait causés son frère et tous ses autres ennuis ; une joie éclatante se lisait sur son visage ; son plus beau rêve allait être réalisé. Il demeura quelques minutes comme anéanti.

— Que ce serait beau ! murmura-t-il. Si tu savais combien de fois j'ai eu des accès de rage lorsque je livrais des armes, fusils, canons, ou bien des plaques de blindage à des pays étrangers !... Mais travailler pour son pays !...

Il se jeta alors dans les bras de son frère et le serra longuement contre lui.

— Je te remercie, frère ; car je devine ce que tu ne me dis pas, c'est que le ministre a songé à moi à cause de la vieille amitié qui le lie à toi...

— C'est un ancien camarade de Saint-Cyr ; il m'aime beaucoup, dit simplement le marquis.

— Morbleu ! nous allons bien travailler pour la défense de notre cher pays.

La voix du comte tremblait ; Hélène avait rarement vu son père aussi agité. Cet homme si rude, si entier, avait des tendresses d'enfant pour sa patrie.

— As-tu parlé au ministre de mon nouvel ingénieur ? Il fait bien que je le mette dans la confidence.

— J'ai dit simplement que c'est ton ingénieur à qui revient l'honneur de l'invention ; j'ai jugé inutile de parler de sa nationalité ; cela aurait peut-être refroidi le ministre. Et moi qui connais bien M. Clifford, je sais qu'il aime la France autant que nous pouvons l'aimer nous-mêmes.

Le comte sonna et fit prier Harry de venir le rejoindre immédiatement.

Il arriva aussitôt, et le général l'accueillit avec de grandes démonstrations d'amitié ; de son côté, Harry sembla tout heureux de revoir le général.

— J'apporte une bonne nouvelle pour vous, dit celui-ci.

— Pour nous tous, dit le comte ; et M. Clifford en a sa part, sa grande part ; car c'est à lui que nous la devons. Tout d'abord, mon ami, votre parole que ce que nous allons dire demeurera secret ?

Harry s'inclina en signe d'acquiescement.

— Je ne suis pas encore allé dans vos ateliers spéciaux, reprit le comte, j'ignore donc où en est votre découverte ; veuillez renseigner mon frère à cet égard ; il vient ici, confidentiellement, au nom du ministre de la Guerre.

Harry eut un imperceptible mouvement de satisfaction ; puis, du ton froid qu'il affectait toujours :

— J'ai déjà fabriqué plusieurs fusils et j'aurai demain trois machines en état de travailler. Dans quinze jours, si j'arrête certains travaux qui ne sont pas pressés, pour consacrer de nouveaux ateliers à la fabrication de ces machines, j'en aurai suffisamment pour pouvoir livrer jusqu'à mille fusils. Je ne parle naturellement pas du montage, qui ne se ferait sans doute pas ici ?

— Evidemment non. Tous vos plans sont prêts ?

— Oui, monsieur.

— Et le devis des dépenses ?

— Je le terminais lorsque vous m'avez fait appeler.

— Je puis donc partir pour Paris ?

— Vous pouvez partir aujourd'hui même, monsieur le comte ; et, comme la présence d'un étranger dans votre manufacture soulèverait quelques difficultés, il vaudra mieux, je crois, ne pas parler de moi au ministre.

Cette délicatesse toucha profondément le comte.

— Je serai peut-être en effet obligé de ne pas vous nommer, dit-il, à cause des résultats considérables que je puis retirer d'une telle affaire, mais croyez que, le moment venu, je saurai vous rendre hautement justice...

— Les résultats seuls m'intéressent, monsieur le comte.

— Eh bien ! dit le comte lui tendant la main, je vous renvoie à votre cabinet. Tâchez d'avoir tout terminé avant ce soir, que je puisse profiter de la nuit pour voyager.

Harry s'inclina et se retira, ne donnant aucune marque d'émotion ; mais, quand il fut dans son cabinet, il se laissa aller à une explosion de joie, où son patriotisme avait la plus grande part ; il allait donc être utile à son pays ! Mais bientôt, il se remettant à sa table, vérifiait ses épreuves, ses calculs, cherchait ardemment si on ne pouvait pas encore lui faire quelque objection.

Au milieu de la journée, comme il préparait tous les papiers nécessaires au comte, il reçut la visite des deux frères, qu'accompagnait Hélène. Il s'excusa, avec une légère confusion, d'être en veston de travail ; il dit même :

— Je ne puis vous serrer la main, je suis tout noir par les pièces d'acier.

Mais le général, très enthousiaste, répliqua vivement :

— Cela me rappelle le temps où les miennes étaient noires de poudre. Ah ! jeune homme, ce temps reviendra peut-être bientôt, et vous serez un de ceux qui nous auront le mieux préparé la victoire.

— Mais vous, mon oncle, dit Hélène gentiment, vous resterez tranquille alors, je pense ? Vous avez bien gagné le repos...

— Ah çà ! gamine, le moques-tu ?

Et il se redressait superbement, ne remarquant pas un léger sourire de son frère, qui trouvait en effet que le marquis était encore bien jeune.

— Moi, au repos ? Mais, au premier appel, nous filons avec Bernaud, et nous allons prendre notre revanche de cette sacrée année... En attendant qu'on recommence, allons voir cette fameuse machine.

Harry les conduisit par un couloir, qui menait de son pavillon à son atelier, et il commença d'expliquer le fonctionnement de sa machine, semblant ne s'adresser qu'au général ; mais il n'employait que des termes très simples, évitant de se servir de ces expressions techniques que ne peuvent comprendre les profanes ; et parfois, à la dérobée, il jetait un coup d'œil vers Hélène et éprouvait une jouissance exquise à voir avec quel intérêt elle l'écoutait. Une fois même, elle n'avait pas très bien compris, et la pria de répéter.

— Vas-tu donc te passionner pour la mécanique ? lui demanda son père.

Elle rougit un peu et répondit :

— Non, père, mais pour tout ce qui intéresse la France.

Puis, Harry fit fabriquer un fusil devant leurs yeux, mettant un morceau d'acier dans sa machine ; où bientôt sortait un de ces mignons canons qui semblent des bijoux auprès des vieilles arquebuses de jadis.

— Ce ne sont plus des armes, dit le général, ce sont des bijoux.

Les deux frères partirent dans la soirée, avec Hélène.

Le lendemain, les deux frères se présentaient au ministère de la Guerre et étaient aussitôt reçus par le ministre. Le comte apportait le fusil qui avait été fabriqué la veille.

Le ministre l'examina longuement; puis il étudia le plan de la machine, que lui soumettait le comte.

— Puis-je voir la machine elle-même? demanda-t-il.

— Je suis parti précipitamment, monsieur le ministre, et n'ai pu emporter que le plan; mais il est facile de téléphoner à Saint-Etienne...

— On m'a dit que M. Herbelin possédait une machine semblable...

— A peu près, monsieur le ministre, mais pas aussi perfectionnée: depuis quelques jours, d'importantes améliorations y ont été apportées par mon ingénieur.

Le comte renseigna ensuite le ministre sur le prix de revient, sur le bénéfice qu'il devait prendre: il agissait avec la loyauté d'un Français qui veut avant tout servir sa patrie; et il annonçait que, comme bénéfice, il ne songeait qu'à couvrir ses frais généraux, se contentant de l'honneur que lui avait fait le ministre en songeant à lui... Celui-ci l'interrompit.

— Je m'attendais à trouver de tels sentiments chez vous, comte; et c'est pour cela que j'ai songé à vous tout d'abord. Au point de vue commercial, cette affaire, si nous la concluons, ne sera guère avantageuse pour vous; vous n'en retirerez même pas, en ce moment, beaucoup de renommée; car, avant tout, je vous demanderai le secret...

— Mon frère m'a prévenu.

— Mais je tiens à insister sur ce point. J'avais pensé aussi à Herbelin et à plusieurs manufactures parisiennes où j'aurais eu l'avantage de pouvoir tout surveiller; mais il est impossible de garder une chose secrète à Paris: les journalistes fourrent leur nez partout. La situation est grave; on peut nous attaquer d'un moment à l'autre, sans doute au printemps prochain: il faut que nous soyons prêts. Mais nous serions des fous d'alarmer à l'avance l'opinion publique.

Le ministre fit une légère pause, puis reprit:

— Vous devez comprendre qu'il m'est impossible de demander, en ce moment, un nouveau crédit aux Chambres; et vous serez obligé de faire vous-même un crédit un peu long à la France: vos capitaux vous le permettront-ils?

— Ah! comme il en coûte au comte de mentir! Et il avait à peine prononcé: « Oui, monsieur le ministre, » qu'il regrettait son mensonge. Mais il lui en aurait coûté bien davantage d'avouer que ses ressources personnelles étaient épuisées: d'ailleurs, le ministre le rassurait, en ajoutant:

— Je pourrai sans doute m'entendre avec le ministre des finances pour vous rembourser en partie vos avances vers la fin de l'année; mais je ne puis vous promettre rien de certain avant l'année prochaine. Bref, si vous êtes en mesure de me satisfaire, retournez à Saint-Etienne: j'enverrai, sous peu, un des membres du comité d'artillerie visiter secrètement votre installation; je commence par vous donner, à titre d'essai, une commande de cinq mille fusils, et, si votre fabrication marche comme je l'espère, je vous donnerai une commande définitive de cent mille fusils. Adieu, comte! Rappelez-vous que pour le secret, j'ai votre parole de gentilhomme!

— Ma parole de soldat, monsieur le ministre.

Sur cette fière parole, le comte se retira avec son frère. Le général était fou de joie, et bien persuadé qu'il avait réparé tout le mal qu'il avait pu faire à son frère. Le comte semblait, au contraire, fort soucieux.

— Mais tu n'es donc pas satisfait? lui demanda plusieurs fois le général.

Le comte souriait, affirmant qu'il était au comble de ses désirs; et il répondait:

— Je réfléchis, mon ami, voilà tout.

Mais son visage redevenait bien vite sombre. A peine avait-il quitté le ministre qu'il éprouvait une sorte d'effroi de la responsabilité qu'il venait d'assumer. Pour exécuter cette commande, il lui faudrait encore emprunter de l'argent. A qui s'adresser désormais? Les usuriers compagnaient de se montrer récalcitrants; des banquiers français lui demanderaient des explications. Si, du moins, on ne lui avait pas retiré ces ordres du gouvernement superbe!

C'est ainsi qu'il fut amené insensiblement à songer au baron Kreizer. Une voix secrète lui disait cependant de lui tenir avec cet homme, de ne jamais le revoir, de lui refuser purement et simplement réception de sa lettre,

sans manifester son dépit en quoi que ce soit. Et cependant cet homme lui devait bien une compensation: il n'avait pas hésité à le lui écrire.

Après de nombreuses tergiversations, M. de Montreux se décida à rendre visite au baron.

Celui-ci l'accueillit avec les plus vives démonstrations d'amitié et se répandit en invectives contre la stupidité de ses compatriotes, qui avaient si facilement ajouté foi à de fausses nouvelles.

— Tant pis! dit le comte jouant fort bien l'indifférence, n'en parlons plus...

— Mais, mon cher comte, je m'imaginai si bien que l'affaire était sûre que j'avais réuni des capitaux, pour vous faire des avances... au cas où cela aurait été nécessaire?..

Ce mot d'avances fit tressaillir le comte.

— Aussi, ajoutait Kreizer, ai-je saisi avec joie l'occasion de rendre service à votre frère; et si je pouvais en faire autant pour vous, je serais vraiment enchanté.

Qu'il savait bien tendre ses appâts, le misérable!

— Je voudrais tant vous prouver mon amitié! Je vous en prie, mon cher comte, si l'occasion s'en présentait, agissez avec moi comme si j'étais un ami de vingt ans... Tenez! je sais que, dans l'industrie, on n'a jamais assez de capitaux; les crédits se prolongent souvent bien au delà de ce qu'on avait cru... Eh bien! mon cher comte, quand vous voudrez me considérer comme votre banquier, vous trouverez chez moi tous les capitaux que vous pourrez désirer.

— Merci, mon cher baron, merci, dit le comte baissant un peu la tête. Je verrai... Plus tard... si l'occasion se présentait... Merci encore...

VII

LA NOUVELLE ÉCOLE

Le comte avait eu un dernier scrupule. Avouer ainsi, tout de suite, à cet étranger, qu'il traversait en effet une de ces crises où l'on cherche de l'argent de tous côtés... Et cependant, tandis que le baron le secondait, il regrettait déjà son hésitation. Et l'Allemand, qui usait très clairement dans ses pensées, se disait joyeusement:

— Il n'a pas osé aujourd'hui; mais il y viendra.

Lorsque le baron remonta dans son cabinet, il y trouva son fils Max.

— Tu étais donc là?

— Je suis arrivé pendant que le comte de Montreux était chez vous; je n'ai pas voulu vous déranger.

— Devines-tu ce qu'il est venu faire?

— Parbleu! Vous emprunter de l'argent?

— Pas encore; mais il le fera avant longtemps.

— Et je pense que vous allez prendre vos dispositions pour lui en prêter?

Le baron eut une légère hésitation, puis répondit:

— Naturellement, mon fils, si c'est ton avis, puisque c'est toi, maintenant, qui diriges nos affaires.

— Ah! oui, mon père, s'écria Max avec un vif accent de reproche, laissez-moi tout diriger, désormais; vos moyens sont vraiment trop usés.

— Tu trouves ton père vieux jeu, fit le baron, sans montrer trop d'amertume.

— Que voulez-vous, mon père, le siècle a marché, vos idées diffèrent des vôtres... Vous vouliez organiser un sombre mélodrame là où suffira, selon moi, la comédie, mais une comédie bien cruelle, bien moderne, qui aboutira à une vengeance autrement effroyable que celle que vous aviez rêvée...

Le baron haussait légèrement les épaules.

— Quand vous m'avez exposé votre plan de vengeance, mon père, rappelez-vous que je m'y suis opposé fortement; et, pourtant, tout semblait admirablement combiné, tout semblait en prédiser le succès. Et la tentative a échoué, parce que, un enlèvement, ça ne se fait plus au XIX^e siècle; on n'enlève plus que les jeunes personnes qui veulent bien...

— Je n'ai pas réussi, donc j'ai tort, conclut le baron en souriant mélancoliquement.

— Et vous n'avez pas plus réussi à Saint-Etienne. Au premier abord, cependant, l'idée pouvait sembler superbe; une grève...

— Qui devait surtout se terminer par un incendie, ne l'oublie pas!

— Eh! mon père, quand on veut vraiment que quelque chose soit brûlé, on y met le feu soi-même. Quant à cette grève, c'est une absurdité. Les ouvriers ne sont plus les imbéciles ce jadis; ils ne se battent plus pour le compte des autres. Vous avez crié, et M. de Mondeze avec vous

qu'il suffisait d'exciter ces gens-là contre M. de Montreux, de leur distribuer de l'argent, de les faire boire ; vous en êtes portés vos peines et pour votre argent ; et nous ignorons encore comment les choses ont pu se passer là-bas, puisque M. de Mondoze n'a pas encore su remettre la main sur ce fameux agent qui devait tout bouleverser. Mais je devine très bien comment tout s'est arrangé : les gens raisonnables ont fait comprendre aux grévistes qu'ils n'avaient rien à gagner à cette grève, qui était absurde, et les ouvriers ont repris tout simplement leur travail. Vous avez donc échoué, de ce côté aussi, parce que vous n'avez pas tenu assez compte des idées modernes.

— Soit ! fit le baron d'un ton ennuyé ; mais enfin, toi, que veux-tu faire ?

— Je veux, dit Max en martelant ses mots, pénétrer dans l'intimité de la famille de M. de Montreux, je veux être invité à demeurer chez lui... à Saint-Etienne... Je veux vivre auprès d'Hélène...

En prononçant le nom de la jeune fille, Max devint tout pâle.

— Prends garde, Max, j'ai déjà pressenti ce danger : tu finiras par te laisser prendre, par aimer...

— Mais je ne veux pas vous le cacher plus longtemps, mon père : oui, j'aime ! j'aime passionnément, follement. Mlle de Montreux... Oh ! oui, je l'aime ! mais comme un tigre peut aimer la proie qu'il va dévorer... Et non seulement je veux qu'elle soit à moi, mais qu'elle m'aime, elle aussi ! Le comte est ruiné, ou du moins, à la suite de ses imprudences, il traverse une crise épouvantable. Avant huit jours, il vous demandera cent mille francs, puis cent autres mille... et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il vous propose lui-même de devenir son commanditaire. Il faudra sacrifier cinq ou six cent mille francs peut-être... Que nous importe ? N'avons-nous pas plusieurs millions ? Profitons donc de cette bonne puissance de l'argent qui nous rend invincibles ! Le comte aura tout ce qu'il désire, mais à la condition que Mlle de Montreux consente à porter mon nom...

— Tu voudrais l'épouser !

— Et pourquoi pas ? N'est-ce pas le moyen le plus simple pour pouvoir torturer une femme, que de l'épouser ? Je serai son maître, enfin ! Et, pour faire son devoir, elle m'obéira... Ah ! vous verrez alors comme vous serez bien vengé ! Je lui broierai le cœur... Et puis, pour tout surmonter, j'incendierai cette usine, comme on a jadis incendié votre maison, et nous serons la nuit pour de ce délicieux spectacle ! Et pour dernière humiliation, une fois notre rage satisfaite, nous partirons, après avoir révélé qui nous sommes... Et nous rentrerons chez nous, satisfaits et vengés ! Qui pourra nous attaquer, nous poursuivre ? Un mari qui abandonne sa femme, cela ne se voit-il pas tous les jours ? Et cette usine, qui songera à nous accuser de l'avoir incendiée, puisque nous y aurons perdu plusieurs centaines de mille francs ? La voilà, la vraie vengeance, qui ne nous fera courir aucun danger, et que nous pourrions savourer à longs traits...

Le baron demeura tout d'abord silencieux ; il était tout saisi par la profondeur de la cruauté de son fils.

— Admettons que ton plan réussisse, dit-il enfin ; tu oublies une des conséquences les plus importantes : si, de ce mariage... naissait un enfant ?

Max eut un ricanement sauvage.

— Ah ! ah ! mon père, ne serait-ce pas le dernier raffinement de notre vengeance ? Laisser à cette famille si française un enfant qui aurait du sang allemand dans les veines !

Le baron s'inclina en ricanant.

En ce moment, le valet de pied vint annoncer que M. de Mondoze demandait le baron.

— Faites entrer, dit Max.

Et tandis que le domestique s'éloignait :

— Peut-être nous apporte-t-il enfin des nouvelles ?

Et Mondoze n'avait pas eu le temps de saluer ses complices que tous les deux lui demandaient anxieusement :

« s'il avait retrouvé son homme » ?

— Je le quitte à l'instant, dit Mondoze d'un air vexé ; il se cachait de moi, parce qu'il avait peur de ma colère ; je crois bien qu'il avait peur aussi de la police. Mais enfin, je l'ai retrouvé.

— Vous a-t-il expliqué son insuccès ?

— Oui... ou du moins il m'a donné des motifs qui semblaient sérieux... Nous avions eu tort de nous imaginer qu'une grève se menait si facilement ; les temps sont changés, l'ouvrier ne se laisse plus conduire comme un imbécile.

Max jeta un regard de triomphe à son père. Henri de Mondoze continuait :

— D'abord, tout marchait bien. Mon homme avait

recruté quelques-uns de ses pareils, beaux parleurs, adroits et solides, une demi-douzaine environ ; et ils avaient fort bien réussi à faire éclater la colère, qui existait à l'état latent chez les ouvriers de M. de Montreux. Ils avaient habilement plaqué la cause du travail contre le capital ; la police commençait de s'inquiéter ; et enfin, quand mon homme est arrivé à Saint-Etienne, la grève a été déclarée au premier signal. Alors il s'est passé une chose inouïe : tous ces individus qui paraissaient si montés ont commencé à se délier des agitateurs. M. de Montreux a eu l'adresse de prier la police de ne se mêler de rien ; et les ouvriers, dédaignant toutes les tirades révolutionnaires qui réussissent jadis admirablement, ont discuté leurs intérêts tranquillement, avec bon sens ; ils ont écouté leurs contremaîtres qui leur prouvaient leur sottise ; et la réunion où cela se passait est devenue promptement houleuse contre les agitateurs. Et ils ont été bien heureux de pouvoir filer sans encombre. J'ai même donc que mes gaillards ont bien fait de quitter Saint-Etienne, sans attendre ces explications dangereuses. Je vous assure, mon cher baron, que vous agirez sagement à l'avenir en montrant un peu plus de prudence.

— Moins de violence et plus de ruse, dit Max.

— C'est bien cela, affirma Mondoze.

Devant tant de bonnes raisons, le baron n'avait qu'à s'incliner, et il le fit de bonne grâce.

Dès le lendemain, il réalisait quelques capitaux pour être prêt à venir en aide au comte de Montreux, aussitôt que celui-ci le lui demanderait. Et quelques jours s'écouleront, pleins d'anxiété pour le père et le fils. Max surtout montrait une impatience folle ; il décrochait les courriers avant son père et chaque jour, après un premier instant de dépit, disait :

— Ce sera pour demain.

Le baron avait vainement essayé de se renseigner sur ce que M. de Montreux avait fait pendant son court séjour à Paris. Il n'avait plus son moyen habituel d'information : la vicomtesse, qui savait si bien tirer les vers du nez à M. Herbelin, était encore à Houlgate et n'annonçait son retour que pour le commencement de septembre. Kreizer prit le parti de s'adresser directement à M. Herbelin : il alla le voir à son usine et, au milieu d'une conversation banale, lui demanda s'il avait des nouvelles du comte de Montreux.

— Mais pas du tout ! s'écria Herbelin, d'un ton de mauvaise humeur ; j'ai même appris, par une lettre de Mlle de Montreux à ma fille, qu'il était venu dernièrement à Paris... Et il ne s'est pas donné la peine de passer chez moi ; il paraît qu'il est absorbé par des travaux considérables : ce nouvel ingénieur, dont je lui ai fait cadeau, accomplit, m'assure-t-on des merveilles.

— Après le service que M. Clifford lui a rendu à Houlgate, dit le baron, je ne suis pas étonné que M. de Montreux ait tenu à le garder avec lui, d'autant plus qu'il est doué d'une intelligence remarquable...

— Ah ! il lui a rendu bien d'autres services, mon cher ; c'est lui qui a réduit cette grève, qui menaçait de le ruiner.

Le baron eut un long tressaillement.

— Vous dites que c'est lui ?...

— Je tiens l'histoire de Jérôme Labadié ; et la chose est d'autant plus étonnante que les ouvriers étaient décidés de ne pas l'accepter ; ils regrettaient un nommé Sandrac... Vous savez bien... celui de Neuilly...

— Oui. Après ?

— Eh bien ! Harry Clifford les a affrontés carrément, et il les a retournés en une heure.

A la suite de cette conversation, le baron Kreizer devint tout aussi anxieux que son fils : il commençait à ne plus voir clair dans les affaires de son enfant.

La lettre tant désirée arriva enfin.

« Mon cher baron,

« Vous avez eu la gracieuse pensée de me dire, il y a quelques jours, que vous étiez disposé à me servir de banquier, si besoin était. Je vous écris donc, avec la plus empressée bonté, pour vous demander dans quelles conditions il vous serait possible de m'avancer une somme de cent mille francs, qui vous serait remboursée dans une année environ. Au cas où vous auriez changé d'avis, considérez cette lettre comme nulle et non avenue ; je ne vous en serai pas moins reconnaissant des sentiments d'amitié que vous m'avez manifestés.

« Veuillez, mon cher baron, agréer, pour vous et pour votre fils, l'assurance de ma parfaite cordialité.

« COMTE DE MONTREUX. »

— L'insolent ! s'écria Kreizer. C'est bien là le gentilhomme français, qui a l'air de vous honorer en vous demandant service !

— Qu'importe ? lui répondit son fils. Maintenant, je vous affirme bien que je tiens la victoire : Mlle de Montreux est à moi !

— Dieu l'entende ! dit le baron, que l'approche de la vengeance tant attendue faisait frissonner.

— Ah ! mon père, Dieu n'a rien à voir dans nos affaires, mais plutôt le démon !

Si le comte avait tardé à s'adresser au baron Kreizer, ce n'est pas que les besoins d'argent fussent devenus moins pressants à l'usine de Saint-Etienne ; mais M. de Montreux éprouvait une véritable répugnance à mêler un étranger à ses affaires. Avec une habileté et une souplesse dont il ne se serait pas cru capable, il avait fait alors des tentatives de diverses côtés : on aurait bien consenti à lui donner des avances, mais à la condition qu'il permit de prendre des hypothèques sur son usine et surtout à la condition qu'il autorisât ses prêteurs à mettre le nez dans ses travaux ; et cela, il ne pouvait y consentir, puisqu'il avait engagé sa parole au ministre de garder le secret sur la belle commande qu'il avait reçue. Car tout s'était parfaitement passé de ce côté. Grâce à la prodigieuse activité déployée par Harry Clifford, il avait eu bientôt un nombre suffisant de machines pour livrer plusieurs centaines de canons de fusils par jour.

Harry ne paraissait pour ainsi dire plus dans la villa de M. de Montreux. Levé avant que ce soit, il ne sortait pas des ateliers pendant la journée ; et, la nuit, on voyait longtemps briller sa lampe à la fenêtre de son cabinet. Le comte lui avait affectueusement reproché de trop travailler.

— Je me reposerai plus tard, avait-il répondu simplement.

Il s'effaçait d'ailleurs de plus en plus, et ses relations avec son patron et avec Mlle de Montreux perdaient peu à peu le caractère d'intimité qu'elles avaient eu tout d'abord. Il comprenait fort bien l'espèce de jalousie, même l'irritation, que le comte avait éprouvées contre lui ; et il cherchait à se faire oublier, pour que rien ne troublât le calme délicieux de sa vie. Il savait se priver des moments exquis qu'il aurait pu passer auprès d'Hélène ; il se contentait de vivre dans son atmosphère, de la saluer bien affectueusement lorsqu'il la rencontrait ; et le sourire qu'elle lui adressait alors suffisait à le rendre pleinement heureux.

Il se fit encore plus humble, plus modeste, lorsqu'un des membres du comité d'artillerie vint inspecter secrètement l'installation de ses machines, inspection qui fut si satisfaisante que le ministre n'hésita pas à confirmer au comte de Montreux sa commande de cent mille fusils. Mais à partir de ce moment, il fallait des capitaux importants ; et, ne les trouvant nulle part dans des conditions satisfaisantes, le comte tombait dans le piège que lui avait tendu le baron Kreizer. Son amour-propre y trouvait pleine satisfaction ; le baron ne se mêlait en rien de ses affaires, il n'aurait donc à avouer à personne la pénible crise qu'il traversait.

Quoiqu'il s'attendit à une réponse favorable de Kreizer, il ne pensait pas qu'elle fût aussi prompte ; et il eut une vraie surprise quand on lui annonça, le lendemain, au moment où il s'installait à son bureau, la visite de Max Kreizer.

Grâce aux conseils de son père et aux leçons d'Henri de Mondoze et de la vicomtesse de Granson, Max avait à peu près perdu cette raideur qui le rendait si désagréable à son arrivée en France ; il s'était assez modifié pour rassembler maintenant à un Viennois, et l'on sait que les Viennois sont gens aimables, gais, empressés, les Parisiens de la race allemande. Max s'avança très gentiment, la main tendue, vers le comte.

— Excusez mon père ; une affaire importante le retient à Paris pour quelques jours, et il m'a chargé de le remplacer auprès de vous.

Le comte, enchanté, accueillit très aimablement le jeune homme.

— Votre père a reçu ma lettre ?...

— Hier, par le courrier du matin ; il s'est occupé de réaliser immédiatement les cent mille francs que vous lui avez fait l'honneur de lui demander, et les voici...

Max déposait une liasse de billets de banque sur le bureau du comte.

— Comment ! fit celui-ci, vous voyagez la nuit avec une pareille somme sur vous ?

— Oh ! répliqua Max en souriant, je sais la cruelle mésaventure qui vous est arrivée : mon père m'a prévenu, et je n'ai pas fermé l'œil un instant.

— Votre père vous a-t-il chargé des négociations relatives à cet emprunt ?

— Non, monsieur, mais il arrivera ici dans deux ou trois jours ; seulement il n'a pas voulu mettre aucun retard à l'envoi de cette somme.

— Vous attendrez donc votre père à Saint-Etienne ?

— Oui, monsieur, je suis descendu à l'hôtel de France.

— Bien, dit le comte, très affable, je vais faire prendre vos bagages... Oh ! pas d'objection, je vous prie... J'entends vous offrir l'hospitalité...

VIII

LES CAPRICES DE SUZANNE

Mme Herbelin n'avait passé que peu de temps aux bains de mer.

Suzanne, qui habituellement se montrait fanatique de cette bonne vie au plein air, des promenades sur le sable, des parties de pêche à la crevette, des baignades aventureuses, ne trouvait plus de goût à rien cette année-là. En vain sa mère essayait-elle de multiplier les distractions, les plaisirs, des excursions à cheval, de petites soirées où elle réunissait toutes les jolies baigneuses de Lion-sur-Mer, des séances d'hypnotisme où le fameux Pickmann faisait ses plus beaux tours...

Rien ne l'amusa plus. C'est que Suzanne avait le cœur gros, très gros ; et elle nourrissait une solide rancune contre M. de Montreux.

Quelle idée de s'arrêter à Houlgate, quand il lui était si facile de pousser jusqu'à Lion !

Sa mère avait essayé de lui expliquer que M. de Montreux obéissait à des intérêts supérieurs.

— Eh ! qu'il reste à Houlgate tant qu'il voudra, maman ; mais qu'il nous envoie Hélène !

— Qu'elle vienne et nous la recevrons de grand cœur.

C'est tout ce que pouvait faire Mme Herbelin ; malgré son indulgence, il lui était impossible d'adresser une nouvelle prière au comte de Montreux.

— S'il ne veut plus nous confier sa fille tant pis pour lui !

Elle se révoltait à la fin contre le caractère jaloux du comte ; si elle faisait bon marché de son amour-propre, il n'en était pas de même de son cœur : M. de Montreux l'avait blessée par toutes ses suspensions.

Et Suzanne s'ennuyait de plus en plus à Lion-sur-Mer.

Elle s'était montrée si heureuse pourtant de partir ! Elle s'imaginait alors qu'elle aurait bientôt Hélène pour compagne ; et, tout secrètement, dans les replis de son petit cœur, elle choyait l'espoir que la présence du comte à Lion-sur-Mer y attirerait les deux amis inséparables qui commençaient à prendre une si grande place dans sa vie.

Quelle bonne saison ils passeraient, tous réunis, dans cette gracieuse liberté qu'autorise la mer et qui, d'ailleurs, y semble si naturelle ! Elle formait des projets charmants. Aussi, quel crève-cœur lorsque, par une lettre d'Hélène, elle apprit l'installation de Jérôme et de Harry à Houlgate !

— Mais enfin, maman, puisqu'ils sont libres, eux, n'auraient-ils pu venir à Lion ?... Ils nous doivent bien une visite !

— Ils nous la feront sans doute mon enfant, répliqua Mme Herbelin avec une imperceptible nuance d'ironie ; mais ils étaient peut-être attirés à Houlgate par quelque chose qui leur manquait ici...

Suzanne eut un léger mouvement de colère.

— Tant pis pour eux, après tout ! Je ne sais vraiment pas pourquoi je m'occupe d'eux.

Mais le lendemain elle disait avec une pointe de jalousie :

— Hélène a de la chance, elle ! elle nous garde nos amis... Elle pourrait bien nous en expédier un ?

— Lequel ? interrogea Mme Herbelin, franchement moqueuse cette fois.

— Mais n'importe lequel ! fit Suzanne en rougissant ; pourvu que j'aie quelqu'un pour me distraire !

— Tu es gentille pour moi !

— Vous n'avez pas envie, je pense, maman, de venir jouer au law-tennis ou de pêcher la crevette ?...

— Pas du tout, dit Mme Herbelin, riant aux éclats.

mais n'y a-t-il donc que ces deux jeunes gens au monde ? Tu es entourée, chaque jour, d'une demi-douzaine de jeunes hommes fort gentils, qui te font très consciencieusement la cour.

— Oh ! maman ! s'écria Suzanne toute dédaigneuse, la cour !... Mais ça ne se dit plus...

— Ah ! oui, j'oubliais que ça s'appelle *flirter*, maintenant. Eh bien ! Tu les rebutes tous, ces pauvres jeunes gens !

— C'est qu'ils m'ennuient tous, maman !

— Mais, qu'est-ce que M. Labadie et M. Clifford, que nous ne connaissions pas il y a six mois, ont donc de si spécial pour t'intéresser à ce point ?

— C'est qu'ils sont vos amis d'abord, répliqua Suzanne d'un bon pincé. Et puis, quand il s'agit d'eux, que ce soit vous qui parliez au papa, ou M. de Montreux, on n'entend qu'un concert d'éloges : M. Labadie est bon, M. Clifford est supérieur ; M. Labadie est charmant, très bien élevé, M. Clifford dépasse tout ce qu'on peut rêver... Il me semble que je ne mérite pas que vous vous moquiez de moi... parce que je suis du même avis que vous !

Mme Herbelin écoutait sa fille en souriant : elle en savait plus long sur les petits secrets de Suzanne que ne l'avouait la jeune fille, plus même peut-être que la jeune fille ne se l'avouait à elle-même. Et elle attendait tranquillement l'avenir, l'ayant déjà réglé avec sagesse et s'amusant des petites colères de sa fille. Elle se voyait à cet âge, si simple, si aimante, espérant trouver le bonheur le plus absolu dans le mariage. Et elle disait souvent :

— Pauvre petite, je tâcherai qu'elle soit mieux lotie que moi !

Elle pouvait, même dans cette retraite de Lion-sur-Mer, se livrer à d'amères réflexions sur la légèreté des hommes.

Les années précédentes, M. Herbelin lui faisait l'amitié de ne jamais la quitter, lorsqu'il venait passer quelques jours avec elle ; il lui donnait régulièrement la moitié de la semaine, puis rentrait à Paris pour ses affaires. Sa galanterie intermittente avait, d'ailleurs, pour motif principal, le bon effet qu'il ressentait de la mer : il s'y retrempe, y regagnait de nouvelles forces pour sa vie de jeune homme.

Cette année-là, il avait oublié ses bonnes habitudes. Sous prétexte d'aller causer avec M. de Montreux, il se rendait régulièrement à Houlgate. Il avait bien proposé à sa femme et à sa fille de les accompagner avec lui, mais sans insister beaucoup ; et sa femme avait facilement compris qu'il était encore attiré hors de chez lui par quelque amourette, d'autant plus que pendant ses petites excursions à Houlgate, il rencontrait toujours le général, c'est-à-dire son compagnon de folies. C'était déjà un motif suffisant pour que Mme Herbelin refusât de l'accompagner ; mais, en outre, elle ne voulait pas paraître à Houlgate, tant que le comte de Montreux ne serait pas venu à Lion-sur-Mer.

— C'est à nous à attendre sa visite, déclara-t-elle nettement à son mari : ni ma fille ni moi n'irons voir Hélène, avant que son père ait eu la politesse de nous l'amener !

— Comme vous voudrez, ma chère, répliqua Herbelin. Elle le connaissait trop bien pour ne pas voir à quel point cette solution lui convenait. Elle n'en montra, à ce moment, aucun mécontentement ; une amourette de plus ou de moins, que lui importait ? Mais les choses changèrent de face, à la suite de la tentative d'enlèvement dont Mlle de Montreux faillit être victime.

Ce jour-là, M. Herbelin était à Paris ; mais, le samedi suivant, il arrivait, tout bouleversé par l'aventure de Mlle de Montreux.

— Avouez, lui dit sa femme, que votre ami aurait mieux fait de nous donner sa fille que de la conduire dans la société plus ou moins bizarre de cette vicomtesse de Granson !...

Elle avait à peine prononcé ce nom que M. Herbelin perdait contenance.

Quand il s'agissait de son mari, Mme Herbelin avait une étonnante puissance de divination. « Bien, se dit-elle : c'est ou la vicomtesse elle-même ou quelque femme de son entourage... Ça devient plus grave... Elle evita de prolonger l'embaras de son mari et parla d'autre chose ; mais, le lendemain, du ton le plus indifférent, elle lui dit :

— Vous n'aurez plus besoin d'aller à Houlgate puisque votre ami de Montreux en est parti ?

Pauvre Herbelin ! Il n'osa pas répliquer ; et, durant toute la semaine qu'il passa entre sa femme et sa fille, il fut bien malheureux : il chercha bien quelque prétexte plausible pour quitter Lion-sur-Mer ; il n'en trouva pas.

— Diable ! se disait-il, elle se méfie. Soyons prudent !

Mais quand il songeait qu'Ida était si près de lui, qu'il aurait pu la voir en toute liberté et qu'il demeurait rivé à sa chaîne conjugale, il maudissait sa faiblesse. Il avait des distractions toute la journée ; plusieurs fois, il appela sa fille « ma belle amie ». Et, à l'heure du bain, il deve-

nait un peu fou : il se souvenait d'une après-midi passée à Houlgate, à attendre sous les tentes, le moment de se baigner. Ida, déjà prête, enroulée dans son peignoir, les cheveux coquettement enserres en un foulard écossais ; et lui prêt aussi à se baigner, admis sous la même tente, et lui faisant une cour acharnée — rien du flirt moderne ; — puis, le bain, où, dans son maillot rose, il s'imaginait voir son ancienne maîtresse nue !... Ah ! comme elle savait se jouer de lui, l'attirer jusqu'à la limite suprême, et là, refuser net ce qu'il implorait d'une voix brûlante !

— Amis, ouï, disait-elle avec un sourire fripon ; amants, jamais ! Je n'en veux plus !

Et cela était une douce consolation au pauvre Herbelin, quand elle lui jurait que pas un, pas un, n'obtenait d'elle au delà d'un sourire.

Mme Herbelin, ayant découvert à demi ce qu'elle voulait, annonça son retour à Paris. Son mari ne cacha pas sa joie. Paris, c'était la liberté, les prétextes facilement trouvés, le cercle, l'usine ; et la vicomtesse lui écrivait qu'elle-même en avait assez d'Houlgate et qu'elle serait bientôt visible en son hôtel de la rue Clément-Marot.

À Paris, Herbelin retrouva, en effet, toute sa liberté, ne se doutant pas que, pour la première fois de sa vie sa femme l'espionnait sérieusement.

Mme Herbelin avait supporté, sans trop se plaindre, les liaisons avec les petites actrices, les demoiselles quelconques, lisons aussi vite oubliées qu'elles se trouvaient facilement ; mais une liaison semblable, avec une femme évidemment riche, quelque grande aventurière sans doute, même peut-être aux intrigues dirigées contre M. de Montreux, lui semblait trop dangereuse, la blessait trop profondément ; et elle était résolue à l'enrayer. Elle ne montra d'abord aucune colère ; elle attendait patiemment que son mari eût commis quelque grosse sottise, qu'elle pût prendre un indice flagrant. Elle aurait pu fouiller dans sa correspondance ; cela lui repugnait. Elle se contenta de le molester par de continuelles plaisanteries, l'envoya demander à son cercle à l'heure où elle supposait qu'il se trouvait chez Ida. Puis, elle fut prise d'un amour subit pour le théâtre ; et, deux ou trois fois par semaine, elle disait à Herbelin :

— Je retiens votre soirée ; menez-moi à l'Opéra... ou à la Comédie.

Il obéissait en rechignant, mais il obéissait. Plusieurs fois elle l'empêcha de sortir le soir ; et, s'il faisait des difficultés, Suzanne, qui, sans la moindre explication avait deviné le jeu de sa mère, lui disait :

— Mais enfin, papa, qu'a donc votre cercle d'aussi séduisant, pour que vous le préférez à votre fille ?

Il cédait plus facilement à sa fille qu'à sa femme ; mais il cherchait à lui prouver que le cercle était indispensable à un industriel, il prononçait le grand mot :

— Les affaires ! Les affaires !...

— Ça se traite le jour et non la nuit, mon petit papa, les affaires !

— Tu es une gamine, tu n'entends rien à ces choses-là !

— Si jamais je me marie, j'aurai soin de mettre dans mon contrat que mon mari n'aura l'autorisation d'aller au cercle qu'en mon absence... Heureusement, ajoutait-elle aussitôt, je ne me marierai jamais !

De guerre lasse, M. Herbelin restait chez lui et, pour le récompenser, sa fille lui jouait des opérettes d'Offenbach ; elle avait tenté un jour d'un peu de musique classique, mais M. Herbelin s'était endormi, avait mal digéré et, le lendemain, n'avait même pas diné chez lui.

Un soir où il était plus particulièrement nerveux que de coutume et où il avait annoncé, à table, que ses affaires le forçaient à passer à son cercle, Suzanne s'était mis dans la tête qu'il ne sortirait pas. Jamais elle n'avait déployé tant de gentillesse pour retenir son père ; elle lui avait servi elle-même son café, son petit verre de bénédictine, et elle lui mettait ses cigarettes dans son bout d'ambre, lui présentait des allumettes enflammées.

Herbelin adorait sa fille et en était fier. Son esprit pervers, corrompu, établissait des comparaisons entre tant de jolis minois qu'il avait aimés et celui de sa Suzanne, et aucun, aucun, ne lui semblait aussi charmant, aussi frais. D'ailleurs, n'y a-t-il pas toujours une nuance de galanterie dans l'amour d'un père pour sa fille ? Et Mme Herbelin était surprise de la puissance de plus en plus grande que sa fille prenait sur l'industriel. Ce soir-là, il paraissait oublier qu'il avait un besoin absolu d'aller à son cercle. Suzanne ne le quittait pas, l'amusait par son babillage, par ses châtresses. Cependant, vers neuf heures et demie, il se leva en urtant :

— Tu es bien mignonne, ma chérie ; cependant...

— Oh ! père, attendez encore un peu. J'ai appris quelque chose pour vous...

Elle n'avait rien appris du tout ; mais elle avait remarqué, la veille, à une représentation de *Carmen*, que son père était séduit par la danse de la Bohémienne.

— C'est pour vous réconcilier avec la musique sérieuse.

Et la voilà, décrochant des castagnettes rapportées d'un colillon, qui se met à danser, avec un entrain irrésistible, le pas de Carmen ! Le pauvre Herbelin était sous le charme, et, en même temps, il enrageait. La main dans la poche de son veston, il froissait une petite carte parcheminée, où étaient écrits ces simples mots :

« Je vous attends ce soir ; je serai à peu près seule.

« IDA. »

Et Herbelin ne savait plus comment partir : Suzanne, dansant toujours, lui barrait la porte du boudoir où ils passaient la soirée. Au moment où il allait peut-être s'impatience, écartier brusquement sa fille, on sonna. Suzanne reprit aussitôt son allure de jeune personne sévèrement élevée ; et, quand on introduisit le visiteur dont elle avait parfaitement reconnu le coup de sonnette, elle était auprès de sa mère, les yeux baissés sur sa tapisserie.

— Tens, Labadié ! fit Herbelin, en tendant la main au jeune homme.

Il fut obligé de se rasseoir ; il ne pouvait pas décommander s'en aller au moment où arrivait une visite.

— Quelle bonne idée de venir nous surprendre ! disait Mme Herbelin à Jérôme.

Il venait ainsi, aussi souvent que la discrétion le lui permettait ; et la discrétion lui donnait des permissions de plus en plus rapprochées, ce dont personne ne se plaignait, pas même Mme Suzanne Herbelin.

L'industriel s'était très bien habitué à lui ; mais, ce soir-là, il le reçut d'une façon un peu botruée.

« Cet animal, se dit-il, va m'empêcher de sortir. »

Comme s'il avait deviné, Jérôme faisait le jeu de Suzanne et de sa mère : il commençait une conversation pimpante, arrosée, sur la rentrée des théâtres qui se préparait ; Suzanne l'accablait de questions, il y répondait aussitôt, et Herbelin ne trouvait pas le joint pour s'en aller. Plusieurs fois il s'était levé ; mais sa femme, d'un regard sévère, le clouait sur son siège. Il n'avait jamais été audacieux que par la faiblesse de sa femme ; il suffisait à Mme Herbelin de montrer un peu d'énergie pour qu'il redevenait petit garçon, craintif. Dix heures avaient sonné, et il était encore là.

— Père, vous ne me refuserez pas un peu de thé ; je vais le confectionner moi-même.

Il n'osa pas résister ; il renonça à aller chez Ida ce soir-là. Mais, tandis que Suzanne rangeait sa table à thé, il prit Jérôme ; et, l'entraînant à part :

— Labadié, rendez-moi donc un petit service...

— Vous savez que je suis toujours à votre disposition.

— La vicomtesse m'attendait ce soir ; vous voyez vous-même que je ne pouvais quitter ma fille... Cette pauvre femme va être désolée... Avant de rentrer chez vous, voulez-vous passer chez elle et lui présenter mes excuses ?

— Entendu, monsieur Herbelin, répondit Jérôme avec un clignement d'yeux.

— Pas d'indiscrétion, hein ! fit l'industriel, jetant un regard vers sa femme.

Déjà, Suzanne appelait Jérôme.

— Venez me tenir le sucre.

Et c'est ainsi que M. Herbelin passa très honnêtement en famille cette soirée... pour laquelle il avait fait les rêves les plus légers.

Jérôme avait à peine avalé sa tasse de thé et mangé quelques biscuits que l'industriel lui faisait signe de partir.

Avant onze heures, M. Herbelin regagnait bourgeoisement sa chambre, satisfait et mécontent, satisfait du bonsoir plein de gentillesse que lui avait donné sa fille, mais très mécontent de lui avoir sacrifié sa soirée. Et il prendrait la résolution de ne plus dîner chez lui quand il voudrait sa soirée libre, lorsqu'il entendit deux petits coups frappés à la porte de sa chambre.

— Vous n'êtes pas encore couché, mon ami ?

— Non, ma chère... Entrez donc !... Qu'y a-t-il ?

Et il alla au-devant de sa femme, lui présentant un visage renfrogné ; il était vexé de plier devant elle.

— Vous avez donc quelque chose à me dire ?

— D'abord quelque chose à vous remettre et ensuite... bien des choses à vous dire.

Mme Herbelin avait un visage dédaigneux, le visage

qui faisait prévoir à son mari un moment désagréable à passer.

— Allons, quoi ? Qu'y a-t-il encore ? fit-il d'un ton résigné.

— Il y a, mon ami, que vous ne devriez pas oublier que votre fille vit auprès de vous et que vous devriez garder votre correspondance amoureuse un peu plus soigneusement... Tenez ! Voici ce que je viens de trouver sur le canapé où vous vous êtes trainoussé toute la soirée...

Et, en prononçant ces mots, elle lui tendit la carte d'Ida.

IX

PETIT RUBAN

La première pensée de M. Herbelin fut de nier.

— Moi ?... moi, j'ai laissé tomber une carte sur le canapé ?... Mais Labadié, lui aussi, s'est assis sur le canapé !...

— M. Labadié n'est pas, je pense, en correspondance avec cette Mlle Ida ?...

— Ida ! dit Herbelin perdant toute contenance.

— Oui, Ida ! Vicomtesse Ida de Granson... La dame d'Houlogate, la dame de la rue Clément-Marot !... Je n'ai jamais vu cette estimable personne ; mais je suis renseignée sur les soins que vous lui rendez... Ah ! n'essayez plus de nier !

— Ma chère, la jalousie vous aveugle...

— La jalousie !

Mme Herbelin éclata franchement de rire.

— Non, mon ami, vous ne pouvez vraiment pas se poser que je vienne vous faire une scène de jalousie. La jalousie suppose l'existence de l'amour, et l'amour entre nous !... Il y en a peut-être bien eu un peu, très peu, jadis... C'était si léger que ça s'est envolé... Mais j'aime à croire qu'il existe entre nous assez d'amitié pour que nous puissions causer sans fâcherie de nos petites affaires.

Herbelin, très attrapé, s'était assis, tout pelotonné sur son petit divan, se demandant où diable sa femme voulait en venir. Elle s'assit auprès de lui, et, d'un ton aussi bienveillant que protecteur :

— Allons, reprenez ceci, et ne laissez plus traîner de pareilles correspondances... Si cela tombait sous les yeux de votre fille ?... Si Suzette allait vous demander : « Petit père, qu'est-ce que c'est que Mlle Ida ? »

— Mais, dit Herbelin ; se redressant un peu, c'est une femme charmante... fort honorable.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas présentée ?

Présenter Ida à sa femme ! Et Herbelin sembla si bouleversé par cette pensée que Mme Herbelin eut pitié de lui.

— Ne craignez pas, mon ami, que je vous pousse dans une si cruelle impasse. Je ne connais pas, pas plus que je ne veux connaître, cette jolie fille, pas plus que je n'ai jamais tenu à connaître une de vos mille et trois... C'est bien assez que vous ayez eu la sottise de mettre nos amis de Montreux en relations avec elle.

— Mais, ma chère, dit Herbelin se raccrochant à cette branche, c'est le général qui a présenté son frère à la vicomtesse ; et elle a rendu les plus grands services à M. de Montreux... Elle est très puissante !

— Puissante, cette aventurière ! allons donc ! Peu importe, d'ailleurs, sa puissance ; vous, vous n'avez nullement besoin d'elle. Je vous prie donc de ne plus paraître dans la maison de cette... créature.

— Vous vous imaginez que ?... Mais je vous jure, ma chère Louise, qu'il n'existe rien de suspect entre cette femme et moi, rien, rien...

— Si cela est, interrompit ironiquement Mme Herbelin, je crois qu'il ne doit y avoir nullement de votre faute...

— Pardon, ma chère ! Je vous ai laissée regarder à votre aise ; laissez-moi m'expliquer à mon tour...

Il croyait avoir trouvé une merveilleuse excuse ; et il poursuivit bravement :

— Il n'existe rien de suspect entre cette personne et moi. Que ce soit une aventurière, la chose est possible ; mais, ce qui est certain, c'est que ses puissances, qu'elle a des amis dans les régions les plus gouvernementales, et que, grâce à elle... vous m'entendez bien, grâce à elle, je serai décoré avant longtemps ! Voilà tout le secret de mes relations avec la vicomtesse de Granson.

— Vraiment ? fit Mme Herbelin.

— Eh ! oui, ma chère. Vous ne m'avez pas laissé le plaisir de vous en faire la surprise. Ma demande est

remise depuis quelques mois, et chaudement appuyée...

— Par la vicomtesse de Granson ?

— Par ses amis.

— Ainsi, maintenant, c'est grâce à de pareilles créatures qu'un homme, un honnête homme, peut obtenir une distinction qui signifie honneur et loyauté?... Enfin, cela vous regarde, mon ami... Bonne nuit ! Je vais rêver que vous avez le petit ruban.

— Elle était partie depuis cinq minutes qu'Herbelin se demandait encore si cette scène, qui l'avait épouventé tout d'abord, s'était si bien terminée.

— Ça a pris, le petit ruban... Mais quelle situation ! Si ma femme allait apprendre la vérité sur Ida ! J'ai été bien imprudent dans toute cette affaire, imprudent de revenir chez Ida, imprudent de laisser Montreux entrer en relations avec elle... Il suffirait d'une indiscretion pour me fourrer dans un joli pétrin... Et avec cela, le mari qui sortira de prison avant la fin de l'année ! Brrr !

— Quand il se coucha, il était sur le chemin des bonnes résolutions.

— Ma femme a raison, encore plus raison qu'elle ne se le figure : je m'expose à une foule de dangers, et je n'ai pas eu, jusqu'ici, la moindre compensation...

— Mais l'idée de cette compensation tant désirée est bien vite emportée ses velléités de sagesse ; et, le lendemain, ce fut sans le moindre remords qu'il alla faire sa petite visite à la vicomtesse.

— Ida se moqua de lui, l'appela « bon père de famille », prétendit que, la veille, elle était dans les meilleures dispositions d'esprit pour lui, tandis qu'aujourd'hui elle ne lui permettrait pas le plus petit acte d'adoration ; et, tout en disant cela, elle lui abandonnait ses mains qu'il baisait avec ravissement. Et, peu à peu, elle le mettait sur le chapitre des Montreux.

— Avez-vous des nouvelles de nos amis de Saint-Etienne ?

— Indirectement, par une lettre de Mlle de Montreux à ma fille.

— Et, avec sa sottise habituelle, il raconta ce que renfermait cette lettre. C'était bien la confirmation de la lettre que le jeune Max avait écrite à son père pour lui raconter ses débuts à Saint-Etienne. Quand la vicomtesse eut tiré d'Herbelin tous les renseignements qu'il pouvait lui donner, elle abrégua la visite.

— Retournez donc chez vous, lui dit-elle d'un ton moqueur, on vous demandera peut-être de justifier l'emloi de votre temps...

— Mais, ce soir, belle amie ?

— Ce soir, digérez donc sagement en famille.

Il se leva, tout dépité.

— A propos, fit-il, vous ne me donnez pas de nouvelles de ma décoration ?

— Ida eut un sourire dédaigneux.

— C'est que je ne voulais vous en entretenir, mon ami que lorsque je toucherais au but, c'est-à-dire vers la fin de l'année. Tant pis pour vous ! Vous me faites penser aux petites sommes que j'ai dû déboursier pour les intermédiaires... Vous ne vous figurez pas à quel point il faut graisser la patte à tous ces gens-là...

— Mais, ma chère amie, le vais-je envoyer immédiatement un chèque... Combien ?

— Une dizaine de mille francs environ...

— Et... ça marche ?

— Admirablement. Votre demande est apostillée par les personnages les plus importants et qui ont déjà fait valoir les services que vous avez rendus en construisant des canons pendant le siège... Ne vous inquiétez plus, mon cher Herbelin : le 1^{er} janvier, votre boulonnière...

Il regarda complaisamment sa boulonnière, et l'espoir du petit ruban le consolait des moqueries de la vicomtesse.

Il dina chez lui, passa sagement sa soirée en famille, avala sans sourciller une romance de Mendelssohn ; et il remonta dans sa chambre, bien persuadé qu'il avait dissipé les soupçons de Mme Herbelin.

— Mais, au moment où il enlevait sa redingote, il entendit frapper comme la veille. Et Mme Herbelin pénétra dans sa chambre, l'allure terriblement dédaigneuse.

— Je n'ai que quelques mots à vous dire, mon ami ; seulement, veuillez les bien méditer. Vous m'avez menti, hier, en me donnant cette excuse de ruban rouge...

— Pas du tout, madame ! Ma demande a été remise, apostillée...

— Remise, c'est possible ! Votre cocher peut demander la Légion d'honneur ; il n'a qu'à exhiber sa espèce à la poste, qui la remettra très exactement à qui de droit... Apostillée, c'est autre chose ! Par où, aujourd'hui, deux ministres et le chancelier lui-même...

— Vous !

— Oui ! Je vous avoue qu'il m'était pénible de songer que vous devriez votre ruban aux démarches d'une avouée, et j'ai trouvé plus honorable que ces démarches fussent accomplies par moi...

— Vous connaissez donc ?

— En France, mon cher, toutes les portes s'ouvrent devant une honnête femme. Votre ami le général m'a menée chez le ministre de la Guerre ; et celui-ci, avec une bonne grâce exquise, m'a présentée à son collègue des Travaux publics. Vous pouvez avoir des titres sérieux à la croix, mais à la condition de les faire valoir vous-même, honnêtement, franchement... Quant à la vicomtesse, s'il est vrai qu'elle vous ait promis de s'occuper de vous, elle vous a joué avec une parfaite désinvolture. Qu'elle ait de hautes influences à sa disposition, la chose est malheureusement probable ; mais ces influences, elle s'en sert pour d'autres que pour vous : votre demande n'a été apostillée par personne, personne, entendez-vous ! La vicomtesse de Granson vous vole votre argent, voilà ce dont je tenais à vous prévenir ; car, puisque vous prétendez ne pas lui faire la cour, je suppose que vous lui payez ses soi-disant services... Bonne nuit, mon cher !

— Bonne nuit ?... Le pauvre Herbelin ne dormit pas deux heures. Et, le lendemain, il était si honteux qu'il quitta la villa du Ranelagh, sans avoir salué ni sa femme ni sa fille. Il arriva à l'usine une heure avant son heure habituelle : bouscula tout son monde, ses employés, ses contre-maitres. Jamais on ne l'avait vu ainsi. Il ne pouvait tenir en place, il ne s'assit pas dix minutes à sa table ; il regardait sans cesse l'heure...

— Au milieu de la matinée, il reçut la visite du général.

— Tu en fais de belles ! tu cria-t-il sans lui tendre la main.

— C'est comme cela que tu me remercies du service que je t'ai rendu ? répliqua le marquis de Montreux.

— Il est joli, le service !

— Ta femme vient me prendre, me force à la conduire chez le ministre... Elle n'avait pas l'air commode, la femme...

— Je le sais bien !

— Et je tremblais qu'elle ne devinât le véritable nom de la vicomtesse ; je l'ai menée partout où elle a voulu ; je l'ai amusée avec cette histoire de décoration et me suis attaché à lui prouver que la vicomtesse était bien réellement vicomtesse, qu'elle avait les plus puissantes relations... Et tout cela, elle l'a cru. Seulement, il faut que je te prévienne qu'Ida n'est pas aimable pour toi...

Herbelin écoutait en tremblant.

— Oui, poursuivait le général ; elle pouvait certainement faire classer la demande, te donner un solide coup de main, et j'ai pu m'assurer, hier, qu'elle n'avait rien, rien fait...

— Allons donc ! s'écria Herbelin, abominablement vexé. Je ne sais ce que vous avez tous contre Ida...

— Tant pis pour toi, si tu ne veux pas qu'on te parle franchement...

— Si c'est pour des sottises !

— Bon ! Je sais que je l'agace, je m'en vais ; mais cela m'a agacé aussi de voir qu'on se moquait de toi !

Et le général se retira. Herbelin se promena encore comme un enragé dans son usine. Vers onze heures, il téléphona chez lui qu'il ne rentrerait pas pour déjeuner ; puis il se fit conduire chez Jérôme Labadié : il éprouvait le besoin de parler d'Ida avec quelqu'un. Il rencontra Jérôme à sa porte.

— Vous sortez ?

— J'allais déjeuner au cercle.

Pour mieux surveiller et M. Herbelin et le général, Jérôme les avait priés de lui servir de parrains et s'était fait admettre à leur cercle.

— Parfait, dit l'industriel, je venais vous chercher ; nous déjeunerons ensemble.

Jérôme remarqua aussitôt son agitation : il devina que les cartes se brouillaient du côté de la vicomtesse ; et il évita d'en parler, pour que le bonhomme se livrât plus facilement. Herbelin, obligé de montrer un peu de retenue vis-à-vis d'un jeune homme, domina son impatience jusqu'au milieu du déjeuner ; il se décida alors :

— Eh bien ! mon ami... L'autre soir ?... Vous deviez passer chez ?

— L'autre soir ? fit Jérôme, comme ne se souvenant pas.

— Pars, se frappant le front :

— Ah ! oui, la vicomtesse ?... Eh bien ! mon cher monsieur Herbelin, je t'ai porté vos excuses.

— Qu'elle a dû être désolée !

— A vrai dire, elle ne le semblait pas ; mais les

— femmes ont une si grande puissance sur elles-mêmes !
— C'est qu'elle m'attendait et que je l'ai forcée à s'en-
nuyer toute seule...

— Toute seule ! fit Jérôme l'air profondément étonné ;
mais elle n'était pas toute seule ; elle passait la soirée
avec son amant.

Jérôme avait à peine prononcé ce mot que M. Herbelin,
tout soupçonné, se levait et se penchait sur lui, l'air
menaçant.

— Vous avez dit, monsieur ?

— J'ai dit, répliqua Jérôme imperturbable, qu'elle pas-
sait la soirée avec son amant.

Depuis longtemps déjà, Jérôme était vexé qu'on se
moquât de M. Herbelin. Prenait-il parti pour M. Herbelin
lui-même, ou plutôt pour le père de Mlle Herbelin ? Il
n'avait approfondi la question ; mais M. Herbelin le
traitait de plus en plus en camarade, il avait tranquil-
lement préparé ses batteries, et trouvait l'occasion
excellente de les démasquer.

Devant l'affirmation si catégorique de son jeune ami,
M. Herbelin retomba sur son siège, babouinant.

— Mais qu'a donc tout le monde contre cette pauvre
vicomtesse ? Tout le monde sentend contre elle... C'est
une conspiration...

— Je ne vois comprends pas très bien, dit Jérôme,
enchante de l'effet produit ; et, s'il existe une conspira-
tion, je vous jure que je n'en fais pas partie... Enfin,
qu'ai-je donc dit de si étonnant ? Un peu de ironage,
monsieur Herbelin ?

— Je n'ai plus l'air, dit l'industriel navré.

Et, la tête baissée, il s'enfuit dans ses méditations.

Jérôme pressa la fin du déjeuner, puis conduisit l'in-
dustriel dans un salon où ils pussent causer en liberté.

— Pardonnez-moi, dit-il alors très gentiment à M. Her-
belin, si je vous ai causé quelque peine tout à l'heure,
mais...

— Vous avez calomnié une charmante femme ! s'écria
M. Herbelin sortant tout à coup de son abattement. Un
amant !... La vicomtesse !... Mais la vicomtesse n'a pas
d'amant, monsieur !

— Qui vous l'a dit ?

— Elle-même !

— Et cela vous suffit ?

— Vous osez la calomnier ?

— Tenez, monsieur Herbelin, soyons bien francs tous
les deux ! Moi, j'ai une grande amitié pour vous, et cela
me vexé que vous soyez le jouet d'une coquise.

— Oh ! une co...

— Une cocotte, si vous préférez ! Quand j'ai des amis,
je les aime jusqu'au bout, et je prends leur parti en tout.
Et bien ! monsieur Herbelin, je me suis aperçu que la
vicomtesse se moquait de vous, et cela ne me convient
pas. Pourquoi vous attire-t-elle sans cesse chez elle ? A
quoi lui servez-vous ? Je n'en sais rien ; mais évidemment
à quelque chose qui a beaucoup d'importance pour elle,
puisque elle déploie tant de coquetterie envers vous ! C'est
une fine mouche qui ne connait rien pour rien... Quant au
don de sa personne, elle est moins accommodante ; vous
en savez quelque chose ?

— Cela m'est égal, puisque personne n'a ce que je n'ai
pas ! Je vous répète, je vous jure que... si elle a eu des
amants, elle n'en a plus... Oh ! cela, j'en suis certain !

— Et M. de Mondoze ?

— Mondoze !

Un éclair de colère passa dans les yeux d'Herbelin. Il
lui avait suffi d'entendre ce nom pour deviner que le
baron de Mondoze occupait dans la vie d'Ida une place
autrefois considérable que celle qu'elle avouait.

— Mondoze ! Ah ! si c'était vrai !

Il sortait de son abattement serein ; la jalousie lui
rendait un peu d'énergie.

— Mais non, mon ami, fit-il avec emportement, non !...
Non, non ! Je l'ai trop bien espionnée ; ce Mondoze n'est
pour elle qu'une sorte de secrétaire d'associé et vous
voulez. Elle fait beaucoup d'affaires... Il la sert pour ses
affaires...

— Et des affaires qui me semblent passablement lou-
ches ; mais il n'est pas question de cela pour l'instant...
Il est question du ridicule dont vous vous couvrez, en
poursuivant d'un amour dont elle se moque, une
coquise...

— Ridicule ! Mais sachez, Labadié, que je n'ai jamais
été ridicule, et que en j'ai certain que ce Mon-
doze... Oh ! mais, c'est que je me vengerais ! s'écria l'in-
dustriel, et on n'est jamais ridicule quand on se venge !
Donnez-moi une preuve que cette femme est bien la maî-
tresse de M. de Mondoze !

— Si vous avez le courage et l'adresse de faire ce que
je vais vous dire, la vicomtesse vous la donnera elle-

même, cette preuve... Seulement il faut être aussi rusé
qu'elle...

— Mais si vous allez me tromper, Labadié, si vous
allez me faire commettre quelque lourde sottise ?...

— Ecoutez-moi donc, dit Jérôme avec confiance : je
sais bien que je vous vexé horriblement aujourd'hui ;
mais demain vous me direz merci.

X

PETITE JALOUSIE

La vicomtesse de Granson avait déjeuné, ce jour-là, en
tête à tête avec le baron Kreizer ; et elle lui servait elle-
même son café dans le boudoir qui fait l'angle de son
hôtel.

Le baron, qui avait un faible pour le café savamment
confectionné, disait, en savourant sa tasse :

— Vicomtesse, vous pratiquez admirablement l'hospi-
talité : toujours une table exquise, un accueil charmant,
des gentillesse pour chacun de vos invités et des gâte-
ries pour vos préférés... J'ai rarement bu du café aussi
parfait que le vôtre... Si vous ne m'aviez déjà pris par
vos jolis yeux, vous m'auriez par la gourmandise...

C'était le genre habituel des compliments que le baron
adressait à la vicomtesse. Vainement Ida avait-elle
essayé de séduire le baron ; il était aussi calme vis-à-vis
d'elle que le premier jour où il l'avait vue.

Ce jour-là, la vicomtesse avait cependant résolu de
faire une dernière tentative ; elle était si profondément
humiliée de se sentir sous la dépendance de cet homme
qu'elle n'aurait pas reculé devant l'abandon de sa per-
sonne pour se rendre à son tour maîtresse de celui qui
l'avait fait trembler si souvent et qui la menait, ainsi
que Henri de Mondoze à un but que lui seul connaissait,
mais par des chemins dont elle n'entrevoit que trop
les dangers. Elle avait donné l'ordre qu'on ne vint pas la
déranger ; et, après avoir servi le baron, elle s'était
assise auprès de lui, sur un canapé, et elle joignait la
petite comédie qui lui avait toujours réussi et qui, en
ce moment, affolait M. Herbelin — Kreizer ne sembla
pas d'abord s'apercevoir des provocations de la vicom-
tesse, il se contentait de s'éloigner à mesure qu'elle se
rapprochait de lui. Et, tout d'un coup, comme Ida se
mettait presque sous sa tête, appelant un baiser, il se
leva et se mit à marcher dans le boudoir. Ida avait
échoué une fois de plus.

Le baron montra à peine, par une légère moue, qu'il
avait compris le manège de la vicomtesse ; et, comme il
ménageait toujours ceux qui pouvaient le servir, il pensa
un peu la blessure d'amour-propre qu'elle devait res-
sentir.

— Vraiment, ma chère, si j'avais dû aimer une femme
j'aurais été éperdument amoureux de vous...

— Mais vous n'avez jamais aimé ? fit Ida, cachant mal
son dépit.

— Qui sait ? répondit le baron après un silence ; mais
c'est de l'histoire ancienne.

Et Kreizer, oubliant déjà ce petit incident, s'asseyait en
face d'elle et réfléchissait.

— Ainsi donc, dit-il au bout d'un instant, la lettre de
Mlle de Montreux renfermait bien tout ce que vous
m'avez répété ?

La vicomtesse, redevenue maîtresse d'elle-même, ré-
pondit :

— Vous savez que j'ai une mémoire excellente : je
vous ai répété exactement les termes qu'a employés M.
Herbelin.

— Max aurait donc raison... jusqu'ici ?

Puis, se parlant presque à lui-même :

— Nous vieillissons, évidemment, et la jeune école
nous dépassera... de même que M. de Montreux est dé-
passé par cet ingénieur... Ainsi, Max s'était délié tout
de suite de ce Clifford, alors que moi je ne lui croyais
qu'une importance secondaire... Et le voilà installé à
Saint-Etienne !

— Comme un chien de garde, dit Ida.

Oh ! il est moins à craindre, là-bas, qu'il ne
l'était à Hougate. A la mer, il n'avait rien à faire qu'à
couriser la fille de son patron ; et c'est le hasard seul
qui lui a permis de la sauver... A Saint-Etienne, M. Harry
Clifford s'est confiné dans l'usine ; il se tient à sa place.
Ce qu'il veut, ce garçon, c'est gagner de l'argent, tout
bonnement... Le champ est libre devant Max, et je vais
aller à son aide, les séductions des fils marchant plus
rapidement quand on voit les millions des pères. Adieu
vicomtesse, continuez votre joli espionnage, qui est bien
le comble de la perfection : espionner sans estimer !

Il lui tendait la main ; elle la lui serra coquettement ; et :

— De quelle haine vous poursuivez cette famille de Montreux !

— Croyez-vous que ce soit de la haine ? fit-il d'un ton bonhomme. C'est possible...

— Mais enfin, que vous ont-ils fait ?

— Oh ! encore, vicomtesse ? dit-il d'un ton un peu sec.

Puis, il se baissa, embrassa lourdement la main d'Ida.

— Adieu, madame. Je partirai sans doute demain pour Saint-Etienne ; mais, auparavant, je vous aurai remis les dépêches, en apparence insignifiantes, que vous devez m'envoyer s'il survenait ici quelque complication.

Le baron avait à peine quitté le boudoir de la vicomtesse que celle-ci se laissait aller à un accès de colère, renversait une mignonne chaise, jetait à terre des coussins brodés...

— Ah ! c'est insupportable, à la fin, de toujours opérer comme une bête à cet homme qui, en cas de danger, nous abandonnerait aussi facilement qu'il nous fait servir à sa vengeance !... Mais que fait donc Henri qui devait si bien le démasquer, découvrir les secrets de sa vie et nous permettre ainsi de traiter d'égal à égal avec lui ?... Ah ! Henri !... Henri !...

Elle prononçait ce nom avec une profonde amertume.

Depuis son retour d'Houlgate, elle l'avait à peine vu ; il prétextait des affaires pressées, importantes, la nécessité d'aider aux combinaisons du baron Kreizer... Mais, au milieu de ces prétextes, qu'elle percevait facilement à jour, elle voyait Henri se détachant d'elle de plus en plus, se lassant de son amour. Oh ! si Henri allait ne plus l'aimer ? Si quelque nouvel amour, qu'il cachait avec sa parfaite habileté, emplissait maintenant sa vie ?...

— C'est que moi aussi je trouverais bien le moyen de me venger de lui ! L'ingrat !

Se venger de lui ! Quelle folie pourtant ! Quand elle ne l'aurait plus, quelle existence stupide serait la sienne, malgré sa richesse, malgré sa puissance !

Le valet de pied venait d'entrer.

— Madame !

— J'ai dit que je n'y étais pour personne.

— C'est que... c'est M. Herbelin.

— Ah ! lui... fit Ida, d'un air ennuyé... Bien, introduisez-le.

Et tandis que le domestique allait chercher M. Herbelin elle s'écriait :

— Il arrive à point pour ma mauvaise humeur !

La vicomtesse était trop préoccupée pour remarquer que M. Herbelin n'avait pas son allure habituelle, sa bonne figure épanouie, son sourire satisfait. Jérôme l'avait admirablement chauffé, et il arrivait bien décidé à ne plus permettre qu'on se moquât de lui... si du moins on s'était moqué de lui, ce qu'il ne reconnaîtrait définitivement que devant de bonnes et cuses preuves.

— Ma chère vicomtesse...

Il voulut lui baiser la main, elle se dégagea brusquement de son étreinte.

— Je vous prévins, mon ami, que je suis agacée, que j'ai la migraine... Et ma porte était fermée à tout le monde...

— Je suis vraiment très flatté que vous ayez daigné faire une exception pour moi ; mais mon amour justifie une telle préférence...

Ida s'était à demi étendue sur une bergère ; sa jupe un peu relevée laissait voir son petit pied, sa cheville, et Herbelin, à travers un bas à four, devinait cette jolie peau nacrée qu'il avait tant aimée et qu'il brûlait d'aimer encore. Il s'assit aux pieds de la vicomtesse, commença de débiter une galanterie ; Ida l'interrompit bien vite.

— Oh ! pas ce fatras aujourd'hui ! J'ai la bonté de vous écouter quelquefois ; faites-moi grâce de vos déclarations quand j'ai la migraine !

Et, se relevant un peu, et toisant le pauvre Herbelin de toute sa hauteur de jolie femme :

— D'ailleurs, vous êtes absurde avec votre amour ; vous devriez comprendre, une bonne fois, que c'est fini, toutes ces bêtises, pour vous comme pour moi ! Sachez donc vous contenter de mon amitié et ne m'ennuyez plus de votre passion, vous me forcez à vous fermer ma maison... L'amour ! L'amour ! Mais c'est ridicule, à votre âge !...

Herbelin sursauta. Ridicule !

— Soit, ma chère, dit-il d'un ton assez calme, je tâcherai de ne plus vous parler d'amour ; je vais me ranger, de moi-même, dans la série des magots qui ornent votre collection d'amoureux repoussés... Je crois que mon numéro d'ordre me placera auprès du baron de

Mondoze, le dernier galant que vous ayez désespéré avant moi...

— Ah ! vraiment, dit la vicomtesse, que ce seul nom de Mondoze avait fait tressaillir et qui essayait de se montrer ironique, vraiment, vous vous imaginez que M. de Mondoze ?...

— Du moins, c'est ce qu'on raconte au cercle ; il vous aimait passionnément, et je m'empresse d'ajouter sans le moindre profit... toujours d'après ce qu'on raconte au cercle... Et, ma foi, je serai comme lui : je tâcherai de me consoler !

— Ah ! murmura la vicomtesse, ne cachant pas son trouble, M. de Mondoze s'est... consolé ?

— On le dit.

— Il a bien fait, ce pauvre garçon... Mon Dieu ! que cette migraine me fait souffrir !

Ida se cachait le visage dans son mouchoir et essuyait de grosses larmes qui avaient jailli de ses yeux. Cependant le désir de la vengeance lui donna la force de reprendre son calme. D'une voix qui tremblait à peine, elle demanda :

— Dit-on aussi, à votre cercle, auprès de qui il s'est consolé ?

— On n'en fait pas mystère ; mais... comme ces choses là ne vous intéressent guère, ma chère amie...

— Oh ! pas du tout... Seulement, vous connaissez la curiosité féminine... Voyons, mon cher Herbelin, dites-moi donc le nom de la nouvelle maîtresse de M. de Mondoze, que je puisse le taquiner un brin...

— Ce nom ne vous apprendrait rien... Une demoiselle quelconque, qui n'aurait, m'assure-t-on, que la qualité d'être jeune et fraîche...

— Jolie ?

— Un amour !

— M. de Mondoze est un heureux homme. Et cette demoiselle s'appelle ?...

— Vous y tenez absolument ?

— Absolument... quoique, bien entendu, cela ne m'intéresse en rien.

— Ketty Bell...

— Ketty ! fit la vicomtesse se redressant, oh ! la coquine !

— Vous la connaissez donc ?

— Moi ! fit Ida soudainement embarrassée ; mais... pas du tout.

— Cependant, vous avez dit : la coquine ! ce qui semblerait indiquer que vous prenez à elle plus d'intérêt que vous ne voulez l'avouer.

— Mais non, mon ami, j'ai dit : l'heureuse coquine ! parce que M. de Mondoze est un homme charmant, très à la mode...

— Et puis, que vous êtes peut-être un peu jalouse de lui ?...

— Jalouse ! Moi !... Jalouse de M. de Mondoze !

Ida éclatait de rire.

— Ah ! mon pauvre Herbelin, vous êtes trop drôle avec vos idées ! Moi qui ne voulais pas vous recevoir aujourd'hui ! J'allais m'ennuyer toute l'après-midi ; vous m'amusez beaucoup... Et, donnez-moi encore quelques détails...

— On n'en raconte pas beaucoup au cercle.

— Enfin, depuis quand cela dure-t-il ?

— Depuis le dernier voyage que M. de Mondoze a fait avec elle en Angleterre.

— Henri... M. de Mondoze a fait un voyage en Angleterre ?

— Mais oui, avant votre départ pour la mer.

— C'est possible... Oui, je me souviens qu'il m'a parlé de ce voyage...

Elle voyait enfin toute la trahison d'Henri, ce long séjour fait à Londres, la froideur qu'il lui avait montrée avant et surtout après ce voyage.

— Comme votre migraine vous fait souffrir ! dit béatement Herbelin.

— Oui... oui, cela me reprend... J'ai la tête en feu...

— Alors, je vous quitte, je ne veux pas vous fatiguer plus longtemps... Adieu, belle amie... Surtout, s'il vous prend l'envie de taquiner Mondoze, n'allez pas me trahir auprès de lui ?...

— Je n'y songeais déjà plus... Au revoir, Herbelin.

Il partit assez bravement ; et en traversant l'antichambre, il sifflotait, retroussait sa moustache. Mais, dans la cour de l'hôtel, il trébucha deux ou trois fois. Et une fois dans la rue, il s'appuya quelques secondes contre le mur ; son cœur s'était arrêté, une sueur froide coulait de son front...

— Oh ! la drôlesse !

Il s'était mis à marcher, tout chancelant, et d'une voix éteinte, proférait des injures. Il lui fallut cinq minutes pour regagner sa voiture, qui n'était cependant qu'à une

centaine de mètres, avenue Montaigne. Jérôme, qui le guettait, avait déjà ouvert la portière.

— Le pauvre homme ! murmura-t-il en lui-même. Eh bien ? interrogea-t-il d'un ton affectueux.

— La gueuse ! répondit Herbelin.

Jérôme le fit monter dans son coupé : l'industriel tomba, tout affalé, sur les coussins, murmurant :

— Vous avez raison, elle se moquait de moi.

— Le petit piège a réussi ?

— Ah ! mon ami, elle a perdu la tête... Mais enfin, qu'a-t-il donc de si séduisant, ce Mondoze, pour exciter de pareilles passions ?... Voulez-vous donner l'ordre de me reconduire à l'usine ?

— Permettez, pas tout de suite ! C'est que je vous connais, monsieur Herbelin, et que je connais aussi la puissance de l'amour... Vous êtes indigné en ce moment, vous ne doutez pas de la perfidie de cette femme...

— Oh ! non, hélas !

— Mais cela changerait peut-être d'ici à demain : vous trouveriez, au fond de votre cœur, toute sorte d'excuses pour elle. Quand on a une femme dans le sang, et celle-ci s'est rudement infiltrée en vous, on perd la notion exacte des choses.

— Que voulez-vous de plus ? J'en ai assez, j'en suis malade, Labacé ! J'ai compris, aussi clairement que je vous vois en ce moment, qu'elle est la maîtresse de Mondoze... Ah ! lui, par exemple ! Qu'il n'ait jamais besoin de mes services !... Que regardez-vous, donc, Labacé ?

Jérôme, le visage collé sur la vitre placée derrière le coupé, dit :

— Je m'en doutais ; décidément, quand l'amour s'en mêle, les femmes les plus fortes perdent facilement la tête.

Herbelin allait passer sa tête à la portière ; Jérôme le retint d'un geste brusque.

— Voulez-vous bien vous cacher !

En ce moment, une voiture découverte passait auprès d'eux à fond de train.

— Mais c'est la voiture de la vicomtesse ! s'écria Herbelin.

— Parfaitement !

— Et elle sort, elle qui était si souffrante !

— Elle va faire une promenade hygiénique, et nous nous intéressons trop à sa santé pour ne pas la suivre... N'est-ce pas, monsieur Herbelin ?

Jérôme se pencha à la portière.

— Filez-moi cette voiture à trente mètres de distance, ordonna-t-il.

— Mais on pense-vous donc qu'elle la vicomtesse ? balbutiait Herbelin.

— Ne le devineriez-vous pas ?

Quelques instants après, ils pénétraient dans la rue des Ecuries-d'Artois.

— Ah ! mon Dieu ! balbutia l'industriel ; mais... savez-vous bien que c'est dans cette rue qu'habite M. de Mondoze ?

— Parbleu !

La voiture de la vicomtesse s'était arrêtée devant la maison habitée par Henri. M. Herbelin vit Ida descendre ou plutôt sauter à terre et s'engouffrer, en courant, sous la voûte de l'immense.

— Il vous fallait cette dernière preuve, dit Jérôme ; je suis ravi que la belle Ida ait l'imprudence de vous la donner elle-même. Maintenant, tenez-vous coi, et attendez !

— Que peut-elle lui dire, mon Dieu ?

Il n'y avait que deux minutes qu'elle était entrée dans la maison, et il trouvait cela horriblement long. Plusieurs fois, il répéta d'un ton douloureux :

— Mais que peut-elle lui dire ?

— Ne savez-vous donc pas comment ça se passe, les scènes de jalousie ?

— Penser que le pauvre espionné si souvent et que je ne l'ai jamais, jamais vu venir chez Mondoze !

— Elle croit son amour menacé... Elle a perdu la tête.

Une demi-heure environ s'écoula. Herbelin souffrait horriblement : son visage se décomposait, et, par moments, de grands frissons le secouaient. Puis, soudain, il poussa un cri rauque : il avait vu Ida sortir de la maison au bras d'Henri de Mondoze. Henri avait une allure à la fois heureuse et encore inquiète, comme un homme qui vient d'échapper à un danger. Ida semblait accablée. Malgré sa toilette, malgré une épaisse couche de poudre, il était facile de voir qu'elle avait longuement pleuré.

— Ah ! l'aime-t-elle ! l'aime-t-elle ! balbutia Herbelin.

Henri la faisait monter en voiture avec des soins d'amoureux ; et, quand il prit place auprès d'elle, elle se serra contre lui. En ce moment elle ne songeait plus à cacher sa liaison, et elle se disait qu'elle avait été une

folle de ne pas compromettre Henri aux yeux de tout Paris...

— Fais-nous conduire au Bois, murmurait-elle.

Quand leur voiture passa devant celle de M. Herbelin, Ida et Henri avaient trop bien les yeux fixés l'un sur l'autre, pour rien remarquer autour d'eux.

— Au Ranclagh ! ordonna Jérôme au cocher d'Herbelin.

Il reconduisit l'industriel chez lui, mais le quitta à la porte de la villa.

Quand Mme Herbelin vit son mari, elle eut un mouvement de stupeur, puis s'écria :

— Ah ! mon Dieu, mon ami ! Mais vous avez la jaunisse !...

XI

DANS LA PLACE

Max Kreizer n'avait pas trompé son père en lui écrivant que le comte l'avait admirablement reçu et qu'il était traité par lui comme un membre de la famille.

Hélène n'avait pas eu besoin que son père lui expliquât pourquoi elle devait rendre le séjour de sa maison agréable au fils du baron Kreizer ; elle connaissait le motif de sa visite : son devoir strict lui ordonnait de ne mettre aucune entrave aux relations de son père et des Kreizer. Elle aussi s'était donc montrée d'une affabilité parfaite pour Max, mais de cette affabilité toute mondaine où jamais rien ne venait du cœur et qui, pourtant, chahoutait de la façon la plus agréable l'amour-propre de ce joli bandit. Le comte, enchanté de la gentillesse de sa fille, crut devoir lui donner alors quelques explications. Jusque-là, seul le caissier Jordanne avait connu l'état exact de ses affaires ; sa fille supposait simplement qu'il était gêné ; elle ignorait à quel point ils se trouvaient près d'une catastrophe.

— Comprends bien, Hélène, que la situation d'un industriel dépend du crédit qu'on lui accorde, et qu'il est perdu le jour où l'on a deviné qu'il doit recourir à des expédients pour faire face à ses affaires... Tous mes capitaux sont engagés, je ne me soutiens que par des emprunts ; et le moment est venu où ces emprunts sont impossibles à contracter au grand jour... J'ai commis l'imprudence de me débarrasser trop tôt de mes bailleurs de fonds ; il ne faut pas songer à s'adresser à eux, ils hausseraient les épaules. Seul, M. Herbelin pouvait me venir en aide. Il l'a fait, il me faut autre chose ; cette autre chose, c'est une importante commandite... mais une commandite consentie par un homme qui n'examinera pas trop sévèrement ma situation. Cet homme, ce sera le baron Kreizer... Dans un an, avant peut-être, je serai sorti de cette mauvaise passe ; et alors...

Le comte se redressait avec hauteur :

— Et alors je paierai largement à cet homme le service qu'il m'aura rendu.

M. de Montreux se donnait ainsi, parfois, à lui-même, l'illusion qu'il était toujours le grand seigneur qu'il avait été ; mais Hélène ne comprenait que trop qu'il était forcé de s'incliner devant la puissance de l'argent, cette puissance qu'il affectait jadis de mépriser. Elle retirait du moins un avantage de cet état de préoccupations dans lequel vivait son père : il semblait avoir oublié le drame qui l'avait séparé de sa fille.

Il consacrait sa matinée au travail ; et l'après-midi s'écoulait en longues promenades destinées à faire prendre patience à Max jusqu'à l'arrivée de son père. Puis ils passaient la soirée fort tranquillement, en famille. Max, très bon musicien, jouait les choses les plus nébuleuses des maîtres allemands que le comte déclarait charmantes ; Hélène exécutait quelquefois les maîtres français... Et le comte d'sait à Max :

— Mais cette vie patriarcale doit vous excéder !

Il répondait gentiment :

— C'est la seule vraiment bonne.

Il y avait malheureusement pour Max, une ombre à ce tableau : la présence de Harry Clifford.

Harry ne se montrait pourtant pas bien gêné ; sans cesse enfermé dans son laboratoire ou dans les ateliers, il ne paraissait chez le comte que lorsque celui-ci allait le chercher et l'emménait pour ainsi dire de vive force à la villa.

Max avait manifesté, ouvertement, beaucoup de joie de le revoir, et Harry n'avait trahi ni après un mot ni après un geste la profonde haine qu'il nourrissait contre le fils du baron.

— Ces deux jeunes gens se tiendront compagnie, avait dit le comte à Hélène.

Et Max y semblait en effet, tout disposé ; mais, à chaque tentative qu'on faisait pour l'arracher à ses travaux, Harry répondait imperturbablement :

— Je serais enchanté, mais je n'ai pas le temps.

Le comte n'osait pas insister ; il était trop heureux de constater la belle impuissance que reprenait son usine sous la direction de l'ingénieur américain.

Ouvriers, chefs d'ateliers, contremaîtres, tout le monde lui obéissait aveuglément. Le comte, qui n'avait jamais su se débarrasser d'une certaine raideur dans le commandement, admirait la gentillesse avec laquelle il expliquait ses ordres, bien posément, bien clairement, recommençant sans impatience si on ne l'avait pas compris et terminant toujours par :

— Allez, mon ami.

Et c'était devenu un d'eton dans toute l'usine :

— Il vous enverrait vous faire casser la tête, celui-là, qu'on irait en riant.

L'usine l'absorbait donc tout le jour ; et, la nuit, on voyait toujours de la lumière dans son pavillon jusqu'à une heure très avancée.

— Que cherchez-vous encore ? lui demandait le comte.

— Il faut toujours aller de l'avant, répondait-il.

Il avait obtenu une nouvelle économie de deux pour cent sur la fabrication des fusils ; et il était en train de modifier la construction des canons et des plaques de blindage.

Cet homme si occupé trouvait pourtant le moyen d'avoir un moment de liberté chaque fois que Mlle de Montreux se promenait autour de la pelouse qui sépare l'usine de la maison d'habitation. Et, la nuit, lorsque Hélène rêvait à sa fenêtre et que, malgré elle, ses yeux se portaient vers le pavillon de Harry, elle était certaine de le voir interrompre son travail jusqu'au moment où elle se retirait. Une fois même, elle se réveilla au milieu de la nuit et, entendant des pas, elle alla soulever son rideau et regarda. Elle distingua une silhouette d'homme qui faisait le tour de la villa et qui arriva bientôt sous sa fenêtre. Il y avait là un petit parlerie qu'elle entretenait elle-même. L'homme se baissa, coupa une fleur, puis s'éloigna dans la direction du pavillon de l'ingénieur.

— Ah ! qu'il m'aime ! murmura la jeune fille, et que ce serait bon de l'aimer !

A partir de ce moment, Harry trouva souvent des fleurs sur sa table de travail ; et comme, la première fois, il demandait, à la femme chargée de le servir, d'où elles provenaient, la servante répondit avec embarras :

— C'est... c'est moi... J'ai dit comme cela à mademoiselle que monsieur aimait les fleurs... Et mademoiselle m'a permis... C'est de son parlerie...

Harry se pencha sur le bouquet, comme pour le sentir, et ses larmes se mêlèrent aux gouttes de rosée.

— Vous remerciez mademoiselle, dit-elle.

Il n'osa pas le remercier lui-même, il aurait eu peur de se trahir. Le soir de ce jour, le comte annonça à table que Harry venait de terminer une expérience merveilleuse qui allait permettre d'augmenter la force de résistance des plaques de blindage. Max manifesta alors pour la première fois le désir de visiter sérieusement l'usine ; le comte l'avait seulement mené dans quelques ateliers qui s'offraient qu'un médiocre intérêt, ceux où se fabriquaient des rails ou des objets destinés à l'industrie ; le fils du baron n'avait jamais vu la fabrication des armes. Le lendemain, Max revint à la charge, le comte se rendit avec lui à l'usine ; mais Harry d'une façon fort aimable d'ailleurs, expliqua qu'il venait d'arrêter plusieurs machines à la suite d'un léger accident et que, par suite la visite manquerait d'intérêt. Deux jours après, nouvelle tentative de Max pour pénétrer dans l'usine. Cette fois, toutes les machines marchaient ; mais Harry, qui devait naturellement diriger la visite, était retenu par une expérience.

— Nous assisterions avec grand plaisir à cette expérience, dit Max.

— Elle est trop dangereuse pour que j'y admette qui que ce soit, répliqua tranquillement Harry.

Une troisième fois, Max crut être plus heureux. Harry avait choisi lui-même le jour et l'heure d'une visite complète et donné tous ses ordres en conséquence.

— J'espère, dit-il avec un sourire où Hélène distinguait une légère ironie, que cette fois il ne surgira aucun empêchement.

La visite eut lieu en effet et commença par les ateliers les moins intéressants pour Max ; ce qu'il brûlait de voir, ce que, dans toutes ses lettres, son père lui recommandait ardemment de surveiller, c'était la fabrication des fusils et cette merveilleuse machine dont il ne connaissait encore que les résultats. Harry avait réservé les ateliers de fusils pour la fin de la visite, et

il s'attardait dans les ateliers de fonderie, devant les énormes pièces de canons, les plaques de blindages. Il se dirigea enfin vers ces ateliers spéciaux où personne ne pouvait pénétrer sans sa permission, et dont la surveillance était confiée à Bernard Lavergne.

Comme il mettait la main sur la poignée de la porte cette porte s'ouvrit, et Bernard Lavergne parut, la figure desolée, et, montrant d'un geste toutes les machines arrêtées :

— J'allais vous chercher, monsieur Harry... Ça a cessé de marcher, tout d'un coup... Et nous n'osons pas y toucher sans vous...

La visite était encore une fois manquée ; Max se garda bien de montrer son mécontentement.

— Nous n'avons pas de chance, dit-il seulement à Harry.

— Vous m'en voyez tout navré, répliqua l'ingénieur... Et Harry pénétra seul dans l'atelier.

Max et le comte se retournèrent ; mais, pendant les quelques secondes que la porte était demeurée ouverte, le fils du baron avait pu distinguer l'importance de l'atelier et l'énorme tas de fusils fabriqués depuis le matin.

— Vous avez donc une bien forte commande ? dit-il au comte.

— Oui, pour l'étranger, répliqua vivement M. de Montreux.

Max n'insista pas ; mais le soir il écrivait à son père et, le surlendemain, le baron arrivait à Saint-Etienne.

Son installation était préparée ; une chambre convenue à celle de son fils. Il parla bien, pour la forme d'indiscretion, de gêne, mais il accepta ; il était aussi heureux de recevoir l'hospitalité dans cette maison que la comte de la lui offrir.

Malgré tout ce que lui avait écrit son fils, il ne s'attendait pas à un accueil aussi empressé, surtout de la part d'Hélène. Il se laissa prendre, comme Max, à cette amabilité de femme du monde qui était inconnue chez la jeune fille et qu'elle déployait avec une souveraine bonne grâce pour faire les honneurs de sa maison. Des le premier repas, le baron se sentait tout à son aise. Il jeta plusieurs coups d'œil à son fils pour le complimenter. Après le dîner, tandis que Max se mettait au piano, les deux pères passèrent dans le cabinet du comte.

— Car il faut, dit aimablement le comte, que nous ayons, sans tarder, une sérieuse conversation d'affaires.

— Elle ne sera pas bien longue, dit non moins aimablement le baron. Des hommes comme nous sont faits pour s'entendre en peu de mots.

— La question est fort simple. Vous avez eu la gracieuseté de me prêter une somme de cent mille francs...

— Et, au cas où vous en auriez besoin, je vous en apporte une semblable... seulement, lit le baron avec un gros rire, je profite de vos mésaventures, je ne dors plus en chemin de fer.

Puis il prit une grosse enveloppe dans sa redingote.

— Voici ces cent mille francs donc, au total, deux cent mille. Mon cher comte, nous sommes fort riches, tous les deux, avec cette différence que votre fortune est toute engagée dans votre usine, tandis que la mienne consiste uniquement en capitaux. Or vous manquez, je ne dirai pas de capitaux, le mot serait trop gros, mais de fonds de roulement.

— C'est exact, dit le comte.

— Moi, j'ai plusieurs centaines de mille francs assez mal placés, ne me rapportant guère que trois pour cent. Je ne veux me mêler en rien de vos affaires, je ne veux partager ni bénéfices, ni pertes surtout ; ce que je veux, c'est un revenu certain. Quel intérêt pouvez-vous m'assurer ?

Le comte réfléchit quelques instants ; trop peu habile en affaires pour deviner que la douceur de ces conditions devait cacher un piège, il ne voyait qu'une chose : c'est que le baron lui offrait de l'argent sans lui demander de se mêler de ses affaires.

— Un revenu de six pour cent vous satisfait-il ?

Le baron accepta, il aurait accepté tous les taux pour demeurer dans la place.

— Eh bien ! dit le comte, nous réglerons définitivement cette affaire, demain, avec mon caissier. Et, dans ces conditions, j'accepterai votre second prêt de cent mille francs.

— N'oubliez pas que, lorsque cette somme sera épuisée, je me mettrai encore avec grand plaisir à votre disposition.

Puis les deux hommes rentrèrent dans le salon ; et la soirée s'acheva avec une parfaite cordialité. Une heure après, la maison tout entière semblait endormie, pas

une fenêtre n'était éclairée. Harry Clifford, qui fit sa ronde habituelle vers une heure du matin, ne remarqua rien d'anormal. Et lui-même se décidait à se reposer, quand il aperçut une lueur dans la chambre qu'il savait être celle du baron Kreizer. Il revint vivement vers la villa et comprit aussitôt ce qui se passait, en voyant la lueur disparaître de la chambre du père et réparaître dans celle de son fils. Le baron s'était levé pour causer avec son enfant en toute sécurité.

En ce moment, il s'asseyait en face du lit de Max et contemplait avec orgueil son fils endormi, il murmurait :

— Ma fille serait belle comme lui... Elle aurait des enfants maintenant... Je serais grand-père...

Il lui arrivait parfois de s'attendrir ainsi ; mais il ne laissait pas ces doux sentiments s'attarder dans son cœur parce qu'ils l'amollissaient.

— Max !

Il tapait sur l'épaule de son fils. Max se réveilla en sursaut.

— Je vous demande pardon, mon père, vous m'aviez bien dit de vous attendre... Je n'ai pu résister au sommeil.

— Peu importe ! Cela m'a fait plaisir de voir ton sommeil si heureux...

— Ma foi ! mon père, je faisais un rêve charmant...

— Aux pieds de Mlle de Montreux ?

— Vous voulez dire qu'elle était à mes pieds ?

— Cela viendra, je n'en doute plus ; tu as parfaitement manœuvré : jusqu'ici, tout semble te donner raison, et la jeune école a du bon. Mais, où en es-tu réellement avec la fille du comte ?

— Vous l'avez vu, ce soir : à l'amitié... à la bonne camaraderie, pour ne pas exagérer.

— Tu ne t'es pas encore risqué ?

— J'agis prudemment. Mais maintenant que vous êtes ici et que le comte est de plus en plus amorcé par votre fortune, je profiterai de la première occasion...

— Et personne ne se met en travers de tes projets amoureux ?

— Personne... Et qui donc oserait ?...

— Mais ce Harry, qui courtisait Mlle de Montreux à Houlgate, et qui a acquis des droits absolus à sa reconnaissance...

— Ne me disiez-vous pas vous-même, mon père, qu'il ne courtisait, dans Mlle de Montreux, que la fille de son patron. Vous voyiez juste : M. Harry Clifford, définitivement entré à l'usine, se tient modestement à sa place d'ingénieur, et je vous jure qu'il n'est pas gêné, du moins en ce qui concerne Mlle de Montreux ; car, pour ce qui regarde l'usine...

— Il n'y a pas moyen d'y pénétrer ?

— J'ai fait trois tentatives ; elles ont échoué toutes les trois.

— J'essayerai, moi.

— Essayez, mon père, M. Clifford vous mènera bénévolement dans des ateliers dont vous n'aurez qu'à faire, et encore s'y moquera-t-il de vous ! Tenez, il y a deux jours, il m'a montré une coupole destinée à une tourelle d'un fort de l'Est et m'a affirmé, avec le plus grand sérieux, qu'elle était destinée à une tourelle de bayre...

— Tu as eu l'air de le croire ?

— Avec une parfaite naïveté, mon père.

— Eh bien... plus j'y réfléchis et plus je crois que ce gaillard-là est autrement dangereux que je ne me l'imaginai tout d'abord. Enfin, nous le surveillerons, et tant pis pour lui s'il nous gêne !... Cependant, tu as pu jeter un coup d'œil sur l'atelier qui renferme ces mystérieuses machines ?

— Oui... On les avait évidemment arrêtées à propos... Mais j'ai distingué cet énorme tas de fusils, que le comte m'a dit être destinés à l'étranger...

— Ce qui n'est pas vrai, dit lentement le baron de Kreizer. Ah ! ceci est grave, Max : des fusils qu'on fabrique secrètement, et en si grande quantité !... Des fusils de petit calibre, n'est-ce pas ?

— Oui, mon père.

— Parbleu ! monsieur le comte de Montreux, je vous donnerai tout l'argent que vous voudrez ; mais il faudra bien que je sache à qui ces armes sont réellement destinées !

XII

RIVAGE

Le comte de Montreux se leva, le lendemain, d'une charmante humeur. Dès l'ouverture des ateliers, il faisait le tour de l'usine, adressant de temps en temps quelque parole aimable à ses ouvriers. Il rencontra Harry Clifford qui passait lui-même son inspection.

— Eh bien ! et ces petits accidents ? lui demanda-t-il.

— Tout est réparé, monsieur le comte.

— C'est que j'ai un hôte à qui je tiens montrer mon usine sous son plus bel aspect.

— Croyez-vous, monsieur de Montreux, qu'il soit prudent de montrer à des étrangers la fabrication de nos fusils ?

— Ah ça ! répliqua le comte, j'aime à croire que vos machines n'auront pas un nouveau caprice au moment même où nous voudrions les voir ?

— Mes machines sont très capricieuses, dit Harry fixant un profond regard sur l'industriel ; elles n'aiment pas à travailler devant des étrangers.

— Je vous comprends, Harry ; cependant, il est indispensable, pour mes intérêts, que le baron Kreizer ne soit pas traité en étranger.

— Quand aura lieu la visite ? fit Harry en s'inclinant.

— Ce matin. Vous voudrez bien ensuite déjeuner avec nous ; et, l'après-midi, nous irons sans doute jusqu'au mont Pilat. Pourriez-vous nous accompagner ?

— Avec grand plaisir, monsieur le comte.

Le comte retourna à la villa et trouva le baron et son fils déjà prêts pour cette visite.

Le baron put voir l'usine en grand travail, et le comte put s'imaginer que cela lui inspirait une solide confiance. Seulement, sous prétexte que l'heure pressait, Harry, qui dirigeait la visite avec beaucoup de bonne grâce, fit marcher le baron à la vapeur : il était impossible de rien examiner en détail. Quelques ateliers durent être sacrifiés, et, entre autres, celui où se fabriquaient les pièces auxiliaires des fusils. Enfin, dans l'atelier des canons de fusil, le baron eut une parfaite désillusion : deux machines seulement étaient en mouvement, les autres étant démontées pour le nettoyage ; et ces deux machines fabriquaient de simples fusils de chasse. Le comte, d'un coup d'œil, félicita Harry de cette jolie ruse, et on fabriqua un fusil de chasse devant le baron. Il restait encore une demi-heure avant le déjeuner ; le comte et le baron en profitèrent pour régler définitivement les questions d'intérêt. Kreizer joua admirablement la comédie ; et Jordanne le prit réellement pour un capitaliste enchanté de placer ses fonds d'une manière avantageuse.

Le déjeuner se passa de la façon la plus cordiale. Hélène, voyant son père satisfait, se montrait toute gaie ; et Max commençait à lui faire un peu plus ouvertement la cour. C'était, d'ailleurs, pour eux, comme un tête-à-tête ; car le comte, le baron et Harry étaient plongés dans une conversation industrielle qui semblait les absorber.

Il en fut de même pendant la plus grande partie de l'excursion. Le baron essayait vainement de distinguer quelque signe d'inquiétude sur le visage de Harry ; Harry demeurait ingénieur, rien qu'ingénieur. Et quand il adressait quelques paroles à Mlle de Montreux, c'était avec la politesse la plus calme, la plus indifférente.

Le comte avait fait atteler ses meilleurs chevaux ; ils arrivèrent bientôt au Bessat, qui se trouve au pied du mont Pilat. Le temps était superbe. La montagne, couverte de forêts et de prairies, se détachait bien nettement sur un ciel très pur.

— Pilat n'a pas son chapeau, dit le comte, nous pouvons risquer l'ascension.

Les gens du pays assurent que le mont Pilat est un vrai baromètre ; et lorsqu'ils le voient couronné de nuages, ils ne manquent jamais de dire :

Pilat a son chapeau.

Prends ton manteau.

Tandis qu'Hélène racontait aux Kreizer la légende d'après laquelle Ponce-Pilate serait venu se tuer là, en se précipitant dans l'abîme, le comte avait loué un guide, des chevaux, et il se passa alors un incident presque insignifiant, mais qui fut un trait de lumière pour le baron. Comme on amenait les chevaux, Harry se rapprocha de celui qui était destiné à Hélène et s'assura que la sangle était bien mise.

— Sois d'amoureux, murmura l'Allemand.

Harry s'écarta d'ailleurs aussitôt et, sans montrer aucune jalousie, laissa à Max le plaisir d'aider Hélène à sauter en selle. Et l'on partit. Quelques instants après, ils arrivaient à la jasserie (terme) située au bas du pic

de la Perdrix auquel ils se rendaient. Hélène voulut boire une tasse de lait, Max sauta vivement de cheval pour aller la lui chercher; le baron examinait Harry, l'ingénieur demeura impassible. Ils continuèrent leur route au milieu de grands pâturages; peu à peu, ils découvraient un panorama admirable. Lorsqu'ils furent au sommet du *crest* (pic) de la Perdrix, qui est le plus élevé des trois sommets du mont Pilat, la beauté de la vue arracha des crix d'admiration à Max et à son père; le comte, tout heureux, leur indiquait les points principaux: au-dessous d'eux, près de la jasserie, les sources du Gier et sa cascade, dans laquelle s'irisaient les couleurs du soleil; à leur droite, la vallée du Rhône et d'innombrables chaînes de montagnes allant rejoindre les Alpes, dont on distinguait les premières silhouettes; à leur gauche, les monts d'Auvergne et, devant eux, le prolongement des Cévennes jusqu'aux monts du Beaujolais et du Charolais. Harry, qui ne quittait pas les Kreizer des yeux, voyait leur visage se contracter légèrement, puis se couvrir de cette nuance indéfinissable qui trahit infailliblement la jalousie. L'ingénieur, très doucement, cachant son ironie sous un naïf sourire, dit:

— N'est-ce pas, monsieur Kreizer, que la France est un beau et puissant pays?

Cette phrase tira le baron de sa contemplation haineuse; et, reprenant vite son altère bouhonne:

— Certes oui, monsieur Clifford.

— J'ignore, poursuivait l'ingénieur, quelle impression peuvent éprouver les autres étrangers en visitant la France; mais ce qui me frappe le plus vivement, c'est l'alliance de son agriculture, si ingénieuse, qui trouve le moyen de fertiliser des montagnes comme celles-ci, et de son industrie qui fabrique aussi bien des rubans, de la contellerie que d'époues pièces de canon, comme à Saint-Etienne.

Et, d'un geste, Harry semblait envelopper toutes les cheminées d'usines qui émergeaient au-dessous d'eux, couronnées de fumée.

— Oui... oui... c'est aussi ce que j'éprouve, dit le baron.

Et, en même temps, il jetait en dessous un regard de haine à Harry Clifford.

On continua d'admirer le paysage; on chercha, au milieu de toutes les cheminées de Saint-Etienne, celles de l'usine de Montreux; puis le comte donna le signal du départ.

Les routes tracées dans les Cévennes sont généralement saillouteuses, formées de débris de quartz et de granit; le comte, pour éviter tout accident, recommanda de marcher lentement, et lui-même, quoique excellent cavalier, menait son cheval au petit pas. Mais Hélène avait souri des conseils de son père: elle avait fait si souvent cette excursion!

Elle allait presque au trot; et Max et Harry l'accompagnaient. Max pressait même l'allure de son cheval; il espérait qu'Hélène le suivrait, que Harry resterait un peu en arrière et qu'il aurait le plus charmant tête à tête qu'on pût rêver, au milieu d'un beau paysage, au coucher du soleil; il s'imaginait aussi qu'il était très séduisant à cheval; Harry, qui n'avait qu'une médiocre expérience du cheval, n'en méritait pas moins sa bête à la même allure. Cependant, éprouvant un commencement d'inquiétude pour Hélène, il dit:

— Prenez garde, monsieur Kreizer: si nos bêtes n'étaient pas habituées à ce chemin, il serait déjà arrivé un accident...

— Vous avez donc peur de tomber? répliqua Max avec ironie.

Il avait à peine dit ces mots que le cheval d'Hélène faisait un faux pas.

— Ah! ces jeunes gens! s'écria le guide: ils veulent toujours aller trop vite. Ralentissez, sacrébleu!

Mais Max avait donné un petit coup de canne à sa bête, qui se cabra; le cheval d'Hélène, glissant sur les cailloux, fit encore un faux pas, essaya de se cabrer, puis tomba et roula sur le chemin. Max avait déjà dominé sa monture, sauté à terre, et il courait au secours d'Hélène. Il eut un cri de rage. Harry, sans quitter sa selle, avait enlevé Hélène par la taille, au moment même où son cheval se débattait, et il la déposait doucement à terre.

— Ah! merci, monsieur, balbutia-t-elle; vous veillez donc toujours sur moi?

Et, se retournant vers le comte:

— Ce n'est rien, père, je vous jure... rien qu'un peu d'émotion.

Le comte et le baron étaient descendus de cheval et accouraient. Le vieux Kreizer put voir, en ce moment, les regards de haine qu'échangeaient son fils et Harry.

— L'imprudent, murmura-t-il; il vient de me livrer le secret de son amour!

Le comte remercia chaleureusement Harry.

— Mais je vous en prie, répondait celui-ci, qu'il ne soit plus question d'une si petite chose! Tout le monde en eût fait autant à ma place...

Max eut l'adresse de dominer sa colère; et, de la façon la plus aimable, il dit à Harry:

— Vous êtes né sous une bonne étoile, monsieur; et si je n'étais votre ami, je serais jaloux de l'heureuse chance qui vous fait toujours vous trouver auprès de Mlle de Montreux quand il s'agit de la sauver... Je souhaiterais presque que Mlle de Montreux courût un nouveau danger, pour que mon tour arrivât enfin!

Le comte donna son cheval à sa fille; et l'on regagna Bessal sans nouveaux incidents. A la nuit, ils arrivaient à Saint-Etienne. Harry refusa l'invitation à dîner du comte: il avait besoin, dit-il, d'entendre le rapport que devait lui faire Bernard Laverge sur ce qui s'était passé à l'usine en son absence. Cet éloignement volontaire de Harry rassura à demi Max Kreizer. Si l'ingénieur refusait, avec une si parfaite désinvolture, de passer la soirée auprès de Mlle de Montreux, c'est qu'il ne l'aimait pas.

Son père put causer quelques minutes avec lui dans l'embrasement d'une fenêtre.

— Tu n'as rien tenté dans toute cette journée?

— Vous avez vu, vous-même, mon père, que tout tête-à-tête était impossible?...

— Mais je m'arrangerai pour que vous soyez seuls ce soir. Va de l'avant! Il faut précipiter les choses: ce Harry finirait par lire dans notre jeu...

Après le dîner, le baron, sous prétexte de causer affaires, demeura longtemps, en effet, dans le cabinet du comte, fumant cigare sur cigare; M. de Montreux, qui se laissait éblouir par la conversation de son hôte, ne se doutant d'ailleurs de rien, ne songeait pas à revenir au salon, où Max, après sa première cigarette, s'était empressé de rejoindre Hélène.

Habituellement, Max demeurait assez longtemps à fumer avec le comte; et Hélène profitait de ce moment de liberté pour écrire à Suzanne, à qui elle donnait régulièrement le journal de sa vie.

— Ne vais-je pas vous déranger? demanda Max en s'asseyant auprès d'elle.

Elle s'était déjà mise à son petit bureau, dans le coin du salon qui était plus spécialement à elle, avec son piano, une mignonne table à ouvrage, de menus meubles et un délicieux fouillis de petites choses... Elle se retourna, très aimablement, pour causer avec Max.

— Je viens vous demander mon pardon, dit-il.

— Votre pardon? fit Hélène étonnée.

— Oui, c'est moi qui suis cause de ce maudit accident...

— Mais il n'a pas eu de conséquences, et je vous avoue que je n'y songeais plus.

— Eh bien! moi, je n'ai pas cessé d'y songer.

Et, s'animant soudain:

— J'ai eu l'air de rire en disant à M. Clifford que j'étais jaloux de lui; mais ce n'est que trop vrai... J'aurais payé de mon sang le bombeur qu'il a eu de vous sauver...

— Monsieur! balbutia Hélène effrayée.

— Ah! je vous en supplie, mademoiselle, permettez-moi de parler! Je sais que vous êtes franche, laissez-moi être franc... Si je cherchais aujourd'hui à vous entraîner, c'était pour pouvoir vous parler sans témoins: il me semblait, qu'au milieu de cette belle nature que vous aimez, vous seriez plus indulgente que moi... Mais, nous voici seuls! Votre père sait que je suis auprès de vous, et il nous laisse seuls: c'est que sans doute il a la bonté de ne pas me désapprouver...

Hélène faillit interrompre Max: elle fut retenue par la pensée que la conduite de son père vis-à-vis des Kreizer autorisait implicitement une semblable démarche; et Max put poursuivre:

— Je vous jure, sur mon honneur, mademoiselle, que j'étais venu à Saint-Etienne sans nourrir aucune pensée d'avenir; mon père m'envoyait auprès de votre père pour une question d'affaires, je m'imaginai que je ne resterais ici qu'un ou deux jours, j'étais loin de songer que M. de Montreux aurait la bonté de m'ouvrir sa maison avec autant de bienveillance.

Il appuyait avec une habileté consommée sur la bienveillance du comte envers lui; il savait bien qu'il portait ainsi le trouble dans l'âme d'Hélène.

— Je vous avoue, qu'à Bougiate, vous ne m'étiez pas apparue telle que je vous connais maintenant; je vous croyais hâtive, dédaigneuse... Vous ressembliez si peu aux jeunes filles qui vous entouraient! Mais ici, dès le premier jour, j'ai subi votre charme; j'ai compris que vous étiez l'ange de cette maison, non seulement de cette

maison, mais de la ruche ouvrière qui vit autour de vous... Tenez, un jour, on est venu vous chercher pour un pauvre d'able qui avait eu le bras pris dans un engrenage : vous ne m'avez pas vu, parce que vous ne songez qu'à ce malheureux, mais j'étais près de vous tandis que vous le pensiez, je vous ai suivie lorsque vous êtes allée annoncer l'accident à sa femme ; j'ai vu cette femme vous baiser les mains en pleurant... Ah ! mademoiselle, dès ce jour je vous ai aimés...

Hélène se jeta un peu en arrière ; son visage devint pourpre, puis très pâle.

— Je vous aimais, mademoiselle, de l'amour le plus doux, le plus respectueux ; je voyais en vous la femme idéale, la femme de la famille... Et depuis, je tremblais en pensant que l'arrivée de mon père interromprait mon bonheur ! Car jamais je n'ai été heureux comme pendant les quelques jours que j'ai passés auprès de vous !

Max avait parlé avec un accent trop sincère pour que Mlle de Montreux mit en doute ses déclarations, et elles étaient exprimées dans des termes si dignes qu'elle ne pouvait s'en montrer blessée. Mais elle était cruellement peinée de cette complication qui surgissait dans sa vie ; elle n'en prévoyait que trop les conséquences. Max, la voyant troublée, crut qu'il pouvait décider de la victoire par un coup d'audace. Il prit la main d'Hélène et, la serrant dans ses mains tremblantes :

— Ah ! mademoiselle, je ne vous demande rien, qu'un peu d'indulgence... Ne me repoussez pas... Dites-moi seulement que vous ne me défendez pas d'espérer...

Hélène eut à peine un mouvement de pudeur offensée ; elle retira doucement sa main.

— C'est un malheur que vous m'aimiez, dit-elle avec gravité ; car, voulant me consacrer à mon père, j'ai pris la résolution de ne pas me marier...

— Ah ! ce que vous dites là, mademoiselle, j'avais deviné que vous le pensiez ; le rôle que vous jouez dans cette maison n'est pas celui d'une jeune fille, c'est celui d'une femme, et vous croyez que votre devoir vous oblige à ne pas l'abandonner ; mais croyez-vous qu'il soit jamais entré dans mes intentions de vous forcer à quitter votre père ?... Cette maison n'est-elle pas assez grande pour contenir un jeune ménage ? Et n'y a-t-il pas de place, dans l'usine, pour un homme qui veut travailler ?... Ah ! ne me dites pas de ne pas espérer... Je saurai attendre, en vous aimant dans l'ombre...

— Non, monsieur, dit Hélène avec autant de fermeté que de douceur, n'espérez plus : mon cœur ne sera jamais à vous ! Je suis flattée d'être recherchée par un homme tel que vous, et je vous dois autant de franchise que vous m'en avez montré. Je vous crois certes capable de faire le bonheur d'une femme... Mais, je vous en conjure, renoncez à moi...

— Ah ! ne me demandez pas un tel sacrifice, avant d'avoir essayé de me faire aimer de vous !

— Il y a une chose que j'ai le droit de vous demander, monsieur, c'est que cet entrelas demeure secret, que vous ne fassiez aucune tentative auprès de mon père, et un mot que mon existence ne soit pas troublée...

Max baissa la tête sans répondre.

— Je vais maintenant, reprit Hélène, vous donner la plus grande marque de confiance que puisse donner une jeune fille à un étranger : mon cœur ne peut pas être à vous... parce qu'il appartient déjà à un autre... et à un autre, hélas ! qu'il m'est interdit d'aimer.

XIII

MARIAGE DE BAISON

— Eh bien ! mon père, s'écria joyeusement Max lorsqu'il se trouva seul avec le baron, je crois que nous touchons à la victoire !

Et, tandis que son père le dévisageait d'un air à demi railleur, il lui répéta l'entretien qu'il avait eu avec la jeune fille. Par moments le baron allait à la fenêtre de sa chambre, jetait un coup d'œil sur la pelouse, sur les masses sombres de l'usine ; puis il revenait s'asseoir en face de son fils, qui ne tarissait plus sur la bienveillance avec laquelle Mlle de Montreux l'avait écouté...

— Je vous avoue, mon père, que je m'attendais à un mouvement d'indignation ; et cependant je vous affirme que si l'aveu de mon amour a étonné Mlle de Montreux, ce n'est nullement blessée.

— Et elle t'a dit que son cœur appartenait à un autre... qu'il lui était interdit d'aimer ?

— Oui.

— Et elle t'a prié de ne tenter aucune démarche auprès du comte ?

— Oui ; mais je ne me suis engagé à rien.

— Et tu crois que nous touchons à la victoire ?

Le baron secouait la tête.

— Oui, dit-il, dans ces conditions ordinaires, nous serions bien près du but ; s'il n'y avait qu'à lutter contre le souvenir d'un absent, qui ne reparaitra sans doute jamais. Mlle de Montreux serait facilement amenée à consentir à un mariage de raison... Elle pleurerait bien encore son Pierre Sandrac, quelques mois et, soit en entre parenthèse, voilà un animal qui nous a causé plus d'ennuis qu'il ne valait !...

— Ou n'a rien découvert de nouveau à son sujet ? interrogea Max avec indifférence.

— Rien. Et je crois qu'il repose tout bonnement au fond de la Seine ; il y a, comme cela, à chaque instant, en France, des affaires où la police, malgré toute son habileté, ne voit goutte. Non, le souvenir de ce Sandrac n'est pas à redouter ; ce devait être quelque beau gars sentimental qui menait adroitement sa barque pour compromettre la fille du patron ! L'histoire est vieille comme le monde. Je me demande comment Mlle de Montreux, si fine, si délicate... Il est vrai que le cœur des filles est insaisissable !

Le baron se leva et alla se poster en observation devant la fenêtre.

— Ce qu'il faut redouter, c'est l'influence énorme de cet ingénieur américain, qui a surgi dans la vie de Mlle de Montreux, comme un héros de roman. Ah ! il ne dort pas au fond de la Seine, celui-là ! Et ses manières ne ressemblent guère à celles des enfants trouvés. Voilà bien des années que j'habite la France, j'ai connu bien des jeunes gens des meilleures familles, ceux qu'on appelle à juste titre les princes de l'élegance ; je n'en ai jamais rencontré qui lui fussent supérieurs. Il a la grâce, le charme, l'esprit, la séduction. Ton vrai rival, Max, c'est lui !

Max ne put retenir un mouvement d'effroi.

— Mais, dit-il, le souvenir de Pierre Sandrac se dresse aussi bien entre lui et Mlle de Montreux...

— Non ! déclara le baron sans hésiter, non ! Laisse donc ce Pierre Sandrac ! Quelle jeune fille n'a eu son amoureux dans sa vie ? Les amoureux ne restent pas lourds dans la balance, quand une passion véritable est en jeu. Hélène ne s'est sans doute pas encore avouée à elle-même qu'elle aime Harry Clifford ; mais cet amour se lit dans ses yeux avec une telle netteté qu'il faut l'aveuglement d'un père et celui d'un amoureux pour s'y tromper. Ne l'as-tu donc pas compris, aujourd'hui, quand vous étiez tous les deux auprès d'elle ? Elle ne respirait plus que par ce Harry... Et toi, grand Dieu ! n'as-tu pas vu le coup d'œil de haine qu'il te lançait ? Et s'il te faut une nouvelle preuve, viens recueillir !

En disant ces mots, le baron céda sa place à son fils, puis il alla éteindre vivement sa lampe.

— Que le gaillard s'imagine que nous dormons !

Harry venait faire sa ronde habituelle. N'apercevant aucune lumière dans les chambres des Kreizer, ne s'imaginant pas, par suite, qu'ils fussent éveillés, il s'avança sans défiance, et bientôt il fut sous la fenêtre du baron. Il demeura là quelques minutes, écoutant, observant ; et, ne remarquant rien d'anormal, il continua son chemin jusque sous la fenêtre d'Hélène ; il s'y arrêta plus longtemps...

— Comme un vrai troubadour, remarqua le baron Kreizer.

Puis l'ingénieur rentra chez lui.

— Ah ! le drôle ! le misérable ! s'écria Max qui écumait de rage. Mon père, si je le provoquais en duel ! Je suis de première force à l'épée... Cela frapperait l'esprit de Mlle de Montreux...

— Oui, répliqua le baron, gouaillard, cela la frapperait si bien que les sentiments d'indifférence qu'elle professe à ton égard deviendraient une invincible antipathie... Non ! Pas de duel ! Pas de ces moyens vieux jeu ! Je m'étonne qu'un amoureux aussi fin de siècle que toi n'y ait pas songé. Il faut d'autres armes contre un aussi redoutable ennemi...

— Que pensez-vous donc faire ?

— Je te le dirai demain, lorsque j'aurai juré s'il m'est permis d'épargner ce Harry Clifford, car il ne faut jamais commettre un crime inutile, ou s'il est indis pensable qu'il disparaisse !

Le lendemain, le comte de Montreux était en train de préparer ses formidables échéances ; et Jordanne, qui rous-nait avec l'impitoyable rigueur d'un homme de chiffres, lui disait :

— Cent mille francs, monsieur le comte ! c'est gentil, je ne vous dis pas ; mais, pour faire face à tout jusque dans les premiers mois de l'année prochaine, il me faudrait encore cinq cent mille francs au bus mot.

— Allons, allons, Jordanne, répliquait le comte d'un ton de bonne humeur, ne recriminez pas. J'ai fait des imprudences, soit, j'ai été trop vite ; d'accord ! mais ne suis-je pas sur le point de tout réparer ? Mon nouveau communal, dilatoire, et il n'est pas gênant celui-là ! a plusieurs millions...

— Qu'il nous en comble un, monsieur le comte, on le lui rendra avant deux ans ; et vous ne m'entendez plus me plaindre.

En ce moment, on vint prévenir le comte que le baron Kreizer l'attendait dans son cabinet. M. de Montreux alla le rejoindre et fut aussitôt frappé de l'air de bonheur répandu sur le visage de son hôte.

— Je ne vous dérange pas ? lit celui-ci.

— Pas du tout.

— C'est que je désirerais causer longuement avec vous.

— De choses graves ?

— De choses qui sont en même temps graves et riantes. Et vous allez comprendre tout à l'heure pourquoi je suis venu vous trouver ici...

— C'est qu'il s'agit d'affaires ?

— Pas tout à fait ; mais ici nous n'avons pas à redouter qu'un domestique vienne écouter aux portes... Ah ! mon cher comte, du diable si je me serais imaginé une chose pareille ! Mais c'est un peu votre faute...

— Ma faute ?

— Eh oui. Pourquoi nous avoir si cordialement accueillis ? Pourquoi surtout avoir si gentiment reçu mon fils ? Ce Max, que je croyais si froid, presque indifférent, s'est laissé prendre aux charmes de la vie de famille ; et le voilà amoureux fou de Mlle de Montreux L... Voilà !

— Votre fils L... Max L...

Le comte ne savait pas cacher sa stupéfaction.

— Eh ! mon cher, j'ai été tout aussi surpris que vous, lorsqu'il m'a avoué cela, hier, en pleurant ; car il pleurait contre une petite fille, mon grand garçon de fils...

M. de Montreux battait :

— Vous m'étonnez... vous m'étonnez beaucoup.

Il était très embarrassé ; il entrevoyait déjà les difficultés inextricables de sa situation ; si Hélène repoussait l'amour de Max, et il n'y avait guère de doutes à cet égard, toutes relations se trouvaient forcément rompues entre lui et le baron Kreizer.

— Mais, dit le comte, tremblant un peu, je ne suis pas aussi renseigné sur les affaires de cœur de Mlle de Montreux que vous l'êtes sur celles de votre fils...

— Oh ! comte ! si une fille aussi aimante, aussi respectueuse que Mlle Hélène avait déjà donné son cœur, vous le sauriez certainement ; vous ne savez rien, donc il n'y a rien...

— Je ne crois pas... en effet...

— Hier, tandis que nous étions plongés dans les affaires métallurgiques, mon fils, sans m'avoir consulté, ce dont je l'ai rudement grondé, je vous jure ! déclarait son amour à Mlle de Montreux...

— Et ma fille... lui a répondu ?

— Mlle de Montreux a semblé, paraît-il, surprise, mais nullement blessée. Elle a dit à mon fils qu'elle ne songeait pas à se marier, qu'elle ne voulait pas vous quitter ; elle l'a même prié de ne vous parler de rien, et Max était disposé à attendre, à faire sa cour mystérieusement, patiemment, à conquérir par sa douceur et sa soumission le cœur de Mlle de Montreux. J'ai jugé que cette conduite serait fautive ; entre gens tels que nous, on doit agir au grand jour...

— Vous avez raison, mon cher baron ; je vous remercie de votre franchise... Mais, puisque ma fille a déjà répondu...

— Bah ! fit le baron en haussant les épaules, c'est que Mlle de Montreux a été, comme vous, comme moi, surprise par la passion de Max. Je suis sûr qu'elle a déjà réfléchi... Et, quand vous lui aurez parlé... Nous sommes déjà allés par des intérêts pécuniaires... Ne serait-il pas naturel de nous allier par les liens du cœur ?

Le comte ne répondit pas ; il était effroyablement embarrassé.

— J'ai passé ma nuit à méditer, continuait Kreizer, j'ai pesé, de votre côté comme du mien, les avantages et les désavantages, et je suis certain que, lorsque je vous aurai fait connaître la situation que je suis prêt à créer à mon fils, vous désirerez, autant que moi, que ce mariage s'accomplisse. La première objection que vous allez me faire, c'est notre nationalité...

— Ce serait, en effet, la première fois qu'une semblable union aurait lieu dans ma famille.

— Mais cette objection tombe d'elle-même, s'écria Kreizer avec un air de parfaite bonhomie. Mon fils et moi sommes de ces Autrichiens qui n'ont pas oublié Sudowa ; nous détestons la Prusse autant que vous pouvez la détester vous-même. Mon fils ne saurait donc être considéré par vous comme un ennemi, à peine comme un étranger... et un étranger, j'ai à peine besoin de vous le dire, dont la seconde patrie est la France !

Kreizer avait des larmes dans la voix ; le comte le crut sincère ; bien d'autres s'y étaient pris avant lui. Le baron poursuivait :

— Je crois que c'est la seule objection sérieuse que vous auriez pu me faire. Celle qu'un père plus intéressé que moi pourrait vous adresser, à vous, c'est que votre situation de fortune est... momentanément... Je ne vous blesse pas, mon cher monsieur de Montreux ?

— Pas du tout, j'aime la franchise.

— Et moi, je l'adore ! Bref, ma fortune est de beaucoup plus élevée que la vôtre ; et vous traversez en ce moment, par suite de complications dont vous n'êtes nullement responsable, une crise fâcheuse. Cela m'importe peu ; je veux avant tout le bonheur de mon fils. Je songeais à le diriger vers la diplomatie ; mais, s'il était agréé par vous, il se consacrerait à l'industrie. Avec deux hommes tels que M. Harry Clifford et mon cher Max pour vous seconder, votre usine serait bientôt la première de la région. Quant à cette crise d'argent dont vous souffrez, elle cesserait bien vite ; car mon fils recevra en dot un million qu'il placerait entre vos mains.

Un million ! Le baron n'avait fait tous ses préambules que pour arriver à cette proposition, à ce marché. Et M. de Montreux répétait mentalement ce chiffre : un million ; c'est-à-dire la fin de tous ses ennuis, l'avenir assuré.

— Vous devez supposer, dit-il au bout d'un instant, que votre demande, dont je suis très honoré d'ailleurs, me prend au dépourvu ; et il m'est impossible de vous donner une réponse immédiate, surtout sans avoir consulté Mlle de Montreux...

— Mais nous saurons attendre, dit fort aimablement le baron. Tout d'abord, il me semble que les convenances nous commandent de quitter votre maison ; et, si vous le voulez bien, nous partirons demain. Vous aurez déjà consulté Mlle de Montreux, nous saurons si nous pouvons conserver quelque espoir...

Et, tandis que le baron prononçait ces derniers mots, M. de Montreux entrevoyait les conséquences immédiates d'un refus de sa fille ; si Hélène repoussait Max, sa délicatesse, son honneur lui faisaient un devoir impérieux de rembourser au baron les sommes que celui-ci lui avait avancées.

La journée se passa, cependant, sans qu'il eût osé s'entretenir avec sa fille. Plusieurs fois il se trouva seul avec elle ; mais il retardait le moment où il lui demanderait de se sacrifier pour lui. Car il ne songeait plus à imposer sa volonté à son enfant ; son orgueil avait subi de trop rudes atteintes. Il lui demandait avec douceur, avec tendresse, de le sauver. Et, comme sa conscience lui disait qu'il n'avait pas le droit d'exiger d'elle un pareil sacrifice, il était horriblement malheureux. Il se décida enfin, au moment où Hélène se retirait dans sa chambre, il l'y suivit.

— Que désirez-vous, père ? demanda-t-elle, tremblant un peu.

Le comte l'embrassa longuement.

— J'ai besoin de m'entretenir avec toi de choses sérieuses.

Elle comprit que Max avait parlé ; et son visage, qui souriait devant sombre. Cependant, elle donnait un fauteuil à son père et s'asseyait près de lui sur une petite chaise. Et elle était toute troublée par la douceur de son père ; prévoyant qu'il allait être question de Max, elle était étonnée de ne pas voir le comte orgueilleux, haughty ; elle l'eût préféré ainsi, car son cœur prêt pour la lutte était désarmé devant la tendresse.

— Mon enfant, dit le comte en lui prenant la main, tu as reçu hier la déclaration passionnée d'un jeune homme...

— Et je ne vous en ai pas parlé, mon père, interrompit vivement la jeune fille, parce que je l'ai repoussé aussitôt ; j'espérais même qu'il n'en serait plus question, et je mélonne que M. Max n'ait pas obéi à ma prière.

— Je ne l'adresse aucun reproche, mon enfant, dit le comte très affectueusement ; mais tu n'as pas non plus le droit d'en adresser à M. Max. L'indiscrétion dont tu te plains n'a pas été commise par lui, mais par son père. Max s'est montré plus confiant envers le baron que toi

envers moi ; il est vrai qu'il devait donner à son père des raisons plausibles pour motiver un départ précipité...

— Il part ? s'écria Hélène, ne dissimulant pas sa joie.
— Oui. Et il voulait partir en l'obéissant. Son père n'a pas jugé qu'il pût en être ainsi ; il m'a expliqué catégoriquement les choses... Et il m'a demandé la main.

Hélène, balbutia d'une voix plaintive :

— Et... vous avez refusé, mon père ?

— Non, répondit le comte après un silence ; je ne pouvais pas refuser. Ecoute-moi bien, mon enfant ! Je ne viens pas à toi comme un père absolu, autoritaire, qui impose sa volonté... Non ! Je compte seulement sur ton amour, sur ton dévouement. Il faut que tu consentes à ce mariage, parce que ce mariage va me sauver. Je n'ai pas besoin d'entrer avec toi dans une discussion d'affaires, je te dirai simplement, ce que tu as d'ailleurs déjà compris, c'est que je traverse une crise au bout de laquelle est la ruine, peut-être le déshonneur, si l'on ne vient à mon aide. Le baron Kreizer donnera à son fils une dot considérable qui sera engagée dans mon usine et qui me sauvera sûrement... Et ce que je te demande, c'est de le marier sagement, raisonnablement, avec un homme qui aime surtout en toi la femme sérieuse, la femme d'intérieur ; crois-en mon expérience, les mariages ainsi faits sont les plus solides, les plus heureux ; ils manquent peut-être de poésie au début, mais donnent plus tard les satisfactions de la famille qui sont les seules vraies.

— En un mot, mon père, prononça amèrement Hélène, ces gens-là sont assez riches pour me payer ?... Cependant, si je ne veux pas me marier ?

— Songerais-tu donc encore, s'écria le comte avec une colère à peine contenue, à l'amour indigne qui ?...

— Permettez-moi de ne pas vous répondre à ce sujet, mon père ! Evitons de parler de ce qui peut que nous rendre plus malheureux l'un et l'autre... Vous venez me demander un tel sacrifice que je ne saurais l'envisager sans horreur... Je n'aime pas cet homme ! Et épouser un homme qu'on n'aime pas, mais c'est une profanation, mon père !

Le comte avait rapidement dominé sa colère ; il comprenait qu'il n'obtiendrait rien de sa fille que par la douceur.

— Hélène, j'aurais facilement pu me remarier...

— Si vous l'aviez fait, j'aurais respectueusement aimé ma seconde mère.

— Je ne l'ai pas fait, pour me consacrer à toi, je t'ai sacrifié ma vie...

— Je suis prête à vous sacrifier la mienne ; mais, me donner, moi, c'est donner plus que ma vie... Oh ! ces deux hommes, ce père et ce fils, comme ils ont bien tendu leurs filets autour de moi !... Mais n'y a-t-il qu'eux qui puissent vous sauver ?... N'avez-vous pas demandé à Harry ?...

— Harry, fit le comte avec un mouvement d'impatience, est un jeune homme qui a besoin de se créer une situation... Que veux-tu qu'il puisse faire pour moi ?

— A votre place, répliqua tranquillement Hélène, je le consulterais !

— Ah ! laissons ce Harry de côté ! Tu finiras par me faire trouver que mes ingénieurs se donnent tous trop d'importance ici... Je ne puis être sauvé que par ton mariage avec Max. Tu as cette nuit pour réfléchir ; demain je saurai ce que vaut ton amour pour moi !

XIV

L'ENNEMI INCONNU

Tandis que le comte se retirait, Max rentrait dans la chambre du baron et lui disait avec un accent de rage :

— Ah ! mon père, vous n'avez que trop bien deviné la vérité ! Il faut que ce Harry disparaisse !

— Fort bien, dit le baron goguenard ; tu vois que ton vieux père est encore bon à quelque chose. Tu le refusais à aller écouter aux portes ! Le moyen est vieux jeu, je le reconnais ; mais la nouvelle école n'a inventé rien de mieux.

Une heure environ s'était écoulée depuis que le comte avait laissé sa fille en proie à la plus violente émotion.

— Demain, je saurai ce que vaut ton amour !

Elle répétait sans cesse les derniers mots de son père. — Mon amour ! Ne puis-je donc lui prouver mon amour qu'en me sacrifiant ?... Mais la mort n'est-elle pas cent fois préférable ?... Dieu ! Si je pouvais sauver mon père, et puis mourir !...

Elle se jeta à genoux, les mains tendues vers le Christ, puis vers sa mère ; et elle pria ardemment :

— Mon Dieu ! Ma mère ! Conseillez-moi... Je suis bien prête au sacrifice de ma vie... Mais pas cela ! pas cela...

Et, comme si elle avait senti l'étreinte de Max, elle eut un mouvement d'effroi.

— Non ! il n'est pas possible que vous m'ordonniez cela, mon Dieu !... Et cependant, vous me défendez de chercher un refuge dans la mort... Et qui sait ? ne trouverais-je pas dans la mort celui que j'ai tant aimé, celui qui a eu mon premier serrement de main, celui dont l'âme ne fait-elle qu'une avec la mienne ?

Elle pleura longuement.

— Ah ! s'il était là, toi ! S'il connaissait mon abominable situation ! Lui, si fort, si courageux... Il trouverait bien un moyen de nous sauver, mon père et moi... Oui, il lutterait !

Puis, après un silence :

— Et pourquoi ne lutterai-je pas, moi ?

Elle se relevait toute transfigurée ; elle essayait vivement ses larmes.

— J'étais donc lâche tout à l'heure ? Je songeais à mourir ! Se réfugier dans la mort, mais c'est indigne d'une chrétienne ! c'est indigne d'une femme qui a l'honneur de porter mon nom ! Reculer devant la destinée ! Non, non ! Je me révolte ! Je suis d'une race de soldats, je ne succomberai pas avant d'avoir tout tenté pour sauver mon père sans le secours de ces maudits étrangers. Harry m'y aidera !

Elle alla à sa fenêtre, jeta un coup d'œil vers le pavillon de l'ingénieur, distingua de la lumière.

— Il est encore éveillé ; il faut que je le voie avant demain.

Pour éviter de passer devant la chambre de son père, elle descendit par un petit escalier qui aboutissait à son cabinet de toilette ; et elle courut au pavillon. Comme elle y arrivait, la lumière qu'elle avait distinguée s'éteignit. Elle hésita un peu ; et, en ce moment, elle entendit un léger bruit de pas...

— Si ce n'était pas Harry ?

Elle se cacha derrière un arbre, les yeux ardemment fixés sur la demeure de l'ingénieur. Presque aussitôt, un homme d'épaisse tournure, dont elle ne pouvait voir le visage, sortit du pavillon, en refermant la porte, puis disparaissait dans la nuit... Hélène se sentit toute glacée. Cet homme ! que venait-il faire chez Harry ?... Elle ne voyait plus de lumière ; Harry n'était donc pas éveillé ?

— Quelque trahison, sans doute !

Au bout d'un instant, elle se précipitait vers le pavillon ; la porte n'en était que poussée. Elle ouvrit et appela :

— Monsieur Harry !

Elle ne reçut pas de réponse. Frappant contre la porte, elle appela encore. Quelques secondes plus tard, la porte de la chambre de l'ingénieur, située au premier étage, s'ouvrit ; et Harry parut, tout habillé, éclairé par une bougie qu'il venait d'allumer. Depuis que les Kreizer demeuraient chez M. de Montreux, Harry passait toutes ses nuits ainsi, jeté sur son lit, afin d'être prêt à la première alarme.

— Mademoiselle de Montreux ! s'écria-t-il en blémis-sant. Vous, ici ! Mais que se passe-t-il donc ?

Il descendait, faisait passer la jeune fille dans son cabinet.

— En effet, monsieur, dit Hélène, il se passe des choses très graves que je vous expliquerai tout à l'heure, car je viens à vous comme à mon meilleur ami ; mais auparavant veuillez me rassurer complètement : vous n'étiez pas endormi, n'est-ce pas ?

— Pardon, mademoiselle ; il y a environ une demi-heure que je me suis jeté sur mon lit ; il m'arrive assez souvent de ne pas me dévêtir, afin d'être plus rapidement debout le lendemain...

— Et vous étiez... en haut ?

— Oui, dans ma chambre.

— Sans lumière ?

— Sans lumière...

— Sans lumière...

— C'est que... en venant ici, j'ai aperçu au rez-de-chaussée une lumière qui s'est éteinte aussitôt... Puis un homme est sorti de votre pavillon...

— Ah ! les misérables ! s'écria l'ingénieur. Ils seront venus me voler ; mais ils auront perdu leur temps : mes plans secrets sont dans ma chambre, dans un coffre-fort... Cependant, comment ont-ils pu entrer ?... Ma serrure était bien fermée à clef...

Il alla jeter un coup d'œil à la serrure et revint en disant :

— Ils l'ont démontée. Les gueux sont habiles. Mais...

crime était dirigé contre moi seul ; mon pavillon seul aurait sauté, car il est à une assez bonne distance de l'usine. Et demain on aurait dit : « Ce pauvre jeune homme avait le tort de travailler la nuit, il aura pénétré avec une lumière dans son laboratoire... Et il est mort victime de son imprudence. » Voilà tout simplement ce que voulaient mes ennemis qui, j'en jurerais, sont aussi les vôtres, monsieur de Montreux...

— Mes ennemis ! prononça amèrement le comte. Je n'en ai qu'un.

— Ce... Sandrac, n'est-ce pas ?

— Je l'ai traité durement, dit le comte d'une voix tremblante ; et il me poursuit de sa haine, car c'est lui, n'en doutez pas...

— Eh bien ! si, je doute ! répliqua fermement Harry.

Puis, reprenant son allure affectueuse :

— Figurez-vous que je me suis pris de sympathie pour ce Sandrac. J'ai retrouvé son souvenir si vivant parmi tous les hommes que je dirige que je m'imagine le connaître. Et, s'il est tel que je me l'imagine, il n'a jamais commis de méchantes actions. Il était peut-être trop orgueilleux, trop audacieux, mais foncièrement droit et honnête. Ne l'accusez donc pas de tentatives auxquelles il est certainement étranger... en admettant qu'il vive encore. Et regardez plus près de vous, monsieur le comte !

— Plus près de moi ! balbutia M. de Montreux.

— N'avez-vous pas été réveillé par un bruit de pas, à l'heure où tout le monde devait dormir dans votre maison ?...

— Mais il n'y a chez moi que ma fille et...

— Je ne songe nullement à accuser Mlle de Montreux, dit Harry avec un indéfectible sourire.

— Elle, mes hôtes et de vieux domestiques dont je répondrais.

— Je n'accuse pas davantage ces domestiques qui m'aiment déjà.

— Et qui donc accuseriez-vous ? s'écria le comte en trébuchant.

— Il faut que vous soyez aveugle, monsieur de Montreux, pour n'avoir pas encore compris que vous abritez, sous votre toit, vos plus mortels ennemis !

— Vous déraisonnez, Harry !

— Ah ! ah ! je déraisonne ? fit l'ingénieur en ricanant. Rappelez-vous donc, monsieur de Montreux : ce baron Kreizer n'a-t-il pas diné chez vous, le soir même où l'on devait vous voler à Neuilly ?... N'a-t-il pas voyagé en même temps que vous, lorsqu'on vous a dérobé plus de cent mille francs en chemin de fer ? N'était-il pas à Houlgate ?... Et n'est-il pas ici, vous trompant, s'insinuant lentement dans votre maison avec son fils, poursuivant sourdement une vengeance, dont les motifs m'échappent mais dont je ne vois que trop le but : votre déshonneur et votre ruine !...

— Pourquoi donc alors auraient-ils cherché à se débarrasser d'abord de vous ?

— Parce que je les gêne, ces deux bandits ! Parce que je suis toujours sur leur chemin ! Parce qu'ils s'imaginent que vous aurez la faiblesse de leur livrer votre adorable fille et qu'ils savent bien que, moi vivant, un tel sacrifice ne s'accomplira pas ! Voilà, monsieur de Montreux, pourquoi ma mort leur est indispensable.

Le comte était anéanti. Et Harry continuait, s'animant de plus en plus :

— Les événements me forcent à vous dévoiler une partie de la vérité, parce que le danger qui vous menace est trop grand ; mais je ne puis encore vous révéler tout ce que j'ai découvert : les preuves que j'ai réunies ne vous sembleraient peut-être pas suffisantes, et je veux que la lumière éclaire au grand jour. Je veux aussi vous sauver, non seulement des machinations de ces aventuriers, mais des difficultés au milieu desquelles vous vous débattiez et qui vous forçaient à recourir à eux !... Ce que vous leur demandiez, c'est-à-dire de l'argent, je suis en mesure de vous l'offrir : vous aurez demain ce qu'il vous faut pour vous libérer vis-à-vis de ces misérables ; mais, au nom de votre Bêlé, que demain ils ne souillent plus votre maison !

XV

ARGENT FRANÇAIS

Le baron Kreizer avait passé une très mauvaise nuit. Au moment où Hélène pénétrait dans le pavillon de Harry, cet estimable gentleman remontait l'escalier de la villa avec autant de douceur que le lui permettait son grand corps : il fit malheureusement crier quelques marches, et ce fut ce bruit qui réveilla le comte de Mon-

treux. Mais, quand le comte sortit de chez lui, le baron avait déjà regagné sa chambre, où son fils l'attendait avec une folle impatience.

— Eh bien ? demanda Max.

— C'est fait.

— Et... dans combien de temps ? interrogea Max avec angoisse.

— Encore deux minutes environ : la mèche doit brûler cinq à six minutes...

Les deux minutes s'écoulèrent, puis trois, puis quatre... Le baron s'impatientait autant que son fils : il dit :

— Ces mèches sont quelquefois capricieuses ; mais je suis sûr du résultat... La chambre de Harry est juste au-dessus de son laboratoire...

— Entendez-vous, mon père ?

— Quoi donc ?

— Une porte qui s'ouvre auprès de nous.

Le comte sortait de chez lui. Une sueur glacée germe sur le front de Kreizer. L'avait-on découvert ?... Max claquait des dents... Les deux misérables étaient tellement saisis qu'ils demeurèrent plusieurs minutes serrés l'un contre l'autre, tremblant, respirant à peine. Puis ils entendirent une porte qu'on refermait : Hélène rentrait chez elle.

— Bah ! fit le baron, nous nous alarmons à propos de rien ; mais je ne comprends pas que cette mèche...

Ils se rapprochèrent prudemment d'une fenêtre et, collant leurs yeux au ras de l'entablement, regardèrent...

— Malédiction ! murmura le baron en serrant les poings.

— Cet homme est donc protégé par le diable ! s'écria Max avec un terrible emportement.

— Par Dieu plutôt ! fit le baron avec dépit.

Ils avaient pu distinguer deux silhouettes d'homme dans le pavillon de Harry.

— On l'aura prévenu, dit le baron.

— A moins qu'il ne se soit aperçu lui-même de la chose !

— Mais qui peut être avec lui ?

— Ce Bernard Lavergne... ou quelque veilleur... Pourtant, j'avais attendu que le veilleur eût fait sa ronde de ces côtés... Patience, nous allons les voir sortir... Justement !

Harry venait sur le devant du pavillon ; et là, il donna un coup de sifflet strident. Une minute après, les trois veilleurs chargés de garder l'usine accouraient, ainsi que Bernard Lavergne, qui couchait de l'autre côté des ateliers.

Harry les introduisit dans son pavillon, où ils demeurèrent assez longtemps. Puis, tandis qu'ils se retiraient, l'ingénieur ramena M. de Montreux jusqu'à sa porte.

— Le comte, murmura Max ; mais nous sommes perdus, mon père !

— Silence, dit le baron.

Le vieux Kreizer attendit que le comte fût rentré chez lui et que Harry fût revenu dans son pavillon : il dit alors avec beaucoup de calme :

— Perdus ? Et pourquoi ? Parce qu'un inconnu a voulu se venger de M. de Clifford ? Est-ce que cela nous regarde ?... J'ai eu soin de parler de cet ingénieur à M. de Montreux avec les plus grands éloges, et nous avons toujours manifesté pour lui la plus grande sympathie... Et demain, quelle jolie comédie d'amitié nous allons lui jouer, quand on nous apprendra cette infâme tentative !... Le baron ricanait.

— Perdus ? répéta-t-il. Perdus, parce que le nommé Pierre Sandrac, jaloux de voir sa place prise par Harry Clifford, a fait tomber sur lui la colère qu'il nourrissait contre son ancien patron ?...

— Pierre Sandrac, mon père ?

— Eh oui, n'est-ce pas lui qu'on accusera tout naturellement ?... Mais si l'on nous soupçonnait, mon fils, nous serions déjà arrêtés.

A demi rasuré par son père, Max dormit assez bien ; mais le baron, malgré les belles paroles qu'il avait dites à son fils et qu'il se répétait à lui-même, n'était pas, au fond, aussi tranquille qu'il voulait le paraître.

Le lendemain, il se levait avec le jour et, se dissimulant de son mieux, assistait à l'arrivée des ouvriers.

Harry Clifford était sur la porte de son pavillon et semblait triomphant. Il fut bientôt rejoint par le comte de Montreux, qui s'entre tint longuement avec lui. Vers neuf heures, Bernard Lavergne et deux des veilleurs arrivèrent à leur tour près de Harry, le saluèrent et se hâtèrent à l'écart.

— On attend évidemment la police, dit le baron à son fils. Prenez garde.

Le père et le fils descendirent et rencontrèrent en effet le commissaire de police qui arrivait avec le troisième

veilleur, qu'on avait chargé d'aller le prévenir. Le comte arriva d'abord le magistrat, puis s'avança, la main tendue vers Kreizer et son fils. Le baron jeta un coup d'œil joyeux à Max : on ne les soupçonnait même pas.

— Mais, que se passe-t-il donc ? Sommes-nous de trop ? interrogea Kreizer.

— Pas du tout, mon cher baron, répliqua M. de Montreux avec une parfaite cordialité ; et peut-être même pourriez-vous nous être utiles, car nous marchons en plein mystère...

Harry semblait tout aussi affable que le comte.

— Ces messieurs, dit-il, auront peut-être entendu quelque chose de cette nuit ?

Et l'ingénieur, leur ayant serré la main, fit entrer tout le monde dans son pavillon. Là, il fit un récit, dont il avait auparavant préparé tous les termes avec M. de Montreux.

Il était couché, affirma-t-il, depuis une demi-heure environ, lorsqu'un léger bruit l'avait réveillé ; il était descendu, avait senti une odeur bizarre... Et, pénétrant alors dans son laboratoire, il avait aperçu une mèche qui brûlait et allait mettre le feu à des paquets de poudre. Il l'avait éteinte ; et, en ce moment, le comte avait frappé à sa porte.

— Oui, ajouta le comte, je dormais mal ; je m'étais levé pour travailler, j'ai vu de la lumière chez M. Clifford, et l'envie m'a pris de venir causer avec lui... J'ai vu le bout de mèche qui fumait encore...

Harry ouvrit la porte du laboratoire.

Le commissaire ramassa ce qui restait de la mèche.

— Nous n'avons voulu toucher à rien avant votre arrivée, dit Harry.

— Vous avez bien fait. Votre récit ne me donne malheureusement pas de grandes explications... N'avez-vous rien surpris d'anormal ?

— Rien.

— Et vous, monsieur le comte ?

— Rien, dit tranquillement M. de Montreux.

— Mais vos vieillards ?

Les vieillards déclarèrent qu'ils n'avaient rien vu, rien entendu ; ils s'étaient simplement rendus à l'appel de Harry, avaient vu le bout de mèche à cet endroit et senti l'odeur de brûlé.

— Et c'est tout ? demanda le commissaire.

— C'est tout, répondit Harry.

— Et vous n'avez aucun soupçon ?

— Un soupçon bien vague... et qui vraiment repose sur presque rien. J'ai, paraît-il, pris tel la place d'un certain... Pierre Sandrac...

Le comte tressaillit et regarda son ingénieur avec stupéfaction. Car ceci n'avait pas été convenu. Harry poursuivait :

— C'est d'ailleurs un soupçon émané de M. de Montreux.

Kreizer échangea un regard de satisfaction avec son fils.

— En résumé, conclut Harry, nous n'avons, monsieur le commissaire, aucun indice sérieux à vous donner. Et si tous ces messieurs n'avaient pas vu cette nuit, ce bout de mèche encore fumant, je me demanderais si je n'ai pas été le jouet de quelque mauvais rêve... Mais vous, monsieur Kreizer, n'avez-vous rien remarqué, rien entendu ?

Avec une assurance qui porta encore le doute dans l'esprit de M. de Montreux, le baron répondit :

— Mais rien, rien, mon cher monsieur Clifford... Et je suis tout ému du danger que vous avez couru... Quel bandit que ce... ! Comment l'appellez-vous donc ?

— Sandrac, mon père, dit Max, très maître de lui.

— En résumé, dit le commissaire, si nous ne recueillons pas d'indices plus significatifs, nous ne pouvons guère compter que sur le hasard pour pincer le coupable. Poursuivons toujours notre enquête.

Tandis que le magistrat relevait la disposition des lieux, enregistrant les dépositions et cherchait vainement une trace, une piste si insignifiantes qu'elles fussent, le baron et son fils avaient regagné leur appartement, enchantés de la tournure que prenait l'affaire. De derrière le rideau d'une fenêtre, ils pouvaient suivre les allées et venues et remarquer de la main défilée du commissaire de police et des vieillards.

Vers onze heures la descente de police était terminée.

— L'incident est clos, dit le baron. Il va bien falloir que maintenant M. le comte de Montreux réponde catégoriquement à ma demande. A nous deux, monsieur de Montreux : l'heure est enfin venue de régler nos comptes !

— Mais... s'il allait refuser ? prononça Max avec angoisse.

— S'il refusait ?... Avant huit jours, il serait perdu, ruiné !... Mais que craint-il donc avec Harry ? Je ne les avais jamais vus s'entretenir dans une telle intimité !

Le comte traversa la cour avec son ingénieur et s'arrêta prodigieusement intéressé par ce que lui disait Harry. Il lui demandait en ce moment :

— Pourquoi, vous qui, cette nuit, défendez si vivement Pierre Sandrac, l'avez-vous attaqué tout à l'heure ?

— Ne fallait-il pas, comme je l'ai déjà fait dans des circonstances tout aussi critiques, éliminer les soupçons de ces misérables ? Les voilà bien rassurés, ne présentant même pas que nous connaissions presque la vérité... Mais ne perdons pas de temps à épiloguer ; je vous ai fait une promesse, hier, je n'ai que le temps de la tenir.

Et l'ingénieur le quitta. Le comte, très troublé, très inquiet, se demandant encore jusqu'à quel point il devait ajouter foi à la parole, aux promesses de Harry, revint finalement chez lui. Et, après avoir longtemps hésité, il frappa à la porte de sa fille.

Depuis le matin, Hélène, tout angoissée, assistait, de sa fenêtre, ainsi que les Kreizer, à ce qui se passait dans le pavillon de Harry. Et elle essayait de se rassurer, en lisant ces deux lignes que lui avait portées Bernard Lavergne :

« Ne redoutez plus rien. Ne parlez de rien. Vous êtes sauvée. »

« HARRY. »

Lorsque son père entra dans sa chambre, elle était toute tremblante. Le comte, remarquant son état, pensa :

— C'est la pensée de ce mariage qui la bouleverse.

Elle avançait vers lui, l'embrassait très tendrement.

Il s'assit en disant :

— On a failli nous tuer Harry, cette nuit.

Et il raconta ce qui s'était passé.

— Enfin, conclut-il, avec un mélancolique sourire, une bienheureuse chance l'a arraché à la mort. Dieu veut qu'il puisse nous sauver à notre tour ! Car, j'ai suivi son conseil. Hélène, avant de donner une réponse définitive au baron, j'ai avoué à Harry la situation abominable au milieu de laquelle je me débats.

— Et il va vous sauver, père ? s'écria Hélène, toute transfigurée.

— Je n'ose pas l'espérer... !

— Je l'ose, moi ! l'espère.

Et Hélène se jeta à genoux, adressant à Dieu sa plus ardente prière, tandis que le comte demeurait silencieux, les yeux fixés dans le vague, vaincu, humilié.

Quelques instants avant le déjeuner, ils entendirent la voix de Harry :

— Où est M. le comte ? Où est M. de Montreux ? demandait joyeusement l'ingénieur.

Hélène s'écria :

— Il a réussi, père : je le devine à sa voix !

Le comte rejoignit vivement Harry, l'entraîna dans son cabinet. Harry lui tendit une dépêche :

— Lisez, monsieur le comte.

M. de Montreux, dont les yeux étaient obscurcis par les larmes, distingua d'abord seulement la signature : Jérôme Labadié. Puis il lut :

« Tu peux disposer sommes déposées banque Saint-Firmin. Viens à Paris ensuite. Et, avant huit jours, tu auras tous les capitaux nécessaires. »

« JÉRÔME LABADIÉ. »

— C'est donc votre ami ?... balbutia le comte.

— Qui est assez riche, monsieur le comte, pour qu'un homme tel que vous n'ait pas recours à des capitaux... allemands !

— Allemands ?... Mais, Harry, M. Kreizer est Autrichien... Je vous jure que, d'un Allemand, je n'aurais rien accepté...

— Autrichien ?... Il vous l'a dit ?... D'ailleurs, il ne saurait plus être question de lui, puisque voilà de l'argent français, le seul qui doit servir à fabriquer des armes françaises !

— Mais, en échange, qu'exigera votre ami ?

— Jérôme ? dit Harry avec une imperceptible ironie. Jérôme a l'âme la plus désintéressée que vous puissiez imaginer ; mais il est bien capable de vous demander...

Harry s'arrêta.

— Quoi donc ? interrogea le comte avec anxiété.

— Oh !... rien, sans doute, répliqua Harry : une idée folle qui me passait par la tête. Voici toujours, en atten-

jant, une somme de deux cent cinquante mille francs, que Jérôme avait, sur ma prière, expédiée depuis quelques jours à Saint-Étienne ; j'avais déjà perçû à jour les machinations de ce Kreizer...

— Mais enfin, Harry, qu'exigera votre ami en paiement d'un tel service ? Il faut que je sache...

— Jérôme ! C'est un original ! Figurez-vous qu'il a une idée fixe, dont il n'a jamais osé vous parler, mais dont il m'entretenait souvent... Ce fameux Pierre Sandrac était son ami ! Et vous voyez qu'il fait bon être des amis de M. Labadie. Or, il s'est mis en tête de retrouver Pierre Sandrac, de le faire réhabiliter, et de le faire réhabiliter par vous... Et j'imagine que c'est là le secret de son dévouement pour vous...

Le comte ne put pas le temps de répondre ; on venait annoncer le déjeuner.

Ce déjeuner se passa sans autre incident que l'absence d'Hélène : la jeune fille avait fait dire, au dernier moment, qu'elle se sentait indisposée. Max et le baron firent contre mauvaise fortune bon cœur ; cette simple indisposition d'Hélène leur indiquant qu'ils étaient battus. Ils n'en montrèrent pas moins beaucoup de gaieté, burent à la santé de Harry Clifford, évitant l'un et l'autre de prononcer aucune parole qui pût embarrasser M. de Montreux. La bataille aurait lieu tout à l'heure.

Le repas était à peine terminé que le comte disait très aimablement à Harry :

— J'ai à causer quelques minutes avec ces messieurs ; j'irai ensuite vous retrouver pour examiner les travaux dont vous me parlez ce matin.

Puis il fit passer le père et le fils dans son cabinet.

— Mais nous n'avons pas besoin de Max, disait le baron d'un ton bouffonne.

— Pardon, répliqua M. de Montreux ; je tiens à ce qu'il entende ce que j'ai à vous dire.

Il y eut d'abord quelques minutes d'un silence un peu pénible pour tous les trois ; le comte ne savait comment débiter.

— Messieurs, dit-il avec gravité, je dois tout d'abord vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait en désirant vous unir à ma famille. J'ai communiqué votre demande à Mlle de Montreux ; elle en a été flattée comme moi ; mais sa volonté absolue est de ne pas se marier en ce moment. Le rous donc qu'il eût été préférable, comme le pensait M. Max, de laisser aller les choses de ne rien brusquer, d'attendre, en un mot, sans que je fusse informé d'un amour qui rend malheureusement impossible la continuation de nos relations... Après votre départ, mon cher baron, et la refus catégorique que je me vois forcé d'y opposer...

— Vous êtes aussi forcé de rompre entièrement avec nous ? fit brusquement le baron qui cachait à peine son dépit. Vous avez raison, mon cher comte. Adieu donc ! Je souhaite que les nouveaux amis auxquels vous ne pouvez manquer de vous adresser vous soient aussi dévoués que mon fils et moi l'eussions été... Adieu ! Je chargerai mon avocat de régler avec votre caissier les petites questions d'intérêt qui...

— Pardon ! prononça le comte avec hauteur. Ces questions vont être réglées immédiatement.

Le baron fut abasourdi.

— Mais, dit-il, essayant de redevenir aimable, je n'enfonce nullement vous mettre le couteau sous la gorge, je connais l'embarras de votre situation...

— Si vous vous imaginez que mes affaires soient embarrassées, répliqua le comte, c'est que vous les connaissez bien mal ! Je regrette, monsieur, ce vous voir tout irrité d'une décision qui n'a rien de blessant pour vous... Vous me feriez presque penser que votre conduite si amicale cachait des intentions tout autres que celles que vous me montriez !

Et le comte jeta un tel regard au baron que celui-ci recula, entraînant son fils ; et ils sortirent sans avoir prononcé une parole. Mais ils étaient à peine remontés dans leur appartement que Kreizer, en proie à une terrible colère, se jetait sur son fils ; et, le secourant de ses grands bras :

— Voilà, mon cher, voilà le résultat de la douceur ! Voilà tes jolies combinaisons modernes, tes machinations qui devaient si bien nous venger !

Max ne répondit pas ; il repoussa brusquement son père, et, tombant sur un fauteuil, se mit à pleurer, des larmes de rage, d'impuissance, de jalousie... Les deux misérables ne reprit un peu leur sang-froid que lorsque Jordanne, avec le calme impéccable d'un bon caissier, vint leur remettre les deux cent mille francs prêtés par le baron, avec les intérêts exactement comptés à six pour cent.

— Mais enfin, s'écria le baron lorsqu'ils furent de nouveau seuls, où cet homme a-t-il pu tirer cet argent, lui à qui pas un banquier n'avancerait un centime ? qui a pu lui prêter ?

— Eh ! mon père, Harry, n'en doutez pas ! Toujours Harry, que vous deviez si bien supprimer cette nuit !... Ah ! pourquoi ne m'avez-vous pas laissé le provoquer ? Je vous jure bien que, lorsque je l'aurais tenu au bout de mon épée, il ne m'eût pas échappé... Il me faut la vie de cet homme ! Et je l'ai, je vous en réponds !

Ensuite, avec une tristesse lugubre, ils préparèrent leur départ.

— Où irons-nous ? demandait Max.

— A Paris.

— J'aimerais autant rester dans les environs de Saint-Étienne, mon père...

— Pour que la vue de Mlle de Montreux te fasse perdre un peu plus la tête, dit amèrement le baron. J'aurais dû me douter que tu en deviendrais amoureux, et que cela gênerait tout ! Rentrons à Paris et bien vite ; c'est là seulement que nous verrons clair... Ici, nous nous sommes mis sottement dans la gueule du loup...

Le soir, lorsque le baron et son fils quittèrent Saint-Étienne, le comte de Montreux, avec une parfaite correction, les accompagna jusqu'à la gare. Il ne leur dit pas une parole qui pût les alarmer ; il eut même la force de leur souhaiter un heureux voyage avec autant d'amabilité que s'il avait reconçu de vrais amis.

Au moment où le train s'ébranlait, un domestique arriva en courant, apportant une dépêche destinée au baron Kreizer et qui était parvenue à l'usine après son départ. Le baron jeta la dépêche sur la banquette du wagon et demeura, longtemps, les yeux fixés sur St-Étienne, sur les innombrables cheminées d'usines au milieu desquelles il distinguait celle du comte de Montreux. Max avait pris la dépêche et la lisait.

— Qu'est-ce ? interrogea le baron, lorsqu'un pli de terrain lui cacha la ville.

— Une dépêche insignifiante de la vicomtesse de Granson.

— Tu dis : de la vicomtesse ? fit le baron avec un émoi soudain. Elle ne peut rien me télégraphier d'insignifiant.

Et il lut à son tour :

« Baron Kreizer, chez comte Montreux. — Saint-Étienne.

« Présence Paris utile pour négociation.

» I.D.A. »

— Vous voyez, mon père, que ce n'est rien d'important... Mais qu'avez-vous donc ?

Le baron blémissait.

— Crois-tu donc, fit-il avec humeur, que nous confions nos secrets au télégraphe ? Cette dépêche, en apparence insignifiante, mais dont les termes ont d'avance été dictés par moi à la vicomtesse, veut dire que ma présence est indispensable à Paris, à cause de graves complications, que je prévoyais depuis quelque temps et qui viennent évidemment de surgir... La vicomtesse n'est pas femme à s'alarmer sans motif ; il est donc fort heureux que nous rentrions à Paris... Quant à vous, monsieur de Montreux... nous nous retrouverons !...

XVI

UN MALHEUREUX

— Encore une nuit !

Le malheureux qui venait de prononcer ces mots se tenait debout, depuis plus de deux heures, sur un escabeau placé devant l'étroite ouverture qui éclairait sa cellule. De là, il avait suivi le déclin du jour, les derniers rayons de soleil éclairant les hauts bâtiments qui se dressaient en face de lui, puis la ligne de la lumière remuant peu à peu, disparaissant ensuite, pour faire place à une lueur douce, et maintenant l'ombre descendant promptement, plongeant toutes les cours dans l'obscurité.

— Encore une nuit ! répéta-t-il en sautant de son escabeau. Si j'ai la forme de vivre jusqu'à demain, je ne mourrai donc pas en prison !...

Et il se mit à tourner dans sa cellule, assez semblable à ces fauves qui, dans l'étroit espace de leur cage, parcourent les lieux qu'ils feraient, dans le désert ou les jungles, à la recherche de leur proie.

— Libre ! s'écria-t-il en serrant les poings, demain je serai libre ! C'est-à-dire que j'aurai enfin la liberté de me venger ! On me reprendra ensuite, on me tuera ignominieusement... Peu importe ! J'aurai fait justice !

Dans un mouvement un peu brusque, comme il passait près de la porte, il renversa l'écuelle, posée sur une tablette en face du guichet, et qui contenait son repas. Il sourit dédaigneusement.

— Repas de misérable, murmura-t-il, je ne Le mangerai plus ; car, décidément, après avoir fait justice, je n'attendrai pas que les hommes m'appliquent la leur ; je n'attendrai plus rien que de la justice de Dieu ! La mort suprême bienfait, me délivrera de toutes les choses humaines...

Il s'assit sur sa couche et promena longtemps ses regards sur cette cellule où s'étaient écoulées plusieurs années de sa vie : ses yeux, faits à l'obscurité, lui permettaient d'en distinguer les moindres recoins. C'est là qu'il avait si cruellement souffert, que souvent le désespoir l'avait terrassé, qu'il avait appelé la mort à grands cris, que, bien des fois, il avait été sur le point de se suicider ; mais toujours le désir de vengeance l'avait retenu au moment décisif. C'est là que, dans ses heures de révolte contre l'adversité, lui, si doux autrefois, il avait insulté, frappé ses gardiens. Il avait connu alors le malheur dans le malheur, la privation de la promenade dans ces étroits préaux qui ressemblent à des fosses. Et sa peine, qui aurait pu être diminuée d'une ou deux années, il l'avait accomplie tout entière, comptant rageusement les mois, puis les semaines, et maintenant les jours...

Les premiers temps de sa réclusion, il avait paru cependant assez calme, ou plutôt abattu par le malheur. Le directeur de la maison centrale de Poissy l'avait classé parmi les « résignés », parmi ceux dont l'existence n'a été souillée que par une faute, qui méritent donc un peu plus d'indulgence et peuvent être ramenés au bien. On l'avait prévenu que, si sa conduite était exemplaire, on apporterait quelques adoucissements à son abominable peine de réclusion ; des sommes relativement importantes avaient d'ailleurs été envoyées, par une main inconnue, pour que son ordinaire fût modifié dans la proportion que permettaient les règlements.

Il parut deviner d'où venait cet argent, et cela lui apporta une consolation. Pendant quelques mois, il justifia, par sa conduite raisonnable, la bienveillance que lui accordait le directeur. Au bout d'un an et demi, pour le récompenser, on l'enlevait de sa cellule, on le mêlait aux autres prisonniers, on l'arrachait à ce terrible isolement qui est bien le supplice le plus épouvantable que la civilisation moderne ait inventé. Mais, pour un homme que le vice n'a pas gangrené, c'est un supplice tout aussi affreux que cette vie en commun avec des coquins vulgaires. Le nouveau prisonnier crut qu'on l'avait jeté dans un enfer.

Il y passa trois mois et demanda de lui-même à rentrer dans sa cellule. Il l'avait quittée, doux, résigné, il y rentrait le cœur altéré de vengeance.

Pendant les trois mois qu'il avait passés au milieu de vrais bandits, il avait dû conter à ses compagnons son histoire, son crime ! et, pour la première fois, il avait vu clair au milieu du drame lamentable qui avait brisé sa vie. Jusqu'alors, il s'était cru vraiment criminel, seul criminel. Mais quand il avait fait à ses compagnons de misère le récit de son existence : sa faiblesse devant une femme jeune, jolie et coquette, qui voulait des bijoux, le détournement qu'il avait commis pour lui acheter des diamants, la vérification de sa caisse et de ses livres demandée au même instant par son patron, la découverte du vol avec abus de confiance... Ah ! comme tous ces bandits lui avaient ri au nez, surtout lorsqu'il avait nommé son patron.

— Mais, imbécile, lui avaient-ils dit avec des rires gouailleurs, tu n'as donc pas compris que tout cela, c'était une comédie entre la femme et ton patron ?

— Et pourquoi, grand Dieu ?
— Parce que tu les gênais !
— Je les gênais... moi ?
— Est-ce qu'un mari n'est pas toujours gênant ?
— Un mari !... Vous vous imaginez donc ?
— Que ta femme était la maîtresse de M. Herbelin ?...

Mais il n'y avait évidemment que toi pour ne pas le savoir !

Quelle horrible torture, le jour où ce soupçon entra dans son âme ! Il essaya d'y résister d'abord, il défendit sa femme, coupable seulement, d'après lui, d'un peu trop de légèreté, de coquetterie. Et ce fut surtout pour échapper aux sarcasmes de ses compagnons qu'il demanda à rentrer dans cette cellule, qu'il ne devait

plus quitter jusqu'au jour de sa libération. Il y revenait le poison dans l'âme, voulant douter encore et ne pouvant plus : il avait suffi de quelques mots pour l'éclaircir. Il revoyait maintenant sa vie passée sans la moindre illusion ; il se rappelait une foule de détails qui ne lui permettaient plus de douter : il avait été berné, trompé ; et, pour se débarrasser de lui, on lui avait tendu un abominable piège, on avait fait de lui un criminel !

Si du moins il avait reçu des visites de sa femme, comme on aurait eu de l'indulgence de le lui permettre en ce moment ! Mais non ! Plus rien d'elle ! Pas un souvenir ! Il lui avait vainement écrit... Sa première lettre était restée sans réponse ; la seconde lui fut retournée avec la mention : « Partie sans laisser d'adresse », ce qui ne pouvait être qu'un mensonge. Sa femme l'abandonnait ; elle était donc coupable. Il fit demander une audience au directeur de la prison, qui le reçut avec bienveillance.

— Que voulez-vous, mon ami ?
— Vous remercier des bontés que vous avez déjà eues pour moi, et vous poser une simple question : on vous a envoyé, pour moi, quelques sommes d'argent, vous avez eu l'indulgence de me les laisser parvenir et cela a souvent adouci les rigueurs de la peine. Puis-je savoir le nom de la personne qui vous adresse cet argent ?
— Il m'est interdit de vous le faire connaître.

Le prisonnier réfléchit quelques secondes, puis :
— Cet argent vient-il... de ma femme ?
— Non, répondit nettement le directeur ; mais ne m'en demandez pas davantage.

— Soit ! Je continuerai donc d'accepter les bienfaits de cette personne inconnue qui a encore pitié de moi ; mais vous me répondez bien que cet argent ne vient pas de ma femme ?
— Non, vous dis-je !

— C'est que j'aurais refusé de l'accepter plus longtemps.

Durant cette entrevue, le directeur essaya de mettre un peu de baume dans l'âme du prisonnier : qu'il continuât, lui dit-il, à accepter sa peine avec la même résignation, et, au bout d'une nouvelle année, sa vie changerait du tout au tout : on pourrait utiliser ses qualités de comptable, supprimer cette horrible réclusion, et même réduire la durée de son temps... Le prisonnier ne l'écoutait pas ; il était tout à cette pensée :

— Ma femme m'a abandonné dès le premier jour.

Rentré dans sa cellule, il n'était plus le même homme. Le soir même, dans un accès de fureur subit, il jetait son écuelle à la tête de son gardien qui, habitué à le traiter avec indulgence, pénétrait chaque jour chez lui et, malgré les règlements, bavardait un peu avec le malheureux. Et depuis, sa rage était allée grandissant de jour en jour. On eût lui infliger des peines disciplinaires ; il les supportait en ricanant. Et quand enfin, au bout de quatre ans, il fut prévenu que sa femme lui intentait une action en divorce, et que le divorce allait être prononcé contre lui, comme indigne, il devint presque fou. Ce fut un abominable cauchemar, qui dura plusieurs mois. Et, à mesure que la procédure avançait, il se rendait compte que sa femme devait être riche, maintenant, puissante, et quelle se débarrassait de lui comme on se débarrasse d'une bête venimeuse. Plusieurs fois, il songea à dire ses soupçons, à accuser sa femme de l'avoir poussé au crime, et à bien mêler son patron à toutes ces infamies ; mais l'aurait-on écouté ?... Comment aurait-il pu lutter, lui, pauvre prisonnier sans ressources, contre des gens riches et puissants ? Avec quelle facilité on aurait refuté toutes ses accusations ! On l'aurait cru réellement fou ; on l'aurait peut-être enfermé pour jamais.

..

— Et il faut que je sois libre pour que je puisse me venger !

Il ne dormit pas ce toute la nuit, et, quand il sentit que le jour allait se lever, il replaça son escabeau devant l'étroite fenêtre et guetta avec une impatience folle les premières lueurs. Puis il se prépara à partir.

Comme cette dernière matinée lui parut longue !
— Oh ! ce gardien qui ne vient pas me chercher ! Il sait bien, pourtant, que je dois être libre aujourd'hui !

On vint enfin le chercher. Il quitta sa cellule, touchant à peine la terre. Et, dans les longs couloirs, dans les diverses salles où il dut passer pour accomplir les dernières formalités, il se sentait léger, il volait presque...

Généralement, les prisonniers se trouvent grossés, d'une mauvaise graisse jaunâtre, à la suite d'une semblable détention. Mais lui, avait tant souffert, avait

clé si agité par ses soupçons, par ses accès de rage, qu'il était plutôt maigri; et, lorsqu'il ôta ses vêtements de détenu, il remit aisément le costume qu'il avait au moment de sa condamnation. Rien ne saurait dépendre la joie qu'il éprouva de se voir ainsi, débarrassé de la livrée du crime; il remerciait ses gardiens, il remerciait les employés de l'économat chargés du service des vêtements. Puis, on le conduisit chez le directeur.

— Vous voilà donc libre, lui dit celui-ci, et dans des conditions qui vous permettent d'envisager l'avenir sans trop de crainte. J'ai reçu de votre bienfaitrice un billet de mille francs qui suffira à vos premiers besoins. Croyez-moi, oubliez le passé, ne regardez plus que devant vous... Evitez Paris, où vous ne trouveriez que de cruels souvenirs, cherchez à gagner votre vie dans quelque ville de province, où vous serez inconnu...

— Merci, monsieur, répliqua le prisonnier avec un amer sourire, merci de vos conseils! Une dernière fois, pouvez-vous me dire le nom de la seule personne à qui je dois de la reconnaissance?

— Je lui ai demandé la permission de vous révéler la vérité; elle me l'a encore retsée.

— Encore une fois, ce n'est pas ma femme?

— Celle qui fut votre femme?... Non!

— J'avais besoin de cette assurance avant de prendre cette dernière aumône; elle me servira à accomplir mes projets.

— Quels projets? interrogea le directeur.

— Des projets, monsieur, que pas un honnête homme ne saurait désapprouver. Adieu et merci!

Quelques instants après, le malheureux se trouvait au dehors, devant la lourde porte de la prison. Il n'avait fait que quelques pas, et la liberté, le grand air, le terrassaient déjà. Il dut s'appuyer contre le mur de la prison.

Au bout de quelques instants, il se remit de cette première émotion, et marcha, d'un pas assez ferme, dans la direction de la Seine. Tous ceux qui ont habité Paris comprendront le sentiment qu'il éprouva en arrivant sur les bords du fleuve, de ce fleuve si cher à ceux qui ont travaillé dans l'enceinte de la grande ville. Ce fleuve lui rappelait ses meilleures jouissances matérielles; il l'aimait tant, jadis, qu'il avait habité tout auprès et que, chaque dimanche ensoleillé, il le parcourait dans son canot. C'était un ami qu'il retrouvait. Et cela l'amollissait un peu et le fit même pleurer. Puis il alla sur le pont qui est en aval de la ville, contempla les coteaux, dont les arêtes étaient encore bien verts, puis les moulins abandonnés qui bordent la Seine. Que de fois il était venu là dans son canot!

— Allons! s'écria-t-il avec une résolution soudaine, partons! Si je demeureis là plus longtemps, je me laisserais attendrir; et mon cœur doit être sans pitié désormais!

Cependant, cette émotion, cet attendrissement, dominaient encore en lui lorsqu'il arriva à Paris.

Dès la gare Saint-Lazare, il regardait les moindres choses avec une naïve admiration: les magasins, les passants, les voitures. Il acheta un bouquet de quelques sous à une marchande des rues, et ce fut une inextinguible jouissance pour lui que de respirer son parfum; pauvres fleurs presque séchées, ballottées dans une voiture à bras, à demi couvertes de poussière, il les trouva belles.

— Que c'est bon de sentir des fleurs!

Et les changements qu'il voyait dans la rue Auber, dans la rue Scribe, sur la place de l'Opéra le bot lever saient. L'omnibus de la Bastille passait; il y monta machinalement, ne sachant plus ce qu'il faisait. Et, sur l'impériale de la lourde voiture, il semblait un fou, se refoutant sans cesse, voulant tout voir, poussant des cris d'admiration, demandant des renseignements à ses voisins, profondément surpris par la nouvelle physionomie des boulevards.

De la Bastille, il gagna les quais et suivit la Seine. Le jour commençait de tomber, et le ciel, du côté du Louvre, de Notre-Dame, s'empourprait des derniers rayons de soleil! Comme il aimait autrefois ces beaux couchers de soleil! Et comme il les aimait encore! Il s'arrêtait à chaque instant, s'accoudait sur le parapet du quai et contemplant l'horizon, où s'amoncelaient des nuages semblables à des lueurs d'incendie. Malgré l'énorme chemin qu'il faisait, il n'éprouvait aucune fatigue; et il était arrivé devant le Louvre, aussi léger que lorsqu'il avait quitté Poissy... Il traversa la Seine sur le pont de la Concorde; et, à mesure que le ciel perdait de son éclat, que le crépuscule descendait sur la terre, l'ancien prisonnier, perdu dans son rêve, s'imaginait qu'il revenait d'une longue course dans Paris,

qu'il allait passer par son bureau, puis qu'il rentrerait tranquillement chez lui... Et soudain il se trouva, quai de Grenelle, devant une longue file de bâtiments.

— L'usine! murmura-t-il.

Il marcha encore une centaine de mètres et arriva devant une large porte, flanquée de deux reverbères dont l'un était en train d'allumer et dont la lueur éclaira bientôt un cartouche circulaire, où ce nom était inscrit en lettres d'or:

USINE HERBELIN

Un coupé stationnait devant cette porte. Quelques minutes après, M. Herbelin paraissait, tout rond, tout joyeux, la cigarette à la bouche, et sautait dans son coupé en ordonnant:

— Au Ranelagh!

L'ancien détenu s'était avancé, la main levée, pris d'une fureur subite, d'une terrible envie de frapper.

On ne l'avait heureusement pas vu.

— Fou que je suis! murmura-t-il, tandis que le coupé s'ébranlait. Je n'étais pas armé... Et puis, ce n'est pas de lui que je dois me venger d'abord, mais d'elle...

En ce moment, une cloche retentit, et un ouvrier, puis deux, puis dix, puis toute la foule des ouvriers sortirent de l'usine. Ils passaient auprès de lui, le bousculant un peu. Il en reconnaissait beaucoup, mais personne ne songeait à le reconnaître, lui; on le prenait pour un passant. Quand il vit diminuer le flot, il dit:

— Partons! Labadie va bientôt s'en aller, lui aussi; et, avec son naturel souçonneux, il serait bien capable de me reconnaître.

Il traversa de nouveau la Seine, suivant le chemin qu'il faisait autrefois pour rentrer chez lui. Il gagna le Point-du-Jour, les fortifications; il était hors Paris. Là, il ne trouverait guère de changements; toujours la même campagne, pauvre, aride, les mêmes guinguettes, ouvertes en ce moment, et qui allaient se fermer l'hiver. La lune s'était levée et argentait la Seine. Il suivit le petit sentier qui borde l'eau; il distinguait de vagues lumières sur les coteaux de Meudon et de Saint-Cloud.

Quand il aperçut Billancourt, il s'arrêta, brusquement.

— C'est là que j'ai été heureux... C'est là que je vivais encore, heureux honoré, sans l'infamie de cette femme... Qui sait si ma maison est habitée?

Il reprit son chemin plus lentement, se disant:

— Si ma maison est habitée, je le saurai bien, dès ce soir; je coucherai dans le pays; et demain je viendrai la visiter... Je retrouverai peut-être cette enveloppe que je devais remettre à mon neveu à sa majorité... Mon neveu! Le fils de ma pauvre chère sœur!

— Que peut-il être devenu, grand Dieu?... Le retrouverai-je jamais?... Lui que j'avais juré d'aimer comme un fils! Et si j'avais ce suprême bonheur de le retrouver, consentirait-il à m'aimer? Aurait-il pitié de moi?... Je veux espérer, mon Dieu! qu'il est devenu un honnête homme; et, si cela est, ne vaut-il pas mieux que nous ne nous revoyions jamais?... Ah, voici!

Il était arrivé devant un jardin, ou plutôt devant un bosquet, masquant presque complètement une maisonnette, qui se dressait à une trentaine de mètres du chemin de halage.

— C'est ici!

DEUXIÈME PARTIE

UN REVENANT!

— Oh, mon ami, la jaunisse! Telle a été la conclusion des amours malheureuses de cet excellent M. Herbelin...

Et Jérôme, riant aux éclats, racontait à Harry, qui venait d'arriver à Billancourt, les péripéties du désespoir de l'industriel:

— Le pauvre homme perdait complètement la tête; sa femme le traquait, le mettait à chaque instant en contradiction avec lui-même; la vicomtesse se moquait abominablement de lui, ce qui, je te l'avoue, m'était particulièrement désagréable. Et si, encore, elle n'avait fait que se moquer de lui! Mais j'avais découvert qu'il lui servait inconsciemment d'espion...

— D'espion? s'écria Harry.

— Eh oui! Nous nous étions demandé bien souvent comment on était si régulièrement averti de tout ce qui se passait chez M. de Montreux... Eh bien! mon ami, c'est ce pauvre M. Herbelin qui ne savait pas garder sa langue.

— Je comprends... on connaissait tous nos secrets.

— On du moins ceux qu'il était possible de surprendre. Et alors, je n'ai plus hésité à frapper un grand coup: M. Herbelin a été pleinement convaincu de l'infamie de la vicomtesse, car il appelle cela une infamie! Tu comprends: oser le repousser, lui, et avoir pour amant le baron de Mondoze!

— Il y avait en effet de quoi tomber malade, fit Harry en soupirant.

— C'est donc ce qu'il s'est empressé de faire. Et il a été soigné avec un dévouement, une gentillesse...

— Par sa fille?

— Par sa femme tout autant, mon ami; c'est l'indulgence même que Mme Herbelin. Il est vrai que sa fille y mettait peut-être plus de délicatesse: elle savait le distraire, lui chanter des opérettes, danser même comme devant un pacha...

— Bref, un amour de jeune fille?

— Ma foi, oui!

— Ce qui a dû faire progresser ton amour à toi?

— Mon amour! répliqua Jérôme, l'air vexé. Ah ça! mais c'est donc une idée fixe chez toi? Mon amour! Sacrebleu! Combien de fois faudra-t-il te répéter que Mlle Herbelin n'a pas, plus que moi, envie de se marier? Je l'aime, oui, de bonne amitié, et c'est tout. Un jeune homme et une jeune fille ne peuvent-ils donc s'aimer de bonne amitié, morbleu?

— Si, si, répliqua Harry, calme-toi: tu n'aimes Mlle Herbelin que d'amitié, et elle ne t'aime pas d'amour, et vous ne vous marierez jamais ni l'un ni l'autre, ni l'un avec l'autre! Là, tu es content?

— Pour toute réponse, Jérôme haussa les épaules.

— Enfin, M. Herbelin est guéri? demanda Harry.

— De sa jaunisse, oui!

— Et de sa manie de courir aussi, je pense?

— Oh! fit Jérôme, quand on le guérira de cette maladie-là... Mais parlons de toi, parlons de ce qui s'est passé à Saint-Etienne; quittons la comédie pour nous occuper du drame...

— Oui, tu peux bien appeler cela un drame, répondit Harry redevenant sérieux: un drame qui se serait terminé de la façon la plus tragique, si je n'avais pas eu ton amitié... et la fortune pour me soutenir. Je n'ai d'ailleurs rien de nouveau à l'apprendre, puisque je l'ai régulièrement tenu au courant. Les misérables ont enfin quitté Saint-Etienne...

— Pour y revenir secrètement, n'en doute pas!

— Eh! je ne le sais que trop!

— A quel point en es-tu avec M. de Montreux?

— A la confiance... à l'amitié même! Le malheureux a été si cruellement frappé que son intelligence et sa volonté sont devenues incertaines. Il ne sait plus que croire, que penser; il me laisse tout diriger...

— Quand il saura qui tu es!

— Je me serai vengé en le sauvant.

— Mais, n'as-tu pas commis une imprudence en quittant Saint-Etienne?

— Non, Bernard Lavergne garde l'usine comme un cerbère. Nous avons besoin de le voir pour régler les questions financières; tu n'as d'ailleurs rien à craindre au sujet de tes capitaux: avant six mois, les affaires du comte...

— Crois-tu donc, mon ami, que j'aurais hésité une seconde, même si j'avais su pertinemment que mon argent aurait été perdu?

— On dirait, ma parole, que la plus grande joie est de le dépouiller pour les amis: mais je ne l'entends pas ainsi. En second lieu, de puissants motifs nous appelaient à Paris: d'abord une commande du gouvernement russe qui exigera probablement ta présence ici; puis le ministre de la guerre désirait voir le comte au sujet de plaques blindées, et je voulais reprendre des épreuves et des calculs que j'ai la nuit: c'est même pour cette raison que je t'ai donné rendez-vous ici, dans notre maisonnette de Billancourt, au lieu d'aller le trouver rue Raynouard. Et, enfin, étant à Paris, je pourrais mieux observer les jolies machinations du baron Kreizer...

— Et quatrième raison, raison capitale, tu pourras observer les jolis yeux de ton adorée?...

— Mettons qu'il y ait aussi un peu de cela.

— Le comte et sa fille sont à Neuilly?

— Non. Le comte a consenti cette fois à confier sa

filie à Mme Herbelin, et lui-même est descendu chez son frère.

Les deux amis en étaient là de leur conversation, lorsque Jérôme, se mettant à la fenêtre, aperçut une silhouette d'homme allant et venant devant la grille de leur jardin.

— Nous espionnerait-on encore? murmura-t-il.

— Ce serait un peu fort, dit Harry s'approchant à son tour de la fenêtre.

— Tu vois pourtant bien cet individu?

— Oui; mais il ne semble pas se cacher: un espion prendrait plus de précautions; c'est quelque passant, sans doute...

— Un passant quelconque ne demeurerait pas là avec cette insistance. Le voilà qui s'arrête devant notre porte.

Le passant, en effet, après s'être promené assez longtemps devant le petit mur surmonté d'une grille de bois, se tenait devant la porte, comme ayant envie d'entrer.

— Parbleu! fit Jérôme, il faut bien que nous sachions ce que nous veut ce gaillard.

Les deux amis sortirent par derrière de la maison, longèrent les murs du jardin en se courbant et arrivèrent bientôt de chaque côté de la porte. L'inconnu n'avait rien vu, rien entendu. Les mains serrées maintenant sur les barreaux de la grille, il ne savait plus partir; il contemplait, avec une profonde émotion, le jardin, les arbres, la maisonnette surtout... Soudain, il éclata en sanglots et murmura:

— Ah! pauvre chère maison! pauvre jardin! mes chers arbres comme ils ont grandi!

Il achevait à peine ces mots que la porte s'ouvrait tout à coup et que deux hommes se dressaient devant lui. Il essaya vainement de se rejeter en arrière; il était comme cloué sur place. Deux bras, ceux de Jérôme, le prirent et l'attirèrent dans le jardin.

— Que fais-tu? demanda Harry à voix basse.

— Laisse-moi agir, répliqua vivement Jérôme.

L'inconnu begayait, sans chercher à se défendre.

— Mais que me voulez-vous, messieurs? Je vous jure que je n'avais aucune mauvaise intention.

Déjà Jérôme l'entraînait, ils avaient dépassé le rideau d'arbres. Quand l'inconnu vit bien nettement la maisonnette, éclairée par la lune, il prononça d'une voix mourante:

— Oh! mon Dieu! mon Dieu!

Et il tomba évanoui entre les bras des deux amis. Tandis qu'ils le transportaient dans la maison, Harry disait:

— Vas-tu m'expliquer pourquoi tu introduis cet inconnu chez nous?

— Eh! mon cher, un peu de patience! Cela t'intéresse peut-être plus que tu ne le penses! Allons, aide-moi.

Il menait l'inconnu sur un fauteuil, ouvrait ses vêtements, son col de chemise, puis lui jetait de l'eau fraîche au visage. Et l'homme, revenant peu à peu à lui, promenait un regard doux, attendri, sur la petite pièce qui servait à la fois de salon et de cabinet de travail à Harry.

— Merci, prononça-t-il mélancoliquement. Merci, messieurs...

Il y avait si longtemps qu'il ne connaissait plus les soins dont l'entouraient les deux amis! Et cela le fit encore pleurer.

— Excusez-moi, messieurs, dit-il en essayant ses larmes; mais je n'ai pu résister à mon émotion...

Il se levait obligé de s'appuyer aux bras du fauteuil; et il regardait de nouveau cette petite pièce, jadis son salon.

— Cette maison me rappelle de si chers souvenirs!

— Vous l'avez donc habitée... autrefois? interrogea Jérôme.

— Oui... Il y a bien, bien des années...

Il relomba sur son fauteuil; la fatigue l'accablait aussi, et il n'avait pas mangé depuis le matin. Harry lui apporta un verre de liqueur; il le but lentement, et, quand il le rendit à l'ingénieur, il balbutia:

— Comme cela fait du bien d'être ainsi traité! Ah! je ne vous connais pas, messieurs; mais je devine que vous êtes de nobles jeunes gens; je lis la bonté dans vos yeux...

— Puisque vous avez habité cette maison, dit Harry, nous aurions bien mauvaise grâce à ne pas vous y accueillir. Reposez-vous donc, monsieur, comme si vous étiez encore chez vous.

L'homme lui prit les mains et les serra longuement, puis il contempla le visage de Harry et dit:

— Le hasard me favorise étrangement, monsieur: non

seulement je retrouve des jeunes gens qui ont la bonté de m'accueillir, mais vos traits, monsieur, me rappellent ceux d'une personne aimée...

Il sentait son cœur se fondre. Certes, en ce moment, il ne songeait plus à la vengeance; il était amolli par la réception des deux amis. Et il cherchait à leur donner une explication rationnelle de son existence; évidemment, ils lui permettraient de passer une nuit sous leur toit, sous son toit; et demain il repartirait, emportant un souvenir exquis de sa première soirée de liberté, tout reconforté pour la bataille de la vie. Et puis, si ces jeunes gens consentaient à lui donner l'hospitalité pour une nuit, ne trouverait-il pas l'occasion de rechercher cette enveloppe contenant les dernières volontés de sa sœur?... Si l'on n'avait pas apporté de trop grands changements à la maison, il pourrait la prendre, les yeux fermés, à même, dans le mur d'un placard placé en face de lui... C'est là qu'il l'avait cachée entre deux pierres branlantes, pour qu'elle échappât aux regards, aux investigations de sa femme.

— Messieurs, dit-il, vous êtes si bons pour moi que je crois devoir vous donner l'explication de ma conduite.

— Nous écoutons, monsieur, dit Jérôme, dissimulant à peine sa joie.

— J'ai habité cette maison, il y a environ dix ou douze ans et j'y ai été bien heureux. Mais à la suite d'un grand malheur, je fus forcé de m'expatrier; je quittai la France, n'ayant plus ni femme ni famille. Et j'ai vécu, toujours malheureux, en... en Amérique. J'en reviens, n'ayant amassé que de faibles économies, de quoi ne pas mourir de faim à mon arrivée en France. Je me croyais dur à la destinée, messieurs, je croyais mon cœur fermé à toute émotion; et, en revoyant Paris, j'ai eu une joie enfantine. Revoir Paris, quand on en a été sévré tant d'années! Revoir la Seine!... J'ai pleuré comme un enfant... Et tout le jour je n'ai fait que cela, me promener dans Paris, ne songeant même pas à manger...

— Nous avons les restes de notre repas, dit vivement Harry.

— Oh! merci! Je serais incapable de manger; si je vous dis cela, c'est pour vous expliquer ma faiblesse: l'émotion m'a facilement accablé. Quand vous m'avez surpris devant votre grille, je ne savais plus m'en aller... Comprenez que j'ai planté la plupart de vos arbres, que ce jardin, je l'entretenais moi-même... Et maintenant, messieurs, laissez-moi encore vous remercier de toute mon âme, et vous dire adieu...

Il avait prononcé ces derniers mots en tremblant.

— Nous ne vous laisserons pas partir ainsi, dit gaiement Jérôme. Nous n'entendons pas pratiquer l'hospitalité à demi, nous devons trop de reconnaissance à l'homme qui nous a planté de si beaux arbres... N'est-ce pas, Harry?

— Que monsieur se repose ici cette nuit: il aura le plaisir de voir demain sa maison au jour.

— Soit, messieurs, dit l'inconnu, j'accepte votre proposition avec reconnaissance. Laissez-moi simplement dormir sur ce fauteuil. Oui, j'aurai une grande joie à revoir au jour ma chère maison...

— Permettez-nous seulement, dit Jérôme, de vous demander votre nom?

À cette question, l'inconnu pâlit affreusement; mais il avait menti une première fois, il pouvait bien mentir encore.

— Je m'appelle Jacques Bertrand, répondit-il avec assez d'assurance.

Mais, sous le regard scrutateur de Jérôme, il baissa les yeux. Ensuite Jérôme et Harry le forcèrent à manger un peu, puis, malgré ses protestations, le conduisirent au premier étage et l'installèrent dans la chambre que s'était réservée Jérôme dans l'habitation de son ami. Quand Jérôme et Harry furent seuls, celui-ci dit vivement:

— Je t'ai obéi, comme toujours, car tes inspirations sont généralement excellentes; mais n'avons-nous pas commis une imprudence, en accueillant ici un étranger, qui nous a peut-être menti?...?

— Qui nous a sûrement menti! déclara Jérôme en souriant, mais qui ne nous a menti que parce que la vérité aurait été trop pénible à dire pour lui...

— Tu le connais donc?

— Peut-être!

— Tu sais son véritable nom?

— Je crois l'avoir deviné.

— Et... ce nom? Interrogea Harry anxieusement.

— Un nom qui te ferait bondir, si je te le disais!

— Mais alors, n'hésite plus à le prononcer.

— Non! fit Jérôme avec énergie, non! Si j'ai accueilli

cet inconnu, si je n'ai pas hésité à lui ouvrir notre maison, c'est que, dès le début, j'ai cru deviner qui il était; crois bien que, sans cela, je n'aurais pas commis une aussi folle imprudence... Mais, pour que toute erreur soit impossible, pour qu'il n'existe, ni dans ton esprit ni dans le mien, le moindre doute, je veux amener cet homme à me dire qui il est. En attendant, couche-toi, je veillerai une heure, puis je prendrai ta place; je serais bien étonné, s'il ne se passait pas du nouveau, cette nuit même...

Quelques instants après, la maison tout entière semblait endormie. L'étranger avait été le premier à éteindre sa lumière. Et il en fut ainsi jusqu'à deux heures du matin.

À ce moment, Harry, dont c'était le tour de veiller, frappa doucement sur l'épaule de Jérôme.

— Sapristi! fit celui-ci avec un mouvement d'humeur, je rêvais si bien!

— Aussi t'aurais-je laissé dormir s'il n'y avait du nouveau: comme tu l'as deviné, notre homme se remue.

— Parfait! dit Jérôme en se levant.

— Serait-ce un malfaiteur vulgaire, qui ne nous a joué la comédie de l'attendrissement que pour nous dévaliser?

Jérôme haussa les épaules.

— Je me connais en têtes de malfaiteurs, et cet homme n'en est pas un. Ce qui est probable, c'est qu'il a laissé autrefois, dans sa maison, quelques papiers, quelques souvenirs précieux, et qu'il va profiter de la nuit pour les reprendre.

La porte de l'étranger venait de s'ouvrir. Il sortait et se dirigeait facilement, sans avoir besoin de lumière.

— Il ne nous a donc pas trompés sur ce point, dit Jérôme: il connaît notre maison mieux que nous.

Jacques Bertrand descendait l'escalier avec assurance.

Arrivé au rez-de-chaussée, il se dirigea, toujours sans hésiter, vers la pièce où il avait été introduit. Il y pénétra et en referma la porte. Puis, les mains en avant, pour ne pas se heurter aux meubles, il se rapprocha pas à pas du placard. O bonheur! La clef se trouvait dans la serrure. Il ouvrit. Des changements avaient été apportés au placard, qui servait autrefois à renfermer des vêtements; on y avait mis des rayons qui étaient chargés d'instruments de physique. Il enleva deux de ces instruments, placés à hauteur d'homme. Il pouvait toucher le mur; mais un papier avait été collé dans le fond. Il le fendit avec ses ongles, sentant branler les pierres; il déplaça ou plutôt écarta ces pierres et ne put retenir un léger cri de joie: l'enveloppe était toujours là. Il enleva des pierres, prit l'enveloppe, puis remit les choses comme il les avait trouvées, referma le placard. Et, tenant son enveloppe à la main, il se dirigea vers la porte de la pièce...

II

VIEUX SOUVENIRS

Mais, en ce moment, il fut pris d'une effroyable terreur. Il venait de distinguer, sous la porte, un filet de lumière.

— Je suis perdu, murmura-t-il.

Et il n'osa plus faire un pas. Au bout d'une minute, qui lui sembla interminable, la porte fut brusquement ouverte; et il aperçut les deux amis, la figure grave. Jérôme portait une lampe, Harry tenait à la main un revolver.

— Grand Dieu! prononça-t-il d'une voix éteinte, on me prend pour un voleur...

Jérôme, très calme, posait la lampe sur la table, bien en face de l'étranger, dont le visage apparut blafard. Harry avait refermé la porte.

— Messieurs... nobles jeunes gens... balbutia-t-il.

Et comme Harry le foudroyait du regard, il chancela et tomba sur un fauteuil.

— Je suis victime d'une horrible fatalité, dit-il avec un profond accent de vérité; mais je vous jure, messieurs, que je suis innocent de ce que vous semblez croire...

— Avouez au moins, dit Harry, que votre conduite est étrange.

— Ah! monsieur, fit l'étranger en se tordant les mains, comment vais-je vous expliquer, vous faire comprendre?...

L'enveloppe était tombée sur ses genoux.

— Pourquoi voulez-vous nous prendre ceci ? Interrogea Harry avec un peu moins de dureté.

— Mais ceci est à moi, messieurs, je vous le jure ! Je vous jure que je ne suis pas un voleur !... Ah ! croyez-moi, je vous en supplie ! Vous pouvez vous assurer que je n'ai rien pris... que ces papiers... qui sont à moi, bien à moi ! Voyez ! cette enveloppe est presque détruite par le temps, par l'humidité ; elle se trouvait entre deux des pierres qui forment le fond de ce placard... Constatez que je n'ai touché à rien de ce qui ne m'appartenait pas... Mes yeux, mon accent ne vous disent-ils pas que je ne mens pas ?

— Il nous est difficile de vous croire, parce que vous nous avez sûrement menti déjà ! dit Jérôme.

L'inconnu baissa la tête.

— Que ces papiers soient à vous, la chose est possible ; que vos intentions soient honnêtes, nous voulons bien le croire ; mais, pour cela, il nous faut la vérité tout entière. Vous ne vous appelez pas Jacques Bertrand...

L'inconnu s'affala dans son fauteuil.

— Qui êtes-vous ?

L'inconnu ne répondit pas.

— Allons ! votre nom ? votre vrai nom ?

— Ayez pitié de moi, bégaya l'inconnu en joignant les mains. Chassez-moi honteusement, après vous être assuré que je ne vous ai rien dérobé, traitez-moi en bandit, méprisez-moi, vous dont l'accueil m'avait fait tant de bien ; mais ne me forcez pas à vous dire mon nom !

— Eh bien ! moi, dit Jérôme, je ne crains pas de vous dire le mien, et vous devez sans doute le connaître : je m'appelle Jérôme Labadié et suis le neveu d'Alexandre Labadié, l'ancien employé de l'usine Herbelin.

En entendant le nom de Labadié, l'inconnu avait eu un mouvement d'effroi ; mais, au nom d'Herbelin, il se redressa et son visage humilié prit soudain une expression de colère.

— Vous connaissez donc l'usine Herbelin ? prononça railleusement Jérôme. Peut-être aussi connaissez-vous un caissier qui avait toute la confiance de M. Herbelin, il y a une quinzaine d'années ?... Ce caissier ne vivait-il pas à Billancourt, dans une maisonnette située au bord de la Seine ?... Une maisonnette qui devait étrangement ressembler à celle-ci !... Toutes ces choses, que j'avais oubliées, me sont revenues à la mémoire, cette nuit, tandis que je réfléchissais à cet inconnu qui dormait, ou du moins devait dormir sous notre toit, et je me disais que cet inconnu...

— Eh bien, oui ! s'écria le malheureux en se levant avec un mouvement de rage, je suis cet ancien caissier...

— Mon Dieu ! balbutia Harry.

— Je suis Pierre Sandrac, continua l'étranger.

— Enfin, prononça Jérôme, il l'a dit lui-même !

Et, au même instant, il arrêta son ami qui se précipitait vers l'ancien caissier ; et, d'une voix énergique, il lui dit en anglais :

— Sois donc maître de toi ! Et sache attendre...

L'étranger s'était croisé les bras et regardait hautement les deux amis.

— Oui ! je suis ce Pierre Sandrac !

Ce n'était plus l'homme doux, attendri, que les deux amis avaient accueilli la veille, mais un révolté qui ricanaît, dont les yeux étaient pleins de menace.

— Ah ! ah ! Je dois être un objet d'horreur pour vous, n'est-ce pas ? Et vous êtes désolés d'avoir reçu un tel gueur sous votre toit ?

— Calmez-vous, monsieur, calmez-vous, dit Harry avec beaucoup de douceur.

Il devait faire des efforts surhumains pour étouffer ses larmes ; sa gorge était toute serrée.

— Oui, ajouta-t-il avec un geste encourageant, nous connaissons votre histoire ; et, mieux que personne, nous savons qu'il faut plaindre les malheureux, et nous vous plaignons...

— Mon histoire ! fit amèrement l'ancien caissier ; vous croyez connaître mon histoire ? Allons donc ! Personne ne la sait, ma véritable histoire, que trois êtres au monde : ma femme, M. Herbelin... et moi !

Il retomba sur son fauteuil, demeura quelques instants silencieux, essuya deux grosses larmes ; et, dominant sa colère :

— Messieurs, vous avez été bons pour moi, je vous dois la vérité tout entière, et je vais vous la dire : j'ai d'ailleurs besoin de me justifier devant des êtres humains, des êtres généreux, et vous me croirez, j'en suis certain !

— Parlez, monsieur, dit Harry en mordant ses lèvres pour ne pas pleurer.

L'ancien caissier se cacha quelques instants le visage dans les mains ; puis, d'une voix assez ferme :

— J'étais un paysan. J'avais perdu mes parents de très bonne heure, j'avais à peine quinze ans. Et je m'étais trouvé à quinze ans chef de famille, car je devais soutenir ma sœur, une adorable enfant...

Il s'interrompit. Harry, en ce moment, se détourna un peu, pour se placer dans l'ombre d'un meuble ; il n'avait plus la force de retenir ses larmes.

— Bref, reprit Sandrac, une fois orphelin, je quittai mon pays, l'Auvergne, pour chercher fortune à Paris ; je laissais ma sœur chez de vieux amis qui devaient la garder jusqu'au moment où je pourrais l'appeler près de moi... Comment je parvins à gagner ma vie à Paris, moi qui ne savais pas grand-chose ? Ce serait trop long à raconter. Je vous dirai simplement que je vécus surtout de privations, jusqu'au jour où j'entraî, comme petit employé, chez M. Herbelin.

Il s'interrompit encore, leva les bras au ciel.

— Je ne puis songer à cet homme sans me laisser reprendre par la colère... Cependant il fut bon pour moi durant toute la première partie de ma vie, et je montai assez rapidement en grade chez lui. Le moment était venu où je pouvais appeler ma sœur auprès de moi. Ah ! nous fûmes d'abord bien heureux : je terminai moi-même l'éducation de ma sœur ; elle était si douce, si gentille ! Je n'avais, certes, aucun mérite à me consacrer à elle. Enfin, elle devint une belle jeune fille, et elle eut la fierté de vouloir gagner sa vie. Ce fut un chagrin pour moi ; j'aurais tant désiré qu'elle ne me quittât pas. Et cela eût mieux valu : elle aurait tenu mon petit ménage de garçon, rien ne nous eût jamais séparés.

« Mais je vous l'ai dit, elle avait sa fierté, elle voyait les nécessités de la vie : pour vivre avec ce que je gagnais, il fallait nous imposer des privations. Ma sœur entra dans un petit magasin, où elle ne gagna pas grand-chose, mais assez cependant pour alléger mes charges : elle travaillait avec ardeur. Ah ! comme nous étions fiers, le dimanche, d'aller nous promener, aussi gais que des amoureux ! Elle était jolie avec rien. Trop jolie, hélas ! Et trop confiante... C'est un enfer que Paris pour les jeunes filles... Mais, qu'avez-vous, monsieur ?

Harry n'avait pu retenir un sanglot.

— Rien, rien, ajouta-t-il. Continuez.

— Je remarquai, un jour, qu'elle était toute triste ; j'essayai vainement de connaître la cause de sa tristesse ; puis, chaque fois que je lui parlais de sa mélancolie, de ses yeux battus, de sa pâleur, elle se fâchait, m'assurant que rien n'était changé en elle... Et je ne soupçonnais même pas la vérité !... Ah ! j'aurais dû être plus clairvoyant alors, la surveiller sérieusement ; j'aurais peut-être découvert le misérable qui avait abusé de sa naïveté, de sa confiance...

— Et vous n'avez jamais découvert le nom de cet homme ? interrogea Harry avec un accent d'intérêt qui surprit Sandrac.

— Jamais, hélas ! Même à son lit de mort, ma sœur conserva son secret. Bientôt, hélas ! je m'aperçus que la malheureuse était enceinte : je n'eus pas le courage de lui adresser de reproches, je compris qu'elle était innocente. Pauvre chère sœur, elle n'était pas encore mère, et déjà son amant l'avait abandonnée...

— La lâche ! murmura Harry d'une voix imperceptible.

— Si je vous raconte ces détails, monsieur Labadié, poursuivit l'ancien caissier, c'est que votre oncle fut acharné contre moi : il convoitait ma place... Et je suis heureux de me justifier devant un des siens. Me justifier ! le mot est trop fort ! Rien ne saurait excuser un crime ; mais enfin le mien a été entouré de circonstances si atténuantes !... Je veux vous faire comprendre que je n'ai été criminel qu'une fois et que, jusqu'au jour où je le suis devenu, toute ma vie avait été celle d'un parfait honnête homme.

« Je reprends mon récit. Il fallait cacher la honte de ma sœur ; je ne pouvais plus la garder chez moi, où d'ailleurs elle aurait manqué des soins nécessaires. Je la plaçai dans une excellente pension, à Auteuil. Et c'est là qu'elle devint mère. Avant la naissance de son enfant...

— Un garçon ? interrompit Harry.

— Oui ! un garçon, un enfant superbe. Donc, avant sa naissance, je fis une dernière tentative pour connaître le nom du père ; ma sœur me supplia de ne plus lui en parler. Elle pleura longuement, et je n'osai pas insister. Le lendemain, l'enfant était né, la mère était folle de joie et de fierté ; et, comme je voulais envoyer l'enfant en nourrice, elle s'y opposa énergiquement : elle voulait le nourrir, être toute à lui. Dieu ne lui permit pas, deux jours après, une fièvre puerpérale l'enlevait. C'est

rageuse devant la mort, elle me fit sans trembler ses dernières recommandations ; elle me dit : « Tu ne maudiras pas le père de mon enfant, et tu n'en parleras jamais à ce pauvre petit être. Moi seule dois lui faire connaître celui qui l'abandonne, moi seule dois lui raconter l'histoire de ma faute... Je sais que tu élèveras mon fils comme s'il était à toi... » Ah ! je lui promis cela de grand cœur. « Enfin, ajouta-t-elle, quand il sera un homme, tu lui remettras ses papiers, ces lettres ; il jugera alors de ce qu'il devra faire.

« Elle mourut, et je demeurai seul sur la terre avec cet enfant que je considérais désormais comme mon fils. Cependant, par respect pour la mémoire de ma sœur, je ne parlai de lui à personne ; je le fis élever secrètement à la campagne, me disant que je ne marierais un jour, que j'épouserai sans doute quelque brave fille qui consentirait à être sa mère... Et je cherchais loyalement cette femme. Ma situation devenait assez belle chez M. Herbelin. Il m'avait confié sa caisse ; j'aurais pu faire un mariage avantageux ; mais une fille, appartenant à une famille bourgeoise, convenablement dotée, n'aurait jamais consenti à ce que j'attendais d'elle ; du moins je le croyais. Et je pensai bien faire en fixant mon choix sur une institutrice qui gagnait juste de quoi ne pas mourir de faim. Ce fut le malheur de ma vie. Cette misérable femme avait commencé par me promettre tout ce que je désirais ; elle avait poussé l'hypocrisie jusqu'à aller avec moi en province embrasser le cher petit. Puis, peu à peu, elle me démontra l'impossibilité de le prendre avec nous, de le traiter sur le même pied que les enfants que nous aurions ; elle parlait même des devoirs d'un père envers sa famille, elle invoquait le bon sens. Il fallait être bon, disait-elle, mais on n'avait pas le droit de sacrifier l'avenir... Et je me laissai prendre à toutes ces méchantes raisons, uniquement basées sur l'égoïsme. Je l'aimais follement, sottement...

« Hélas ! quelle abominable désillusion quand elle fut ma femme ! Ce qu'elle avait cherché en moi, c'était une situation, une vie facile, la possibilité de jouer à la grande dame. Toutes ces choses, je ne les ai bien comprises que plus tard. Elle me faisait accepter tout, calmait mes colères par un sourire, arrêtaient par une caresse, les reproches sur mes lèvres ; elle m'aveuglait, en un mot. Dans la journée, seul à mon bureau, je pouvais réfléchir, prendre des résolutions de me montrer plus ferme ; en quelques minutes, le soir, elle effaçait tout cela. J'étais un enfant, un fionet entre ses mains. Elle m'avait promis les joies de la famille, des enfants ; et elle se refusait à devenir mère. Quant à mon neveu, elle ne voulait plus entendre parler de lui et commençait à trouver qu'il nous coûtait trop cher... Le temps vint, bientôt, où je me trouvais dans l'impossibilité de satisfaire à tous les caprices de ma femme. Tant qu'il ne s'agit que de toilettes, de plaisirs, de fêtes, j'avais pu y suffire. Quand mes appointements étaient trop tôt mangés, je laissais, la nuit, des besognes supplémentaires ; il m'arrivait même de tenter, à la Bourse, quelques opérations qui réussissaient généralement ; j'étais entré dans la mauvaise voie. Ma femme fut prise enfin de la folle, ou, du moins, je crus qu'elle était prise de la folle des bœufs ; je ne soupçonnai même pas le piège abominable qu'on me tendait. Et pour offrir des diamants à cette malheureuse, je volai... Oui, je volai ! moi !... moi !... Je volai !...

L'ancien caissier se cacha le visage dans les mains, et pendant quelques minutes, les deux amis, assés émus que lui, l'entendirent sangloter. Puis, le visage encore couvert de larmes, il repartit :

— Comment ne devinais-je pas alors la vérité ? Il fallait être aveugle pour ne pas remarquer cette coïncidence insensée : le vol commis un soir ; et, le lendemain, l'examen de ma caisse demandé subitement par M. Herbelin, qui ne vérifiait habituellement mes livres que tous les semestres...

— Que voulez-vous dire ? Interrogea Jérôme tout inquiet.

— Ceci : c'est que j'ai été victime d'une abominable combinaison ! Imbécile ! Je gênais tout bonnement ma femme et son amant...

— Son amant ! balbutia Jérôme, qui pressentait la vérité.

— Eh ! oui, son amant, M. Herbelin...

— Êtes-vous bien sûr ?...

— Je n'y ai que trop réfléchi pendant ma longue captivité ; j'ai revu ma vie, je me suis rappelé une foule d'incidents qui ne peuvent me laisser aucun doute. Je gênais ma femme ; et, grâce à la complicité de M. Herbelin, elle s'est débarrassée de moi... Et c'est cette pen-

sée qui m'a le plus cruellement fait souffrir dans ma prison ! Et je n'eus plus de ses nouvelles qu'au moment où la loi du divorce lui permit d'élever entre nous une barrière infranchissable ! Elle prenait ses précautions pour être bien complètement débarrassée de moi le jour où l'on me rendrait la liberté. Franchement, messieurs, suis-je le misérable qu'on a dit ?

— Certes, s'écria Harry, vous étiez bien plus un malheureux qu'un coupable ! Et maintenant, je vais vous dire...

Jérôme interrompit vivement son ami.

— Attends encore !

Puis s'adressant à l'ancien caissier :

— Monsieur, votre histoire, nous a profondément émus. Et la Providence a si bien dirigé les choses que vous venez de la dire aux deux personnes qui peuvent vous être le plus utiles en ce monde, aux deux personnes qui sont le plus disposées à vous pardonner une heure d'oubli... Mais veuillez d'abord nous faire connaître vos intentions pour l'avenir ?

— Mes intentions ? Je suis seul juge, monsieur...

— Peut-être pas ; ne nourrissez-vous pas quelque projet de vengeance ?

— N'en aurais-je pas le droit ? répliqua Sandrac avec un terrante geste.

Puis, d'une voix grave :

— Je veux d'abord savoir ce qu'est devenu mon neveu, mon enfant, ce qu'on a fait pour lui ! Ma femme aurait-elle racheté son épouvantable conduite à mort égard en faveur de cet enfant qui doit être un homme aujourd'hui ?... Ou bien, l'a-t-elle abandonné ?...

III

PAUVRE MÈRE !

Cette fois, ce fut Harry qui répondit, en frissonnant :

— Il se pourrait, monsieur, que nous puissions bientôt vous renseigner à ce sujet...

— Vous sauriez ce que cet enfant est devenu ? interrogea le caissier avec une émotion inexprimable. Ah ! dites-moi bien vite qu'il a porté son nom mieux que moi, que c'est un honnête homme enfin !

— Si c'est celui que nous croyons, déclara Jérôme en souriant, vous aurez le droit d'être fier de lui.

— Merci, grand Dieu ! Mais, hélas ! s'il est tel que vous le dites, il rougira de moi, il me repoussera...

— Non, non, dit Harry, les larmes aux yeux. Mais que lui diriez-vous, si vous vous trouviez soudain en face de lui ?

— Je lui avouerais la vérité courageusement, j'implorerais de lui son pardon... Et, après lui avoir remis cette enveloppe qui contient les dernières volontés de sa mère, j'aurais la force de disparaître, pour ne pas gêner son avenir...

— Les dernières volontés de ma mère ! s'écria Harry en s'emparant brusquement de l'enveloppe. Ma pauvre mère !...

— Votre mère, monsieur ?...

— Ah ! mon oncle, vous qui, sans la fatalité, m'auriez servi de père, ne craignez pas de revoir votre enfant, car il vous aime et vous respecte autant que vous le méritez !

Et il se précipitait vers lui, les bras tendus.

— Vous !... Toi !... balbutiait le malheureux, n'osant pas lui rendre son étreinte. Toi !... toi !...

— Mais embrassez-moi donc, mon oncle. Vous m'avez retrouvé, vos malheurs sont finis !

Alors, l'ancien caissier, s'abandonnant à ce bonheur inespéré, serra follement son neveu contre lui, lui prodiguant les caresses les plus tendres, le remerciant surtout, et souriant et pleurant. Puis, tombant à genoux, les mains jointes :

— Mon Dieu ! soyez béni ! Vous avez eu pitié de moi !

Quand il se releva, Harry lui dit bien affectueusement :

— Pardonnez-moi de m'être montré si déliant tous d'abord vis-à-vis de vous ; mais quand vous saurez au milieu de quelle situation nous nous trouvons, vous comprendrez que nous étions forcés d'agir avec une extrême prudence.

— Ah ! cher enfant, est-ce à toi de parler de pardon ?... Comme tu es bon de m'aimer malgré tout ! Comme tu es bien tel que ta mère !

— Ma mère ! prononça Harry avec un divin sourire. Ma mère ! Je vais donc la connaître !

Et de grosses larmes tombèrent de ses yeux sur l'enveloppe. Jérôme ne pleurait pas lui, il voulait être fort contre les émotions ; mais, à chaque instant, il était forcé d'essuyer ses yeux qui avaient la sottise de produire des larmes. Soudain, tendant la main à Sandrac avec la plus gentille expression :

— Moi aussi, monsieur, je suis votre ami, parce que, votre neveu et moi, nous nous aimons comme deux frères.

— Merci, monsieur, dit le caissier, de plus en plus attendri ; votre bonie produit en moi une bienfaisante impression : ce matin encore, je me révoltais contre tout, contre la société, et il me semble que je deviens un autre homme...

— C'est qu'il faut, en effet, mon oncle, dit gravement Harry, que vous soyez plus calme, plus doux, que vous oubliiez vos projets de vengeance ou tout au moins que vous les différiez. Des deux personnes que vous auriez le droit de poursuivre de votre haine, il en est une que nous ne connaissons pas, votre femme...

— Elle l'avait donc bien abandonnée, la misérable !

— Quant à M. Herbelin, il faut lui pardonner...

— A lui ? fit Sandrac d'une voix sourde.

— Oui, à lui, en considération de sa femme et de sa charmante fille, que nous vénérons, que nous aimons profondément tous les deux... Jérôme va, d'ailleurs, vous raconter notre vie, et vous comprendrez pourquoi nous avons le droit d'exiger de vous ce pardon... Permettez-moi de vous quitter, j'ai hâte de m'enfermer avec les derniers souvenirs de ma mère...

— Va, va, cher et noble enfant. Mais, auparavant, ne me diras-tu pas toi-même, ce que tu es devenu après mon abominable malheur... comment tu as appris ce malheur... et qui s'occupa de toi ?

— Qui s'occupa de moi ? répondit Harry, avec un amer sourire. Personne ! L'Etat !... J'étais, vous vous en souvenez, dans une petite pension de province, où s'échouait ma vie, même mes vacances. Je n'étais habitué à ma solitude, je ne pleurais plus quand mes camarades me disaient : « Tu n'as donc ni papa ni maman, toi ? » Je m'imaginais parfois que ce devait être bien doux, les caresses d'une mère. J'y songeais la nuit, et je pleurais, mais seul... Les enfants sont souvent cruels ! Parmi mes camarades, il y avait des externes ; ces externes entendaient raconter, par leurs parents, les événements du jour et... Ah ! je me rappellerai à jamais la matinée maudite où l'un de ces externes m'appela... voleur !

— Mon Dieu ! murmura Sandrac en se cachant le visage dans ses mains.

— Et devant tous nos camarades assemblés, il me jeta à la face cette histoire, que ses parents avaient lue dans leur journal. J'étais violent ; mon camarade n'avait pas achevé son récit que je me précipitais sur lui comme un fou... Tous se réunirent contre moi ; je me défendis furieusement, j'en blessai plusieurs, aussi grièvement que me le permettaient mes poings de petit garçon. Je ne connus pas mon père, mais je dois avoir du sang de batailleur dans les veines... Le chef de l'institution en profita pour me chasser ; je compris plus tard qu'il avait été heureux d'avoir un prétexte pour se débarrasser d'un enfant gênant...

— Je l'avais pourtant si largement payé jusqu'alors !

— Sans doute, mon oncle ; mais personne n'était plus là pour le payer. Je me souviens qu'on ne me laissa pas repaître parmi mes camarades ; on me garda une huitaine de jours à l'infirmerie. Des démarches furent tentées par l'administration auprès de votre femme... ou du moins, de celle qui fut votre femme ; elles demeurèrent infructueuses ; votre femme se trouvait, m'assura-t-on, sans ressources. J'étais un enfant moralement abandonné ; l'Assistance publique me recueillit.

— L'infâme !... prononçait Sandrac en serrant les poings.

— Cela a mieux valu, mon oncle. Oui, mieux valait, pour moi, l'abandon complet ! Que serais-je devenu, élevé par une telle créature ? Si je fus sevré de toute affection, je ne trouvais, du moins, dans ma nouvelle situation, que des enseignements honnêtes. Je travaillais avec ardeur, on me poussait beaucoup ; j'entrai à l'École de Châlons, où j'eus le bonheur de connaître Jérôme Labadié. Maintenant Jérôme, toi qui sais le reste de ma vie aussi bien que moi, continue mon récit, tu dois comprendre mon impatience ! Adieu, mon oncle, à demain !

Harry embrassa son oncle avec une parfaite tendresse, dit adieu à Jérôme et se retira, tenant dans sa main crispée la mystérieuse enveloppe. Il avait une hâte folle de pouvoir, de connaître enfin les pensées

de sa mère. Et cependant, quand il fut dans sa chambre, il demeura longtemps immobile, les yeux fixés, hypnotisés, sur ce papier moisi, n'osant pas le déchirer. Il se mit à genoux, le front appuyé sur l'enveloppe.

Jusqu'alors il avait tout ignoré, de cette mère comme de son père. Ils étaient morts l'un et l'autre, c'est tout ce que son oncle lui avait dit quand il allait le voir en province. Il n'avait connu la vérité sur l'irrégularité de sa naissance que lorsque l'administration de l'Assistance publique lui avait remis son extrait de naissance... Né de père inconnu ! Sa mère, dans ses suprêmes instructions, allait-elle lui faire connaître ce père ?... Oh ! sa mère, il se la représentait bien, simple, bonne, douce, Que de fois, il s'était dit :

— Ce que j'ai en moi de bon, d'affectueux, me vient de ma mère.

Mais son esprit aventureux, son caractère jadis un peu trop violent, et qu'il n'avait dompté que sous l'influence de la mauvaise fortune, cela lui venait sûrement de son père. Ce père, qui était-il ? Pourquoi sa mère, même à son lit de mort, n'avait-elle voulu le révéler à son frère ?... Il se releva, prit l'enveloppe un peu brusquement. Le papier moisi, rongé par l'humidité, se déchira tout seul. Et Harry aperçut tout d'abord, au-dessus d'un petit paquet de lettres, réunies par un cordon qui se défilait de lui-même, une photographie à demi effacée : le portrait d'un lieutenant de cavalerie.

— Mon père ! murmura-t-il.

Et, d'un mouvement instinctif, il porta la photographie à ses lèvres.

— Mon père, répéta-t-il.

Puis, après un silence :

— Ma mère ! Mon père ! Que c'est donc bon de prononcer ces mots ! Que ce serait bon surtout de les avoir connus, d'avoir été bercés de leurs caresses !... Et se dire, grand Dieu, que leur amour, dont je suis le fruit, s'est terminé par une lâcheté, l'abandon de ma mère par mon père !... Il n'est pas possible que j'ai eu pour père un malhonnête homme. Et cependant, abandonner une femme, un enfant, n'est-ce pas l'action la plus misérable ?...

Il examina encore la photographie.

— Cet homme, dont j'ai reçu la vie, ne se doute peut-être même pas que j'existe... Il s'est peut-être marié, il a d'autres enfants ; et, si j'osais le retrouver, l'appeler mon père, ces enfants me chasseraient comme un intrus... Le visage de cet homme est bon, pourtant !

Il en étudiait les traits.

— Oui, il est bon : ses lèvres, son regard le disent ; mais il doit être léger : un de ces brillants officiers qui font autant de conquêtes durant la paix que durant la guerre ! Sa bonté ne peut être que superficielle... Mais ce visage ne m'est pas inconnu, j'ai vu cet homme ! s'écria-t-il soudain.

Puis, se calmant :

— Eh non ! Ce ne doit être qu'une coïncidence ; et, d'ailleurs tous les officiers ne se ressemblent-ils pas ?... Enfin, il y a près de trente ans que cette photographie a été faite ; que de changements peuvent se produire, en trente années, dans le visage d'un homme !

Et, cependant, il ne pouvait détacher ses yeux du portrait. Il s'attardait au souvenir de son père ; il avait peur aussi, en lisant la lettre de sa mère, d'y trouver une trop rigoureuse condamnation de l'homme dont le sang affluait, en ce moment, à son cœur.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, faites qu'en mourant, ma mère n'ait pas maudit mon père !

Et il prit une seconde enveloppe cachetée, sur laquelle étaient écrits ces mots :

Pour mon fils.

Il sourit avec attendrissement.

— Oui, parle-moi, mère chérie ; d'avance, je souscris à toutes tes volontés.

Il ouvrit délicatement l'enveloppe et en retira une feuille de papier jauni couverte d'une écriture pâle par le temps. Et deux larmes qui s'échappaient de ses yeux tombèrent sur les premiers mots :

« Mon enfant adoré,

« Mon fils... »

L'écriture était tremblée, irrégulière, bien que ces mots mal formés, quelques-uns presque effacés. Et cependant, Harry lut la lettre d'un seul trait, sans une hésitation, ne s'imaginant pas d'ailleurs qu'il lut une lettre, mais croyant que sa mère lui parlait.

« Mon fils, je sais que je vais mourir ; on essaye en vain de me donner de l'espoir. Je suis condamnée. Dans

un jour, dans quelques heures peut-être, je t'aurai quitté, toi que je n'ai que depuis quelques jours, toi pour qui j'aurais tant voulu vivre... J'ai eu un grand accès de colère quand j'ai su que je devais mourir ; mais maintenant, je suis résignée, je me soumetts à la volonté de Dieu. Et j'appelle à moi tout mon courage, pour te faire la confession de ma vie. J'ai été faible, comme le sont, hélas ! tant de femmes, je me suis laissée prendre aux mensonges d'un homme ; et tu n'étais pas encore au monde que cet homme m'avait abandonnée. Mais je t'en supplie, mon enfant, ne maudis jamais cet homme ; car malgré tous ses torts, je l'aime encore ; et je vous confondrai tous les deux, en mourant, dans une même pensée d'amour.

« Quand tu liras ces lignes, tu seras un homme, tu seras donc capable de me comprendre. Jusqu'à la majorité, mon frère, qui est ta bonté même, te servira de père. Il ne te donnera que des enseignements d'honneur, et le meilleur qu'il puisse te donner sera l'exemple de sa vie, toute de travail et de dévouement. Je suis donc tranquille sur ta jeunesse ; je ne m'inquiète que de l'époque où tu seras un homme, où les conseils d'une mère te manqueront. Peut-être alors, devant les difficultés qui accueilleront un enfant tel que toi à son entrée dans la vie, maudiras-tu la faiblesse de ta mère?... Figure-toi alors ce que peut être une jeune fille élevée sans mère ! Le dévouement de ton oncle pour moi a été sans limites ; mais il ne pouvait remplacer une mère.

« Quand je rencontrai ton père, j'étais sous de pénibles influences. Je travaillais dans une maison, dont les autres employées menaient une vilaine vie et dont le chef se croyait tous les droits sur ses employées. Contre toutes ces choses, j'étais forte, et malgré les moqueries dont j'étais sans cesse l'objet, je travaillais courageusement et savais me faire respecter. Mais tu dois comprendre combien la vie est noire dans de semblables conditions. J'aurais eu besoin d'être soutenue, de trouver chez mon frère de délicats encouragements. Il était accablé lui-même de besogne, d'ennuis ; et, naturellement un peu bourru, il n'aurait pas compris mes souffrances qui étaient toutes morales. Quand j'essayai de lui en parler timidement, il me répondit qu'il en était de même partout ; et puis, il me désapprouvait de travailler au dehors.

« — Reste chez nous, me disait-il, ma position grandit, je gagnerai largement pour nous deux.

« Je ne pouvais accepter un tel dévouement ; mon frère se marierait un jour, il n'avait pas le droit de me sacrifier sa vie, je devais conquérir mon indépendance et lui laisser sa liberté. Je continuai donc de souffrir, mais sans me plaindre. J'avais seulement un grand besoin d'expansion, de tendresse. Et cette tendresse, je la trouvais chez ton père, avec toute la délicatesse que donne une éducation supérieure. Je l'avais déjà connu, dans notre pays d'Auvergne, où tout le monde l'admirait comme un seigneur. Et l'admiration d'enfant que j'avais pour lui devint bien vite de l'amour quand je le rencontrai à Paris. Ce fut un hasard : il passait près de mon magasin, à l'heure où je le quittais ; mon frère, retenu à son bureau, n'était pas venu au-devant de moi... Il se contenta de me saluer ce jour-là, de me demander respectueusement de ses nouvelles.

« Le lendemain, il était encore là me demandant la permission de m'accompagner, et je ne sus pas résister ; il m'avait déjà conquise. Ah ! ce ne fut pas par de brillantes promesses qu'il se fit aimer de moi ; il n'eut pas besoin de déployer de grands artifices ; il n'eut qu'à se montrer bon, à toucher mon cœur, à me dire qu'il était heureux près de moi... A peine si nous parlions de l'avenir ; mais, quand je lui disais que je l'aimerais toujours, il souriait si gentiment en me répondant :

« — J'y compte bien ! »

« Je veux croire qu'il était sincère alors. Mais, hélas ! il m'oublia bien vite, quand son léger amour fut passé. Je compris trop tard son caractère. Il n'y avait pas six mois que je l'aimais qu'il avait une autre maîtresse. Je n'avais été qu'un amusement pour lui. Mais ne le maudis pas, mon enfant. C'est un homme au caractère léger, insouciant, capable de grands dévouements par enthousiasme, mais incapable d'aimer sérieusement. Ne le maudis pas parce que, malgré ma honte, je lui suis reconnaissante du bonheur qui m'est venu de lui ; c'est auprès de lui que j'ai passé les heures les plus douces de ma vie. Je ne sais pas ce que l'existence lui réserve ; mais, depuis que la mort m'a marquée, il me semble que j'ai la puissance de lire dans l'avenir, et je m'imagine que ton père sera malheureux à la fin de

sa vie, qu'il sera puni... Et je veux m'imaginer aussi que, si cela était, il trouverait en toi son soutien naturel, son défenseur... Oti, je vois cela, et je suis certaine que tu accompliras noblement ta tâche, sans une rancune, sans un reproche...

« Cher enfant,

« Je viens de me pencher sur ton berceau, je t'ai couvert de caresses Tu es beau comme la mère la plus ambitieuse rêverait son enfant. Je veux surtout que tu sois bon. Tu trouveras, avec ma lettre, toutes les lettres que j'ai reçues de ton père : il te sera facile de le rechercher et de te faire reconnaître de lui, si cela est nécessaire. S'il est heureux, si ma vision de mourante n'est qu'une folie, ne trouble pas sa vie, contente-toi de l'aimer en secret... Mais si Dieu a eu la suprême bonté de me montrer l'avenir, obéis-moi !

« Adieu... Ma vue se trouble... Ma main s'affaiblit... Comme je t'aurais aimé si j'avais vécu !... Je me penche encore sur ton berceau pour te caresser... Je mourrai ainsi... Mon cher fils !.

« JULIETTE SANDRAC. »

Harry, le visage baigné de larmes, baisa plusieurs fois cette lettre si simple et si touchante, toute de bonté et de pardon... Puis, en tremblant, il prit une des lettres de son père, chercha fiévreusement la signature.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il. Est-ce possible ? Il avait lu ce nom.

RENÉ DE MONTREUX

IV

LE SCANDALE

Si, pour tout bénéfice, M. Herbelin n'avait retiré qu'un furieux accès de jaunisse de la cour acharnée qu'il faisait à la vicomtesse de Granson, il s'était bien joliment vengé en fournissant, à la jalousie d'Ida, un aliment certain.

Depuis longtemps déjà, la vicomtesse sentait Henri de Mondoze se détacher d'elle ; elle ne s'en était pas inquiétée d'abord, attribuant à l'habitude, à la longueur de leur liaison, la froideur de son ami.

— Puisqu'il en est ainsi dans les meilleurs ménages, se disait-elle, je n'ai pas le droit de m'étonner que l'amitié remplace l'amour qui existait entre nous.

Et elle essayait d'être philosophe, mais vainement. Chez elle, l'amour existait plus fort que jamais. Elle maudissait le baron Kreizer de l'obliger à se mêler encore d'une intrigue ; elle aurait voulu seulement s'occuper de grosses affaires financières, pour augmenter sa fortune et la consacrer à Henri de Mondoze. Et, bientôt même, riches et puissants, ils passeraient leur vie à s'adorer, ou du moins elle passerait sa vie à l'adorer, et lui, consentirait à se laisser faire. Et elle envisageait l'avenir d'un œil très serein, lorsque M. Herbelin, avec la lourceur d'un oiseau qui tombe au milieu d'une toile d'araignée, vint lui révéler la liaison d'Henri de Mondoze et de Kett-Bell.

Avec l'emportement d'une jeune femme qui découvre soudain une abominable trahison, elle courut chez son Henri de Mondoze. Plus de ruse, plus de prudence, plus de finesse ! La jalousie avait complètement étouffé ses qualités de grande lutteuse. Et elle n'allait chez l'homme qu'elle aimait que pour lui faire une scène solennelle comme la première femme venue.

Avec un adversaire tel que Henri de Mondoze, elle était vaincue d'avance. Elle était à peine entrée chez lui, qu'à sa démarche, à son visage bouleversé, à ses yeux furibonds, il avait compris ce qui se passait.

Et il s'avança vers elle, gentiment, affectueusement, avec une bonne grâce, à laquelle elle n'était plus accoutumée.

— Qu'avez-vous donc, ma chère amie ?... Auriez-vous reçu quelque fâcheuse nouvelle du côté de votre mari ?

— Eh ! il s'agit bien de mon mari ! répondit-elle d'une voix sourde. Il s'agit de toi et de moi, de toi surtout, en te jouant de moi...

Et, comme Mondoze faisait l'étonné...

— Ah ! ne me joue pas de comédie, je ne m'y laisserai plus prendre : il y a déjà longtemps que je te soupçonnais ; et, comme toujours, je ne découvre la

chose que la dernière... Tout Paris parlait de les amoureux avec cette Ketty Bell, j'étais la seule à les ignorer...

— Ketty ! la petite Ketty ! fit Mondoze, sans se départir une seconde de son calme.

— N'essaie pas de me leurrer ! Je sais, mieux que personne, avec quelle habileté tu mens !

— Bien. Alors, je ne dirai rien. Tu as envie de me faire une scène : ne te gêne donc pas : mon domestique est un homme très discret qui ne se permet que rarement d'écouter aux portes. D'ailleurs, pour plus de précautions...

Il se levait et allait s'assurer qu'effectivement personne ne pouvait entendre les éclats de voix de la vicomtesse.

Devant cette raillerie, Ida éclata en sanglots. Et elle n'eut pas la force de résister quand Henri, la prenant affectueusement par la taille, l'obligea à s'asseoir auprès de lui, sur le divan. Et il ne dit plus une parole. La serrant tendrement, il essuya ses larmes avec de longs baisers. Et elle se laissait faire, alanguie tout à coup par cette démonstration d'amour, retrouvant son Henri d'autrefois, s'abandonnant à lui avec une joie insensée... Et quand, il prononça en souriant :

— C'est-il fini, ces bêtes de soupçons ?

Cette aventurière éhontée baissa confusément la tête, tellement toutes les femmes, même les plus fortes, sont égales devant l'amour. Henri parla alors de Ketty Bell, mais avec un mépris souverain : s'imaginer que lui s'abaissait jusqu'à aimer cette fille de rien !

— Mais le simple bon sens, ma chère Ma !...

— Ne m'as-tu pas dit un jour, combien tu la trouvais fraîche et jolie ?

— Pour la mission dont on la chargeait ? Sans doute, ma belle amie... Mais, pour moi ! En mettant les choses au pis, je comprendrais que tu m'aies soupçonné d'un caprice, d'une fantaisie : mais croire que j'aie pu aimer une... telle créature, quand tu m'aimes, toi !

— J'ai eu peur, Henri ! Et vois comme je suis faible devant toi !... C'est que je ne veux pas te perdre... Moi qui ai si bien caché notre liaison, je voudrais maintenant la crier à tout Paris ! Viens ! Il y aura un monde fou au Bois par ce bel après-midi ; je veux me montrer avec toi !

C'est alors que M. Herbelin avait pu voir la vicomtesse et Henri de Mondoze partir pour le Bois comme de jeunes amoureux. Il y avait gagné la jaunisse ; mais il avait été sérieusement guéri.

Quant à Ida, elle avait définitivement perdu sa bonne tranquillité. Malgré les démonstrations amoureuses d'Henri de Mondoze, malgré les soins dont il l'entourait maintenant, elle n'était plus rassurée. Elle était sans cesse torturée par cette cruelle pensée que l'âge la marquait impitoyablement et que la rivale qu'elle se supposait était dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Et, dominée par cette idée fixe, elle oubliait tout ce qui n'était pas son amour et sa jalousie.

Il fallut, pour la rendre un peu à elle-même, l'effroyable scandale qui éclata à cette époque et qui aboutit à la démission du chef de l'Etat... Des aventuriers découverts, des hommes politiques, des généraux compromis, d'infâmes marchés où la marchandise était la croix de la Légion d'honneur... Tous les Français se souvenaient, avec un insurmontable dégoût, de cette lamentable histoire. Et on doit comprendre aisément l'angoisse effroyable qu'éprouvèrent à cette époque, les nombreux aventuriers et aventurières qui avaient commis des actes semblables à ceux dont on accusait les hommes et les femmes qu'on venait de dénoncer à l'opinion publique. On en frappait quelques-uns !... Les autres se demandaient si leur tour n'allait pas venir aussi.

Ces négociations sourdes pour faire obtenir la croix à des industriels ou à des commerçants qui croyaient que l'honneur s'achète, personne n'en avait conduit davantage que la vicomtesse, puis tant de machinations honteuses pour obtenir des commandes de l'Etat, pour faire voter des lois où l'intérêt public était sacrifié, pour maquignonner des consciences !... La vicomtesse et son complice vécut, pendant quelques jours, sous l'empire d'une épouvantable terreur. La vicomtesse avait réalisé tous ses caprices pour fuir à la première alarme ; elle s'attendait, chaque jour, à se voir accusée, perdue...

Elle avait, dès le premier jour, envoyé une dépêche au baron Kretzer pour le rappeler de Saint-Etienne.

L'Allemand la raila sur ses craintes.

— Nous sommes bien trop puissants, lui affirma-t-il. Mais il avait besoin de se rassurer lui-même ; et il fut aussi effrayé que ses complices lorsqu'il vit le dévelop-

pement que prenait le scandale. De même que la vicomtesse oubliait, et son mari et sa jalousie, le baron oublia, pour quelques jours, sa vengeance, afin de défendre sa situation. Il ne voulait pas encore quitter la France ; et l'eût-il quittée, qu'il ne tenait pas à être compromis dans un scandale qui passionnait le monde entier... Comment parvint-il à faire le silence autour des intrigues auxquelles la vicomtesse, Mondoze et lui avaient été mêlés ? Combien de consciences dut-il encore acheter ? Quel prix lui fit-on payer une foule de lettres compromettantes ?... Il déploya beaucoup d'activité et dépensa des sommes folles... Mais enfin, il crut bientôt ne plus rien avoir à redouter, et il dit à Ida et à Mondoze :

— Attendez tranquillement la fin de l'orage.

Mais l'orage prenait de telles proportions que la vicomtesse et Henri de Mondoze vivaient encore dans la plus cruelle anxiété. Or, un matin, comme elle feuilletait un petit agenda, où elle inscrivait à l'avance ses rendez-vous, et qu'elle n'avait pas touché depuis une semaine, elle vit, à la date du jour précédent, une petite croix.

— Mon mari ! prononça-t-elle avec une soudaine angoisse.

Cette petite croix lui indiquait qu'à ce jour son mari devait sortir de prison. Elle l'avait oublié...

Au même instant, on annonça Henri de Mondoze.

— Tu arrives bien, lui dit-elle, dès qu'ils furent seuls.

— Mais qu'as-tu donc ?

Henri était pâle, fremblant.

— As-tu lu les journaux ? répondit-il, d'une voix frêle.

— Eh ! non, fit-elle avec emportement, pas encore ! je ne veux plus passer ma vie à lire un tas de feuilles, plus sottes les unes que les autres, pour trembler comme toi à la moindre allusion. En nous laissant absorber ainsi, nous oublions des choses autrement importantes : tu m'aurais pourtant bien promis de veiller à tout ce qui pourrait se passer hier...

— Hier ! Et pourquoi donc ?

— Tu ne te souviens peut-être pas que l'homme que nous avons le plus à redouter était encore hier matin sous les verrous, mais que, dans la journée, on lui a rendu sa liberté ? Tu devais si bien prendre tes dispositions pour qu'il ne nous gênât jamais, pour qu'il s'éloignât... ou qu'il disparût !...

— Il est bien question de ton mari, ma chère !... Oui, je te l'avoue, je l'ai oublié, comme toi d'ailleurs : quand on a à se défendre contre des tigres, on ne fait guère attention aux chiens hargneux...

— Les chiens enragés sont aussi dangereux que les bêtes féroces.

— Ma chère, dit Henri, en haussant les épaules, c'eût été une folie que de rien tenter, en ce moment, contre ton mari ! Mais lis, lis donc les journaux de ce matin !

Ida en prit un au hasard, et elle y eut à peine jeté les yeux qu'elle trembla tout autant que Mondoze ; quant à lui, il commençait à se dominer et disait :

— C'est la même note dans toutes les feuilles. On l'a évidemment remise à l'Agence Havas, d'où elle s'est répandue dans toute la presse.

Ida lisait à mi-voix :

« Un nouveau scandale. »

« Il paraît que le joli monde dont la justice essaye de démêler en ce moment les tripotages n'était pas seul à opérer dans le commerce des décorations et des poils-de-vin. On parle, à mots couverts, d'une association formée, dans le même but, par trois gros personnages : un de nos plus célèbres viveurs un baron d'outre-Rhin et une très jolie femme, dont les débuts dans la vie furent quelque peu extravagants, et qui est arrivée, par des moyens sur lesquels il n'est pas besoin d'insister, à une superbe situation de fortune. Nous pourrions, dès aujourd'hui donner les noms de ces trois estimables personnages ; nous préférons attendre que les Informations de la Justice aient confirmé les faits. »

— Mais la Justice ne s'est nullement occupée de nous ! s'écria Ida avec un mouvement de révolte.

— Ne vois-tu donc pas qu'on nous désigne aux Juges instructeurs ?

— Une vengeance ?

— Evidemment.

— Mon mari peut-être ?

— Ton mari ? Tu ne songes plus qu'à ton mari ! Est-ce que ce pauvre homme peut connaître ta liaison avec

mol ? Est-ce qu'il peut connaître le baron Kreizer ? Ce n'est pas de ce côté qu'il faut chercher...

- Il ne nous resterait qu'à fuir !
- Fuir, fuir ! ce serait avouer.
- Nous reviendrions plus tard.
- Notre situation serait impossible à Paris.
- Il faut nous concerter avec ce Kreizer, dit Ida.
- J'allais le le proposer, l'artons.

Quelques instants après, ils arrivaient chez le baron, qu'ils trouvèrent plongé dans la lecture de tous les journaux qui se publient à Paris.

— Je vois que vous avez les mêmes préoccupations que nous, lui dit Mondoze en lui serrant la main.

Le baron avait le visage bouleversé ; mais il donna assez promptement son émotion.

— Il est certain, dit-il en s'efforçant de sourire, que le coup est bien porté ; mais il ne faut pas s'en alarmer outre mesure. Nous sommes fort exactement désignés ; seulement, comme il n'existe plus une seule preuve de ce qu'on aurait à nous reprocher, laissons dire et rions.

— Je vous trouve bon, vous ! s'écria Ida avec emportement. Rions et laissons dire ! Vous souriez, n'est-ce pas, lorsqu'un magistrat s'introduit chez vous et saisira tous vos papiers ? Et vous continuerez de rire, lorsqu'il vous ordonnera de le suivre au Palais, d'où l'on vous enverra à Mazas ?... Mais vous ne savez donc pas que la justice parvient à tout découvrir quand elle le veut ?... Vous ne savez donc pas que, lorsqu'on est menacé d'avoir affaire à elle, on n'a qu'une ressource, si l'on se sent coupable, et que cette ressource c'est de fuir ?...

— Ma chère amie, répliqua le baron, redevenu complètement calme, je sais qu'en ce moment vous n'avez plus votre tête à vous, et qu'en admettant que nous courrions un danger, c'est vous qui, par votre imprudence, vos fantaisies, nous le faites courir !

— Moi ?

— Oui, vous ! Cette dénonciation, envoyée à tous les journaux, est une vengeance...

— M. de Montreux peut-être ? insinua Mondoze.

— Non ! déclara nettement le baron, je connais M. de Montreux ; c'est un homme qui combat au grand jour. Cette dénonciation, j'en jurerais, vient de M. Herbelin, ce M. Herbelin que vous deviez si bien tenir dans les filets de votre coquetterie et que vous avez découragé par pur caprice. Non seulement nous y avons perdu le meilleur moyen d'information que nous puissions rêver ; mais le bonhomme se venge, ou, du moins, essaie de se venger. J'y mettrai ordre. Rassurez-vous donc, madame, rassurez-vous, Mondoze, et occupons-nous d'autre chose. Et, premièrement, avez-vous découvert, mon cher Mondoze, dans quel but le comte de Montreux est venu à Paris ?

— Non, dit sèchement Henri.

— Je vous en avais cependant prié, hier, fit le baron d'un air dominant.

— Vous me permettez, insou à nouvel ordre, répliqua Henri de plus en plus sèchement, de songer à mes affaires et non aux vôtres.

— Certainement, dit à son tour la vicomtesse, nous n'avons pas besoin de courir à de nouveaux dangers pour servir uniquement votre vengeance ! Laissez donc la famille de Montreux, en ce moment...

Le baron se leva et toisa la vicomtesse et Henri avec un souverain mépris.

— Vraiment ! fit-il, vous osez encore vous révolter contre moi ? Je n'aime pourtant pas à montrer mes griffes ; tant pis pour vous si vous m'y forcez encore. Abandonner la famille de Montreux, au moment le plus favorable pour la frapper ! Croyez-vous donc que, pour vous éviter quelques angoisses, je vais lâcher ma proie ?...

— Vous avez déjà échoué, dit Mondoze.

— Parce que j'avais eu la faiblesse de subir la volonté d'un enfant ! Aujourd'hui, je n'écoute plus que moi ; et ma vengeance est bien sûre, peut-être moins raffinée que celle que rêvait mon fils, mais tout aussi terrible ! Et, comme j'ai besoin de vous deux, je vous prie de m'obéir... ainsi que vous avez toujours eu l'esprit de le faire. Vous, madame, vous allez tendre un de vos jolis pièges à M. Herbelin ; qu'il retombe sous votre domination ; j'ai besoin de ses bavardages. Mlle de Montreux est chez lui. Je pense qu'il est inutile que je vous en dise plus long ?... Quant à vous, monsieur de Mondoze, vous savez ce que j'attends de vous. Vos relations avec la famille de Montreux qui sont presque des relations de famille vous permettent d'aller chez le comte ; elles vous permettent surtout de faire bavarder le marquis. J'ai trop de confiance dans votre habileté pour douter

que vous ne parveniez promptement à savoir ce que le comte est venu faire à Paris. Je puis vous donner une indication : il s'est déjà rendu deux fois au ministère de la Guerre.

— Pour ses commandes, dit Mondoze, qui reculait malgré tout.

— Oui ; mais je veux savoir le genre de commandes qu'il a reçues. Je le veux !

Ida se levait et se dirigeait vers la porte, le visage contracté, les yeux mauvais. Le baron lui barra le passage.

— Pas de coups de tête, madame, pas de révolte contre moi ! Et surtout, n'allez pas dans un moment d'effolement, fuir Paris, parce que votre fuite me compromettrait sans vous sauver. Sachez bien que, si vous me résistiez, je vous poursuivrais de ma rancune en quelque ville du monde que vous fussiez allée chercher le repos ; je ne me contenterais pas de vous perdre de réputation, je vous livrerais à votre mari, qui est sorti hier de prison ; et, en lui fournissant les preuves de votre indignité con faite envers lui...

— Vous savez où est mon mari ?

— Est-ce que je ne sais pas tout ? Mais il ne me plaît pas de vous le révéler en ce moment.

Puis, se tournant vers Henri :

— Et vous, monsieur, faites bien ce que je vous ordonne ; car, si vous me forciez à me passer de votre concours, j'accomplirais ma vengeance sans vous ; mais, en quittant la France, j'expédierais au comte de Montreux la lettre que vous savez, qui est renfermée dans ce coffre-fort.

V

BANQUIER ANGLAIS

Le baron Kreizer et son fils passèrent la journée en vrais viveurs. Ida et Mondoze s'étaient à peine retirés que les deux Allemands, montant à cheval, se rendaient au Bois. L'après-midi, on put les voir à une vente de tableaux, où ils firent des achats, et, à quatre heures, leur victoria les reconduisit de nouveau au Bois de Boulogne. Ils semblaient heureux et ils riaient... Le soir, ils dînèrent plantureusement dans un restaurant à la mode. Ils terminèrent leur journée dans un théâtre de petites femmes.

Lorsqu'ils rentrèrent enfin chez eux, le baron, retombant à son allure sombre, demanda à son fils :

— N'as-tu rien remarqué ?

— Rien, mon père.

— Ni ce Labadié ?

— Pas plus que son inséparable Clifford.

— Moi non plus ; et j'ai bien inspecté tous les gens qui, de près ou de loin, semblaient s'intéresser à nous...

Et, après un moment d'hésitation :

— En tout cas, s'ils ont eu la sottise de nous espionner, notre conduite les aura pleinement rassurés ; nous avons bien l'air de prendre notre part de notre défaite et de ne songer qu'à jouir de notre fortune.

— C'est peut-être ce que nous aurions de mieux à faire, dit Max avec un amer sourire.

— Tu renoncerais à la vengeance ! s'écria le baron.

— Moi ! fit Max, moi renoncer à nous venger ! Certes non ! J'y renoncerais, si j'écoutais la voix de la sagesse ; mais il y a déjà longtemps que la passion, la haine ont étouffé en moi tout autre sentiment. Vengeons-nous ! Vengeons-nous bien, mon père, dussions-nous y périr...

— Non, non ! déclara le baron en ricanant ; je n'entends nullement exposer ma vie, mais je veux enfin me reposer.

— Vous ne craignez plus rien de ces scandales ?

— Rien.

— Même de cette dernière dénonciation ?

Le baron haussa les épaules :

— Je l'ai dit qu'elle venait évidemment de cet imbécile d'Herbelin ; je le tiendrai en respect avec le fantôme de Sandrac comme je tiens la vicomtesse elle-même...

— Mais, ce mari, vous ne le tenez pas encore...

— Sans doute, répliqua le baron avec un geste d'ennui. Au milieu des négociations assez difficiles que nécessitent ces maudits scandales, j'ai eu le tort de l'oublier, comme Mondoze et la vicomtesse d'ailleurs. Mais j'ai chargé un de mes hommes de le retrouver ; ce sera chose facile ; un pauvre diable, mourant évidemment de faim

Et le baron éclata de rire avec un peu de nervosité :
— C'est amusant de faire manœuvrer tous ces pantins français à sa guise. Allons ! Bonne nuit, Max.

Le lendemain, malgré l'assurance qu'il affectait, le baron n'ouvrit pas les journaux sans une certaine inquiétude, mais qui se dissipa promptement ; rien ne venait confirmer la note de la veille.

— C'est bien ce que je pensais, fit-il ; le bonhomme Herbertin aura voulu se venger par dépit amoureux ; mais il n'ira pas plus loin.

Puis il passa à son courrier. Il y trouva la lettre suivante d'Ida, qui ne portait d'ailleurs aucune signature et dont l'écriture était déguisée.

« Mon cher ami,

« Essayé hier repincer notre homme par lettre charmante. Pas encore de résultat. »

— Bon, bon ; il a honte de sa vilaine action ; mais il est trop amoureux pour refuser une aussi jolie proie.

Puis il lut la lettre suivante qui, pas plus que celle d'Ida, ne portait de signature et dont l'écriture était encore plus habilement déguisée :

« Mon cher baron,

« Comme appelé Paris par ministre guerre. Commandes mystérieuses. Peut-être fusils nouveau modèle en prévision prochaine guerre... »

— Je l'avais bien deviné ! s'écria le baron avec un accent de triomphe.

« En outre, négociations avec envoyé gouvernement russe, qui va changer modèle fusil toute armée. Affaire sur le point d'aboutir, grâce habileté ingénieur américain. »

— Eh ! mais, c'est à merveille, fit le baron : voilà de quoi occuper nos gens ! Une commande russe, cela exige un voyage en Russie... Sans compter le petit détour que ces messieurs devront faire en Angleterre...

Il se frottait les mains.

— Nous aurons le champ libre devant nous !

Il acheva la lecture de son courrier, écrivit quelques lettres, puis sonna.

— N'est-il venu personne me demander ce matin ?

— Pardon, monsieur ; il y a dans l'antichambre un Anglais qui n'a pas voulu donner sa carte, mais qui a assuré que monsieur le baron l'attendait.

— Bien, faites-le monter.

Quelques instants après, on introduisit dans le cabinet du baron un charmant petit Anglais, frais, rose, vêtu d'un complet gris sur lequel tranchait une cravate rouge. Les deux hommes attendirent que le domestique eût disparu avant de se saluer.

— Eh bien ! mon cher Corthey, demanda le baron en tendant la main à l'Anglais, avez-vous fait un bon voyage ?

— Excellent ! répondit l'Anglais avec un fort accent.

— Vous semblez d'ailleurs en parfaite santé ?

— Et je serais parfaitement heureux, monsieur le baron, si je foulais le bon sol de l'Angleterre au lieu de cette vilaine terre de France.

— Vous ne pouvez donc pas vous décider à aimer la France ? prononça le baron en souriant.

— Non. La France n'est pas assez hospitalière...

— Et elle n'a peut-être pas les mêmes idées que vous sur le bien et le mal ? fit ironiquement le baron.

— Oh ! pas du tout ! s'écria joyeusement l'Anglais. Et, si vous ne m'aviez écrit que ma présence à Paris vous était indispensable...

— Il s'agit en effet d'une affaire exceptionnellement difficile, dit le baron redevenant sérieux.

— Affaire de banque ?

— Appelez cela, si vous voulez, affaire de banque ; mais je crois que le comte de Montreux serait plutôt tenté de l'appeler affaire d'escroquerie.

Au nom du comte de Montreux, le visage de l'Anglais se ranfrognait.

— C'est sérieux, cela, dit-il. Je vous écoute, monsieur le baron.

— Il y a quelque temps, M. de Mondoze vous a remis, au milieu d'un lot de valeurs, celles qui ont été dérobées en chemin de fer au comte de Montreux.

— Et il m'a prié de les garder tout bonnement, sans rien faire pour les réaliser. Elles sont toujours à Londres...

— Cent cinquante mille francs environ ?

— Trois cent cinquante, monsieur le baron.

— Non ; cent cinquante mille seulement...

— Pardon ! fit l'Anglais avec un fin sourire ; il y a, parmi ces valeurs, une obligation de la Ville de Paris qui a fait des petits, le numéro 135.588 de l'emprunt de 1869 qui, au dernier tirage, a gagné un lot de deux cent mille francs, ce qui porte bien le total à trois cent cinquante mille francs...

Le baron eut un moment de stupéfaction ; puis :

— La chance nous favorise décidément ! Le moyen d'action sera encore plus puissant pour forcer le comte à quitter Paris. C'est ici, monsieur Corthey, que j'attends beaucoup de votre intelligence. Il faut que M. de Montreux aille à Londres chercher son argent... Vous allez donc vous rendre chez lui...

— Chez lui ! mais il me fera arrêter, balbutia Corthey.

— Pas du tout ; vous n'aurez qu'à lui demander sa parole de gentilhomme...

— Bien, dit l'Anglais.

— En vous y prenant habilement, vous n'avez rien à redouter de lui. Et qu'il aille lui-même en Angleterre ; je veux qu'il quitte Paris pour quelques jours. Une fois en Angleterre, vous le ferez braquer, le temps que je vous dirai. Enfin, pour bien l'engager, vous lui offrirez le remboursement total moyennant une commission de quarante à cinquante mille francs...

— Mais, monsieur le baron, c'est une affaire à gagner cent cinquante mille francs ?

— Vous ne perdrez rien ; c'est moi qui paierai la différence.

Corthey réfléchit un peu, puis :

— C'est entendu ; je vais essayer.. Quand dois-je me présenter chez M. de Montreux ?

— Aujourd'hui même. Voici son adresse.

— Bien, dit l'Anglais en prenant note de l'adresse. Et quand M. de Montreux devra-t-il partir pour l'Angleterre ?

— Dans un ou deux jours. Demain si possible.

Corthey se leva.

— Adieu, monsieur le baron ; comptez sur moi ; mais, la mission est dangereuse, je compte sur votre générosité.

Le baron eut un geste de grand seigneur et l'Anglais se retira.

Une demi-heure plus tard, M. Arthur Corthey, de la célèbre maison Arthur Corthey and Co, se présentait audacieusement au domicile du général de Montreux, chez qui son frère, le comte de Montreux, s'était installé pour le temps de son séjour à Paris.

Le comte était en train de travailler avec Harry Clifford. Bernard les interrompit, pour leur annoncer qu'un inconnu demandait à parler au comte.

— Vous a-t-il remis sa carte ?

— Non, monsieur le comte.

— Qu'il vous dise de quoi il s'agit ; je n'ai pas de temps à perdre ce matin.

Bernard, laissant la porte entrouverte, retourna auprès de l'Anglais ; et le comte put entendre la voix de Corthey :

— Il s'agit de quelque chose de grave et de pressé.

Harry dit doucement :

— Il ne faut rien négliger en ce moment ; recevez donc cet individu...

— Faites entrer, cria le comte.

Bernard introduisit Corthey, qui salua les deux hommes avec beaucoup d'aisance, puis dit :

— Je désirerais vous parler en secret, monsieur le comte.

M. de Montreux fronça les sourcils.

— Je me retire, dit Harry.

Mais une fois hors de la pièce qui servait de cabinet au comte, il demetra l'oreille collée contre la porte.

— Parlez-vous l'anglais ? interrogea aussitôt Corthey.

— Oui.

— C'est que la langue française ne m'est pas très familière...

— Parlez donc anglais, monsieur.

Corthey se disait qu'il était peu probable que d'autres personnes que le comte entendissent l'anglais dans cette maison ; c'était une bonne précaution contre les indiscrets.



— J'ai encore autre chose à vous demander, monsieur le comte : votre parole...

— Veuillez d'abord me faire connaître qui vous êtes ?

— Non, dit flegmatiquement Corthey, pas avant que vous m'avez donné votre parole que ce qui va se passer entre nous demeurera absolument secret.

— Je n'accepte pas de conditions de gens inconnus.

— Soit, monsieur le comte, gardez votre orgueil, je garde mon secret.

Et Corthey faisait mine de partir.

— Votre secret ? prononça le comte, aussitôt intrigué.

— Oui, dit Corthey, se rasseyant ; un secret qui vous intéresse prodigieusement... Je vous dirai tout à l'heure au sujet de qui ou de quoi ; mais procédons par ordre : votre parole ?

— Que redoutez-vous donc de moi ?

— Un de ces accès d'impatience, dont vous êtes, dit-on, coutumier, monsieur le comte. Vous pourriez me rendre responsable de choses... commises par d'autres...

— Et si je vous en rendais, dès maintenant, responsable ? Si je vous faisais arrêter ?

— Là ! dit l'Anglais, voyez comme j'ai raison de prendre mes précautions !

Et, avec un sourire béat :

— Si vous me faisiez arrêter, mon cher monsieur, vous seriez vraiment bien avancé ! Personne à Paris ne sait qui je suis, et je donnerais d'ailleurs exactement mon état civil que cela n'éclaircirait, en rien ma situation. Et de quoi, grand Dieu, m'accuseriez-vous ? D'avoir voulu vous rendre service ?... Et qui serait volé dans tout cela ? Vous, monsieur ; car je ferais comme vous, je montrerais ma rancune et mon mauvais caractère : je garderais mon secret !

* Le comte était obligé de s'incliner.

— Soit, dit-il, vous avez ma parole.

— Voici donc la chose. Il y a quelques mois, vous voyagez, la nuit, de Paris à Saint-Etienne ; et vous aviez commis l'imprudence d'emporter sur vous une grosse somme : cent mille francs en billets de banque et cent cinquante mille francs en valeurs...

— Vous avez donc participé à ce vol ? interrogea le comte avec mépris.

— Oh ! prononça l'Anglais, avec autant de mépris que le comte, vous me confondriez avec des voleurs ? Oh ! monsieur le comte ! J'ignore même par qui cette somme vous fut dérobée.

— C'est pourtant ce que je tiendrais le plus à savoir.

— J'ignore, j'ignore ! répéta l'Anglais avec netteté ; je ne m'occupe, moi, que de la question financière.

— Je comprends : la somme vous a été remise pour la négocier ?

— Les valeurs seulement...

— Cent cinquante mille francs ! Eh bien, monsieur le coquin, s'écria le comte en se levant, je devine ce que vous venez me proposer. Je vous ai donné ma parole que vous seriez en sûreté chez moi ; allez-vous-en, et bien vite ; demain, si vous étiez encore à Paris, je vous ferais arrêter sans pitié. Quant à entrer en transaction avec vous, ce que vous venez évidemment me proposer, je n'y consentirai jamais. Lorsqu'on porte mon nom, on ne s'abaisse pas jusqu'à traiter avec des bandits... Allons, sortez !

L'Anglais n'avait pas bronché.

— Encore un mot, monsieur le comte : il y a une petite complication à laquelle vous ne pouvez songer et qui va peut-être vous faire changer d'avis : je porte toujours la chance aux valeurs qui me sont confiées ; et l'une des vôtres a fait des petits... Ah ! ah ! voilà qui vous donne à réfléchir ! Le numéro 195.588, obligation 1869, Ville de Paris... Vous n'avez pas consulté la dernière liste de tirage ?

Le comte ne répondit pas ; sa colère s'apaisait un peu.

— Un bien ! ajouta Corthey, ladite obligation a gagné un lot de deux cent mille francs.

En ce moment, Harry Clifford frappa à la porte et entra brusquement.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il au comte ; je suis forcé de vous déranger pour prendre une lettre qui me manque.

En disant ces mots, il se pencha sur la table du comte et cherchait au milieu des papiers. L'excuse semblait si naturelle que Corthey s'y laissa prendre aussi bien que le comte ; et ce dernier fut tout surpris lorsque son ingénieur lui dit d'une voix à peine perceptible :

— Calmez-vous, de grâce ! Et acceptez.

Puis il sortit, en saluant très correctement l'Anglais.

— Eh bien ! reprit celui-ci, dès qu'il fut seul avec le comte, puis-je maintenant continuer mes offres sans que vous vous abandonniez à de nouveaux accès de fureur ?

— Parlez, monsieur.

— Le chiffre total, à vous appartenant, des valeurs qui sont déposées dans ma caisse, s'élève donc à trois cent cinquante mille francs, chiffre respectable et qui mérite bien qu'on lui sacrifie un peu d'orgueil ; n'est-ce pas, monsieur de Montreux ?

Pour toute réponse, le comte haussa les épaules.

— Vous ne devez pas ignorer, monsieur le comte, que la loi anglaise ne punit pas les vols commis à l'étranger ; vous ne pourriez, par suite, exercer aucune action contre moi. D'un autre côté, comme vous avez fait opposition sur ces valeurs, la négociation en est pleine de périls...

— Impossible, monsieur ! Et, dans cinq ans, je rentrerai dans mes fonds ; on me donnera de nouvelles valeurs...

— C'est bien long, cinq ans, quand il suffirait d'un léger sacrifice pour avoir son argent tout de suite !

— Qu'entendez-vous par un léger sacrifice ?

— Je serai raisonnable ; il me déplairait d'écorcher un galant homme comme vous : nous fixerons ma commission à cinquante mille francs.

— C'est bien, dit le comte, pressé d'en finir ; je vous enverrai à Londres une personne chargée de mes pouvoirs ; car c'est bien à Londres, n'est-ce pas, que cette estimable négociation doit se terminer ?

— Oui, monsieur ; vous ne me supposez pas assez naïf pour avoir apporté vos valeurs à Paris. Seulement, c'est avec vous, vous seul, que j'entends négocier.

— Puisque les conditions sont arrêtées !

— Cela ne me suffit pas ; j'ai confiance en vous, mais en vous seul. Je suis forcé de me défier ; on m'envoie quelquefois des agents de la police française qui me causent toute sorte d'ennuis, qui font parler de moi dans les journaux anglais ; cela est nuisible à ma réputation...

— Mais je ne vous enverrai personne de la police.

— N'importe ! je vous le répète, je ne terminerai l'affaire qu'avec vous : toute autre personne, qui viendrait me trouver en votre lieu et place, se heurterait chez moi à un refus absolu... Veuillez noter mon adresse : Arthur Corthey and Co, Austin Friars, une petite rue de la Cité ; je vous y attendrai dans deux jours... Enchanté, monsieur le comte, d'avoir fait votre connaissance, enchanté... Et n'oubliez pas que j'ai votre parole de gentilhomme !

VI

UNE BONNE NOUVELLE

Arthur Corthey de la maison Arthur Corthey and Co, s'était à peine retiré que Harry Clifford pénétrait de nouveau dans le cabinet du comte et se dirigeait vivement vers la table.

— Permettez-moi, dit-il.

Et il regarda le nom et l'adresse que M. de Montreux avait écrite sous la dictée de l'Anglais.

— Arthur Corthey... c'est bien le nom, fit-il à mi-voix, et la rue : Austin Friars, dans la Cité... Ces bandits ne se doutent pas de l'imprudence qu'ils viennent de commettre !

— Oui, ce sont de fameux bandits, dit le comte. En quel temps vivons-nous, grand Dieu ! qu'un honnête homme en soit amené à traiter d'égal à égal avec des coquins !

Mais, tout en s'abandonnant à son indignation, le comte éprouvait une naïve satisfaction.

— La chance nous revient, Harry ; cette obligation qui sort à un tirage ! La bonne fortune nous sourit enfin... Je crois que c'est vous qui l'aurez amenée dans ma maison ! Mais, quelle vilaine mine me faites-vous ? Vous êtes tout pâle ! vous tremblez...

— C'est que je suis assez vivement ému, monsieur, le comte, je vous l'avoue.

— D'une bonne émotion, j'espère ?

— Oui, car cet Anglais vient de me fournir très imprudemment une des preuves de ce que je me suis promis de vous démontrer... Mais permettez-moi de ne pas vous en parler plus longuement ce matin.

— Je parierais qu'il faut que vous vous concertiez avec votre ami Jérôme ? fit le comte un peu narquois.

— En effet, dit Harry en souriant.

— Soit, mon ami, prononça le comte d'un ton de bon-humeur ; mais vous devenez de plus en plus mystérieux... Je m'incline, d'ailleurs : vous m'avez donné trop de preuves de votre dévouement pour que je n'accepte pas, les yeux fermés, tout ce que vous faites.

Il tendit la main à Harry, puis reprit :

— Mais je ne vous avais jamais vu ainsi : vous avez habituellement un flegme imperturbable ; il vous arrive même d'être glacial... Et, ce matin, il me semble que vous n'êtes plus le même homme ; vous étiez tout aussi pâle, aussi tremblant, avant la visite de ce gredin qu'après son départ. Je l'ai remarqué quand vous êtes arrivé ; je n'ai voulu vous en rien dire, parce que Bernard tournait autour de nous ; puis nous nous sommes mis à la besogne... Mais que vous est-il advenu depuis que je vous ai vu ? Plus je vous examine, plus je vous trouve changé ; et je jurerais que vous avez pleuré : ne puis-je connaître les causes de votre chagrin ?

Harry s'attendait si peu à cette question qu'il se troubla, et deux grosses larmes jaillirent de ses yeux.

— Bon ! voilà que vous pleurez encore. Est-ce toujours d'une bonne émotion ?

— Ah ! cela oui, dit Harry en se remettant.

— Mais je parie que vous ne pouvez m'en confier le secret ?

— Pas encore.

— Enfin, quand sortirons-nous de tous ces mystères ?

— Bientôt peut-être.

— Je ne vous demande donc plus rien.

Le comte se mit alors à chercher dans le bulletin des tirages financiers.

— Il faut que je m'assure que ce gredin ne m'a pas trompé.

Au bout d'un instant, il s'écriait :

— Mais non !... Voilà bien le tirage ; il y a une dizaine de jours, le numéro 195.588 a gagné deux cent mille francs. Cette petite somme de trois cent mille francs tombe joliment à propos ; elle va nous permettre, tout d'abord, d'alléger les sacrifices que votre ami Jérôme s'imposait pour moi...

— Il était réellement très heureux de les faire, monsieur.

— Oui, mais n'oublions pas que, pour cela, il était forcé de retirer une partie de ses capitaux de l'usine de Grenelle, ce qui ne pouvait plaire à mon vieil ami Herbellin... Une chose me gêne, pourtant, ce voyage que je vais être obligé d'accomplir à Londres, tandis que vous-même devrez partir pour la Russie...

Puis, avec un accent d'enthousiasme :

— Quel succès, mon cher Harry, si l'on vous confiait la fabrication de ces fusils pour l'armée russe, pour nos alliés !

— Mais il semble que l'affaire peut être considérée comme conclue, dit simplement Harry.

— J'ai eu tant de déceptions, depuis un an, que j'ai encore peur de la mauvaise fortune.

Et le comte ajouta en souriant :

— Il est vrai que vous n'êtes pas encore avec moi...

— Et que vous étiez indignement trompé par une association de bandits.

— Mais, dit M. de Montreux, nous n'entendons plus parler de la famille Kreizer ; le baron et son fils semblent avoir pris leur parti de leur échec, et je me demande parfois si vous ne les avez pas injustement soupçonnés : les apparences peuvent être si trompeuses !

— Prenez garde, monsieur le comte, que leur haine ne se manifeste bientôt par autre chose que par des apparences !

Le comte allait répondre, lorsque le général entra dans le cabinet. Il était encore en costume de cheval, le stick à la main, et toujours joyeux, la figure éclatante de santé. Il ne salua pas son frère ; il marcha droit à Harry.

— Bonjour, vous, et dites-moi merci ; car je viens de prendre crânement votre défense. Sacrebleu, je me suis emporté comme si j'étais encore sous-lieutenant !

En voyant le général, Harry était devenu blême, et il avait dû s'appuyer sur un meuble. Sa poitrine battait à grands coups, un frisson des pieds à la tête, et il murmurait en lui-même :

— Mon père !

Le général était bien trop emporté dans son récit pour remarquer l'émotion du jeune homme.

— Oui, ce matin, je retournais de ma promenade

au Bois, quand je rencontre une bande d'amis, de vieux camarades qui me forcent à refaire ma promenade avec eux. Et comme nous étions tous de vieilles colottes de peau, à part Mondoze, qui était là aussi, on parle naturellement de l'armée. Et, quand on parle de l'armée, il faut bien parler des armes, des fusils, des canons ; on me reconnaît généralement une certaine compétence là-dessus, parce que mon frère en fabrique. Mais ne voilà-t-il pas que, aujourd'hui, ils me font tous des grimaces et me disent que le ministre a peut-être commis une imprudence en confiant une commande à mon frère?...

— Tu as donc parlé de cette chose qui devait demeurer si secrète ? fit le comte d'un ton sévère.

— Eh ! mon cher, à Paris, c'est devenu le secret de Polichinelle ; il y a deux jours que Mondoze en causait avec moi, sans que je sache d'ailleurs où il avait appris la chose ; au cercle probablement ! — Bref, tu penses si je me rebiffe ? Une imprudence ? Et pourquoi ? — Parce que ton usine est dirigée par un ingénieur étranger, me répond-on, un homme à qui l'on a confié les secrets de notre armement et qui pourrait les porter ailleurs?...

— On a osé dire cela ? s'écria Harry en se redressant.

— Morbleu ! On ne l'a pas dit deux fois. « Mais, leur ai-je répliqué, c'est la loyauté, l'honneur même que ce Harry Clifford ! Et il vaut mieux que vous tous ! » Et puis, je leur en ai dit bien d'autres, car j'ai dit tout ce que je pensais de vous, jeune homme ; je ne le répéterai pas, pour ne pas blesser votre modestie... Et, sacrebleu ! je les ai forcés à reconnaître leurs torts... Sans cela, je les provoquais !

— Bien, frère, bien ! dit le comte.

D'une voix étranglée, Harry légaya :

— Merci, général, merci ! Je sais que vous avez la bonté de m'aimer, et je vous en suis bien reconnaissant.

Il faisait des efforts surhumains pour ne pas pleurer.

— Si je vous aime, morbleu ! Diantre, oui ! Et ça me fait plaisir de vous le dire. Je vous aime depuis le premier jour où je vous ai vu ; je l'ai dit alors à mon frère : « Il me convient ce garçon-là ! » Et puis, à Houlgate, j'ai appris à vous bien connaître... Et puis, quand vous avez inventé ces machines, auxquelles je n'entends pas grand'chose, mais qui fabriquent si bien nos jolis fusils, ah ! je me suis mis à être fier de vous ! Et quand on a osé suspecter votre loyauté, Dieu de Dieu ! il m'a semblé qu'on insultait un des miens !

— C'est qu'il mérite bien d'être un des nôtres, dit le comte en tendant la main à Harry.

Puis le jeune homme, tout attendri, prit les deux mains du général et les serra longuement. Et, mentalement, il disait :

— Ma bonne mère, tes vœux sont exaucés...

Et, d'une voix tremblante :

— Croyez, monsieur, que ce n'est pas un ingrat que vous honorez de votre affection.

— Ah ! pas d'attendrissement, s'écria le général en éclatant de rire ; ça gêne ma digestion, et je meurs de faim, Bernard, Bernard, ce déjeuner !

Bernard parut.

— Mais mon général est servi.

— Allons ! à table ! dit le général dont la joie n'avait plus de bornes. Et tu nous donneras du champagne.

Et, en s'asseyant, il disait :

— Je suis vexé, tout de même, qu'ils m'aient fait des excuses ; cela m'aurait rudement ragaillardisé de m'aligner !

Comment garder rancune de ses légèretés à ce grand enfant qui, malgré ses cheveux blancs, avait conservé les enthousiasmes de la jeunesse et aussi son insouciance, hélas ! Il avait toujours son appétit de vingt ans, et en dévorant il faisait honte à son frère et à Harry ce ne pas lui tenir tête. Lorsqu'il était ainsi, si gai, si enjoué, son frère oubliait, aussi facilement que lui, les ennuis qu'il lui devait. Quant à Harry, il dominait à grand-peine le trouble qui l'agitait ; et c'était pour lui une joie infinie que de se dire :

— Mon père !... C'est mon père... qui m'aime... qui me défend...

Cependant, le comte racontait à son frère la visite d'Arthur Corthey et terminait son récit par ces mots :

— J'avais songé à l'envoyer à Londres à ma place.

— Ma foi non ! s'écria le général ; je ne veux plus

me charger de toucher de l'argent, ça ne me réussit pas assez.

Aussitôt après leur repas, le général, qui était décédément dans une journée d'effusion, demanda :

— Est-ce qu'on ne va pas au Ranelagh ? Il me tarde d'embrasser ma nièce !

Ce n'est pas sans une seconde opposition que le comte avait consenti à confier de nouveau sa fille à Mme Herbelin ; mais Hélène avait eu la finesse de lui adresser sa requête en présence de Harry, pendant leur voyage de Saint-Etienne à Paris.

— Mon père, avait-elle dit, vous allez être absorbé par vos affaires, peut-être par de nouveaux voyages ; je serais un embarras pour vous. Pourquoi ne me confieriez-vous pas, comme autrefois, à notre vieille amie, à ma « petite maman » ? Puisque vous ne pourrez pas être sans cesse avec moi, je ne me sentirai en sûreté qu'à l'abri d'elle.

Harry, indifférent en apparence à ce que disait la jeune fille, fixait un regard nigri sur le comte. M. de Montreux n'avait pas osé refuser. Et c'est ainsi qu'Hélène avait, depuis deux jours, retrouvé le calme et le bonheur dans la villa du Ranelagh.

Suzanne était au comble de la joie : non seulement elle possédait son amie, sa petite sœur, mais elle était en train, ou du moins se croyait en train de reconquérir définitivement son père sur... Elle ne s'avouait pas sur quoi ou sur qui elle était en train de le reconquérir, parce qu'il y a des choses que les jeunes filles bien élevées ne sauraient connaître... Ce qu'il y avait de bien certain, c'est que, depuis son rétablissement, M. Herbelin menait une vie exemplaire. Il n'avait pas passé une soirée hors de chez lui, et il avait de la musique classique, que sa Suzette avait, d'ailleurs, l'habileté de mélanger de florissans d'opérette. Mlle Herbelin ne comprenait pas que, dans ces conditions, sa mère se montrât parfois soucieuse et elle lui disait :

— Maintenant que rien ne manque à notre bonheur, je ne veux voir aucun nuage sur ton front.

Mme Herbelin chassait bien vite ses idées noires et souriait à sa fille. Et si, de nouveau, son visage s'assombrissait et que sa fille lui en fit la remarque, elle lui répondait :

— Je suis jalouse : tu es toute à Hélène !

C'est qu'elle a été malheureuse ; il lui faut le double d'affection.

Elle ne quittait pas son amie une seconde et avait voulu qu'elle partageât sa chambre. Et la nuit, Mme Herbelin les entendait longtemps bavarder. Et si elle faisait un peu l'indiscrette, elle entendait sans cesse les noms de Harry Clifford et de Jérôme Labadié. On les entendait aussi très souvent dans la journée. Et, au moment où le comte, son frère et Harry se rendaient au Ranelagh, Suzette faisait connaître son opinion sur les deux amis.

— M. Clifford, disait-elle, c'est le Prince Charmant, et M. Labadié, c'est l'amoureux comique.

— Il est donc amoureux ? demandait Mme Herbelin.

— Mais je n'en sais rien, maman, répondait la jeune fille en rougissant. Et puis, un amoureux comique, ce n'est jamais amoureux pour de bon ; ça ne compte pas.

— Soit, dit M. Herbelin ; mais traiter en personnage de légèreté un homme aussi grave que M. Clifford ! Tu n'as pas le sens commun...

— Mais, papa, c'est un Prince Charmant fin de siècle ! N'est-il pas entouré de mystère ? N'accomplit-il pas des choses extraordinaires ? Est-ce qu'on ne le voit pas toujours surgir pour défendre le bon droit dans les circonstances les plus dangereuses ? Enfin, demandez à Hélène !

— Je sais seulement, dit Hélène d'une voix tremblante, qu'il a rendu les plus grands services à notre famille et que mon père et moi avons pour lui la plus vive reconnaissance.

— Et moi, dit M. Herbelin, avec un semblant de mauvais humour, je suis que j'ai à me plaindre de lui, comme M. de Montreux d'ailleurs. Nous devons exploiter ensemble une superbe invention du Prince Charmant, je lui avais ouvert mon usine... Et je n'ai rien eu du tout ! Mon bon ami le comte m'a souillé le bel ingénieur que j'avais découvert...

— Voici ces messieurs, dit Suzanne ; adressez-leur vos plaintes, papa !

Le comte, le général et Harry traversaient le jardin.

— Répondez à mon père, monsieur, dit gentiment Su-

zanne à Harry, en le saluant, il vous accuse d'ingratitude.

— Il a raison, répondit Harry, qui comprenait le reproche de l'industriel.

— J'ai agi comme un égoïste, dit à son tour le comte, en serrant la main à Herbelin ; mais il le fallait.

— Soyez tranquille, dit Harry à Herbelin, nous vous revaudrons cela avant longtemps.

— Seulement, ajouta le comte, en nous faisant adresser des reproches par la fille, tu nous enlèves le plaisir de la surprise. Je suis sur le point d'exécuter une importante commande pour la Russie, nous l'en réservons la moitié. Je dis : « nous », car je ne sais plus séparer M. Clifford de ce que je fais.

Herbelin remercia son ami.

— Je n'attendais pas moins de toi, dit-il ; mais il me fallait bien cela au moment où tu m'enlèves Labadié...

— On nous enlève M. Labadié ? interrogea Suzanne avec une sévère moue.

— Ou tout au moins ses capitaux, répliqua Herbelin.

— Rassure-toi, dit le comte ; tu n'auras pas besoin de faire de trop gros sacrifices : mes voleurs veulent bien me rembourser.

Il raconta alors l'étrange visite qu'il avait reçue le matin.

— Et me voilà obligé de passer quelques jours en Angleterre, dit-il en terminant.

— Mais vous n'allez pas vous enlever Hélène ? s'écria Suzanne en se plaçant devant son amie.

— Non, si vous me promettez de bien veiller sur elle.

— Je vous le promets ! déclara Suzanne avec une gravité impayable.

Hélène alla vers son père et fixant sur lui un regard plein de tendresse :

— Père, je serai toujours heureuse de vous obéir. Voulez-vous que je vous accompagne ? Vous nous avez dit hier que M. Harry serait sans doute obligé d'aller en Russie ; si vous faisiez seul ce voyage d'Angleterre, je serais inquiète.

— Non, chère enfant, dit le comte, soudainement attendri. Demeure avec ces bonnes amies.

VII

UN ENNEMI DÉMASQUÉ

Le comte et Harry se seraient facilement oubliés au Ranelagh ; le général dut leur rappeler qu'on les attendait au ministère de la Guerre, ou du moins qu'on y attendait M. de Montreux ; le comte, dans ses négociations officielles, avait la prudence de ne pas parler de Harry, à cause de sa nationalité ; et, si le ministre n'ignorait pas ce détail, il avait la bonté de fermer les yeux.

— Vous m'accompagnez, n'est-ce pas ? demanda M. de Montreux à son ingénieur. En sortant du ministère, nous avons un rendez-vous avec le délégué du gouvernement russe, qui, lui, tient certainement plus à vous qu'à moi.

— Je vous suis, dit Harry avec une nuance de regret. Quelques instants après, ils arrivaient devant le ministère de la Guerre. Au moment où le comte descendait de voiture, Harry lui dit :

— Voulez-vous, à la fin de la journée, passer quelques instants chez mon ami Jérôme ?

— Avec plaisir ; mais ne devons-nous pas dîner ensemble, ce soir, au cercle de mon frère ?

— C'est que Jérôme vous montrera, chez lui, des choses qui vous intéresseront très vivement et qu'il ne pourrait certainement pas vous apporter au cercle.

— Soit ! fit le comte en souriant ; c'est le mystère qui continue ?

— Non, mais qui va commencer à s'éclaircir.

Lorsque le comte sortit du ministère, il était enchanté ; le ministre venait de le féliciter sur la parfaite fabrication de ses armes et de lui parler de nouvelles fabriques, soit de fusils, soit de plaques de nouvelles combinaisons pour nos forges de l'Est.

— Mon cher Harry, dit-il en remontant en voiture, encore un peu de bonheur, et nous sortirons de cette maudite crise...

— J'y compte bien, répliqua Harry.

L'entrevue qu'ils eurent ensuite avec le délégué du

gouvernement russe ne fit qu'augmenter leur espoir. L'affaire était certaine ; il ne restait que les dernières formalités à accomplir ; mais il était indispensable que Harry partit le plus tôt possible pour Saint-Etienne.

Quand les deux hommes furent de nouveau seuls, le comte prononça en riant :

— Maintenant que nous en avons fini avec les réalités de la vie, occupons-nous du roman : allons chez M. Labadié !

— Il me semble, monsieur le comte, que si tous les événements qui se sont déroulés autour de vous, depuis quelques mois, tiennent en effet du roman, ils n'en étaient pas moins réels...

— Eh ! je ne le sais que trop ! Mais ce serait si bon de ne plus songer à tous ces drames, de ne plus vivre sur le qui-vive, de se consacrer pleinement au travail... et au bonheur !

— Cela sera sans doute bientôt, monsieur le comte, dit gravement Harry, mais pas avant que justice soit faite !

Et il demeura silencieux jusqu'au moment où ils arrivèrent chez Jérôme. Celui-ci les attendait avec impatience.

— Veux-tu, lui dit aussitôt Harry, remettre à M. de Montreux la dépêche que je t'ai adressée ?

— Mais pourquoi ? demanda le comte.

— Je tiens, monsieur, à vous prouver que rien n'est concerté entre nous.

— Votre parole m'aurait suffi, dit le comte.

— Peut-être pas : quand il s'agit d'accuser un homme, estimé jusqu'alors, et de l'accuser des plus basses infamies, on ne saurait s'enlourer de trop de preuves. Lisez donc la dépêche que vous donne mon ami.

Le comte lut :

x Attends-moi chez toi. Arriverai fin de l'après-midi.

« HARRY. »

— Vous voyez, dit l'ingénieur, que mon ami ignorait non seulement le but de cette visite, mais il ignorait aussi que vous fussiez m'accompagner chez lui. Voudriez-vous, maintenant, continua Harry, avoir la bonté de raconter vous-même à M. Labadié les offres que vous avez reçues ce matin ?

— D'Arthur Corthey ? interrogea le comte.

— Corthey ! s'écria Jérôme, comprenant à demi.

— Vous le connaissez donc, monsieur ?

— Je connais simplement son existence, dit Jérôme avec un dédaigneux sourire. N'est-ce pas un gremlin qui s'intitule banquier et qui négocie les valeurs dérobées en France ?

— C'est bien cela.

Et le comte raconta de point en point la conversation qu'il avait eue, le matin, avec l'Anglais. Quand il eut terminé, Jérôme se leva, disparut quelques instants et revint, apportant une petite boîte.

— Le coup d'audace de ce gremlin m'étonne, dit-il ; s'exposer à être pincé en France !...

— N'oubliez pas qu'il avait ma parole...

— Sans doute ; mais il n'avait pas celle de la police. Je crains donc qu'il n'y ait là-dessous quelque piège. Ce coup d'audace sert, d'ailleurs, admirablement nos projets, car il va nous permettre de démasquer un des bandits qui s'acharnent si traitreusement sur votre famille, un homme d'autant plus redoutable, que vous l'honorez de votre amitié...

Le comte pâlit un peu et, d'une voix tremblante :

— Qui ?... Qui donc ?

— Ce Corthey, répliqua Jérôme, comme s'il n'avait pas entendu la question du comte, ce Corthey n'opère jamais en France ; il vous l'a dit, et c'est bien vrai : il se contente de son petit négoce, qu'il peut très bien diriger d'Angleterre. Le vol dont vous avez été victime n'a donc pas été commis par lui...

— Sauriez-vous donc par qui ?

— Non, mais je connais... nous connaissons la personne qui a porté le produit de ce vol en Angleterre.

— Et vous ne prévenez pas la police ?

— Non, monsieur, dit froidement Harry : l'histoire de ce vol n'est qu'une chose secondaire parmi les intrigues qui nous entourent ; et il ne nous paraît pas de mêler la police à tout ceci. Veuillez maintenant vous rappeler qu'avant d'avoir l'honneur de vous être présenté, je m'étais rendu, pour quelques jours, en Angleterre sous le prétexte de chercher des documents qui me manquaient, mais en réalité pour y suivre un homme dont j'avais des motifs de me méfier...

— Et voici la photographie de cet homme, dit Jérôme, photographie prise sur le bateau...

— Mondoze ! s'écria le comte ; mais vous êtes fou !...

— Et voici sa photographie, continua Jérôme imperturbable, au moment où il va entrer dans la maison Arthur Corthey and Co... Et le voici encore lorsqu'il sort par la porte donnant sur une autre rue... Puisque vous allez partir pour l'Angleterre, monsieur le comte, vous pourrez vous assurer que tous les détails de ces deux dernières photographies sont exacts ; le nom « Arthur Corthey » n'est pas très net, mais on peut tout de même le distinguer...

— Mondoze ! répéta le comte ; c'est impossible !

Et, malgré lui espérant, il avait pris les photographes, les examinait.

— Mais il peut y avoir là une simple coïncidence, balbutia-t-il.

Puis, avec un mouvement de révolte :

— Mais songez, messieurs, que M. de Mondoze descend d'une famille glorieuse, qu'il est mon ami, que je le connais depuis son enfance... Il est léger, je le sais ; il vit peut-être mal... Mais l'accuser d'avoir démerité ? Lui ? Non, messieurs, non ! C'est de la folie... Je rends justice à vos bonnes intentions mais vous vous trompez, je vous le jure !

— Jérôme, demanda froidement Harry, voulez-vous remettre à M. de Montreux la déclaration signée par le drôle qui avait fomenté la grève de Saint-Etienne ?

Jérôme ouvrit un petit coffre-fort qui se trouvait près de lui, le coffre-fort de l'oncle Alexandre, et y prit un papier.

— Voici, dit-il, j'ai fait signer cette pièce par le gremlin en question le soir où nous l'avons chassé, lui et ses acolytes, de la réunion de vos ouvriers. Vous pouvez constater qu'il accuse fort nettement M. de Mondoze.

— Et moi, déclara Harry en étendant la main, je vous jure que le misérable qui avait tout préparé à Houlgate pour enlever Mlle de Montreux, est toujours ce Henry de Mondoze, qu'on trouve régulièrement mêlé à toutes les tentatives dirigées contre vous...

— Non, non, je ne puis croire cela, s'écria le comte non ! Je veux aller trouver Henri, lui révéler les infamies dont on l'accuse ; il vous prouvera lui-même son innocence, il vous convaincra...

— Gagez-vous-en bien ! fit vivement Harry ; l'heure de la justice n'a pas encore sonné ! Et si je viens de devancer le moment où j'avais décidé de vous révéler les infamies de M. de Mondoze, c'est que j'ai voulu vous mettre en défiance contre lui, et l'empêcher, lui, de profiter de votre bonté, de votre vieille affection, pour vous espionner !...

— M'espionner ! Que voulez-vous dire ?...

— Que ce Mondoze, misérable comparse aux gages de l'ennemi qui a juré votre perte, est tombé au rang d'espion. Depuis votre arrivée à Paris, ce Mondoze est sans cesse sur vos pas, lorsqu'il ne peut pas être avec vous ; il espionne vos actions quand il ne peut pas vous arracher adroitement quelque confiance, ou plutôt les arracher à votre frère... Rappelez-vous ce que disait votre frère ce matin ?...

Le comte tressaillit ; mais :

— Messieurs, balbutia-t-il, c'est comme si vous accusiez un membre de ma famille !... Henri est orphelin depuis son enfance ; son père me le recommanda à son lit de mort...

Il se troublait pourtant, sous les regards ironiques des deux amis. Et Harry, d'un ton de souverain mépris, dit :

— Un écumeur du grand monde !

Le comte baissa la tête.

— Sait ! murmura-t-il.

Il ne pouvait plus douter, en effet.

— Mais, reprit-il avec fermeté, je dois à l'ancienne amitié qui unissait nos deux familles de faire une tentative pour ramener ce malheureux dans le droit chemin... Je dois la prévenir que je connais...

— Ah ! ne faites pas cela ! s'écria Harry. Le prévenir, ce serait prévenir Kréizer ; et nous n'avons contre ce Kréizer que des preuves morales, même de simples présomptions. Je veux des preuves palpables, indiscutables !

Harry parlait avec tant d'autorité que le comte ne répondit pas.

— Sachez donc, continua l'ingénieur, vous montrer aussi prudent avec M. de Mondoze, que nous-mêmes l'avons été jusqu'ici ; ayez la force de lui serrer la main, de lui sourire ; je le fais bien, moi, qui, parfois voudrais lui cracher au visage !

Pour toute réponse, le comte eut un geste d'acquiescement.

— Ce point réglé, dit alors Jérôme, causons encore de M. Arthur Corthey, dont les propositions ne m'inspirent qu'une médiocre confiance : la somme qu'il exige pour son bénéfice ne me paraît pas suffisante... Ces soi-disant banquiers sont d'habitude plus gourmands...

— Il a fixé lui-même le chiffre, dit le comte.

— C'est bien ce qui me chagrine.

— Peut-être n'a-t-il fixé ce chiffre que pour m'attirer en Angleterre ; et, quand il s'agira de traiter définitivement, exigera-t-il davantage ?

— La chose est possible ; mais je n'en persiste pas moins à croire que vous ne devez vous rendre en Angleterre qu'avec une extrême prudence.

— Tu dois bien penser que je ne laisserai pas M. de Montreux aller seul à Londres ?

— Je vous remercie, Harry ; mais je ne crains rien...

— Pardon, monsieur ! Je suppose en effet que vous ne craignez rien d'un ennemi à combattre en face ; mais il ne saurait en être de même avec ces êtres qui ne combattent que par la ruse et qui seraient parfaitement capables de vous attirer dans un guet-apens...

— Je ne puis pourtant pas, dit le comte avec une nuance d'impatience, vivre à jamais avec cette appréhension perpétuelle d'une tentative dirigée contre moi !

— Et je suis de votre avis, monsieur de Montreux. Sans cela, je vous conseillerais de ne pas aller à Londres. Vous irez, je vous y accompagnerai. Ce voyage ne durera que deux jours, je partirai ensuite pour la Russie. Pendant ces deux jours, Mlle de Montreux n'aura rien à redouter : des amis dévoués veillent sur elle ; et Jérôme se chargera bien, pendant ce temps, de nos ennemis. Bernard Lavergne est comme un chien de garde à Saint-Etienne.

— Soit, dit le comte, la sagesse de vos conseils me force toujours à m'incliner.

— Est-ce ton avis, Jérôme ? demanda Harry.

— Oui, répondit Jérôme avec un sourire. Parlez sans crainte pour l'Angleterre, du moins sans crainte sur ce qui pourra se passer à Paris ; car j'ai, malgré tout, de la défiance au sujet de Corthey. Quant à nos ennemis, ils sont étroitement surveillés par deux hommes à moi... Et, s'il leur prenait l'envie de bouger à Paris, où les voilà tous réunis, je vous jure que je leur donnerais de l'occupation ! Et maintenant allons dîner : je gage que nous allons encore nous trouver face à face avec M. de Mondoze...

Le comte eut un léger tremblement.

— Observez-le, ajouta Jérôme ; et je me charge bien de le faire trembler devant vous.

Quelques instants après, les trois hommes arrivaient au cercle et trouvaient le général en train de bavarder avec Henri de Mondoze. Celui-ci se dirigea aussitôt vers eux avec le plus aimable empressement. Harry lui serra froidement la main, sans que rien sur son visage indiquât le dégoût qu'il éprouvait. Jérôme, à son tour, le salua galement et manifesta beaucoup de plaisir de le rencontrer. Quant au comte, il dut faire un effort pour prononcer simplement :

— Bonsoir, Henri.

Et comme s'il ne voyait pas que Mondoze lui tendait la main, il se tourna vers son frère. Il entraîna le général dans une embrasure de fenêtre.

— De quoi donc causais-tu avec Mondoze ?

— Il n'y a guère qu'une minute que...

— Enfin, de quoi parliez-vous ?

— Il me demandait si tu devais rester encore longtemps à Paris.

— Et tu lui as répondu ?

— Que tu partirais sans doute demain pour l'Angleterre ; j'allais lui raconter l'histoire de ton Anglais...

Le comte eut un douloureux soupir, puis il dit :

— Comprends-moi bien, René : il ne faut pas que Mondoze sache rien de ce qui nous concerne. Pas la moindre indiscretion devant lui, je t'en supplie !

— Lui... ce vieux ami !...

— Je t'expliquerai plus tard... Viens ! Et surtout qu'il ne devine pas que nous nous défions de lui.

— Diable ! fit le général pris d'un tremblement, c'est que, depuis quelques jours, il ne cesse de m'accabler de questions sur toi, sur tes projets, sur tes commandes...

— Et tu as peut-être bavardé ?

Le général baissa les yeux.

— Bref, dit le comte, si tu as commis quelque imprudence, que cela ne t'arrive plus !

Déjà Jérôme s'occupait gravement du dîner, en homme qui ne connaît rien de plus sérieux qu'un bon repas.

Si le comte avait conservé quelques doutes sur l'intimité de Mondoze, ils auraient été vite dissipés pendant ce dîner.

Ils étaient à peine assis que le joli gremlin mettait habilement la conversation sur les travaux du comte, sur l'usine de Saint-Etienne, insistant d'un air fin sur les commandes mystérieuses qu'on y exécutait : il était évident qu'il savait à demi la vérité, sans doute grâce aux bavardages du général ; mais il voulait se la faire confirmer par le comte. M. de Montreux répondit d'une façon évasive à toutes ces questions. Le matin encore, il aurait peut-être causé avec abandon devant ce misérable ; maintenant, il ne lisait que trop bien dans sa pensée. Puis, Mondoze essaya de savoir la date exacte du départ de Harry pour la Russie et celle du départ du comte pour l'Angleterre. Ce fut Harry qui répondit, d'un air parfaitement naïf :

— Nous n'avons encore rien fixé... Peut-être demain, peut-être seulement dans quelques jours...

Soudain Jérôme, qui mangeait énormément et ne semblait prendre aucun intérêt à la conversation, interrogea avec bonhomie :

— Dites-moi donc, monsieur de Mondoze, connaissez-vous les gens auxquels on faisait allusion, il y a quelques jours, dans les journaux ? Un viveur très parisien, une aventurière et un riche étranger qui tripotaient dans les décorations et les pots-de-vin ?... Je pensais qu'on allait reparler d'eux, et voilà qu'on n'en dit plus rien ; mais vous devez les connaître, vous qui savez tout ?...

— Non... non... balbutia Mondoze, je ne me souviens pas... Je ne comprends pas... ce que vous voulez dire...

Et il pâlisait.

— C'est que, au milieu de tant de scandales, cela vous aura échappé, dit Jérôme toujours bonhomme... Ces caillies sont exquises...

Mondoze se remit assez promptement ; mais il n'osa plus poser de questions indiscrettes.

Dès que le dîner fut terminé, le comte se leva brusquement.

— Vous partez déjà ? fit Mondoze d'un ton assez calme.

— Oui, adieu. Venez-vous, messieurs ?

Le général, Jérôme et Harry le suivirent. Mondoze se précipitait, la main tendue vers M. de Montreux.

— Au revoir, comte ! essaya-t-il de dire.

Mais sa voix s'étrangla dans sa gorge. Le comte n'avait pu s'empêcher de lui jeter un regard de mépris, et il était parti sans lui avoir serré la main.

Henri demeura, quelques secondes, anéanti ; puis, remarquant que plusieurs membres du cercle l'observaient, il se domina et reprit son visage glacial ; et, il songeait :

— Aurait-il deviné ?... Malheur à lui, alors !...

Une heure après, il arrivait chez le baron Kreizer.

— Tiens ! fit celui-ci tout goguenard, vous vous décidez donc à vous entretenir avec moi autrement que par correspondance ?

— Trêve de railleries ! répliqua Mondoze d'une voix brève. Votre vengeance est-elle prête ?

— Je n'attends plus que le départ du comte de Montreux pour l'exécuter.

— Ne perdez pas de temps alors ; car le comte quittera fort probablement Paris demain. Et je crains bien qu'à son retour, il ne parvienne à nous démasquer : il sait déjà, j'en jurerais, que c'est nous que désignent ces stupides bavardages de journaux ; et, de là, à nous soupçonner d'autre chose !...

— Bon, fit le baron tout joyeux, je vois que la vengeance commence à vous tenir à cœur comme à moi ?

— Expliquez-moi vos plans.

— Le premier de tous, mon cher, est de ne nous en fier à personne du soin de nous venger... Plus d'acolytes, plus de sous-ordres, qui filent au moindre danger !... Et un mot, êtes-vous prêt, comme nous, à mettre la main à la pâte ?

— Je suis prêt, affirma Mondoze avec un sinistre sourire.

VIII

PETITES CAUSES

Le lendemain, le comte de Montreux et Harry partaient dans la matinée pour l'Angleterre ; Jérôme, qui les avait accompagnés à la gare du Nord, pour prendre ses dernières dispositions avec son ami, revint aussitôt rue Raynouard. Quand il arriva chez lui, Mme Landesque le prévint que « les deux hommes qu'il attendait » étaient arrivés.

— Vous les avez fait entrer dans des pièces différentes, comme je vous l'avais recommandé ?

— Oui, monsieur.

— Bien. Amenez-moi d'abord le plus jeune.

Une minute après, il se trouvait en tête à tête avec son ami Louis Ducros.

— Eh bien, demanda Jérôme en lui serrant la main, comment l'es-tu tiré de ta première journée... d'espionnage ?

— Oh ! fit Ducros en riant, le mot est vilain ; ce n'est pas espionner que de surveiller des gredins. J'ai donc filé hier ce M. de Mondoze : il a débuté, le matin, par une visite dans une maison de la rue Pasquière.

— Bon, fit Jérôme, se parlant à lui-même, chez Kitty Bell ; ça continue...

— Il a déjeuné ensuite dans un ravissant hôtel de l'avenue Montaigne...

— Chez la vicomtesse de Granson.

— Puis il s'est rendu rue Taibout...

— Chez le général de Montreux, qui ne se trouvait probablement pas chez lui.

— Aussi mon homme est-il ressorti immédiatement, et il est allé au cercle...

— Où nous avons diné avec lui. Mais ensuite ?

— J'ai guetté sa sortie...

— Tu étais donc là ? fit Jérôme surpris.

— Mais oui, dit Louis Ducros en souriant, et pour te prouver que je m'acquitte bien des missions dont tu me charges, je me suis amusé à te filer toi-même un moment.

— Parfait ! Je ne me suis aperçu de rien.

— Et je suis revenu bien vite à mon poste. M. de Mondoze est sorti une heure environ après vous et s'est rendu avenue Kléber...

— Diable ! Chez le baron Kreizer ! Un petit hôtel gothique, n'est-ce pas ?

— C'est cela ; il y est demeuré assez longtemps. Puis il est revenu à pied chez lui ; il semblait très agité. Et il n'est pas ressorti.

Jérôme réfléchit quelques instants ; puis :

— Bien, mon ami, je te remercie.

— Que faut-il faire aujourd'hui ?

— Recommencer.

— Toujours filer ce Mondoze ?

— C'est cela. Maintenant, comme il est possible que, dans tes investigations, tu rencontres un de mes amis qui, de son côté, surveille d'autres personnages de la même bande, je vais vous présenter l'un à l'autre.

Il appela sa servante.

— Faites entrer la personne qui attend.

Mme Landesque introduisit un homme à la figure ravagée, aux cheveux blanchis.

— Monsieur Jacques Bertrand, dit Jérôme au nouveau venu en lui serrant la main, je vous présente mon ami Louis Ducros, en qui vous pourriez avoir la plus entière confiance, si les événements vous forçaient à recourir l'un à l'autre. Maintenant, Louis, permets-moi de te renvoyer. Et à ce soir...

— Où ?

— Je t'attendrai ici.

Dès que Jérôme se trouva seul avec Jacques Bertrand, il lui tendit de nouveau la main en interrogeant d'un air inquiet :

— Mais qu'avez-vous, mon bon ami ? Je vous avais laissé, ce matin, si calme, si maître de vous...

— Pardonnez-moi, dit Jacques Bertrand, d'une voix sourde ; je suis tout bouleversé en effet, je n'ai pas dormi cette nuit, j'ai la fièvre... Mais, ne parlons pas de moi d'abord ! Que je vous rende compte de ma mission. Je n'ai pas perdu un instant ce Kreizer. Dans toute la journée, je n'ai rien remarqué de bien spécial ; le matin, il est allé au Bois de Boulogne, à cheval, avec son

fil... Ils ont déjeuné chez eux, puis sont ressortis, se sont promenés dans Paris et ont terminé leur après-midi en retournant au Bois de Boulogne...

— Comme hier, dit Jérôme Rien, en effet, de répréhensible jusqu'ici ; mais ensuite ?

— Ah ! ensuite ! s'écria Jacques Bertrand en serrant les poings. Je n'étais pas prêt pour une semblable émotion !... Avant de rentrer chez eux, ce Kreizer et son fils sont allés faire visite à une femme...

— Qui habite un hôtel, avenue Montaigne, probablement ?

— Vous la connaissez donc ?

— Sans doute : c'est la vicomtesse de Granson.

— Ah ! ah ! ricana Jacques Bertrand. Elle, vicomtesse !... Mais puisque vous la connaissez, vous pouvez me dire si elle est vraiment riche ?

— Très riche et très puissante... Mais qu'est-ce que cette femme peut être pour vous ?

— Ce qu'elle est pour moi ? Cette vicomtesse ? Vous ne le devinez donc pas ? Ah ! vous allez comprendre quand je vous aurai dit que, lorsque je l'ai vue s'accouder à une fenêtre et que je l'ai reconnue dans les dernières lueurs du jour, aussi belle, peut-être plus belle que jadis, j'ai failli me précipiter dans l'hôtel, courir à cette femme et la tuer !

— Votre femme ?

— Oui, la misérable ! Riche et puissante, tandis que moi, coupable par sa seule faute, je vieillissais dans une prison. Ah ! j'ai failli commettre une folie. Heureusement, le sang a afflué à mon cœur, je me suis à demi évanoui ; et quand j'ai repris mes forces, je me suis souvenu de mon cher neveu, si bon, si généreux ; je me suis rappelé que ma vie ne m'appartenait pas, que je ne devais plus être qu'un instrument entre vos mains, ne plus exister par moi-même. J'ai dominé ma colère. Mais chargez-moi d'une autre mission, monsieur Jérôme, que je ne me retrouve plus en face de cette coquine... ou je ne répondrais plus de moi ?

— Votre femme ! répéta Jérôme, presque aussi bouleversé que le malheureux. Voilà une complication à laquelle je ne m'attendais guère... Mais une très favorable complication ! fit-il après un instant de réflexion. Je crois que le bon Dieu se mêle de nos affaires ; c'est un moyen d'action qui nous tombe vraiment du ciel ! J'en userais avant longtemps... Et quant à vous...

Il frappa sur l'épaule de Jacques Bertrand.

— Courage ! Il faut continuer votre mission ; peut-être aurez-vous encore l'occasion de revoir votre femme ; vous êtes prévenu, vous n'avez plus une semblable émotion à redouter, et cela vous aguera. Il est possible, qu'avant longtemps, demain, peut-être aujourd'hui même, je vous charge d'aller chez elle...

— Dieu !

— Enfin, habituez-vous à cette idée ; soyez prêt. Et ne craignez rien. Personne ne reconnaîtra en vous le Pierre Sandrac de jadis ; vous êtes M. Jacques Bertrand, petit rentier, ami de M. Clifford et de M. Labadié, et personne n'a à vous demander compte de vos actions. Allez, courage ! Il m'importe, au plus haut point, de savoir ce que le baron Kreizer aura fait aujourd'hui.

— Bien, dit Jacques Bertrand d'un ton soumis, mon devoir est de vous obéir. Adieu.

— A ce soir, sept heures, ici.

— J'y serai, monsieur Labadié.

Et Jacques Bertrand partit aussitôt.

— Maintenant, s'écria Jérôme, allons mettre le feu aux poudres ; je suis bien certain d'être renseigné sur les résultats de l'explosion... Pourvu que M. Herbelin consente à allumer la mèche !...

M. Herbelin était, en ce moment, à son usine et travaillait très consciencieusement, en homme que rien ne saurait distraire de ses occupations. Depuis quelques jours, c'est-à-dire depuis son complet rétablissement, il étonnait ses employés par son assiduité ; et l'on commençait à dire :

— Décidément, notre patron se range.

Il se rangeait au point que, pour se donner du travail, lui qui avait toujours détesté les calculs trop méticuleux, il vérifiait les additions de ses livres de comptabilité. Et c'était justement ce qu'il était en train de faire, recherchant une erreur de trois centimes, lorsque Jérôme se présenta à lui.

— Mon commanditaire ! dit-il en souriant ; vous me trouvez à la besogne.

— Il ne s'agit point d'affaires industrielles, répondit Jérôme ; mais j'ai tout de même des reproches à vous adresser.

Et, prenant un ton sévère :
— Monsieur Herbelin, vous avez manqué de confiance en moi ! Pour les affaires commerciales, vous ne me devez aucune explication, c'est entendu : j'empocherai ma part de bénéfices, et voilà tout ! Mais, pour les affaires... pas commerciales, n'avait-il pas été convenu que vous ne tenteriez rien sans mon concours ?

— Mais il me semble, fit Herbelin assez embarrassé, que je n'ai rien tenté ? Je me suis retiré du monde, je vis en philosophe.

Jérôme l'interrompit en riant.
— Hum ! il y a peut-être d'autres motifs à votre sagesse ; mais c'est un point sur lequel il ne m'appartient pas d'insister. Ce que je veux vous dire, c'est que, sans me consulter, vous vous êtes livré à une petite vengeance... qui aurait pu nous causer de grands ennuis...
— Moi ? prononça Herbelin, baissant la tête.

— Ne niez donc pas, c'est inutile. J'ai supposé, dès le premier jour que la note, publiée dans les feuilles publiques et dénonçant une jolie femme, un viveur son ami et un riche étranger, comme tripoteurs d'affaires et de décorations, que cette note dis-je venait de vous ! et, depuis, je n'ai eu qu'à vous observer un peu pour en acquiescer la certitude.

— Eh bien ! après ? interrogea Herbelin, relevant la tête.

— Après ? Mais justement je voudrais bien savoir ce qui va suivre : car votre petite note, perdue au milieu de tant de scandales, n'a pas eu d'autre effet que de porter le trouble dans l'âme de la vicomtesse et de ses amis...

— Je n'en voulais pas davantage.

— Vraiment ?
— Ecoutez-moi bien, mon ami. Ils s'étaient moqués de moi, je me suis moqué d'eux. Dans mon premier accès de fureur, je rêvais une vengeance terrible ; mais la jaunisse, si elle trouble le système digestif, ramène beaucoup de calme dans les idées : à quoi bon une vengeance tragique ? me suis-je dit. N'était-ce pas plus spirituel de causer des terreurs continuelles à cette coquine et à son amant ? J'ai réussi : Mondoze avait perdu la tête, la vicomtesse était et est encore folle, folle au point de m'avoir écrit une lettre adorable pour me prier d'aller la voir... Je me suis donc beaucoup amusé à leurs dépens et cela me suffit.

— Bien raisonné ! s'écria Jérôme avec bonne humeur. Je vous fais mes compliments. Mais je vous avoue qu'à votre place ça ne me suffirait pas ; je ne me déclarerais satisfait que lorsque j'aurais définitivement brouillé ces jeunes amoureux. Voilà qui serait du raffiné.

— Eh ! le moyen, mon cher ! fit Herbelin en haussant les épaules. Elle est amoureuse, stupidement amoureuse de ce grand sec de Mondoze... Je me demande vraiment ce qu'elle peut trouver en lui de si séduisant... Mais enfin, le fait est là ! Elle aurait dû le repousser à jamais, le renvoyer à sa Kelly Bell... Et elle ne vit plus que pour lui.

— C'est que Mondoze lui aura prouvé son innocence ; mais, si on pouvait démontrer à la vicomtesse de Grandson que son amant lui a été bien réellement infidèle et que son infidélité dure toujours...

— Bah !
— Et si moi, Jérôme Labadié, je vous fournissais ce moyen ?

— Morbleu ! déclara Herbelin, je m'amuserais encore un peu. Est-ce sérieux, Labadié ?

— Si sérieux, que vous pourriez vous offrir ce petit plaisir aujourd'hui même... Seulement, je vous connais : vous êtes capable de vous laisser replacer.

— Moi ? Me laisser reprendre à ses coquetteries ? Ah ! je vous jure bien que non ; j'ai de trop bons motifs pour qu'il n'existe plus rien de commun entre cette jolie femme et moi...

Jérôme sourit imperceptiblement.
— Oh ! continua Herbelin avec un geste mystérieux, des choses que vous ignorez et que je ne vous dirai pas, d'ailleurs. Je vous avoue même que je ne veux plus mettre les pieds chez elle...

— Cependant, monsieur Herbelin, je suis persuadé que, lorsque je vous aurai montré le joli moyen de vengeance dont vous pouvez vous servir, vous irez chez elle... et aujourd'hui même.

Herbelin se recroisa : jamais, non jamais on ne le reverrait plus dans l'hôtel de l'avenue Montaigne.

Et pourtant Jérôme fut si persuasif, donna de si topiques arguments au vieil industriel que, vers la fin de la

journée, M. Herbelin se présentait chez la vicomtesse, non sans avoir inspecté très soigneusement les environs, pour s'assurer qu'on ne voyait aucun visage suspect dans le voisinage. La vicomtesse, qui ne s'attendait plus à le voir, le reçut aussitôt.

— Enfin, lui dit-elle avec son plus charmant sourire, vous vous décidez à reparaitre chez moi ?

— Mon Dieu ! ma belle amie, répondit Herbelin avec une parfaite bonhomie, vous vous êtes si souvent et si gentiment moquée de moi, que je me demandais si votre jolie lettre n'était pas une nouvelle plaisanterie ?...

— Rancunier ! Vous connaissez pourtant la femme ! Et vous savez bien qu'il y a des moments où la plus aimable...

— A la migraine ? acheva Herbelin toujours souriant.

— Faut-il que je vous fasse des excuses ?

— C'est inutile, je vous pardonne de grand cœur, et j'ai tenu à venir vous le dire, malgré le danger qu'il y a pour moi à vous rendre des visites...

— Du danger ? Et pourquoi ?

— Votre mari, qui est en liberté...

— Mon mari ! s'écria la vicomtesse, avec un beau geste d'insouciance. Il ne songe fort probablement plus à nous ; et, en tout cas, il est surveillé par des amis à moi qui l'auraient bien vite mis dans l'impossibilité de nuire. Et nous pouvons reprendre, sans crainte, nos bonnes relations de jadis...

— D'amitié, seulement ? interrogea l'industriel avec une légère ironie.

— Qui sait ? répliqua Ida, en lançant au pauvre homme un sourire endiablé.

Il eut besoin de toute son énergie pour résister à l'envie de faire encore l'amoureux ; mais il fut héroïque.

— Non, non, déclara-t-il : d'amitié tout simplement.

Et comme, entre amis, on se doit la franchise, je vous dirai que je suis révolté par la conduite de Mondoze à votre égard...

— Oh ! encore M. de Mondoze ?

— Si vous niez, je ne dis plus rien...

— Et qu'avez-vous donc à me dire ?

— A dire ? Pas grand-chose ; à montrer tout bonnement : il y a des tableaux qui ne demandent pas d'explications. Et, à défaut de tableaux, des photographies...

Il prenait une enveloppe dans sa poche.

— Non, vraiment, ce Mondoze se moque de vous avec trop de désinvolture ! Tenez, voyez donc ceci d'abord !

Il lui montrait une photographie.

— Eh bien ! fit-elle d'un ton pincé, c'est le portrait d'une jolie femme. Qu'est-ce que c'est que cette femme ?

— Ah ! il faut donc que je commente mes tableaux ? Des tableaux bien vivants cependant ! Une série de photographies instantanées, si joliment prises sur le vif ! Cette jolie femme, c'est miss Kelly Bell, tendant les

— Drôle de pose !

— A un voyageur... qui descend d'un train... Et les voici dans les bras l'un de l'autre !... Comme c'est touchant !...

Ida poussa un cri de rage.

— Eh ! eh ! vous perdez votre beau calme, ma chère ! J'ai pourtant de si jolies choses à vous montrer encore !

Tout ceci a été fait par un de mes amis qui a la manie de la photographie. Tenez, voici nos amoureux se promenant bras dessus, bras dessous dans la campagne... Plusieurs épreuves... En voici une qui nous les montre assis sur l'herbe tendre, très tendre comme eux ; la demoiselle a enlevé son chapeau ; ses cheveux sont à moitié défaits... Je crois qu'il serait inconvenant d'insister sur le désordre de sa toilette... Voici une épreuve qui date de trois jours seulement ; miss Kelly est sur son balcon ; c'est le matin, il y a un peu de brume. Mais vous pouvez constater qu'elle est en peignoir, que ses beaux cheveux d'or sont déroulés sur ses épaules, et que M. de Mondoze fume sa cigarette en bavardant avec elle... Que de jolies choses il doit lui dire !... Mais qu'avez-vous ?...

Ida s'était levée, comme folle ; elle battit l'air de ses bras et tomba évanouie. Herbelin ramassa vivement ses photographies, puis sonna. La femme de chambre accourut.

— Madame est un peu souffrante, dit-il ; je me retire.

IX

GRANDS EFFETS

Le baron Kreizer et son fils étaient en train de faire leurs préparatifs de départ. Depuis quelques jours, la plus grande partie des papiers que renfermait l'énorme coffre-fort de l'Allemand avait été expédiée hors de France ; il n'avait conservé que ce qui pouvait encore lui être utile pour l'exécution de ses projets. Et il en faisait la révision, en plaisantant lourdement avec son fils.

— Voici pour le général ; nous l'exécuterons en dernier... Voici pour la vicomtesse ; mais avec elle, plus besoin de menacer : elle commence à avoir plus de peur de son mari que de quoi que ce soir...

— Mari que, malgré d'actives recherches, on n'a pu nous retrouver, mon père !

— Que nous importe, Max, pourvu que notre belle amie s'imagine que nous savons où il est?... D'ailleurs, elle nous obéira maintenant jusqu'au bout. Voici enfin, pour ce cher M. de Mondoze, au cas où sa colère contre le comte de Montreux faiblirait ; mais elle ne faiblira pas d'ici quelques jours, et, avant ce temps, notre vengeance sera accomplie.

En ce moment un domestique vint annoncer que la vicomtesse demandait à voir le baron immédiatement.

— Madame de Granson ?

— Oui, monsieur le baron ; et je crois devoir dire, à monsieur le baron, qu'elle a l'air tout bouleversé.

Le baron toisa ce domestique, qui osait se mêler de ce qui ne le regardait pas.

— Faites entrer, dit-il froidement.

Mais, dès qu'il vit la vicomtesse, il comprit l'étonnement du domestique. Ida semblait une furie.

— Que se passe-t-il donc, ma chère amie ?

— Ce qui se passe ? s'écria-t-elle d'une voix rauque. Eh ! toujours la même chose : la sottise des femmes et la lâcheté des hommes ! Mais cela vous importe peu, je le sais... Vous êtes un homme de fer vous ; rien ne saurait vous attendrir : aussi n'essaierai-je pas de vous toucher par mes larmes...

— Voyons, dit le baron jouant la bonne amitié, vous savez bien que j'ai pour vous la plus grande affection...

— Ne nous trompons pas, baron ! interrompit-elle avec violence ; c'est bien inutile entre nous. Comprenez seulement que je suis dans un de ces moments où l'on oublie tout pour obéir à sa passion. Écoutez-moi bien : je vous jure que si vous n'accédez pas à mon désir, je vous perds tous...

— Oh ! oh ! nous perdre ? fit le baron reprenant un ton ironique.

— Vous allez me dire, n'est-ce pas, que je me perdrais avec vous ? Cela m'est égal... Mais je vous ferais perdre aussi votre chère vengeance...

Le baron tressaillit.

— Ah ! cela vous touche ? continua Ida. Vous vous apprêtez à partir ostensiblement pour Vienne, comme M. de Mondoze est déjà parti pour Bruxelles ; mais vous serez tous demain à Saint-Etienne. Vous ne m'avez pas dit ce que vous allez y faire, à Saint-Etienne ; mais il n'est que trop facile de le deviner. Eh bien ! je vous jure que si vous n'exécutez pas mes volontés, je prévient immédiatement M. Jérôme Labadé de vos intentions ; et quand vous arriverez à Saint-Etienne, vous y trouverez le comte de Montreux...

— Mais que diable voulez-vous, à la fin ? s'écria le baron avec une colère à peine contenue.

— Vous avez fait venir à Paris une fille qui vous est désormais inutile, une nommée Kelly Bell. Vous avez toute puissance sur elle : je veux qu'elle disparaisse...

— De cette terre ? interrogea-t-il d'un air sarcastique.

Il comprenait enfin : ce n'était qu'un petit drame de jalouse, mais un drame qui pouvait, en ce moment, briser tout son échafaudage.

Ida hussa les épaules.

— Vous perdez votre temps à raffler, dit-elle. Je veux simplement que cette drôlesse quitte Paris...

— Et que, par la même occasion, elle quitte M. de Mondoze ? Soit, ma chère amie ; Kelly Bell recevra tout à l'heure l'ordre formel de quitter la France, et votre jalouse sera débarrassée d'elle. Mais, vraiment, il n'est pas besoin de tant crier pour obtenir une chose aussi simple...

— Ainsi, vous saviez qu'elle était la maîtresse de M. de Mondoze ?

— Et je ne me serais jamais imaginé que vous lui fissiez l'honneur d'être jalouse d'elle ; je vous croyais plus large d'idées à l'égard de M. de Mondoze... Enfin, je suis qu'il ne faut pas discuter avec une femme jalouse ; vos désirs seront exécutés, ma belle amie ; Kelly Bell disparaîtra.

— Ce n'est pas tout ! dit Ida d'un ton plus calme, mais très ferme. J'entends tenir M. de Mondoze sous ma dépendance, comme vous l'y tenez vous-même ; il y a quelques jours, vous l'avez menacé d'une certaine lettre, une lettre que vous remettez au comte de Montreux... Cette lettre, je la veux !

— C'est que... j'ai promis à M. de Mondoze de lui rendre cette lettre dès que notre expédition serait terminée.

— Vous lui direz alors que c'est moi qui la possède.

Le baron réfléchit quelques instants d'un air soucieux ; puis :

— Mais, cette fois, est-ce bien tout ?

— Oui. Et vous pourrez, pour le reste, compter sur mon dévouement absolu. Je ne vous ai jamais trompé.

Le baron chercha au milieu de ses papiers. Ida lui tendait la main.

— Mais d'abord, dit le baron, convenons bien de tout. L'événement aura lieu sans doute dans la nuit de demain.

— Forcément dans la nuit de demain, fit la vicomtesse ; sans cela, le comte pourrait être revenu d'Angleterre...

— Bah ! il a affaire à un habile homme qui le rendra à Londres aussi longtemps que cela me sera nécessaire. Nous n'avons guère à redouter que l'intervention, peu probable d'ailleurs, de M. Labadé ; nous détournons évincemment ses soupçons en parlant pour Vienne ; quand il saura que nous avons pris l'Orient-Express, il sera rassuré sur nos intentions... Cependant, si vous pouviez l'attirer un peu chez vous, à Amassey ?

— Je ne suis guère d'humeur à le faire, mais je le ferai.

— De cette façon, nous sommes absolument certains que rien ne pourra nous arrêter. Vous attendrez les nouvelles de Saint-Etienne ; et, dès que le coup sera fait, vous enverrez cette note aux journaux par les intermédiaires que vous connaissez...

Il lui donna un feuillet de papier qu'elle parcourut d'un air indifférent.

— Ce pauvre général, dit-elle, il n'aura plus qu'à se bruler la cervelle. Et puis ?

— Si j'ai d'autres services à vous demander, je vous écrirai de Genève, où nous passerons immédiatement.

— Bien, dit la vicomtesse. Ma lettre, maintenant !

Le baron n'hésita plus.

— Voici !

Et il lui remit un papier jauni.

— Voici lettre et enveloppe ; toute erreur est impossible.

Ida vit le nom et l'adresse de Henri de Mondoze tracés d'une écriture fine, élégante. Puis, d'une main fiévreuse, elle saisit la lettre que contenait cette enveloppe et la parcourut d'un coup d'œil.

— Ah ! je comprends, prononça-t-elle avec un sinistre sourire. Merci !

Et elle allait se retirer ; mais, sur le seuil de la porte :

— Nous oublions une chose assez importante, fit-elle avec un petit air de dédain.

— Et laquelle, ma chère ?

— Mon mari, tout bonnement.

— Ah ! mais, déclara le baron avec un gros rire, c'est ma garantie.

— Vous pouvez cependant me dire ce qu'il est devenu ?

— Cela, oui, répliqua le baron d'un air complaisant.

Puis, avec le sérieux le plus imperturbable :

— Votre mari ou plutôt votre mari est sorti de Poissy dans un furieux état de colère...

— Sans argent ?

— Pardon. On lui a remis un billet de mille francs, qu'une personne charitable, Mme Herbellin, lui a donné. Il avait envoyé pour lui, il n'avait que des idées de vengeance, de tuerie... Heureusement un homme à moi m'a dit qu'il a agité sa colère et qu'il a même montré l'impossibilité pour un pauvre diable de se venger. Mais tout, si vous n'avez rien pendant deux jours avec cela... inutile d'ajouter que j'ai pris mes précautions pour qu'il ne vous retrouve pas...

— Merci.

— Enfin, hier, découragé, brisé de fatigue, il a compris qu'il était plus sage pour lui de disparaître. Il a gagné un grand port de mer d'où il s'embarquera avant longtemps pour l'étranger... Il est vrai qu'il ne tient qu'à moi de vous l'envoyer rue Clément-Marot...

— Pas de mauvaises plaisanteries, s'il vous plaît ! fit Ida avec un haussement d'épaules. Adieu, et comptez sur moi...

— Comme je compte sur vous, madame.

Le baron reconduisit Ida jusqu'à sa voiture ; et la vicomtesse partit, enchantée du prompt résultat de sa démarche, et toute calmée à la pensée que Henry de Mondoze allait se trouver désormais sous sa domination. Elle oubliait déjà Kitty Belle ; et, tandis qu'on la ramenait chez elle, elle lisait et relisait la lettre écrite jadis par la comtesse de Montreux et dans laquelle la pauvre femme repoussait avec indignation l'amour de Henri de Mondoze. L'aventurière comprenait maintenant l'espèce de terreur mêlée de haine que faisait éprouver à son amant le comte de Montreux... Puis elle lut avec attention la note relative au général de Montreux ; et, au moment où elle arrivait chez elle, elle plia les deux papiers dans son portefeuille et glissa son portefeuille dans sa poche. Elle était si préoccupée qu'elle n'avait pas remarqué qu'une voiture, marchant à la même hauteur que la sienne, l'accompagnait depuis l'hôtel du baron, et que, dans cette voiture, un homme collé contre la vitre de la portière pouvait suivre tout ce qui se passait dans son coupé à elle. Cette voiture ne stationna d'ailleurs que quelques secondes devant l'hôtel de la vicomtesse et revint bien vite se poster dans les environs de la demeure du baron Kreizer.

Quant à Ida, elle s'empressa d'envoyer le petit billet suivant à Jérôme Labadié :

« Pourquoi, cher monsieur, me boudez-vous depuis quelque temps ? Vous aurais-je fâché sans le savoir ? Venez me le dire ce soir, en prenant une tasse de thé. Veillez agréer mes meilleurs compliments. »

« Vicomtesse de GRANSON. »

Lorsque ce petit mot arriva chez Jérôme Labadié, le courageux ami de Harry Clifford était en train d'écouter le rapport de Louis Ducros sur Henri de Mondoze.

— Mêmes visites qu'hier, disait l'étudiant en médecine : dès le matin rue Pasquier, puis avenue Montaigne, puis avenue Kléber. Il a déjeuné à son cercle ; et, à la fin de l'après-midi, il repartait de chez lui, en voiture, avec une valise...

— Tu as pu encore le suivre ?

— Je ne l'ai pas perdu une seconde jusqu'à la gare du Nord...

— Du Nord ? Es-tu bien sûr ?

— Pourquoi donc ?

— Je me serais plutôt imaginé qu'il partait par la gare de Lyon.

— C'est été un long détour pour aller à Bruxelles...

— Bruxelles ! s'écria Jérôme. Tu ne te trompes pas ?

— J'étais derrière mon homme, au moment même où il a pris son billet pour Bruxelles.

— C'est qu'on peut prendre son billet... et ne pas partir !

— Il est parfaitement parti.

— Pour Bruxelles ! fit Jérôme lentement. C'est bizarre... A moins que, de Bruxelles, il ne se rende à Londres. Je ne comprends pas... ou bien mes soupçons étaient absurdes...

Quelques instants après, Mme Landesque annonçait Jacques Bertrand. Jérôme pria Louis Ducros de se retirer.

— Puis-je encore l'être utile ? lui demanda l'étudiant en lui serrant la main.

— Je te dirai cela demain. Tout dépendra des nouvelles qu'on m'apporte et de ce qui se passera cette nuit. Adieu.

Dès qu'il fut seul avec Jacques Bertrand, Jérôme prononça d'un ton compatissant :

— Vous l'avez encore revue ?...

— Oui, répondit le malheureux, d'une voix qu'il cherchait à rendre calme ; mais j'ai été assez maître de moi, j'ai pu dominer mon émotion. Voici, d'ailleurs... Jérôme écoutait avec la plus vive attention.

— Dès le matin, le baron Kraiser s'est rendu dans divers établissements de crédit, au Dépôt des comptes courants, au Crédit Lyonnais, chez Rothschild et enfin à la Banque de France. Et, avant de revenir chez lui, pour déjeuner, il est entré au bureau des sleeping-cars, place de l'Opéra. J'y suis entré en même temps que lui ; il a retenu et payé un compartiment avec deux lits pour Vienne.

— Vienne ! Mais c'est impossible...

— J'ai non seulement entendu le nom, mais j'ai pu distinguer le reçu qu'on donnait au baron.

Jérôme secoua la tête d'un air de doute.

— S'ils partent réellement, dit-il à mi-voix, l'un pour Bruxelles et les autres pour Vienne, c'est que je suis un imbécile... Continuez, mon ami. Le baron est-il... réellement parti ?

— Oui, tout à l'heure, je l'ai vu s'installer, avec son fils, dans le compartiment qu'il avait retenu.

— Pour Vienne ?

— Pour Vienne. Et avec de nombreux bagages, à l'enregistrement desquels j'ai assisté.

— Et, avant de partir, n'ont-ils pas fait une visite à... la vicomtesse...

— A celle qui ose se faire appeler vicomtesse ? s'écria Jacques Bertrand avec un terrible accent de colère.

— Calmez-vous, prononça Jérôme d'une voix ferme et douce.

— Oui, répondit le malheureux, je serais calme ; il le faut bien. C'est elle qui est venue faire une visite à ce baron ; elle semblait affolée...

— Bien, fit Jérôme en souriant.

— Elle est demeurée assez longtemps chez cet homme ; et, quand elle est sortie, elle était tout autre, elle riait méchamment. Et alors, cela a été plus fort que moi, je l'ai suivie ; pardonnez-moi d'avoir abandonné mon poste pour quelques instants...

— Je vous comprends ; mais cela vous a-t-il permis, du moins, de découvrir quelque indice ?...

— Peut-être. J'ai ordonné à mon cocher, non seulement de suivre la voiture de ma femme, mais de se mettre à la même hauteur ; j'ai donc pu la voir... Elle était si absorbée dans sa lecture qu'elle ne m'a même pas remarqué ; car elle lisait, avec la plus grande attention, un papier, un vieux papier jauni, et elle souriait, avec une joie mauvaise...

— Avez-vous pu voir ce qui était écrit sur ce papier ?

— Non. Seulement, j'ai lu l'adresse écrite sur l'enveloppe dans laquelle elle l'a renfermé...

— Et cette adresse ?

— Est celle de M. Henri de Mondoze. Evidemment quelque lettre très importante. — Puis elle a lu un autre papier, récent celui-ci, couvert d'une large écriture...

— Que vous reconnaissez peut-être ?

— Sûrement ! Et d'autant plus sûrement que j'ai pu distinguer ces mots : « Le général... » Puis, ma femme a placé le tout dans un carnet... Elle arrivait chez elle... Je suis retourné à mon poste... Que faut-il que je fasse maintenant ?

— Mon ami, répondit Jérôme avec gravité, l'occasion s'offre à vous de racheter... bien complètement... votre malheur...

— Ah ! si c'était Dieu possible !

— Vous avez commis jadis une action blâmable ; mais cette action peut être effacée par le grand service que vous allez nous rendre, ou plutôt que vous allez rendre à votre cher neveu, car c'est de lui qu'il s'agit aujourd'hui, de lui et de ceux qu'il aime. Par bonté pour moi, et je vous en suis très reconnaissant, vous avez étouffé, dans votre cœur, la haine que vous nourrissiez contre M. Herbelin ; vous avez consenti à oublier le mal qu'il vous a fait...

— Monsieur, vous ne me devez aucune reconnaissance ; c'est moi qui vous bénirai jusqu'à ma mort de m'avoir fait comprendre que je n'avais pas le droit de me venger d'un homme dont la femme s'est montrée si compatissante envers moi. C'est à elle, je n'en doute plus, que je dois les adoucissements qu'on apportait à ma malheureuse existence ; j'aurais dû le deviner ! Elle est sacrée pour moi, et je veux ignorer que son mari existe... Mais n'allez pas me demander de lui pardonner un jour ? Vous n'avez pas me demander de lui pardonner ?

— Non, mais de vous venger noblement, dignement, de l'écraser de votre mépris, de l'épouvanter, de la forcer à implorer son pardon à genoux et de lui imposer vos conditions comme un maître à une esclave. Pas de violences ! Pas de sang ! Vous songerez à votre neveu,

qu'un nouveau scandale rendrait si malheureux, à ce neveu, qui a le plus cruellement souffert de votre faute... Eh bien ! le moment est solennel : le bonheur, l'honneur de ceux que votre neveu aime plus que sa vie sont menacés par une association de misérables, dont fait partie votre femme. L'heure presse, il faut que nous connaissions leurs secrets...

— Et ma femme les connaît ?...

— Je le jurerais ! A vous de les lui arracher !... Car vous seul pourrez l'épouvanter, la terroriser au point de la forcer à trahir ses complices !...

X

LE MARI

Ce soir-là, les domestiques de la vicomtesse de Granson avaient été surpris de voir leur maîtresse, habituellement si froide, si hautaine, s'abandonner à des familiarités surprenantes et même à des accès de folle gaieté. Tout d'abord, durant son dîner, elle avait bavardé avec son valet de pied. Après son repas, elle eut, sous prétexte d'une toilette nouvelle, une longue conférence avec sa femme de chambre et elle causa avec tant d'entrain que sa camériste dit :

— Cela fait plaisir de voir madame délivrée de ses soucis.

— Mais je n'avais pas de soucis, déclara vivement Ida.

— Oh ! je demande pardon à madame ; c'est que le visage de madame paraissait si inquiet !

La vicomtesse haussa les épaules en souriant. Des soucis ! Ah ! c'était bien fini ! Elle arrivait enfin au repos, au bonheur. On lui monta alors la réponse de Jérôme Labadié :

« Chère madame,

« Je ne puis me rendre aussi rapidement que je le voudrais à votre aimable invitation : mais je ne terminerai pas la soirée sans aller vous présenter mes compliments.

« Veuillez croire à mon bien respectueux dévouement.

« JÉRÔME LABADIÉ. »

— M. Labadié viendra ce soir, dit-elle ; vous donnerez l'ordre de le recevoir.

Puis elle se rendit dans son boudoir ; et on l'entendit chanter, rire aux éclats. Par moments, il lui revenait bien des hoquets, derniers restes de son furieux chagrin de l'après-midi. Mais elle était heureuse, vraiment heureuse. Après sa vie d'aventures, où, tant de fois, le naufrage l'avait guettée, elle entra au port. Demain serait sa dernière journée d'inquiétude. Et, dans quelques jours, Henri de Moncoze serait auprès d'elle, assagi, définitivement dompté.

Cependant, l'heure passait, et Jérôme Labadié ne venait pas. A dix heures et demie, Ida donna l'ordre à ses gens de remonter chez eux comme d'habitude : le valet de pied demeura seul dans l'antichambre, pour recevoir l'unique visiteur qu'on attendait.

— Mais s'il n'est pas venu à onze heures, tant pis pour lui ! On fermera l'hôtel, dit la vicomtesse.

Et elle commençait presque à s'endormir, quand le valet de pied annonça, avec son indifférence habituelle :

— De la part de M. Labadié.

Le domestique ne savait qu'une chose, c'est que sa maîtresse attendait un M. Labadié. Un homme s'était présenté, avait dit : « Je viens de la part de M. Labadié ; madame doit m'attendre. »

Et le valet de pied l'avait aussitôt introduit.

La vicomtesse, étendue sur une bergère, entendit seulement le nom de Labadié ; et, daignant à peine ouvrir les yeux, tendant coquettement la main au visiteur, elle dit de sa voix la plus câline :

— Comme vous vous êtes fait attendre !... J'allais tout bonnement m'endormir...

— Oui, madame, répondit le visiteur, je me suis fait attendre dix ans ; mais enfin me voici !

Au son de cette voix, la vicomtesse se sentit toute glacée ; elle se releva avec un mouvement d'effroi :

— Mon mari !

Et toute affolée, elle voulut se précipiter sur le bouton de la sonnette électrique. Elle fut saisie par une main de fer, rejetée sur son canapé...

— Et n'appellez pas, morbleu ! Car, avant qu'on soit venu, je vous aurais tuée !

Toute blême, tremblante, Ida, d'une voix entrecoupée, balbutia :

— Pierre... Que veux-tu ?... Calme-toi, je t'en supplie... Je te donnerai ce que tu désireras... Tu ne manquerais de rien, je te le jure, si j'avais su où te trouver...

— Tais-toi, menteuse ! Tu as bien su me trouver pour divorcer, pour te débarrasser de moi !... Et tu étais heureuse, tranquille ! Tu t'imaginais que tu n'avais plus rien à redouter de lui ?... Et tu trembles parce que je t'ai retrouvée, que j'aurai le droit de te tuer...

De nouveau, Ida fit un mouvement vers la sonnette. Son mari la saisit par les poignets et la força à se mettre à genoux.

— Ne me tente pas ; car, sur mon âme, je te tuerais comme je te le dis... Laisse dormir les domestiques, même celui que j'ai trouvé assoupi dans ton antichambre ; et expliquons-nous tranquillement, gentiment, comme un bon ménage que nous avons été jadis...

Sa voix était terriblement ironique, et Ida se sentait vaincue.

— Ainsi donc, reprit le faux Jacques Bertrand, voici qui est bien convenu : à la moindre tentative de révolte, je me jette sur toi et je t'étrangle... Ah ! je te le jure que je serrerais les mains avec joie, si des intérêts d'un ordre supérieur n'exigeaient que je respecte ta vie...

— A quoi cela t'avancerait-il de me tuer ? Tu n'aurais quitté la prison que pour y retomber...

— Vraiment ? Tu crois cela ? Et tu crois peut-être aussi qu'on me condamnerait encore ? Mais tu ne devines donc pas que je ne suis plus le sot, le naïf d'autrefois ?... Vraiment ! on me rejeterait dans ma prison ? Mais on me mènerait aussi devant des juges ; et, cette fois, je ne serais plus le malheureux, terrorisé, pleurant, repentant ; je n'aurais plus la stupidité, au cours des débats d'implorer mon pardon de la femme indigne qui m'a fait ce que je suis... Ah ! comme tu as dû rire de moi !

Ida baissait la tête.

— Et voici ce que je dirais à mes juges : « Messieurs, j'avais pris pour femme une pauvre institutrice, je lui avais donné une situation honorable, et je l'aimais. Pour me récompenser, elle me trompa ; et, le jour où je la gênai par trop, elle me tendit un abominable piège ; elle fit de moi un voleur et me dénonça, elle-même, à son amant, qui était mon patron... Eh bien ! messieurs, quand cette femme, qui me devait tout, m'a eu fait enfermer, elle n'a pas eu pitié de moi un seul jour... Pas une fois elle n'a semblé se souvenir que j'existais, excepté à l'époque où la loi du divorce a été votée. Ce divorce, elle l'a obtenu facilement : elle était devenue riche, Dieu sait par quels moyens ! J'aurais pu alors tenter de lui démasquer ; car j'avais enfin deviné la vérité... J'ai eu la patience d'attendre, parce que j'ai compris que personne n'attacherait d'importance aux paroles d'un pauvre prisonnier. Et puis, je voulais savoir si cette indigne créature n'avait pas racheté le mal qu'elle me faisait, en se chargeant d'un enfant que je lui laissais, le fils d'une sœur bien-aimée... » Réponds ! Qu'as-tu fait pour lui ?

Ida voulait inventer un mensonge ; elle ne put pas ; sa voix s'étranglait dans sa gorge.

— Tu l'as abandonné, malheureuse ! Et, il y a quelques mois, ce pauvre enfant a succombé, dit-on, à la suite d'un drame épouvantable. « Tout cela, messieurs, d'ailleurs, est l'œuvre de cette femme... Je l'ai tuée... Condamnez-moi, si vous me croyez coupable ! » Et tu te figures, malheureuse, qu'on me condamnerait encore ?

D'une voix tremblante Ida répondit :

— Ecoute, Pierre, j'ai été une mauvaise femme, c'est vrai, et mes torts envers toi sont bien grands... mais je t'ai aimé aussi jadis...

— Toi ! menteuse !

— Est-ce ma faute si l'on m'avait mal élevé, si l'on avait laissé se développer ma coquetterie... J'étais innocente de la vie... Pierre, aie pitié de moi...

Elle fixait sur lui un regard suppliant, il l'interrompit avec une superbe ironie :

— Songerais-tu à m'attendrir, menteuse ? T'imagines-tu donc que je me laisserais prendre encore à tes comédies ?...

Ida se mordit les lèvres ; telle avait bien été sa pensée ; cet homme, qu'elle avait vu si souvent à ses genoux, ne pourrait-elle le séduire une dernière fois, faire son esclave ?

— Peine inutile, ma chère, et je te défends de me parler de ton soi-disant amour ; un tel mot ne peut qu'être souillé par tes lèvres !

— Bref, que veux-tu ?
 — D'abord, ma chère, que veux-tu toi-même de moi ?
 — Mais, puisque tu te crois si bien mon maître, ne vas-tu pas m'imposer tes volontés ?
 — En effet, répliqua l'ancien caissier d'un ton hautain : c'est un marché que je viens te proposer. Mes conditions, tu les connaîtras tout à l'heure ; dis-moi d'abord ce que tu exigeras en échange de ces conditions. Ne crains pas d'être brutalement franche.

Elle comme lui ne répondait pas...
 — Tu me demanderas, je pense, de disparaître ?
 — Non, Pierre, dit la vicomtesse, simulant une grande douceur ; mais vivons chacun de notre côté, puisque toute existence commune serait impossible entre nous... Je suis riche, je te donnerai ce que tu exigeras : veux-tu cent mille francs ?

Jacques Bernard ricana :
 — Un million ! De l'argent ! Non, ce n'est pas ce que je veux, surtout de l'argent sorti de tes mains. Je suis plus exigeant ! Mais, enfin, puisque tu ne veux pas me faire connaître tes désirs, je vais te dire, moi, le fond de ma pensée. Il y a une chose que tu dois redouter par-dessus tout, c'est l'effroyable scandale que je pourrais causer en faisant savoir à tout Paris que cette vicomtesse de Cranson, si riche, si adulée, courlée par des hommes célèbres, par des ministres...
 Ida eut un mouvement d'effroi.

— Tu te demandes par quel prodige je sais déjà tant de choses sur ton compte ? Je connais ta vie, comme si j'avais vécu dans ton ombre ; je pourrais te dire le nom de l'amant qui partage ton existence ; je pourrais te dire toutes tes infamies... Et je pourrais aussi les dire au monde ! Et ce que tu voudrais de moi, ce que tu paierais un peu plus cher que cent mille francs, c'est que je me taise et que je ne te gêne plus... Avoue que c'est bien ce que tu espères de moi !

— Qui, prononça-t-elle à voix basse.
 — Voilà donc une des conditions du marché bien posée ; je te laisse ta richesse, ta tranquillité, ton amant... s'il veut encore de toi...

— C'est Jérôme Labadié qui t'a envoyé ici ! s'écria Ida.
 — C'est lui, du moins, que tu attendais. Je pensais que tu avais déjà compris que je venais en son nom.

Non. Elle n'avait pas compris tout d'abord ; elle était bien trop affolée. Elle venait seulement de se rendre compte qu'elle avait affaire à Jérôme Labadié, c'est-à-dire à Harry Clifford, au comte de Montreux ; son mari n'était que leur mandataire. Et sa terreur augmenta encore. Si on l'avait démasquée, elle, c'est qu'on avait aussi démasqué ses complices. Elle ne pouvait donc plus compter sur eux.

— Dis-moi enfin ce que tu veux de moi, Pierre ?
 Elle parlait avec un ton de soumission, quoique la révolte grondait en elle.

— Je te jure bien que, dans tout ce qui regarde Jérôme Labadié et ses amis, je n'ai agi que malgré moi !

— Eh bien ! je vois que nous sommes assez près de nous entendre ! Si j'ai insisté sur ta conduite et sur ce que tu aurais à redouter de moi, ce n'était d'ailleurs que pour te bien faire comprendre que tu ne peux te sauver qu'en m'obéissant. Réponds-moi, maintenant, avec la plus entière franchise. Où est M. de Mondoze ?

— Il est parti aujourd'hui pour la Belgique...

— Et le baron Kreizer ?

— Lui et son fils ont quitté ce soir Paris par l'Orient-Express...

— Tu mens !
 — Mais je le jure...

— Que ces Allemands aient quitté Paris par la gare de l'Est et M. de Mondoze par la gare du Nord, c'est vrai ! Je le sais ; c'est moi qui étais chargé de surveiller le baron Kreizer, et je l'ai vu monter dans son wagon...

— Le baron ! s'écria Ida suffoquée. Tu le connais donc ?

— Parbleu !

— Et toi... le connais aussi ?

— Comment me connaîtrait-il, puisqu'il ne m'a jamais vu ?

— Mais enfin... tu connaissais un de ses gens ?...

— Des gens au baron Kreizer ?

— Celui avec qui tu étais... dans un port de mer... prêt à quitter la France ?

— Moi ?... Allons, ma chère, je vois qu'on s'est joué de toi, habituellement si fine... Je comprends : tu avais chargé tes dignes associés de me surveiller ?

El, très sarcastique :

— Je ne reconnais plus la présence d'esprit ; tu prêterais tout à l'heure que tu ignorais où je me trouvais ?...

— C'est que je l'ignorais, en effet ! Je t'affirme que c'est bien la vérité... Et l'on me menaçait de ta vengeance... C'est grâce à cela qu'on m'avait entraînée...

Elle trouvait cette excuse pour adoucir son mari. Et une terrible rage grondait en elle contre le baron Kreizer, qui l'avait si bien trompée.

— Eh bien ! ma chère, tes associés avaient sans doute d'autres préoccupations, car ils m'ont oublié. Depuis que j'ai recouvré ma liberté, je suis auprès de M. Labadié et de M. Clifford. Et quant à ce Kreizer... c'est moi qui l'espionnais. Tu vois que tu peux le trahir sans crainte ; la ruse et la puissance ne sont plus de son côté... Dis-moi donc où il se trouve en ce moment ?

Ida hésita longuement ; elle prononça enfin à voix basse :

— Le baron doit descendre du train à la première station et se rendre... à... à...

— Achève donc !

— A Saint-Etienne, balbutia Ida.

— Où M. de Mondoze l'a précédé, sans doute ?

— Mais que va-t-on faire à Henri ? s'écria Ida avec angoisse.

— Ce qu'on lui fera à ton galant ? Cela ne me regarde pas ! Tant pis pour lui... S'il lui arrivait malheur, tu n'aurais pas à le regretter, puisqu'il ne veut plus de toi ! Peu importe, d'ailleurs ! Réponds encore : ces gens, que vont-ils faire à Saint-Etienne ?... Allons !... Parle donc !...

A la pensée qu'Henri était menacé, Ida se reprochait sa faiblesse, et elle se taisait, regardant son mari avec fureur.

— Je veux toute la vérité, dit celui-ci très froidement.

— Mais j'ignore...

— Non. Tu sais tout... Et tu sais aussi que tu dois m'obéir !

— Ils incendieront les établissements de M. de Montreux, avoua Ida soumise.

— Quand ?

— Sans doute pendant la prochaine nuit.

— Si tu me trompais, n'oublie pas que je me vengerais, que je dénoncerais ta honte...

— Je te dis bien la vérité.

— Et c'est pour cela qu'on a attiré le comte de Montreux en Angleterre ?

— Naturellement...

— Ne commettra-t-on aucune tentative contre lui, à Londres ?

— Non ; ou, du moins, je l'ignore.

— Bien, dit Sandrac en se levant comme pour se retirer. Adieu.

Il tendit la main à sa femme qui se recula instinctivement comme si elle avait peur de son étreinte.

— Je voulais, lui dit-il, sceller notre marché par une bonne poignée de main... Mais il me manque encore quelques détails.

— Ce n'est donc pas fini ?

— Non. Il te tarde de me voir partir ? Tant pis, ma chère, car je ne te quitte plus ; tu serais capable d'envoyer une dépêche à tes acolytes.

— Tu veux rester ici ?...

— Oui, jusqu'à ce qu'on me relève de mon poste, sans doute jusqu'à demain. Mais, comme il faut que je communique à qui de droit le résultat de ma démarche, permets-moi de sonner.

Et il sonna. Le domestique se montra.

— Veuillez, lui dit Jacques Bertrand, aller chercher une personne qui attend au coin de la rue Clément-Marot et de l'avenue Montaigne.

Le domestique, très surpris, interrogea sa maîtresse du regard.

— Allez, ordonna Ida, feignant d'être calme.

Dès que le domestique fut sorti, l'ancien caissier dit :

— C'est M. Labadié : il vient chercher certains papiers, que t'a remis aujourd'hui le baron Kreizer.

— Oh ! pas cela ! s'écria Ida avec fureur.

— Oh ! nous les faut, pourtant !

Ida, le regard en dessous, prononça d'une voix hésitante :

— Je vais te les chercher... dans ma chambre...

— Non... Tu les as sur toi, dans la poche de ta robe

je l'ai vu les y mettre ; ils sont contenus dans un carnet... Et pas de tromperie, je les connais...

Lentement, dominée par le regard de son mari, elle glissa sa main dans sa poche, et en retira le carnet. Elle donna un papier à son mari ; il le reconnut aussitôt : c'était celui où se trouvait le nom du général.

— En voilà un, dit-il. L'autre maintenant ?

Elle ne pouvait se résoudre à s'en séparer.

— Je le vois qui dépasse, dit son mari ; cette enveloppe jaunit. Mais donne donc !

Elle se le laissa arracher.

— Enfin ! s'écria le caissier.

Le domestique revenait, ouvrait la porte du boudoir et annonçait :

— M. Jérôme Labadié.

XI

LA VENGEANCE

Bernard Lavergne, l'excellent contremaitre de M. de Montreux, était certainement très fier de la confiance absolue dont l'avait honoré le comte et plus spécialement Harry. Lorsqu'ils étaient partis pour Paris, ils lui avaient donné les ordres suivants :

— En notre absence, vous nous répondez de la sûreté de l'usine ; en dehors des questions financières, qui ne regardent que M. Jordane, vous serez maître comme un capitaine à son bord. Vous dirigerez le travail...

Oh ! cela ne l'embarrassait guère : la besogne était tracée d'avance pour une quinzaine de jours. Mais, ce qui préoccupait horriblement le vieux contremaitre, ce qui l'empêchait de dormir, lui donnait la fièvre, c'était la recommandation si pressante de Harry.

— Vous devez voir tout ce qui se passera aux alentours de l'usine. Signalez-moi toute figure suspecte ; n'embauchez aucun nouvel ouvrier ; en un mot, défiez-vous de tout et de tous.

Et Bernard Lavergne veillait nuit et jour : et il était très agacé de ne rien découvrir de suspect. Et il faisait des rondes, il organisait des patrouilles. Et il ne découvrait toujours rien. L'usine marchait admirablement. On n'entendait jamais la moindre discussion entre les ouvriers et les chefs d'atelier. Les ouvriers étaient d'ailleurs dans le ravissement : une découverte de mécanique, faite par Harry avant son départ, permettait d'augmenter le rendement des machines, tout en diminuant un peu le travail des hommes, ce qui se traduisait par une légère augmentation de salaires.

Sur ces entrefaites, Bernard Lavergne fut bouleversé de recevoir, un matin, la dépêche suivante de Jérôme :

« Redoublez surveillance. Observez tout aujourd'hui. Ce que nous redoutons se produira sans doute dans la nuit. J'attends comte et Harry, qui vont arriver d'Angleterre ; nous partirons aussitôt pour Saint-Etienne, où serons à une heure du matin.

« Jérôme Labadié. »

Bernard Lavergne avait à peine dominé l'émotion que lui avait causé la dépêche de Jérôme, qu'il en recevait une seconde venant de Londres et ainsi conçue :

« Il est possible que, la prochaine nuit, on essaye de s'emparer de pièces importantes qui se trouvent dans le cabinet de ma maison d'habitation. Redoublez surveillance, et si le coup se fait réellement, prenez dispositions pour arrêter gredins qui le tenteront. Agissez secrètement, évitez tout scandale, et attendez mon arrivée avant de prévenir la police. Serai cette nuit Saint-Etienne.

« MONTREUX. »

— Ne pas prévenir la police ! s'écria le contremaitre ; il est bon, M. le comte. Me voilà avec une belle responsabilité sur le dos !

Et il fut enchanté lorsque le commissaire de police du quartier de la Chaléassière, prévenu par l'administration des Télégraphes, vint lui demander, quelques instants après, de lui montrer la dépêche qu'il avait reçue de Londres. Bernard Lavergne ne pouvait refuser.

Le magistrat, comprenant le désir si naturel du comte :

« Évitez tout scandale ! » dit au contremaitre :

— M. de Montreux a raison : tout déploiement de po-

lice serait une imprudence. Je vous enverrai simplement deux agents, qui se cacheront avec vous dans l'habitation de M. de Montreux ; nous en laisserons les alentours libres... Et on pincera les gredins sur le fait : il est temps que ce Pierre Sandrac tombe entre nos mains...

— Ah ! fit Bernard Lavergne avec un sourire en dessous, vous croyez encore que c'est ce Pierre Sandrac ?

— Mais, évidemment !

— Eh bien ! j'ai comme une idée, monsieur le commissaire, que si l'on arrête quelqu'un, cette nuit, ce ne sera pas Pierre Sandrac.

— Oui, je sais, dit le magistrat en haussant les épaules, que vous n'avez jamais cessé de le défendre. Vous verrez cette nuit !

— Soit, monsieur le commissaire, nous verrons.

Et Bernard Lavergne se frotta les mains.

Le soir, toutes les dispositions étaient prises pour surveiller l'habitation du comte de Montreux. Les deux agents envoyés par le commissaire de police étaient venus, vêtus en ouvriers, et Bernard les avait postés, avant la nuit, dans le cabinet même du comte. Quant à lui et aux hommes de confiance qui l'aidaient habituellement dans ses rondes, ils gardaient un peu tous les coins de l'habitation. Comme à Neuilly, le soir où l'on avait arrêté Pierre Sandrac, les portes étaient à peine fermées. Les gredins qu'on attendait entreraient facilement, on refermerait les portes, et ils seraient inévitablement arrêtés.

Telle était du moins la pensée de Bernard Lavergne et du commissaire de police.

Ils eussent été un peu moins rassurés s'ils avaient pu pénétrer, en ce moment, dans le cabinet particulier de l'hôtel de France, où trois hommes fumaient silencieusement, tandis qu'un domestique enlevait les restes d'un fin repas, auquel les convives avaient d'ailleurs médiocrement fait honneur, et servait le café et les liqueurs. Ces trois hommes étaient Max Kreizer, le baron et Henri de Mondoze.

Quand le garçon se fut retiré, ils patientèrent encore jusqu'à ce que des jeunes gens, qui dinaient dans un cabinet voisin, fussent partis.

— Voyons, dit alors le baron d'une voix agitée, si nos dispositions sont bien prises. J'ai reçu un télégramme de Corthey m'avisant que la dépêche signée du nom de M. de Montreux avait été expédiée, ce matin, à Bernard Lavergne. Vous avez pu, monsieur de Mondoze, constater l'effet de cette dépêche ?

— Parfaitement. Emotion au télégraphe, bavardages et, comme conséquence, le commissaire prévenu, il a envoyé deux hommes à Bernard Lavergne ; et ces hommes, ainsi que ceux qui font habituellement des rondes dans l'usine, sont cachés dans l'habitation du comte.

— C'est-à-dire à deux cent cinquante mètres de l'usine ! s'écria le baron avec un sinistre mouvement de joie. Et toi, Max, as-tu réussi ?

— Mon père, les bidons de pétrole sont cachés à l'endroit précis que vous m'avez indiqué, à deux pas de la petite porte par laquelle nous devons entrer.

— Avez-vous au moins toutes les clefs nécessaires ? interrogea Mondoze.

— Vous savez bien que j'avais pris l'empreinte de toutes les serrures pendant mon séjour chez M. de Montreux ; et nous pénétrerons partout sans la moindre difficulté, affirma Maz.

— Et sans danger, appuya le baron.

— Je suis cependant un peu inquiet, dit Mondoze, de ne pas avoir reçu de nouvelles de la vicomtesse.

— Elle se sera sentie espionnée, répliqua le baron ; et elle aura jugé plus prudent de ne pas nous envoyer de dépêche.

— Et le comte est toujours à Londres ?

— Oui. Corthey ajoute, dans son télégramme, qu'il l'a vu, dès hier, à son arrivée ; et il a accepté le rendez-vous qu'il lui a fixé pour aujourd'hui dans la soirée ; il est probable qu'ils sont ensemble en ce moment même.

— Eh bien ! partons, dit Mondoze d'un ton résolu, mais non sans une pointe de mélancolie.

Le baron le regarda du coin de l'œil, et :

— Auriez-vous quelque hésitation ?

— Moi ? Certes non... puisque je suis ici avec vous.

Et cependant, depuis deux jours, il faisait d'amères réflexions. Jusqu'alors il n'avait jamais participé de ses mains à un crime ; il avait toujours eu des exécuteurs de ses basses œuvres. Déjà, cela lui avait répugné de se mêler si activement de la tentative d'enlèvement de Mlle de Montreux ; et, maintenant, il s'enfonçait dans

le crime le plus banal, le plus vulgaire qu'on pût rêver ; et si le malheur voulait qu'ils fussent surpris, la honte de sa vie éclaterait au grand jour. Il ne pouvait plus écarter cette pensée de son esprit ; il se représentait l'affreux écanoale dans Paris lorsque parlout, à son club, dans les salons, aux réunions de courses, ses anciens amis se conteraient la dernière aventure du brillant clubman tombé de si haut...

— Que de boue ! murmurait-il.

Mais il était pris dans l'engrenage du crime : il irait jusqu'au bout.

Vers onze heures, les trois hommes arrivaient devant l'usine. Ils en firent le tour, lentement, s'assurant que personne ne se tenait caché dans les ruelles environnantes, et ils furent bientôt devant la petite porte par laquelle ils avaient décidé d'entrer.

En ce moment, ils entendirent des pas. Bernard Lavergne faisait une ronde à l'intérieur, accompagné d'un des agents de police. Les veilleurs avançaient avec beaucoup de précaution, pas à pas. Ils n'étaient séparés des bandits que par l'épaisseur des murs de ronde. Comme ils passaient devant la petite porte, Bernard Lavergne l'ouvrit. Les bandits avaient entendu le bruit de la serrure ; ils eurent le temps de s'accroupir dans un petit fossé qui fait le tour de l'usine. Bernard Lavergne et l'agent regardèrent de tous côtés, et l'agent dit :

— Il n'y a rien à craindre par ici.

— Evidemment, fit le contremaître, puisque ce n'est pas par ici que...

— Retournons à la maison d'habitation.

Et ils s'éloignèrent.

Kreizer attendit un quart d'heure ; puis il prononça d'une voix sourde :

— Allons, c'est le moment !

Max chercha quelques minutes au milieu de ses clefs, puis ouvrit la porte sans le moindre bruit.

— Personne, murmura-t-il joyeusement.

Et il entra. Son père et Mondoze le suivaient. Max portait deux bidons remplis de pétrole qu'il venait de reprendre dans la cachette où il les avait placés. Les misérables se trouvaient tout près de l'atelier des plaques blindées. Une minute après, ils y pénétraient.

— Commence, Max ! ordonna le baron.

— Veuillez m'aider, dit Max en tendant un bidon à Mondoze.

Mondoze fit une horrible grimace, mais prit tout de même le bidon. Dès lors, l'horrible besogne commença. La nuit était assez claire ; une lueur incertaine, mais suffisante tombait des grands châssis de verre, qui recouvraient la plupart des ateliers. Le fer n'était pas encore d'un usage courant dans les constructions à l'époque où ces ateliers avaient été élevés ; la plupart reposaient sur des charpentes en bois. Et, sur chaque pilier de bois, Max et Mondoze jetaient du pétrole. Dans les endroits qui leur semblaient plus propices au développement de l'incendie, ils versaient une plus grande quantité de liquide. Le baron avait fixé d'avance quatre foyers principaux d'incendie, et l'un d'eux situé naturellement dans les bureaux. Au moment où ils arrivaient à ces bureaux, Mondoze eut une telle répugnance qu'il n'entra pas. Le baron crut qu'il voulait simplement surveiller les alentours.

— Oui, restez ici, dit-il. Moi, j'ai besoin de pousser un peu plus loin.

Tandis que Mondoze veillait et que Max terminait son immonde besogne dans le bureau du comte et dans celui de Jordanne, le baron sortait audacieusement de l'usine. Et, rampant contre terre, il arrivait au pavillon de Harry Clifford. Il en revint au bout de quelques instants en prononçant rageusement :

— Rien ! Je n'ai rien trouvé !

— Que voulez-vous donc ? interrogea Mondoze.

— Les plans de cet Américain, répondit le baron en ricanant ; puisque le feu va tout détruire, ne faut-il pas sauver de si belles inventions ?

Si le baron avait pu distinguer en ce moment le visage de Mondoze, il l'aurait vu blêmir affreusement.

— Je vous avais assuré, mon père, dit Max, qu'il cachait tout dans son coffre-fort et que vous perdriez votre temps...

— Il me semble, en effet, dit Mondoze, d'une voix agitée, que nous perdons des minutes bien précieuses ; nous avons été admirablement favorisés jusqu'ici, mettons vite le feu et fuyons !

— C'est bien ce que nous allons faire, répliqua froidement le baron ; mais il me manque encore quelque

chose. Tenez-vous prêts, d'ailleurs... Max, c'est bien là, à droite, que se trouve ce maudit atelier ?

— Oui, père ; et en voici la clef.

Le baron prit la clef que lui tendait son fils et alla tranquillement ouvrir la porte qui menait dans l'atelier des fusils. Mondoze le suivait.

— Vraiment, s'écria-t-il, je me demande si vous avez votre tête à vous?... Que voulez-vous encore?... Vous allez nous perdre... Si une nouvelle ronde passait !...

Kreizer haussa les épaules. Et il marchait à tâtons, murmurant :

— J'ai vu le modèle ; il est au fond de l'atelier... Ah ! voici ! Enfin !

Il n'avait pu retenir un cri d'horrible joie. Mondoze put distinguer qu'il levait le bras et décrochait un fusil suspendu à la muraille, au-dessus de l'établi du chef d'atelier.

— Maintenant, ordonna le baron presque à voix haute, et si heureux qu'il oubliait toute prudence, maintenant, le feu, mon cher ! Il ne me manque plus rien... Le feu !... Le feu !...

— Pardon, dit tranquillement Mondoze, expliquons-nous d'abord !... Qu'est-ce que c'est que ce fusil ?

— Vous seriez plus naïf que je ne le croyais si vous ne le devinez pas.

— Un fusil... Lebel, n'est-ce pas ?

— Parbleu ! Allons, vite, le feu !

Max, qui était venu rejoindre son père préparait déjà sa boîte d'allumettes. Ils étaient en ce moment dans un grand couloir, qui menait des bureaux aux ateliers et sur lequel s'ouvrait la petite pharmacie de Mlle de Montreux.

Mondoze saisit le bras de Max.

— Attendez !

Puis, il s'empara brutalement du fusil que tenait le baron.

— Et maintenant, déclara-t-il d'un ton résolu, mettez le feu, vengez-vous, et, quels que soient les remords qui m'assaillent en ce moment, je vous aide ; mais je vous jure que vous n'emporterez pas ce fusil !

Le baron poussa un cri rauque.

— Prenez garde, mon père ! supplia Max.

Et, en même temps, il essayait de reprendre le fusil à Mondoze et lui disait d'une voix persuasive :

— Voyons, vous êtes fou, mon cher !

Mondoze fit un bond en arrière ; le baron et son fils l'entouraient de leurs bras, luttant silencieusement avec lui. Il se débarrassa d'eux.

— Ecoutez-moi, dit-il. Je suis un misérable, un bandit ; j'ai sacrifié tout ce qui est respectable : honneur, amour, amitié ; je mérite tous les mépris... Mais, sur mon âme, je n'ai jamais cessé d'être Français ! Et ce fusil, je vous jure que vous ne l'aurez pas. Vous avez sans doute le droit de vous venger du comte de Montreux ; mais vous n'avez pas le droit de voler une chose qui ne lui appartient pas, qui appartient à la France. Et, d'ailleurs, entre gens tels que nous, je suis bien naïf d'invoquer le droit ! Vous êtes deux, mais je ne vous crains pas... Obéissez-moi, ou je vous perds...

Max allait encore se précipiter sur lui, son père l'arrêta.

— Non. Raisonons une minute. Mon cher Mondoze, je comprends votre sentiment ; et, si piètre opinion que vous ayez de moi, comme je l'ai de vous d'ailleurs, je rends justice à votre patriotisme. Mais vous êtes forcé de vous incliner devant la force. Cherchez dans vos poches, ajouta-t-il avec ironie ; vous n'avez plus ni votre revolver ni votre poignard, j'ai eu soin de vous les prendre tout à l'heure. Avec quoi vous défendriez-vous contre nous, qui sommes toujours bien armés ? Cédez donc ; vous nous forciez à vous tuer.

— Essayez ! dit froidement Mondoze.

— Mon père, supplia Max, renoncez à ce fusil !

— Non, je le veux !

Et le baron se précipita, le poignard levé, sur Henri de Mondoze...

XII

LA JUSTICE

Tandis que les Kreizer préparaient si méthodiquement leur vengeance, le comte de Montreux et Harry Clifford, prévenus par une dépêche de Jérôme, accompagnaient leur retour de Londres à Saint-Etienne avec une rapidité vertigineuse. La dépêche de Jérôme était arrivée à Londres vers minuit. A une heure, le comte et son ingé-

nier quittaient Londres par un train spécial ; le train habituel ne leur aurait pas permis d'arriver assez rapidement à Folkestone d'où ils traverseraient le Pas-de-Calais pour rejoindre Boulogne.

En recevant la dépêche de Jérôme, M. de Montreux était demeuré stupide ; il murmurait d'une voix tremblante :

— Est-ce possible, Harry ? Votre ami ne s'abuse-t-il pas ?... N'exagère-t-il pas ?...

Harry n'était pas d'humeur à discuter.

— Il faut partir, répliqua-t-il simplement.

Sur sa prière, le comte écrivit à Corthey pour le prévenir que, le lendemain, ils avaient des usines à visiter et que ce serait seulement le surlendemain qu'ils pourraient se rendre au rendez-vous qu'il leur avait fixé.

— Il faut, dit-il, que le drôle ne devine pas que nous avons quitté l'Angleterre.

Puis, tandis qu'on préparait un train spécial pour eux à la gare de Charing-Cross, il donna par dépêche l'ordre de tenir un bateau sous vapeur à Folkestone et commanda un train à Boulogne pour gagner Paris. Ils arrivèrent à Folkestone vers deux heures du matin. Leur vapeur les attendait. A quatre heures, ils étaient à Boulogne, où les choses n'avaient pas aussi rapidement marché qu'en Angleterre. Le chef de gare avait dû correspondre avec Paris et attendre la réponse avant de former un train. Le nom du comte de Montreux et les raisons d'urgence invoquées par Harry dans sa dépêche avaient heureusement aplani toutes les difficultés. Ils purent partir de Boulogne avant cinq heures et, malgré quelques arrêts causés par des trains de marchandises, arriver à la gare du Nord vers dix heures du matin. Le train ordinaire ne les y eût amenés qu'à onze heures quinze, heure à laquelle ils devaient repartir de la gare de Lyon.

Jérôme les attendait et leur expliqua, avec concision, tout ce qui s'était passé chez la vicomtesse. Au nom de ce Sandrac, l'ancien caissier d'Herbelin, M. de Montreux eut un douloureux tressaillement.

— Mais comment connaissez-vous cet homme ? demanda-t-il.

— C'est un point que nous ne pourrions vous expliquer que plus tard, répondit assez tranquillement Harry.

— Mais il faut prévenir Lavergne ! s'écria le comte ; nous ne serons pas à Saint-Etienne avant une heure du matin...

— Lavergne est prévenu, comte ; vous n'avez rien à redouter.

— Tu nous accompagnes ? demanda Harry à Jérôme, lorsqu'ils arrivèrent à la gare de Lyon.

— Non. Je me méfie trop de la vicomtesse : je l'ai laissée pour deux heures sous la surveillance de son mari et de Louis Ducros ; mais ils sont trop peu expérimentés pour résister plus longtemps aux finesses d'une telle gaillarde. Je retourne prendre mon poste auprès d'elle ; et je ne la délivrerai de ma présence que lorsque tu m'auras télégraphié que je puis le faire sans danger.

Quelques instants après, le comte et Harry partaient pour Lyon. A Lyon, ils prirent le train de onze heures. Et, à minuit cinquante et une, ils arrivaient enfin à Saint-Etienne.

— Personne à la gare, fit le comte avec un mouvement d'inquiétude.

— C'est qu'on nous attend à l'usine, répondit Harry.

— On aurait pu, du moins, m'envoyer ma voiture, puisque votre ami Jérôme a prévenu Bernard Lavergne.

— Je reconnais bien là, au contraire, la prudence de votre excellent contremaître : l'envoi seul de votre voiture à la gare aurait fait comprendre à ces misérables qu'ils étaient découverts !

— C'est juste, Harry.

Ils prirent un fiacre, se firent conduire à la Chalaisière ; mais Harry ordonna au cocher de s'arrêter à une centaine de mètres de l'usine, vers laquelle ils se dirigèrent prudemment. Au moment où ils touchaient à la porte, une ombre s'en détacha, venant vers eux.

— Bernard Lavergne ? interrogea le comte.

— Oui, c'est moi, répondit le contremaître à voix très basse.

— Eh bien ?

— Rien encore.

— Et vos hommes ?

— Sont tous à leur poste ; moi, j'ai tenu à venir au-devant de vous. Suivez-moi, maintenant, et marchons bien doucement.

Il les conduisit à la maison d'habitation et, quand ils furent entrés, leur expliqua les dispositions prises :

— Un homme derrière chaque porte, deux dans votre cabinet... on laisse entrer les coquins, on reforme, et on les pince...

— Et dans l'usine ? demanda Harry tout anxieux.

— Oh ! dans l'usine, rien à craindre, puisque c'est dans la maison d'habitation que le coup doit être fait.

— Qui vous l'a dit ?

— Mais... la dépêche de M. le comte !

— Vous avez reçu une dépêche de moi ? murmura le comte abasourdi.

— Oui, monsieur le comte. J'en avais déjà une de M. Labadié me disant de me tenir sur mes gardes... La vôtre me renseignait plus exactement ; mais ça a fait du tapage au télégraphe, le commissaire de police est venu ; et ce soir, il m'a envoyé deux hommes déguisés en ouvriers...

— Pardon, pardon, Bernard, interrompit Harry d'une voix fiévreuse ; vous nous dites que vous avez... reçu réellement... une dépêche de M. de Montreux ?

— Mais certainement.

— D'où venait-elle cette dépêche ?

— De Londres.

— Sang-Dieu ! s'écria le comte. Je ne vous ai rien envoyé. Oh ! les misérables !

— Du calme, prononça Harry, du calme, je vous en supplie... Bernard, comprenez-moi bien : nous ne vous avons expédié aucune dépêche de Londres...

— Ah ! trahison, alors ! bagaya le vieux contremaître ; on s'est moqué de moi alors ; on nous retient ici par cette ruse... tandis que... peut-être... en ce moment... à l'usine...

Et déjà, il voulait se précipiter au dehors, courir aux ateliers ; Harry l'arrêta.

— Pas de foue ! Pas d'imprudences. Nos bandits sont peut-être déjà dans l'usine...

— Et ils vont nous entendre... et s'enfuir. Babatua Bernard Lavergne désespéré.

— Non... il y a un endroit où ils n'arront fort probablement pas pénétré, c'est la pharmacie de Mlle de Montreux. Prévenez vos hommes, Bernard, qu'ils viennent nous y rejoindre au premier signal.

Deux minutes plus tard, Harry, le comte et Bernard Lavergne se dirigeaient vers la petite pharmacie et s'y glissaient très doucement. C'était le moment où Henri de Mondoze venait d'arracher le fusil des mains du baron Kreizer.

Sans cet incident, le feu eût déjà été mis à l'usine, les Kreizer et leur complice se fussent déjà échappés. Et Harry et le comte seraient arrivés trop tard.

Séparés seulement des bandits par la porte de la pharmacie, ils surprirent donc la querelle de Mondoze et du baron. Et lorsque l'Allemand se précipita, le poignard levé, sur son complice devenu son adversaire, Harry ouvrit brusquement la porte. Le baron eut une seconde d'hésitation qui sauva Mondoze. Il crut simplement qu'on les avait découverts et que les velleurs accouraient, il se jeta sur l'homme qui arrivait, croyant le renverser d'un seul coup. Mais il se sentit saisi par le bras ; il essaya vainement de frapper ; il était déjà désarmé, terrassé.

— Max, appelait-il, Max !

Max ne pouvait lui répondre, pour la bonne raison que Bernard Lavergne l'étrouffait dans ses bras. Quant à Mondoze, il était comme cloué sur place. Le comte n'avait eu qu'à lui placer la main sur l'épaule pour le repousser contre le mur.

Kreizer essayait, cependant, de se débattre.

— Ah ! pas de résistance, prononça Harry d'une voix impitoyablement railleuse. Cette fois, vous êtes bien battus !

En reconnaissant la voix de Harry, les trois misérables éprouvèrent une véritable stupeur.

Presque aussitôt, des pas assez nombreux retentissaient. Les hommes qui, de la maison d'habitation, guettaient le moindre bruit, avaient entendu le tumulte de la lutte ; et ils accouraient. Quelques minutes plus tard, le baron, son fils et Henri de Mondoze étaient amenés dans le cabinet du comte, maintenus chacun par deux hommes. Le père et le fils étaient aussi confus qu'irrités ; Henri de Mondoze, anéanti.

En ce moment, Bernard Lavergne se pencha en reniflant.

— Drôle d'odeur, hein ! messieurs les coquins... Vous pensez donc que nous ne savons pas nous éclairer ?... Tiens !

Il venait d'apercevoir un des bidons vides posé sur la table. Il renifla encore. Maintenant que le calme était un peu revenu, on pouvait s'occuper de ce détail, qui avait

d'abord passé inaperçu : l'atmosphère était tout imprégnée de l'odeur du pétrole. Bernard Lavergne se précipita dans les ateliers et revint au bout de quelques minutes en disant :

— C'est la même chose partout : il y en a une traînée jusqu'au bout des ateliers. Ah ! canailles !

Il tendait le poing vers les Kreizer ; puis, avec une expression douloureuse :

— Et vous, monsieur de Mondoze ?

Un des agents de police dit alors au compte :

— Je vais prévenir M. le commissaire.

— Non. Pas encore ; je désire auparavant m'entretenir avec ces messieurs.

Et d'un geste méprisant, il écrasait les trois complices.

— Assurez-vous simplement qu'ils ne sont plus armés.

— C'est fait, monsieur.

— Et retirez-vous tous, sauf MM. Clifford et Bernard Lavergne.

Les agents de la police essayèrent bien de résister ; mais le comte parlait avec une telle autorité qu'ils s'inclinèrent.

— Asseyez-vous donc, messieurs, dit le comte avec une parfaite urbanité, dès que les hommes de la police et les veilleurs de Bernard Lavergne se furent retirés. Je pense que nous devons avoir des choses fort particulières à nous dire, et je n'ai pas voulu que des importuns les entendissent. Monsieur le baron Kreizer, j'ai été bien fou de ne pas comprendre que vous me poursuiviez d'une haine implacable... Je suppose que vous n'es-saierez pas de nier ?

— Certes non ! répliqua le baron d'un ton rogue.

— Eh bien ! monsieur, il me semble que l'heure est venue de vous demander les motifs...

— Je vais vous les dire, monsieur ! interrompit le baron avec hauteur ; et vous devrez reconnaître que je ne suis pas le bandit que vous vous imaginez !

— J'ai donc fait quelque chose, moi, pour mériter votre haine ?

— Pas vous, mais votre frère.

— Le général ! s'écria Harry avec une soudaine angouïse.

— Pardon, mon ami, dit le comte avec autorité, faites comme moi ; vous qui me recommandez toujours le calme, ayez le calme nécessaire pour écouter jusqu'au bout.

— Oui, écoutez-moi, dit le baron en ricanant, vous me jugerez ensuite.

Et d'une voix rauque, sans cesse coupée par des grondements de colère, il raconta brièvement son histoire, l'histoire de sa fille, l'incendie de sa maison, puis la mort de sa fille, sa ruine, son désespoir, et cela avec un tel accent de vérité que tout d'abord, le comte et Harry ne trouverent pas un mot à lui répondre.

— N'avais-je pas le droit de me venger, s'écria-t-il en terminant.

Mais au bout d'un instant, le comte, rassemblant ses souvenirs, répliquait :

— Votre récit est à peu près exact, en ce qui concerne votre fille, monsieur, quoique sa conduite ait été fort légère, même provocante : je l'ai su par les témoignages des compagnons de captivité de mon frère... Mais je puis vous affirmer que mon frère est innocent de l'incendie qui vous ruina ; il n'y eut là qu'une cruelle coïncidence ! Et je ne vois vraiment pas en quoi vous aviez le droit de vous venger ainsi et surtout de vous venger sur moi... sur... ma chère fille ! Mais c'est de la sauvagerie, cela, monsieur !

— Ce n'était que justice ! s'écria fougueusement Max. Punir l'infamie de cet homme...

Harry se dirigea vers lui ; et, avant que le comte eût pu intervenir :

— Monsieur, déclara-t-il froidement, sachez qu'en dehors de tout ce qui s'est passé jusqu'à présent, je regarderais comme une injure personnelle toute parole prononcée contre le marquis de Montreux !

— Et de quel droit ? fit Max en ricanant...

— Du droit... d'un droit qui ne vous regarde pas ! Mais l'honneur du général de Montreux n'est aussi cher que le mien ! Et ce n'est pas par des moyens semblables aux vôtres que je me vengerais, mais au grand jour et l'épée à la main !

— Harry, je vous en prie, dit le comte, calmez-vous. C'est à moi seul de décider ce que nous avons à faire.

Il réfléchit quelques instants, puis :

— Vous avez indignement outrepassé vos droits, monsieur, que vous confériez une offense, si cruelle qu'elle fut. Je pourrais vous dire que rien ne saurait me rendre

responsable de la conduite... fâcheuse de mon frère. Mais j'en accepte résolument toutes les conséquences. S'il me plaisait de vous livrer à la Justice, vous n'ignoriez pas quelle serait sa sentence : un emprisonnement perpétuel pour vous trois... Mais je considère que la famille de Montreux vous doit une réparation, et cette réparation, je n'hésite pas à vous la donner : vous êtes libres, messieurs !

— Libres !

Le baron et son fils, en prononçant ce mot, eurent un naïf mouvement de joie. Mondoze écoutait à peine.

— Mais, ajouta le comte, j'ai bien le droit de mettre une condition à ma clémence, c'est que vous quitterez à jamais la France ! — Quant à vous, monsieur de Mondoze, je vous considère comme plus coupable que vos complices. Vous, un Français, un gentilhomme !... Ah ! mieux vaut ne pas parler plus longtemps de votre infamie. Tout à l'heure, je vous aurais tué, si je n'avais été touché par le réveil de votre patriotisme...

Henri de Mondoze baissait la tête sans prononcer une parole. Déjà le comte se détournait de lui avec dégoût.

— Vous êtes donc libres, messieurs, continua M. de Montreux, et je vous affirme que vous pourrez vous éloigner d'ici sans être inquiétés : je me charge d'arrêter les poursuites de la police. Seulement, je prends mes précautions contre toute idée de retour... Veuillez prendre place à mon bureau, monsieur le baron, et écrire ces quelques lignes :

« Je reconnais que, dans la nuit du 10 septembre, je me suis introduit, accompagné de mon fils, Max, et de M. de Mondoze, dans l'usine du comte de Montreux, et que nous avons été surpris au moment où, après avoir dérobé un fusil Lebel, nous allions incendier l'usine. M. de Montreux a eu la bonté de nous pardonner et nous a laissés fuir. Mon fils et moi, nous nous engageons en retour à quitter la France et à ne jamais y réparaître. »

Le baron obéissait : il s'était assis au bureau de M. de Montreux et écrivait sous la dictée du comte.

— Sauvons d'abord notre peau, se disait-il. Nous verrons ensuite...

Et il allait signer, quand Harry Clifford, lui posant la main sur le bras, déclara :

— Pardon ! Ce n'est pas tout. Veuillez ajouter : « C'est moi qui ai tenté de faire sauter M. Harry Clifford, l'ingénieur de l'usine de Montreux. »

— Mais, monsieur !...

— Ecrivez donc, dit brusquement Harry.

Et, quand le baron eut terminé cette phrase :

— Ecrivez encore : « C'est moi qui, aidé par M. de Mondoze, ai fomenté la grève qui a failli ruiner M. de Montreux. » Puis : « C'est mon fils qui devait enlever Mlle de Montreux à Houlgate, avec la complicité de M. de Mondoze. »

— Assez, mon père ! s'écria Max : on ne vous arrache ces aveux que pour vous livrer ensuite à la Justice.

— Non, monsieur, dit Harry avec mépris, ne vous jugez pas d'après vous. Mais je vous affirme que si votre père ne m'obéissait pas, vous seriez dans une heure en prison. Ecrivez donc, monsieur Kreizer : « C'est moi qui ai placé sur le chemin du marquis de Montreux, une drôlesse nommée Kitty Bell, laquelle lui a volé les cent cinquante mille francs qu'il devait porter à son frère. »

Et, comme le baron faisait des gestes de dénégation...

— J'ai déjà les preuves de toutes ces choses, dit tranquillement Harry ; mais il me plaît qu'elles soient reconnues par vous.

— Est-ce tout, enfin ? balbutia le baron qui suait à grosses gouttes.

— Non. Un dernier point. « C'est moi qui avais organisé le vol qui devait être commis à Neuilly le soir où un nommé Pierre Sandrac fut injustement arrêté. J'affirme que ce Pierre Sandrac était absolument innocent de ce crime, qui allait être commis par des gens à moi... Et je reconnais en outre que le vol dont M. de Montreux fut victime en chemin de fer fut commis par moi... » Là, signez ! C'est bien tout !

Depuis quelques instants, le comte remarquait que Bernard Lavergne donnait des signes d'une joie extravagante : il se frottait les mains, il souriait, il fixait des regards moqueurs sur M. de Montreux, puis clignait des yeux, prenait des mines finaudes. Et quand, enfin, le baron Kreizer eut, d'une main tremblante, signé l'aveu de ses crimes, le vieux contremaître n'y tint plus ; et riant follement au moment où des larmes coulaient sur ses joues plissées, il s'écria :

— Je l'avais bien dit, moi, que Pierre Sandrac n'était pas coupable !

D'un regard, Harry lui imposa silence ; mais il ajouta encore avec une joie exhubérante :

— Que voulez-vous, monsieur... Harry, c'a été plus fort que moi : il fallait que j'éclate !

XIII

LE REMORDS

— Venez, messieurs ! prononça alors le comte avec un souverain mépris.

Le baron eut un cynique mouvement d'épaules, et il dit tout bas à son fils, en allemand :

— C'est à recommencer, voilà tout !

Max ne répondit pas à son père ; mais il jeta un terrible regard à Harry, et l'ingénieur, comprenant sa pensée, lui dit :

— Soyez tranquille, monsieur... nous nous retrouverons !

— J'y compte bien ! répliqua le jeune homme avec un accent de rage.

— Silence ! ordonna le comte. N'oubliez pas qu'il y a là des hommes de police qui pourraient m'empêcher de tenir la parole que je vous ai donnée... Parlez sans bruit !

Le baron et son fils s'éloignèrent déjà ; mais il fallut que Bernard Lavergne poussât Henri de Mondoze pour le faire marcher : le malheureux se serait laissé tuer là sans se défendre. Et bientôt, les trois complices s'enfuyaient dans la nuit, suivis à une légère distance par Harry Clifford et Bernard Lavergne. Le comte était demeuré dans l'usine pour retenir, s'il le fallait, les hommes de la police, et leur donner une explication de sa générosité.

— Vous avez un train qui vous permet de filer à cinq heures, dit Harry au baron, lorsqu'ils se trouvèrent au dehors.

Le baron le savait bien ; c'est par ce train qu'il avait justement proféré de partir, pour gagner Lyon, et de là la Suisse. Et le vieux bandit pressait le pas, entraînant son fils, qui ne parlait qu'à regret, et Mondoze, qui avait à peine la force de marcher. Max était exaspéré de cette humiliation : fuir devant Harry Clifford, contre lequel il aurait voulu se battre séance tenante !

— Pas d'absurdité, s'il te plaît ! lui disait son père.

Kreizer était bien trop heureux de se tirer à si bon compte d'une telle situation. Et ce fut d'un air presque goguenard qu'il se retourna pour saluer Harry au moment de monter dans le train.

— Bon débarras ! prononça Bernard Lavergne ; mais je trouve que M. le comte a été trop indulgent.

— Cela valait mieux, répondit Harry.

Le train partait. Max parut à la portière, criant :

— A bientôt, monsieur !

Harry lui répliqua par un tranquille geste d'assentiment.

— Ah ! monsieur, s'écria Bernard Lavergne, j'espère bien que vous n'irez pas risquer votre peau contre un tel coquin ?

— Dès que cela sera possible, déclara froidement Harry ; et vous serez un de mes témoins, mon brave Bernard.

— Vous êtes meilleur juge que moi, dit Bernard, s'inclinant.

Puis, en reprenant le chemin de l'usine :

— Je serais tout de même curieux de savoir ce qu'ils sont en train de se dire dans leur wagon !

*.

Les trois complices voyageaient bien silencieusement. Max s'était enfoncé dans un coin du wagon, les yeux fixés, les traits contractés.

Le baron avait voulu commencer une discussion avec Henri de Mondoze, lui reprocher sa stupide intervention qui les avait perdus. Mondoze l'avait arrêté, net.

— Je vous en prie ; pas un mot, je ne vous répondrais pas !

Et plus une parole ne fut prononcée entre eux jusqu'à Lyon. En sautant sur le quai de la gare, le baron inspecta les environs. Malgré la parole du comte de Montreux, il redoutait quelque surprise.

— Mais non, prononça Kreizer avec un gros rire, rien de suspect : ce comte de Montreux est magnanime comme un empereur romain. Nous boirons à sa santé en

déjeunant ce matin à Genève. Je vais prendre nos billets...

— Pas pour moi, dit Mondoze d'un ton glacial. Je rentre à Paris.

— Vous rentrez à Paris ? s'écria le baron stupéfait... Soit, mon ami ; mais alors je vais vous charger de...

Mondoze l'interrompit sèchement :

— De rien, monsieur, car je vous affirme que vous exigeriez vainement de moi quoi que ce soit. Adieu, mes sieurs ! Je vous souhaite meilleure chance à l'avenir, et vous conseille d'oublier la France... Il vient toujours un moment où l'honnête homme l'emporte sur le coquin... Adieu !

Il ne leur serra même pas la main, courut prendre son billet ; et, à sept heures, il partait pour Paris, où il arriva dans la soirée. Son valet de chambre, prévenu par dépêche, l'attendait à la gare.

— Monsieur est malade ? s'écria le domestique en le voyant.

Henri était effroyablement pâle.

— Non, je suis simplement fatigué, répondit-il d'une voix calme. Quoi de nouveau ?

— Mme la vicomtesse de Granson est venue chez monsieur, au moment où je recevais la lettre de monsieur. Elle attend monsieur pour dîner... Voici d'ailleurs un petit mot qu'elle a écrit chez monsieur.

Henri décacheta vivement l'enveloppe que lui remettait le domestique et lut :

« Mon Henri,

« Viens, dès que tu seras arrivé à Paris. Nous sommes perdus... Tout est découvert... Depuis hier, j'étais prisonnière... je t'expliquerai tout... On vient seulement de me rendre la liberté... Je prépare tout : mes fonds sont prêts... On nous laissera le temps de fuir. Je t'attends !

« Ta femme pour la vie

« Ida. »

— A quoi bon ? prononça Henri de Mondoze avec une expression de dégoût.

Il en avait assez à la fin de tant d'ignominie !

— Monsieur ne va pas chez Mme de... ?

— Non.

Dès qu'il arriva chez lui, M. de Mondoze s'assit à son bureau.

— Je vais aller chercher à dîner pour monsieur ? proposa le domestique.

— Non !

Le viveur écrivait d'une main fiévreuse. Quelques lignes seulement.

— Monsieur veut que j'aille jeter cette lettre ?

— Non. J'irai moi-même, et je me coucherai en rentrant.

Environ une heure plus tard, Ida se présentait, tout inquiète, chez le seul homme qu'elle eût aimé de sa vie.

— Il n'est donc pas arrivé ? interrogea-t-elle fiévreusement.

— Mais si, madame.

— Et il n'est pas venu chez moi ?

Le domestique raconta ce qui s'était passé : son maître pâle, agité, cette lettre qu'il avait écrite, qu'il était allé jeter lui-même à la poste ; puis il était revenu et s'était enfermé dans sa chambre...

— Il était très fatigué, madame : il doit dormir sans doute.

— Je veux le voir.

Elle frappa à la porte de la chambre, et, ne recevant pas de réponse, elle appela :

— Henri !... Henri ! c'est moi !... Mais c'est moi, Henri !

Elle essayait vainement d'ouvrir. Une détonation retentit alors.

— Tonnerre ! s'écria le domestique en se précipitant contre la porte.

Après quelques secousses, la serrure céda.

— Henri, bégayait la vicomtesse en se jetant sur le lit.

Le baron de Mondoze était couché, et sa main crispée tenait encore le pistolet avec lequel il s'était logé une balle dans la tempe. Un petit filet de sang coulait sur le front de l'oreiller... Le suicide simple et correct du viveur qui a honte de lui-même... Ida, à moitié folle, se pencha sur lui.

— Vite ! un médecin... Il respire !... Mon Henri !... Tu m'entends, n'est-ce pas ?... Henri !

Il ouvrit un peu les paupières, fixa son regard éteint sur Ida, puis détourna les yeux de sa maîtresse avec mépris. Ida tomba au pied du lit, tordue par de longs sanglots. Et elle demeura là, toute la nuit, oubliant tout, pour contempler ce visage glacé, que la mort avait laissé calme, un peu hautain.

Ni la descente de police ni la visite du médecin des morts ne purent la distraire de son abominable douleur. Elle ne cessa pas de pleurer. Et, comme on essayait de l'arracher de là, elle résista sans prononcer d'autre parole que :

— Henri... Henri...

Vers le matin, cependant, le domestique l'entendit murmurer :

— Mon Dieu ! ayez pitié de moi !...

Ce matin-là, les journaux boulevardiers annonçaient ainsi la mort du baron de Mondoze :

« Une brillante physionomie de Paris mondain vient de disparaître. M. le baron Henri de Mondoze, qui faisait partie de tous nos grands clubs, s'est suicidé hier, dans son appartement de la rue des Ecuries-d'Artois. Si l'on en croit les bruits qui couraient dans les cercles, il faudrait attribuer cet acte de désespoir à la crainte qu'aurait eue M. de Mondoze de voir son nom mêlé aux tristes scandales qui passionnent en ce moment l'opinion publique. »

A l'heure où paraissait cette note, le général marquis de Montreux faisait très mélancoliquement sa promenade habituelle au Bois de Boulogne. Il allait lentement, la tête penchée sur la poitrine, oubliant qu'il avait promis à son maquignon de faire valoir le bel azean qu'il montait. Et la bête, ayant envie de courir et lui ayant donné un écart, il faillit tomber de sa selle. Il remit vigoureusement sa monture à l'ordre, puis continua sa promenade, s'enfonçant de plus en plus dans ses noires pensées. Car le général avait de très noires pensées : Kitty Bell était partie !

Il y avait de cela deux jours : son frère et Harry avaient quitté Paris le matin pour leur voyage d'Angleterre, il était libre et Kitty lui avait promis de lui donner sa soirée. Mais, quand il était arrivé chez la jeune fille, tout gaillard, plus sous-lieutenant que jamais, Kitty avait disparu... Et depuis, rien. Pas de nouvelles ! pas le moindre petit billet ! Il passait chez elle deux fois par jour, interrogeait le concierge, les domestiques ; et, chaque fois, il s'en retournait, abattu par la même réponse :

— Rien, monsieur ; nous ne savons rien.

Pourquoi ce départ ? Fallait-il en chercher l'explication dans un caprice ? Ah ! cette pensée l'avait cruellement fait souffrir... Sa petite Kitty ! Était-ce possible ?... Et peu à peu, cependant, il s'habitua à cette idée.

— Quelque godelureau qui ne me vaut certainement pas !

Pendant ces deux jours, il n'était pas allé à son cercle, s'imaginant qu'on devinerait son chagrin, qu'on le railerait. Et son allure était si lamentable que les gardes du Bois, qui chaque jour admiraient en lui le soldat éternellement jeune et martial, l'avaient difficilement reconnu ce matin-là. Il ne retrouva un peu d'énergie que lorsque, ayant atteint la Cascade, il revint vers Paris. D'assez nombreux cavaliers, des amazones arrivaient : il se sentait regardé. Il se redressa et fit le beau cavalier, jusqu'au moment où il rencontra de vieux généraux, d'anciens camarades. Il se dirigea vers eux, s'apprêtant à bavarder comme chaque jour. Ils étaient trois, de vieux sabreurs aussi braves, mais aussi peu recommandables que lui. Ils s'écartèrent légèrement, semblèrent ne pas le voir et passèrent leur chemin. Le général fronça les sourcils. Est-ce qu'on allait se moquer de lui, parce qu'une demoiselle l'avait planté là ?... Et il prit un air fendant, souriant à faux, pour qu'on n'allât pas s'imaginer qu'il en avait le moindre chagrin. Plus loin, il rencontra des boulevardiers, des membres de son cercle avec qui il potinait chaque jour, mais dès qu'ils le virent, ils mirent leurs chevaux au galop et le saluèrent à peine de la main en passant. Et de petites scènes semblables se déroulèrent plusieurs fois avant qu'il eût atteint l'Arc de triomphe. Lorsqu'il rentra chez lui, il avait croisé une trentaine de personnes : pas une ne lui avait dit un mot.

— Ah ! monsieur, lui dit Bernard en le recevant d'un air navré, ce pauvre M. de Mondoze...

— Hein ! Mondoze ?... Quoi ?...

— Il s'est fait sauter la cervelle : c'est dans le journal...

— Mais pourquoi ?

— Mon journal n'en dit pas davantage ; mais celui de monsieur renferme peut-être d'autres détails.

Bernard ne se permettait jamais de toucher au Gaulois de son maître. Le marquis enleva vivement la bande, chercha fiévreusement dans les échos mondains le nom du baron de Mondoze... Et soudain, il aperçut son nom à lui, ou du moins, il s'imagina qu'il l'apercevait, quoiqu'il ne fût désigné que par ces mots : « Le général marquis de M... »

Il hurla avec un furieux accent de colère :

— Qu'est-ce qu'ils racontent ces tas de crétins ?

Hélas ! rien qui ne fût rigoureusement vrai ! Et bientôt des larmes jaillissaient des yeux du général, tandis qu'il lisait ceci :

« Encore un bruit que nous ne mentionnons qu'avec une extrême réserve. Un journal suisse prétend qu'un de nos généraux serait prochainement englobé dans les mêmes scandales. La feuille suisse à laquelle nous empruntons cette triste nouvelle ne craint pas de le nommer ; nous croyons plus sage, jusqu'à plus ample information, de donner seulement l'initiale de son nom. Il s'agirait du général marquis de M... que la Justice serait bientôt forcée de mettre en état d'arrestation... »

— Qu'a mon général ? balbutia anxieusement Bernard.

— Fiche-moi la paix !

Et le général alla s'enfermer dans sa chambre. Il tomba sur un fauteuil, anéanti, balbutiant :

— Moi !... C'est moi !...

Et il pleurait comme un enfant ; et il revoyait les incidents de sa promenade au Bois, ses vieux camarades, ces viveurs qui valaient peut-être moins que lui et qui l'avaient méprisé...

— Ils avaient lu... Ils m'ont reconnu...

Et il envisageait aussitôt les conséquences d'une telle dénonciation.

— Si encore il n'y avait que moi ! Mais mon frère... ma nièce !... Je les déshonorerais !... Morbleu, Mondoze m'a donné le bel exemple ! A quoi suis-je bon, vieille bête ? A faire des sottises ?... Bernard !

L'ordonnance entra et jeta un coup d'œil en dessous à son maître.

— Arrive ici, Bernard !

— Mon général !

— Nous étions ensemble en Afrique...

— Oui, mon général.

— En Italie...

— Et pendant la sacrée année, oui, mon général.

— Tu m'as toujours crânement obéi. Et tu vas me faire le plaisir de ne pas manger la consigne aujourd'hui.

— C'est qu'aujourd'hui, mon général n'a peut-être pas tout son bon sens...

— Sacrebleu ! oublies-tu le respect ?... Non, j'ai bien mon bon sens ; je ne l'ai même jamais eu autant que ce matin. Or, j'en ai assez de cette terre, et je m'en vais... J'ai déjà voulu une première fois, il y a quelques mois : tu m'en as empêché, ce en quoi tu as commis une énorme sottise ; car, si tu m'avais laissé faire alors, ce qui arrive aujourd'hui n'arriverait pas. Et c'est pour cela qu'aujourd'hui je te prévient.

Bernard lâcha un juron ; puis :

— C'est bien décidé, mon général ?

— Oui, je viens de décider cela tout à l'heure, répondit tranquillement le marquis.

— Décidé ?... bien décidé ?

— Te moques-tu de moi ? Quand je te dis !...

— Eh bien ! je vais préparer les pistolets.

— Les pistolets ?

— Oui, mon général ; un pour vous, un pour moi !

— Ah çà ! tu es fou ?

— Non, mon général, j'ai mon bon sens tout comme vous. Je préférerais bien que nous allions nous faire casser la tête, là-bas ; mais puisque la guerre n'éclate jamais, autant nous en aller tout de suite... Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ici, quand vous n'y serez plus ?

— Ça, c'est un peu vrai, mon pauvre Bernard ; mais enfin, malgré la joie que j'aurais à me présenter devant le bon Dieu en ta compagnie, fais-moi le plaisir de me laisser partir tout seul.

Bernard grogna, mais ne répondit pas.

— Maintenant, écoute-moi. Je ne veux pas me casser la tête. Je veux mourir de ma belle mort pour le public s'entend d'une attaque d'apoplexie. Et c'est pour

cela que tu ne peux pas te tuer ; car c'est toi qui joueras la comédie. Fais bien attention à la consigne.

Le général écrivit deux lettres très courtes.

— Voici une lettre pour le commissaire de police. Et une pour mon frère.

Il les cacheta très tranquillement.

— Là, je les mets sur ma table de nuit où tu les trouveras avant que qui que ce soit entre dans la chambre. Surtout, morbleu ! que pas un journaliste ne connaisse la vérité ! Rappelle-toi bien que je suis rentré de ma promenade, gai comme un pinson, que j'ai plaisanté avec toi, mais que, tout d'un coup, tu m'as annoncé la mort de ce pauvre Mondoze ; ça m'a donné un coup, j'ai entré dans ma chambre... Un moment après, tu m'as entendu me plaindre, tu as pénétré chez moi, et tu m'as trouvé en train de passer l'arme à gauche... Voilà pour le public...

— Mais le commissaire, mon général ?

— Tu tras le prévenir le premier, un médecin étant inutile puisque j'aurai déjà fermé l'œil, tu lui remettras ma lettre en secret, et, comme ce commissaire est un homme d'honneur, il accédera à ma dernière demande : il dira comme toi ! Songe, Bernaud, que c'est mon honneur que je te confie !

— Sacrédié ! mon général, j'aimerais autant une autre mission !

— Bernaud, qu'est-ce que tu as à la boutonnière ?

— Mon ruban de la Médaille militaire, mon général ! dit fièrement le vieux serviteur.

— Là... Etends ta main dessus, et dis : « Mon général, je vous jure, là-dessus, de vous obéir. »

Brave Bernaud ! Il lui fallut bien dix minutes pour articuler cette maudite phrase. Et quand il l'eut fait, d'une voix grosse de sanglots, le général dit :

— Bien. Maintenant, adieu !

Il lui tendait la main ; Bernaud la prit dans ses grosses pailes.

— Mon général m'a bien tout dit ?

— Oui.

— Mon général ne manque de rien ?

— Non. J'ai le poison nécessaire ; en dix minutes ce sera fait.

— Mon général...

— Eh bien ?

— Je ne comprends rien à tout cela, je sais seulement que je vous ai toujours obéi et que je vais vous obéir encore... Mais, sacrédié ! permettez-moi...

Il prit son maître dans ses bras et le serra longuement sur lui en sanglotant. Le général lui rendit son étrenne.

— Allons, adieu, mon brave !

— Adieu, mon général !

Et Bernaud se retira. Le général était très calme, presque joyeux.

Sa mort arrangeait tout. Il débarrassait son frère ; il ne commettrait plus de sottises, on ne parlerait plus de lui. Le scandale s'arrêterait devant sa mort...

Il se mit à genoux, récita, avec pas mal d'omissions, le *Pater noster*. Puis, en sifflant la marche de son régiment, il alla prendre un flacon de laudanum qui se trouvait dans un placard auprès de son lit, en avala le contenu sans une hésitation. Puis il s'assit sur son fauteuil, les yeux fixes, un peu mouillés de larmes, attendant tranquillement.

Cependant, Bernaud se promenait comme un fou dans le salon de son maître, furieux d'avoir juré et cependant obéissant à sa consigne.

— Je n'ai pas su lui résister... Et puis, s'il a dit qu'il le fallait, c'est qu'il le fallait... Quelque sale histoire de femme !...

Quant à rester sur cette terre ! Merci ! Il fallait bien y demeurer un jour encore, pour accomplir sa consigne ; mais, une fois la lettre remise au commissaire de police et l'explication de la mort donnée, bonsoir ! Une balle, c'était bien arrêté dans son esprit ; et il traita de trouver son maître...

En ce moment, un coup de sonnette retentit.

XIV

LE FILS

— Voici des gens qui arrivent bien mal à propos, bougonna Bernaud en se dirigeant doucement vers l'antichambre.

Il était bien décidé à ne pas ouvrir, mais par précaution voulait savoir qui sonnait. Au moment où il se pen-

chait pour coller son œil contre le trou de la serrure, un nouveau coup de sonnette retentit.

— Diable ! M. Labadié, et un autre que je ne connais pas... C'est qu'il ne va pas être commode à éloigner, ce M. Labadié !

Jérôme tapait contre la porte, appelant :

— Bernaud ! c'est moi... Ouvrez donc !

Bernaud se dit qu'il le renverrait avec quelques mots, et finit par ouvrir.

— Le général ? interrogea anxieusement Jérôme en se précipitant dans l'antichambre.

— Il est sorti, monsieur !

— Allons donc ! Nous l'avons vu rentrer !

— C'est que je vais vous dire, monsieur : il s'est enfermé chez lui.

— Bernaud, je veux voir le général tout de suite...

— Ça, monsieur, non ! Je n'ai pas envie qu'il me secoue...

Et le vieux soldat essayait de repousser Jérôme et son compagnon. Peine inutile : Jérôme ne l'écoutait plus ; il se précipitait hâtivement vers la chambre du général.

Comme il en approchait, il distingua quelques soupirs.

— Dieu de Dieu ! c'est ce que j'avais deviné ! Bernaud, aidez-moi... Toi aussi, Louis !

Et il donnait de violents coups d'épaule contre la porte, dont le général avait poussé le verrou. Bernaud était épouvanté et murmurait :

— Je suis une vieille bête ! J'aurais dû me casser la gueule !

La porte céda enfin. Ils purent entrer et virent le général qui râlait sur son fauteuil. Se souvenant, avec cet esprit militaire qui domine tout, des derniers ordres de son maître, Bernaud voulut dire :

— C'est une attaque d'apoplexie...

Mais ni Jérôme ni Louis Ducros ne faisaient plus attention à lui. Ils avaient pris le général, lui enlevaient ses vêtements, le portaient sur son lit. Et Louis Ducros, après un rapide examen, prononçait :

— Empoisonnement par le laudanum... Pas de doute, d'ailleurs : voici quelques gouttes sur sa main.

Et vite il rédigea une ordonnance.

— Chez le pharmacien, promptement !

Pauvre Bernaud ! Il était bien forcé, mais bien heureux, de manger sa consigne !

C'était évidemment le bon Dieu qui les avait envoyés, et la consigne du bon Dieu est supérieure à toutes les autres.

Et il aurait fallu le voir dans la rue, courant comme un gamin, puis bousculant le pharmacien, lui faisant lâcher l'ordonnance qu'il était en train d'exécuter, pour obtenir la sienne, là en trois minutes... Et quelle joie, quels transports quand il vit son cher maître, après une médication énergique, rendre cette abominable drogue !...

— Maintenant, je réponds de lui, s'écria Louis Ducros. Le général reprenait un peu connaissance ; il se rendait compte qu'on le sauvait. Et sa première pensée fut contre son fidèle domestique ; il bégaya :

— Bernaud !... Sacré imbécile !...

— Chut ! dit Jérôme, vous vous mettez en colère plus tard...

— Monsieur Labadié !... Mais comment ?

— Ce n'est pas le moment des explications ; reposez-vous.

Le général était encore trop faible pour résister. Et bientôt il s'assoupit. Louis Ducros ne quitta pas son chevet de la journée, et Jérôme ne partit que vers cinq heures.

— Tu me réponds de lui, jusqu'à mon retour ? dit-il à son ami.

— Sois tranquille, répliqua l'étudiant.

Jérôme ne partait d'ailleurs que pour se rendre au-devant de Harry Clifford, qui allait arriver dans quelques instants de Saint-Etienne.

Le matin, il avait reçu la dépêche suivante de l'ingénieur :

« Je crains quelque coup de folie du général par suite d'une note abominable qui doit paraître dans les journaux de ce matin ; agis comme je le ferai moi-même, J'arriverai à la fin de la journée ; que, jusque-là, il ne tente rien ; c'est à moi seul de venger cette suprême injure.

« HARRY CLIFFORD. »

L'infâme dénonciation publiée par les journaux venait de Max Kreizer qui en avait audacieusement avisé Harry par cette insolente lettre.

« Monsieur,

« Ma conduite jusqu'à ce jour a pu vous faire croire que j'étais un lâche : c'est que j'obéissais à mon père. Au fond du cœur, je désapprouvais ses sourdes machinations. Je suis tel que vous, monsieur : j'aime le grand jour.

« Vous m'avez dit que vous considéreriez comme une insulte personnelle toute parole prononcée contre le général marquis de Montreux ?... Eh bien ! vous trouverez sous ce pli la copie d'une accusation bien nette que je fais paraître dans un journal de Genève. Cette accusation, je la télégraphie aux principaux journaux parisiens qui la reproduiront sûrement à l'heure même où vous parviendra cette lettre. Si vraiment votre intention est de relever mes injures, vous me trouverez, pendant quelques jours encore, hôtel de France, à Genève.

« Je vous salue en vous adressant l'expression de la haine la plus profonde qu'un homme puisse nourrir contre un homme.

« MAX KREIZER. »

Harry avait failli parler aussitôt pour Genève ; mais la sagesse lui commandait de passer d'abord par Paris, de voir le général. Il ne prévint même pas M. de Montreux : le comte lui aurait demandé trop d'explications. Il répondit par dépêche à Max Kreizer :

« S'il vous reste un peu d'honneur, suspendez la publication de vos infamies jusqu'à mon arrivée. Je serai demain à Genève.

« HARRY CLIFFORD. »

Et il arrivait à Paris tout angoissé. Jérôme lui dit :

— Mais tu as la fièvre !

— Est-ce qu'il est question de moi ?... Le marquis ?...

— Sauvé !... Sauvé, mon cher !

— Mon Dieu ! Il a donc voulu... ?

— Nous le guettons, heureusement, nous étions devant sa porte, avec Louis Ducros, quand il est rentré du Bois ; nous n'osions pas encore nous présenter chez lui... Mais, par sa fenêtre, qui est si peu élevée au-dessus de la rue, nous l'avons vu prendre une fiote dans un placard...

— Oh ! mon père !

— Mais, enfin, nous sommes arrivés à temps. Tu le trouveras seulement un peu fatigué... Nous lui avons imposé silence tout aujourd'hui, pour qu'il ait la force de le recevoir, d'écouter ce que tu auras à lui dire...

— Crois-tu donc que le moment est venu de lui révéler ?...

— La vérité ? Sans doute ! Il lui faut bien cela pour le rattacher à la vie...

Lorsque Harry et Jérôme arrivèrent rue Tailbot, le général somnolait encore. Harry s'installa au pied du lit.

— Nous te laissons seul avec lui... dit Jérôme.

— Mon Dieu, murmura Harry, soutenez-moi !

Il étendit la main jusqu'à celle du malade, la prit doucement, et attendit son réveil.

Il faisait nuit, lorsque le général se redressa brusquement, comme un homme qui sort d'un mauvais rêve. Il s'était dégage machinalement de l'étreinte de Harry.

— Bernaud ! Sacré animal de Bernaud ! cria-t-il.

Il ne se souvenait pas encore très bien de ce qui s'était passé ; il se demandait pourquoi il était encore vivant.

— Bernaud ne viendra pas, dit affectueusement Harry. Couchez-vous, reposez-vous...

Il le forçait à s'étendre.

— C'est mon tour de vous veiller.

— Mais qui êtes-vous donc ?... Harry Clifford !... Vous qui arrivez toujours dans les heures difficiles !... Je comprends... oui... J'ai vu aussi Labacô... Et vous m'avez sauvé malgré moi...

Le général poussa un long soupir, et d'un ton doux :

— Eh bien ! cette fois, mon ami, vous avez fait de la mauvaise besogne ; il valait bien mieux me laisser m'en aller comme une vieille tête morte que je suis...

— Vous !... vous !... murmura Harry avec des larmes dans la voix. Vous tuez, vous que nous aimons tant !

— Vous m'aimez ?... Ah ! bien, vous ne m'aimeriez guère si vous saviez ce que je veux !

— Je vous défends de parler ainsi ! Qu'il ne soit plus question de cet acte de désespoir : c'est fini, bien fini...

— Fini ? Non, hélas !... Moi aussi, je vous aime bien,

mon brave Harry ; je fais plus que vous aimer, je vous admire comme un vrai gentilhomme que vous êtes, meilleur que la plupart de ceux que je connais, meilleur que moi, bien sûr. Et c'est à ce titre que je vais vous faire ma confession, et vous me conseillerez vous-même de disparaître... Demandez donc de la lumière, que nous nous voyions bien en face... Mais non, je ne veux pas rougir devant vous...

— Et vous n'aurez jamais à rougir devant personne, je vous le jure !

Le général secouait tristement la tête.

— Assez, d'ailleurs, sur ce sujet ! s'écria chaleureusement Harry. Qu'il ne soit plus question de mort ni de désespoir ! Est-ce bien à un officier français de parler ainsi, tant que notre cruelle blessure n'est pas fermée ?... Je ne suis pas de ceux qui souhaitent la guerre, je suis trop bien placé pour connaître l'abominable boucherie qu'elle sera ; mais si la guerre éclatait demain, n'aurions-nous pas besoin de tous les courages, de toutes les expériences ?... Cher général, vous n'avez pas le droit de vous tuer !

— Ah ! que votre affection me fait du bien ! murmura le général tout attendri ; et du diable si je sais pourquoi je l'ai méritée !... Enfin, merci !... Si quelque chose me retenait à la vie, ce serait bien la pensée de la Patrie ; et si c'était demain la guerre, ah ! je vous jure que j'irais des premiers et que je n'en reviendrais pas ! Mais il faut trop attendre... Je suis menacé d'un épouvantable scandale, Harry... J'ai été léger toute ma vie ; je dois en subir les conséquences. Voudriez-vous que je déshonore mon frère, ma nièce ?... Allons donc ! ma mort arrange tout ; on m'oubliera...

— Ah ! laissez-vous ! laissez-vous ! je vous en conjure !

— Non ! cela me soulage de m'accuser devant vous...

— Devant moi ! Ah ! si vous saviez !... Mais je suis le seul homme qui n'ait pas le droit de vous juger !

— Vous ? Et pourquoi, grand Dieu ?...

— Harry prit le général dans ses bras.

— Parce qu'un fils n'a jamais le droit de juger son père.

— Un fils... Un fils !... bégaya le général. Que distu ?...

Harry tomba à genoux en s'écriant :

— Oh ! voulez-vous me permettre de vous appeler mon père ? Et je serai divinement heureux !

— Mon fils !... Toi !...

Le général avait bondi de son lit et murmurait :

— Le bon Dieu aurait permis cela ?

Et, d'une main tremblante, il cherchait des allumettes.

— Mon fils... moi, un fils, un fils !

Et, dès que sa bougie fut allumée, il prit Harry, le releva, lui plaça les mains sur les épaules, le regarda longuement, longuement... Et il prononça enfin :

— Juliette Sandrac !... Tu es le fils de Juliette Sandrac, toi !

— Oui, balbutia Harry tout craintif.

Il avait à peine prononcé ce « oui » que le général faisait le mouvement de se prosterner devant son fils.

— Mais si ta mère avait vécu, enfant, elle t'aurait appris à me maudire, moi, si ingrat envers elle, moi, qui t'ai si indignement abandonnée... Et toi, que j'ai abandonné aussi, toi, tu veux me sauver ?...

— Mon père, ma mère vous pardonnera à son lit de mort ; je vous remettrai la lettre sublime qu'elle m'écrivait avant de paraître devant Dieu, lettre qu'un hasard providentiel a fait tomber récemment entre mes mains. Cher père, le suprême désir de cette sainte a été que nous nous retrouvions, que nous nous aimions, que nous soyons heureux l'un par l'autre... Ce désir, vous croyez-vous le droit de ne pas l'exaucer ? Voudriez-vous encore quitter votre fils ?

— Te quitter, toi ?

Et le général se relevait avec une légèreté de jeu

homme et s'écriait :

— Me tuer, quand j'ai un fils tel que toi ! Ah ! le monde pourra bien dire ce qu'il lui plaira ; je veux vivre maintenant !

Le général avait pris Harry et l'embrassait tellement avec une tendresse, un débordement d'affection qu'il n'avait pas connu jusqu'alors. Et il riait, et il pleurait...

— Mon fils !... Moi ! j'ai un fils !... Moi !... Moi !...

Et il l'embrassait.

— Comme tu es beau !... Et moi qui ne devrais pas l'être !

Rappelle-toi pourtant que je t'ai toujours aimé ; moi, pour me pardonner si bien vers toi !

Quant à Harry, il était si divinement heureux qu'il ne trouvait que ces mots :

— Mon père !... Mon cher père !...

Soudain, le général, qui s'était enveloppé de sa robe de chambre, alla brusquement ouvrir sa porte, en criant :

— Bernard !... Arrive donc, animal !

Bernard se présenta, la tête basse.

— Avance donc ! Regarde !... Mais veux-tu regarder ce beau jeune homme, imbécile !... Là, tu le regardes, et ça ne le dit rien ?... Et chaque fois que tu le voyais, ton cœur ne te disait rien, triple buse ?...

Bernard ne comprenait pas, il tremblait.

— Animal, examine-le bien, et dis-moi à qui il ressemble.

— Sauf votre respect, dit Bernard en faisant le salut militaire, j'ai toujours trouvé que M. Clifford avait un faux air de mon général !

— Un faux air, idiot !... Un faux air, lui ! Et tu crois peut-être aussi qu'il s'appelle Harry Clifford ? Incommensurable niais ! Mais il s'appelle le comte de Montreux !

Jérôme et Louis Ducros apparaissaient lentement dans l'embrasure de la porte.

— Arrivez donc, faiseurs de mystères ! Vous le saviez, vous, Labadié, et vous ne me disiez rien ; et un quart d'heure de plus, je m'en allais sans avoir connu mon fils !

Il plaça sa main sur l'épaule de Harry.

— Mon fils ! Sang-Dieu ! Je voudrais crier au monde entier que tu es mon fils ! Le nom des Montreux mourra donc pas... Ah ! que c'est bon ! Il me semble que je suis un autre homme... Tiens, embrasse-moi encore !...

Et dans les bras de son fils, il éclata de nouveau en sanglots ; puis, essayant de rire :

— A ton tour, Bernard ! Je vois que tu meurs d'enfer de l'embrasser !

Et, tandis que le vieux soldat, pleurant lui aussi comme une bête, donnait l'accolade à Harry, le général secouait furieusement la main de Jérôme, à Louis Ducros.

Puis, quelle bonne heure ils passèrent, tous, près du lit du général ! Louis Ducros avait dû s'interposer pour le forcer à se coucher. Il parlait de se lever définitivement, d'aller à son cercle, le soir même, montrer son fils.

— Pas d'imprudence ! ordonna l'étudiant : pour ce soir, je ne permets que les émotions intimes.

— Oui, père, dit Harry, je veux que vous vous reposiez.

— Je n'ai donc retrouvé un fils que pour lui obéir ? fit le général en riant. Mais, sacrebleu ! je veux des explications. Qu'est-ce que c'est que ce nom de Harry Clifford, et cette nationalité américaine ?... Toi, Américain ! toi dont les aïeux ont versé leur sang pour la France depuis dix siècles !

Harry dut faire le récit de sa vie. Le général écoutait religieusement, n'interrompant son enfant que pour dire :

— Comme j'aurais mérité la haine !

Puis, Harry expliqua les derniers événements : le général rougissait, baissait la tête, murmurait :

— Vieille bête ! Je n'ai jamais connus que des soldats !

Mais il protesta avec énergie contre les accusations du baron Kreizer.

— C'est vrai que je fus l'amant de sa fille... comme de bien d'autres là-bas ; mais ces choses-là, ça se règle avec un coup d'épée. Quant à l'incendie, c'est faux ! Tu t'en souviens, Bernard ?

Bernard étendit gravement la main, et :

— Py états, et je vous jure, messieurs, que nous sommes bien innocents de l'incendie ! Pour les femmes, ma foi, nous en avons fait de toutes les couleurs : il fallait bien nous venger un peu de notre captivité...

Cependant l'heure avançait.

— Permettez-moi de vous quitter jusqu'à demain, cher père ? demanda Harry. Vous obéirez bien gentiment à notre ami Louis Ducros, à qui je délègue tous mes pouvoirs sur vous. Une affaire assez importante me force à m'absenter avec Jérôme pour un ou deux jours...

Et, comme son père fixait sur lui un regard inquiet, il ajouta très tranquillement :

— Une affaire relative à l'usine...

— Va, cher enfant, va ! Mais reviens vite : je ne saurais plus vivre sans toi !

XV

RÉPARATION

Le comte de Montreux avait vainement essayé de travailler pendant cette journée. Depuis le matin, il n'avait qu'une pensée : pourquoi Harry était-il parti si brusquement, sans même lui dire adieu ?

Il comprit enfin, lorsque le courrier du soir lui apporta les journaux parisiens ; on avait tenté de déshonorer son frère ; et Harry, il n'en doutait pas, avait su la chose dès le matin, et était parti, pour défendre le général.

— Il se sera souvenu avec quelle chaleur mon frère l'a défendu un jour, et il veut lui payer sa dette. Quel noble cœur ! Il n'a même pas voulu m'en parler...

Et, reprenant un des journaux, il vit alors le récit de la mort de Henry de Mondoze.

— Le malheureux ! murmura-t-il : il s'est puni lui-même. Que Dieu veuille lui pardonner !

Il appela son caissier et lui annonça qu'il quittait immédiatement Saint-Etienne.

Jordanne, vexé, haussa les épaules ; elle commençait à se fatiguer de tant d'allées et venues.

Une minute après, comme le comte sortait de son bureau, le caissier lui remit une lettre avec la mention :

« Personnelle. » Le comte la plaça machinalement dans sa poche. Il avait hâte de partir, d'aller retrouver son frère ; il lui télégraphia :

« Ai tu note infame journaux. Attends-moi. Voud être avec toi pour relever semblables calomnies. A toi de tout cœur. »

Et ce fut seulement dans le train qu'il décrocheta la lettre qui lui avait été remise par Jordanne au moment de son départ. Et quand il l'eut parcourue, il fut si bouleversé que, pendant quelques instants, il cessa de respirer. C'était une lettre de Mondoze :

« Monsieur,

« Au moment de paraître devant Dieu, je veux, dans la mesure humaine, réparer le mal que je vous ai fait. Votre vie a été empoisonnée par un odieux soupçon.

« Vous vous êtes cru trahi par une femme qui vous a toujours profondément aimé. Je suis le misérable qui la poursuivait d'un amour infame. Elle me repoussa toujours avec indignation. Et le jour où elle mourut, à la suite d'une scène terrible que je n'ai que trop bien devinée, elle venait, il est vrai, du rendez-vous que je l'avais suppliée de m'accorder ; mais elle ne s'y était rendue que par pitié pour moi. J'étais votre ami, elle voulait m'épargner. Et elle me jura alors que, si je ne consentais pas à l'oublier, elle vous informerait loyalement de ma conduite. Je vous affirme, sur le nom que j'ai si mal porté, qu'elle m'aurait dénoncé à vous depuis longtemps, si elle n'avait été retenue par la grande amitié que vous aviez la faiblesse de me témoigner. Le baron Kreizer possède l'unique lettre qu'elle m'écrivit, la veille de sa mort. Il n'hésitera plus à vous la remettre, maintenant qu'il n'aura plus l'occasion de s'en servir contre moi.

« Adieu, je vous remercie de m'avoir épargné ; et je meurs en regrettant d'avoir si tristement employé ma vie.

« BARON HENRI DE MONDOZE. »

— Ma femme !... Innocente ! s'écria le comte. Mais non... c'est impossible... Elle se serait trop facilement justifiée...

Hélas ! en prononçant ces mots, il se rappelait la scène épouvantable où, par sa violence, il avait causé la mort de la comtesse de Montreux. Lui avait-il laissé le temps de se justifier ? Et puis, est-ce qu'en ment devant la mort ? La confession de Mondoze n'était-elle pas toute naturelle ?

— Oh ! si c'était vrai, pourtant ! Si cette lettre existait !... L'exigerai de cet Allemand... Mais il ne voudra pas... Je m'humilierai s'il le faut... Oh ! s'avoir, à n'en pas douter, que ma femme ne fut pas infame !

Il ne dormit pas de la nuit.

Il oubliait toutes les choses présentes pour ne songer qu'à ce drame du passé...

Cependant, au moment où le train entra en gare de Paris, il se mit brusquement à la portière, espérant bien que le général était venu au-devant de lui. Et, comme il vit seulement M. Herbelin, il crut à un malheur.

— Mon frère ! begaya-t-il d'une voix étouffée.

Herbelin se précipita vers lui en souriant.
— Pas d'inquiétude, morbleu ! Tout va bien... Ton frère est chez moi ; mais, comme le repos lui est encore indispensable, c'est moi qui viens au-devant de toi.

— Il s'est battu ?... Il est blessé ?...
— Ah ! l'animal ! Il a bien fallu nous jouer un plus vilain tour que cela...

— Il a voulu se tuer ? s'écria le comte en sanglots.
— Eh ! ne t'attendris pas, morbleu ! Est-ce que tu as, est-ce qu'aucun de nous a quelque chose à craindre ? Est-ce que nous n'avons pas pour ami ce Prince Charmant qui apparaît toujours dans les moments tragiques ?...
— Harry Clifford ?

— Et Jérôme, plus un nommé Louis Ducros, étudiant en médecine, qui n'a pas été le moins utile des trois... Je vais te conter cela en route... et bien d'autres choses encore...

Et Herbelin expliqua à son ami que la veille, avant même qu'il eût lu ses journaux, on était venu le prévenir de la mort de Mondoze...

— Un assez triste sire ; dit-il ; mais enfin, je ne pouvais oublier qu'il était de mon cercle, que nous étions bons camarades... Et, tout le jour, je me suis occupé de lui, de ses obsèques, qui auront lieu demain. Son amie, la vicomtesse de Granson, était incapable de rien diriger... Bref, c'est seulement le soir que ma femme m'a montré, dans les journaux, ces stupides calomnies sur ton frère... J'ai couru chez lui ; Jérôme et Harry venaient de le quitter... Je l'ai emmené au Ranelagh...

Herbelin raconta alors la tentative de suicide du général, la bienheureuse intervention de Jérôme et de Louis Ducros.

— Pauvre cher frère ! murmurait le comte, comme il paye durement quelques légèretés ! Mais il doit être désespéré...

— Ah, ça, non, par exemple ! Désespéré, il l'a été, paraît-il, mais rien que jusqu'à l'arrivée de ce mystérieux Harry Clifford... Que s'est-il passé entre eux ? Je ne te le dirai pas, parce que ton frère est devenu tout aussi mystérieux que ton ingénieur : il nous a gravement annoncé qu'il avait des choses extraordinaires à nous apprendre, mais qu'il ne nous les révélerait qu'en ta présence et lorsque Harry et Jérôme seraient de retour... Je l'ai vu souvent gai, ton frère, mais jamais comme cela. Gai ? Le mot n'est pas exact ; il est heureux et tout attendri... Tu l'as passé la nuit près de lui ; et, à chaque instant, il te prenait dans ses bras, et il riait, et tout d'un coup, il pleurait, et puis il éclatait de rire et il disait : « Ah ! si tu savais, petite ! Si tu savais ! »

Lorsque le comte entra dans la chambre où Mme Herbelin avait installé le général, le vieux soldat se redressa, les bras tendus, en criant :

— Frère !... Mon frère !
— René !

Les deux hommes s'embrassèrent longuement.
— Et moi ? dit Hélène.

Le comte prit alors sa fille dans ses bras, avec une telle explosion de tendresse que Mme Herbelin dit :

— Mais vous allez l'étouffer !
— Chère, chère fille ! murmurait le comte.

Il se rappelait toutes les détestables paroles qu'il avait prononcées contre la mère de cette adorable enfant.

— Hélène !... Ma fille !...

— Mon père ! Mon bon père !... Oh ! embrassez-moi, encore, balbutiait Hélène tout en larmes. Je vous aime tant !

Elle comprenait que son père lui était rendu, que tout ce qui les avait séparés était oublié.

— Ah ! oui, cria le général, tu peux l'embrasser, et tu pourrais même te mettre à genoux devant elle ! Ma pauvre chère aînée ! Tu l'as assez sacrifiée à tes rancunes stupides... Et tu lui demanderas pardon, quand tu sauras que...

Tout le monde s'était tourné vers le général.

— Quand il saura... quoi ? interrogea Suzanne d'un petit ton oisier. Depuis hier, vous ne faites que nous répéter cela. « Quand on saura... Quand votre frère saura... Quand Hélène saura... Quand je saurai... Quand nous saurons... » Quoi, enfin ?

— Parle donc, frère, dit le comte.

— Ah ! voilà ! prononça le général d'un air extraordinairement satisfait, j'ai un secret, et je le garde... Mais quand vous le saurez... ah ! quand vous le saurez !...

Et il s'animait, échangeant des regards fins avec Louis Ducros.

— N'est-ce pas, mon médecin, que je n'ai encore le droit de rien dire ?

— Et vous n'avez pas mon plus le droit de vous fatiguer, répliqua l'étudiant d'un ton à moitié rieur, à moitié sévère. Je vous ai permis les émotions, mais je ne permets pas d'en abuser.

— J'obéis, fit le général, soumis comme un enfant. C'est que je veux être d'aplomb quand il reviendra... Je ne dis plus rien.

Louis Ducros renvoya tout le monde, avec autant de gentillesse que de fermeté.

— Mais mon frère ne court plus le moindre danger ? lui demanda le comte en le prenant à part.

— Non, monsieur, répondit l'étudiant à voix basse ; seulement je crains qu'il n'ait de nouvelles secousses à supporter aujourd'hui... Je veux qu'il soit en état d'y résister.

Hélène entraîna d'ailleurs son père en lui disant :

— J'ai besoin de causer avec vous.
Et elle conduisit M. de Montreux dans sa chambre.

— Tu as donc un secret à me dire, toi aussi ? interrogea-t-il timidement.

— Mon père, murmura Hélène en l'embrassant bien doucement, j'ai seulement une lettre à vous remettre. Vous n'ignorez pas que M. Labadié a pu s'emparer de certains papiers que détenait cette... dame ?...

Il répugnait à la chaste jeune fille de prononcer le nom de la vicomtesse de Granson.

— Oui, balbutia le comte... Harry et M. Labadié m'ont vaguement parlé de ces papiers.

— En voici un, mon père.

La jeune fille ouvrait un peu son corsage.

— Je me demande comment cette dame pouvait posséder une lettre de ma mère ?

— De ta mère, enfant !... Que dis-tu ?

— Oui, de ma mère ! M. Labadié me l'a confiée sans me donner aucune explication sur son contenu et me laissant juge de l'usage que je devrais en faire... Elle était adressée à M. de Mondoze ; c'est tout ce que je sais, car je ne me suis pas cru le droit de la lire. C'est par M. Labadié que j'ai appris qu'elle portait la signature de ma mère... J'ai baissé, en pleurant, l'adresse écrite de sa main... je l'avais placée sur mon cœur...

— Ah ! donne vite, enfant !

— Voici, mon père !

Et, tandis que le comte ouvrait fiévreusement l'enveloppe et parcourait, d'un seul trait, la lettre de sa femme, Hélène, les mains jointes, le regard levé vers le ciel, attendait avec confiance.

— Grand Dieu ! s'écria le comte en tombant à genoux, j'ai été un misérable fou ! Tiens, Hélène ! Lis, lis, je le veux !

Et Hélène put, avec une joie triomphante, dévorer ces quelques lignes :

• Monsieur,

« Pourquoi m'importuner encore ? Pourquoi me persécuter d'un amour que je n'écouterai jamais ? J'aime mon mari par-dessus tout, plus que ma vie ! Je n'irai pas au rendez-vous que vous me fixez ; mais si j'y allais, ce serait pour vous faire comprendre votre folie, pour vous ramener au sentiment de votre devoir. Si vous étiez un indifférent, je n'aurais pas hésité à dénoncer votre conduite à mon mari, qui m'aurait vengée de ce que je considère comme une insulte ; mais vous êtes son ami, il a la faiblesse de vous aimer, vous lui avez été recommandé par votre père mourant... Cela me force à avoir pitié de vous, à vous traiter moins comme un coupable que comme un égaré. Ne me forcez pas à user de plus de rigueur.

• Je vous salue, monsieur, en signant fièrement :

• Comtesse de Montreux. »

Le comte balbutiait, les mains jointes ;

— Pauvre martyre, pardonne-moi !

Hélène se baissa lentement, embrassa son père sur le front et dit :

— Par moi, mon père, ma mère vous pardonne !

XVI

VENGEANCE DE GENTILHOMME

Mme Herbelin et Suzanne étaient heureuses, très heureuses du bonheur de leurs amis ; mais elles ne pouvaient se défendre d'une incessante angoisse.

En quittant le général, elles étaient descendues dans le jardin de la villa, guettant l'arrivée du facteur, qui

allaient apporter les journaux. La veille, cela avait tenu à un simple hasard qu'Hélène ne vit ce qu'on disait de son oncle. Les journaux étaient restés toute la matinée dans le salon : Hélène n'avait heureusement pas eu la curiosité de les lire ; et dès que Mme Herbelin, après son déjeuner, y avait jeté les yeux, elle s'était empressée de les faire disparaître. Mais si ces calomnies, c'était Suzanne qui disait calomnie ; sa mère était un peu plus sceptique, si ces calomnies allaient se renouveler, comme on semblait l'annoncer ? Si le scandale s'aggravait ?...

Dès qu'elles eurent les journaux, elles se cachèrent derrière un berceau de feuillage et les parcoururent vivement.

— Rien, rien dans celui-ci ! s'écria Suzanne avec joie.

— Ni dans le mien, dit sa mère. On n'aura pas osé continuer.

— Le Prince Charmant et son ami s'en seront mêlés ! déclara orgueilleusement la jeune fille.

Elles parcouraient de nouveau les journaux, de la première ligne à la dernière : il n'était plus question du général de Montreux. En ce moment, M. Herbelin les rejoignit ; il comprit leur pensée et les interrogea du regard.

— Rien, mon ami, lui dit sa femme.

— Tant mieux ! s'écria l'industriel : ce sacré général fait endiabler son médecin pour avoir les journaux.

On les porta au malade, il les lut avec satisfaction, puis demanda à Louis Ducros quand il pourrait se lever.

— Et pourquoi ?

— Pour retrouver les gaillards qui ont osé me... calomnier, morbleu ! Et je vous jure que je leur couperai les oreilles de la bonne façon.

— Nous verrons, nous verrons, dit Louis Ducros avec un petit sourire goguenard. Et, maintenant que rien ne peut plus vous tracasser, reposez-vous.

— Eh ! si. Je suis encore... plus tracassé. Dites-moi donc où est Harry ? Vous le savez, voyons, dites-le-moi...

Louis Ducros secouait la tête.

— Le verrai-je aujourd'hui ?

— Demain, je pense.

— Oh !... Attendez à demain... Jamais je ne garderai mon secret jusque-là !

Vers le soir, tout le monde était réuni dans le salon de la villa : Louis Ducros avait permis au général de descendre. Et c'était à qui s'occuperait de lui, l'amuserait ; Suzanne disputait à Hélène le tabouret placé auprès du fauteuil du malade : elles avaient fini par se mettre toutes les deux à ses pieds. Et il leur souriait, et avait l'air d'écouter les bavardages de Suzette, les bonnes plaisanteries de Mme Herbelin, et il répondait par un affectueux regard aux bonnes et douces paroles que lui disait souvent son frère. Mais, au moindre bruit, il levait la tête, tout anxieux. Il avait voulu qu'on le plaçât près d'une fenêtre, pour bien voir l'entrée de la villa. Soudain, il prononça avec angoisse :

— Bernaud !... Il m'apporte une dépêche !

Le vieux soldat entra, en effet, un papier lieu à la main.

— Je vous la lirai, mon oncle.

Hélène voulut prendre la dépêche.

— Non, non !... J'ai bien la force...

Il décacheta et lut en frissonnant :

« Ayez aucune inquiétude si nouvelle dans journaux. Blessure insignifiante. Arriverons demain avant le jour, Vous embrasse de tout cœur.

« HARRY. »

— Blessé !... Il s'est battu ! pour moi, pour moi ! Ah ! le cher enfant !...

Et, éclatant en sanglots, le général baisait la dépêche.

— Prenez garde, calmez-vous ! dit Louis Ducros essayant de maintenir le général sur son fauteuil.

— Non, laissez-moi... Je suis fort... Ah ! ça me remue, mais ça me fait aussi tant de bien !... Qu'est-ce que c'est que ce journal que tu tiens à la main, imbécile ?

Bernaud tenait, en effet, un journal et le tendait timidement à son maître ; et d'une voix étranglée, il bégaya :

— C'est le récit du duel... Une dépêche... Aux dernières nouvelles... Comme j'étais inquiet, je l'ai acheté... Ah ! mon général, il vous a crânement vengé !

Le général s'était emparé du journal ; mais ses yeux se brouillaient.

— Lis, Hélène ! Lis-moi cela... Je ne peux plus.

Et, Hélène, toute fiévreuse, lut ce récit :

« On nous télégraphie de Genève :

« Une rencontre à l'épée a eu lieu aujourd'hui entre deux étrangers, M. Max Kreizer et M. Harry Clifford. Il y a deux jours que M. Max Kreizer était arrivé dans notre ville, où il était descendu avec son père, M. le baron Kreizer, à l'hôtel de France. Ce matin, M. Harry Clifford s'est présenté audit hôtel accompagné de deux amis, MM. Jérôme Labadié et Bernard Lavergne. M. Max Kreizer, prévenu par dépêche de leur arrivée, les attendait dans le vestibule. M. Clifford s'est avancé vers lui et lui a demandé :

« — Vous reconnaissez-vous, monsieur, comme l'auteur des infamies publiées sur le compte du général de Montreux ?

« — Oui, monsieur, » a répondu M. Kreizer, très calme.

« Aussitôt, M. Clifford a levé la main sur lui ; mais M. Kreizer, se reculant un peu, a déclaré :

« — Il est inutile que vous me frappiez, monsieur. Je suis à votre disposition. »

« De nombreux voyageurs assistaient à cette provocation.

« Les pourparlers du duel ont commencé immédiatement. Le baron Kreizer, malgré le chagrin qu'il éprouvait, a prié deux des nombreux amis qu'il possède à Genève de servir de témoins à son fils. »

La note du journal se terminait ainsi :

« Le duel a eu lieu à une heure de l'après-midi. Le procès-verbal portait que le combat ne devrait cesser que lorsqu'un des adversaires serait dans l'impossibilité absolue de tenir son épée. Duel terrible qui n'a pas duré moins de vingt-cinq minutes. A la troisième reprise, M. Clifford a reçu une blessure dans la région du cœur... »

— Mon Dieu ! balbutia Hélène en laissant tomber le journal.

Suzanne le ramassa et continua la lecture :

« Mais l'épée de son adversaire n'avait pénétré que légèrement dans les chairs, et le combat a pu continuer. A la cinquième reprise, les deux adversaires se sont attaqués avec tant de furie qu'ils se sont blessés en même temps. M. Clifford a eu le bras droit transpercé, tandis que M. Kreizer recevait un coup en pleine poitrine. La blessure de M. Kreizer est très grave ; une issue fatale est à redouter. Quant à M. Clifford, malgré l'avis des médecins, malgré ses amis, il a voulu, après un premier pansement, repartir pour Paris. »

Le général avait écouté cette lecture, les mains jointes, les yeux fixés dans le lointain. Et, comme Suzanne achevait, il tomba à genoux en s'écriant :

— Mon Dieu ! comme vous êtes bon d'avoir protégé mon enfant !

— Ton enfant !... bégaya le comte. Ton enfant !... Harry !...

— Eh ! non, pas Harry ! déclara le général en se relevant.

Puis, d'un air furieux, en regardant Louis Ducros :

— Que voulez-vous ? Ça m'étouffait, et je ne peux pas garder ce secret plus longtemps. Hélène, donne-moi ta main, et toi aussi, frère ! Et vous tous, écoutez-moi ; car il est temps de rendre enfin justice à celui qu'on a méconnu, injustement accusé, et qui a dû se cacher sous le nom d'un autre pour vous sauver tous...

— Harry ! balbutia Hélène.

— Ah ! bien oui, Harry ! répéta le général. Comment n'as-tu pas deviné, toi, petite, que c'était Pierre Sandrac ?

— Dieu ! murmura le comte avec un mouvement d'humiliation.

Hélène, se cachant dans la poitrine de son oncle, éclata en sanglots.

— Oui, poursuivait le général, Pierre Sandrac, si bien défiguré par les balles des agents de police, mais toujours si bon, si grand, qu'il nous dépassait, qu'il nous dépasse tous !... Et Dieu m'a envoyé, dans ma vieillesse, une sublime joie, que je ne méritais certes pas ; car ce Pierre Sandrac... c'est mon fils !...

— Ton fils, René ! s'écria le comte ; es-tu bien certain ?...

— Eh quoi ! le faudrait-il une preuve plus convaincante que ce combat où il a exposé sa vie pour moi ?... Mais les preuves matérielles ne me manquent malheureusement pas ; et la plus grave, hélas ! est la sublime lettre qu'écrivit la mère de mon enfant au moment de sa mort, lettre où elle me pardonnait et me recomman-

daît à son fils ! Tiens, frère ! Lis cette lettre... Et toutes mes lettres à moi où je jurais à cette pauvre enfant de l'aimer... Mais prends donc !...

Il avait conservé, sur lui, le paquet de lettres que son fils lui avait remis avant son départ, et les tendait à son frère.

— Et lisez tous, morbleu ! car je ne veux pas que personne doute que ce Harry est bien Pierre Sandrac, mon fils. Ah ! qu'il me tarde qu'il soit ici pour que je puisse prouver au monde entier à quel point je suis fier de lui !... Mon fils !... Mon cher fils !... Allons, embrasse-moi, petite marquise !

Et il se penchait sur sa nièce.

— Ne pleure plus, morbleu !

— Oh ! mon oncle, mon... père, ne craignez rien : ça fait tant de bien, ces larmes-là !

Tout le monde pleurait d'ailleurs, même Louis Ducros, même Suzette. Et Suzette disait, au milieu de ses larmes :

— Je vous disais bien que c'était un Prince Charmant !... Mais, papa, je ne t'ai jamais vu pleurer ainsi !

— Eh ! c'est ce sacré général qui m'a remué !

Ah ! quelle soirée pleine de charme ils passèrent à écouter le général qui leur racontait ce qu'il avait appris ! Et quand il ignorait une chose, Louis Ducros la racontait, l'expliquait.

Minuit avait sonné que personne ne songeait à se reposer. Tout ce que la raisonnable Mme Herbelin put obtenir, c'est qu'on sommeillerait une heure ou deux dans le salon, en attendant les voyageurs.

— Nous irons tous à la gare, proposa Suzanne.

— Non, dit le comte avec fermeté ; moi seul irai. Je veux être le premier et le seul à recevoir... Pierre Sandrac.

— Soit ! fit le général ; mais n'oublie plus d'ajouter : Pierre Sandrac... de Montreux.

— Je l'appellerai simplement mon enfant, déclara le comte.

— Ah ! père, s'écria Hélène en lui sautant au cou, que tu es bon ! Et que je suis heureuse !

Lorsque Pierre Sandrac descendit lentement du train, soutenu par Jérôme et Bernard Lavergne, et qu'il vit le comte de Montreux s'avancer vers lui, les mains tendues, il ferma les yeux et perdit connaissance.

— Pierre ! mon enfant ! s'écria le comte en le prenant dans ses bras.

Pierre rouvrait doucement les yeux.

— Monsieur... bégaya-t-il.

— Non, Pierre, appelez-moi votre père, puisque vous allez devenir mon fils !

Et Pierre se remettait et fixait sur le comte un regard chargé de reconnaissance.

— Voilà qui vaut mieux que tous les cordiaux ! prononça joyeusement Jérôme.

Bernard Lavergne chercha une phrase pour exprimer son contentement ; il n'en trouva pas et dit simplement :

— Cr' Dié !... Cr' Dié !...

Le comte entraînait le blessé, le faisait monter dans sa voiture.

— Laissons-les seuls, dit Jérôme. Prenons une autre voiture.

— Oui, fit Bernard, ils doivent en avoir à se dire !

Et pourtant, durant tout le chemin, ils n'échangèrent que bien peu de paroles.

— Mon enfant ! balbutia timidement le comte, que de choses vous aurez à oublier avant de pouvoir m'aimer !

— Oh ! plus un mot là-dessus répliqua le blessé de sa voix si pénétrante. Tout est fini. Donnez-moi seulement votre main et dites-moi comment va mon père ? Je comprends qu'il n'a pas eu la force de garder son secret...

— Votre père est guéri par le bonheur. Mais vos blessures ?...

— Je ne les sens même plus. Moi aussi, je suis guéri par le bonheur !

Et ils demeurèrent, la main dans la main, jusqu'au Ranelagh, sans prononcer d'autres paroles.

Outrant sa blessure, oubliant la fièvre qui l'agitait, Harry se précipita vers la villa.

— Pierre ! mon adoré !

— Hélène !

La jeune fille, accourue la première, serrait follement son fiancé dans ses bras.

— Méchant ! murmurait-elle, que tu m'as fait souffrir en me trompant ainsi !

— Ne le fallait-il pas ?

— Et moi ! cria une grosse voix. Depuis quand n'embrasse-t-on pas son père le premier ?

— Ah ! père, pardonnez-nous !

Et les deux fiancés tombèrent dans les bras du général.

Soudain, ils entendirent la voix railleuse de Mme Herbelin :

— Eh bien ?... Eh bien ! Suzette ? Et ma permission ?

Ah ! Suzette aurait été bien embarrassée d'expliquer comment cela s'était produit. Était-ce l'exemple, l'émotion générale ? Elle ne savait pas ; mais elle s'était trouvée tout à coup dans les bras de Jérôme, et elle le serrait, aussi follement que tout à l'heure Hélène son fiancé ; et Jérôme, qui avait perdu la tête, lui plantait des baisers sur les joues, sur le cou, sur le front, au milieu de ses mèches folles : ils s'abandonnaient enfin au bonheur de s'aimer...

XVII

LE BONHEUR

Max Kreizer ne mourut pas. Il passa près de deux mois entre la vie et la mort, entouré de médecins qui, souvent, désespérèrent de lui. Mais sa solide constitution le sauva. Et son père, abominablement vieilli par tant d'angoisses, put le mener en Italie, où il acheva de se rétablir. Durant toute sa convalescence, il ne prononça pas une fois le nom de la famille de Montreux, il ne fit pas la moindre allusion aux événements qui venaient de se dérouler. Parfois, son père lançait quelque imprécation contre ses ennemis.

— Je vous en prie, mon père, disait Max, qu'il ne soit plus question de semblables choses !

Et le baron se taisait. Il n'avait pas abandonné ses projets de vengeance ; il attendait simplement que son fils fût rétabli. Et il éprouva la plus épouvantable des désillusions quand son fils, entièrement revenu à la santé, lui montra un jour la lettre suivante, qu'il écrivait à son rival :

« Monsieur,

« J'estime que lorsque deux hommes ont croisé le fer, il doit exister entre eux une estime réciproque ; je crois donc que vous ne verrez pas dans cette lettre une marque de lâcheté, mais la démarche loyale d'un adversaire qui reconnaît ses torts. Nous avions outrepassé nos droits, la vengeance n'appartient qu'à Dieu. Et je vous affirme que, le jour où nous nous sommes trouvés en face l'un de l'autre, j'étais fermement disposé à considérer notre combat comme le jugement de Dieu. J'ai été vaincu ; je reconnais que je méritais de l'être. Et, maintenant, qu'entre nous tout soit oublié ! Nous ne nous connaissons plus. Nous sommes les fils de deux patries ennemies et nous ne devons plus nous rencontrer que le jour où chacun de nous devra donner sa vie à son pays. Croyez que si, ce jour-là, nous nous retrouvons face à face, vous auriez en moi un adversaire implacable, mais loyal comme vous l'avez été vous-même envers moi.

« Adieu, monsieur ! Ne répondez pas à ma lettre. Elle termine toutes relations entre nous.

« MAX KREIZER. »

Le baron s'emporta, puis supplia son fils de ne pas envoyer une lettre semblable. Max fut inflexible.

— Faites ce que vous voudrez, vous, mon père, déclara solennellement le jeune homme ; mais je vous jure que si vous poursuiviez encore votre vengeance, vous ne me reverriez jamais !

Et Max retourna en Allemagne, à Dresde, où il vit assez mélancoliquement, presque solitaire, se consacrant à l'étude, regrettant bien loyalement sa conduite passée. Son cœur était encore assez jeune pour se reprendre sur l'égoïsme, sur les passions que son père avait si froidement fait germer en lui. C'est là que le doigt de Dieu se retrouve ; car ce jeune homme, désormais malheureux, et dont la vie sera à jamais empoisonnée par les plus cruels souvenirs, a été la seule et réelle victime de son père.

Quant au soi-disant baron, fini, vieilli, désemparé, se sentant odieux à son fils, qui pourtant le traite toujours avec le plus grand respect lorsqu'ils se revoient, il traîne une existence vide, ennuyée, dans les villes d'eaux, dans les capitales ; et, chose curieuse, maintenant qu'il a, lui aussi, renoncé à sa vengeance, il ne regrette qu'une chose : Paris et son petit hôtel gothique

de l'avenue Kléber. Il joue beaucoup dans les casinos. Dernièrement encore, il perdait des sommes énormes à Monte-Carlo. Et quand, dans un moment de dépit, il leva la tête pour devisager les joueurs plus heureux que lui, il aperçut la jolie Kelly Bell, devant qui s'entassaient des monceaux d'or et de billets de banque.

La séduisante Anglaise n'a reparu qu'une fois à Paris. Elle n'a fait d'ailleurs que le traverser pour pleurer un peu sur la tombe d'Henri de Mondoze, qu'elle trouva couverte de fleurs. Elle court aussi les villes exotiques, ballottée d'aventure en aventure, acceptant la vie avec l'insouciance et tout heureuse d'être débarrassée de la sujétion du baron Kreizer. Il lui arrive parfois de songer quelques minutes au général de Montreux, et lorsque des jeunes gens se moquent devant elle des vieux amoureux, elle leur déclare carrément qu'elle en a connu un qui valait tous les jeunes gens.

Si Kelly Bell n'a accordé qu'un regret passager à Henri de Mondoze, il n'en est pas de même de la vicomtesse de Granson, qui vit toujours uniquement dans le souvenir de l'homme qu'elle a aimé. La tombe de ce malheureux est l'objet de ses soins constants ; elle ne passe guère de semaine sans aller au cimetière lui porter les fleurs les plus belles, les plus rares : cette année, à la Toussaint, les Parisiens ont remarqué cette tombe littéralement recouverte d'orchidées. Et maintenant elle consacre tout son temps à préparer le splendide mausolée qu'elle veut élever à son amant. Elle mène d'ailleurs une existence terriblement lourde, ennuyée, ne sait plus jouir de sa fortune, vieillit rapidement et tourne peu à peu à la dévotion. Elle n'a jamais revu son mari.

L'ancien caissier Pierre Sandrac, ou plutôt le petit rentier Jacques Bertrand, vit tranquillement dans la petite maisonnette de Billancourt, près de la Seine, qu'il aime plus que jamais et qu'on ne peut jamais lui faire quitter. En vain son neveu, en vain Jérôme Labadié essayent-ils de l'arracher de sa retraite.

— Non, leur dit-il nettement, laissez-moi dans mon trou ; vous avez la bonté de venir m'y voir quelquefois, cela me suffit. Je ne veux ni vous faire honte ni même vous gêner. Je m'enfuirais de France plutôt que de paraître dans vos familles. J'ai été trop heureux de vous servir à quelque chose. Maintenant, je suis vieux, fini ; grâce à mon neveu, je puis, sans souffrir, arriver à l'heure du grand repos... En attendant que Dieu me venge, j'ai plus de bonheur que je n'en mérite ! Et mon plus grand bonheur est de vous savoir heureux ; car vous, vous l'avez bien mérité.

Heureux ! Ah ! certes, ils sont heureux, ces deux amis que l'infortune avait rendus frères. Plus heureux qu'ils n'auraient osé le rêver !

Pierre Sandrac, devenu par acte authentique Pierre-René de Montreux, a épousé celle qu'il avait sauvée de tant de périls. Maître de la belle usine de la Chaléassière, il est un des plus grands industriels et l'un des plus célèbres, non seulement de la France, mais du monde entier. Le comte voulait se retirer, tout abandonner à son gendre ; ni Pierre ni Hélène ne l'ont permis : il est toujours dans son usine où tout le monde le traite comme le vrai patron ; mais il dit en souriant :

— Le patron honoraire. Le vrai maître est mon fils. Et, en réalité, le vrai maître, le vrai tyran est son

petit-fils, Jean-René-Jérôme-Pierre de Montreux, né au commencement de 1839, et dont la naissance a failli rendre fous de joie et d'orgueil les deux grands-pères, le comte et le marquis de Montreux. Ce jeune héritier, qui est superbe, deviendrait un terrible enfant gâté, si sa mère, ferme et prudente, n'était résolue à l'élever sévèrement ; car Pierre lui-même se montrerait d'une faiblesse désespérante pour son fils. Mais il s'incline, comme tous à Saint-Etienne, devant la volonté aussi douce qu'énergique de la jeune femme.

Un autre mari qui n'a pas davantage de volonté devant sa femme, c'est M. Jérôme Labadié, devenu non seulement un mari, lui qui avait si bien juré de ne jamais se marier, mais encore un industriel, après avoir tant maudit les mathématiques, et un excellent industriel, comme il est un excellent mari. Mlle Herbelin n'a en effet, consenti à se marier, malgré l'éclatant aveu de son amour, qu'à la condition qu'elle serait maîtresse absolue. Et elle l'est. Avec son esprit pratique, elle a exigé que son mari se préparât à succéder à son père.

— Et il faudra que tu travailles et que tu marches droit !

Et Jérôme marche très droit, sans se plaindre, pleinement heureux, entre son petit trésor de Suzette et sa belle-mère qui l'adore.

Mais on ne nous croirait pas si nous disions que M. Herbelin s'est résigné, lui, à marcher absolument droit. Il s'est bien un peu assagi, il n'est peut-être plus aussi léger ; mais la mort seule l'empêchera de se laisser tourner la tête par un gentil cotillon. Et il n'a pas envie de mourir.

Son vieil ami, le général de Montreux, est souvent obligé de le rappeler à l'ordre, ce qui ne réussit guère, le général étant lui-même toujours un peu sujet à caution ; et est-ce sa faute s'il a encore du sang de sous-lieutenant dans les veines et si une jolie ocellade lui donne encore un choc ?... Mais depuis qu'il est grand-père, les ocellades de son sacré miochon de petit-fils ont encore plus de charme pour lui ; et on peut prévoir l'époque où il deviendra un vrai sage.

Les visiteurs de l'Exposition de 1889 ont dû remarquer, dans la section des armes de Saint-Etienne, le remarquable envoi fait par l'usine de Montreux : canons, plaques blindées, fusils, revolver... Et ils ont dû remarquer aussi un petit homme râblé, toujours joyeux, qui en faisait les honneurs. C'était l'excellent contre-maître Bernard Lavergne, considéré par Pierre et par sa femme comme faisant partie de la famille, et qui les aime réellement comme s'il leur était uni par les liens du sang. Cr'Dié ! ce qu'il a été fier, lorsque son cher patron est devenu père !

— Ça, c'est le plus beau jour de ma vie ! disait-il.

Il se trompait. Le plus beau jour de sa vie a été celui où il a vu le Chef de l'Etat, visitant l'Exposition, accrocher, sur la poitrine du nouveau maître de l'usine, la croix de la Légion d'honneur.

Quant à Ugène Nicole, il a tellement vendu de tickets à la porte de l'avenue Rapp, qu'il a fait des économies et est en train de se monter un petit commerce de bimbeloterie ; à tout péché, miséricorde !

FIN

Prochain volume à paraître :

LE CALVAIRE DE MARTHE

par LOUIS LAUNAY

60 centimes le volume complet

MODERN-BIBLIOTHÈQUE

PROVISOIREMENT : BROCHÉ 1 fr. 50 LE VOLUME ILLUSTRE
RELIÉ : 2 FR. 25

CATALOGUE DES VOLUMES ACTUELLEMENT EN VENTE

- | | | | |
|--------------------------|---|---------------------------|-----------------------------------|
| Barbey d'AUREVILLY | Les Diaboliques. | Paul HERVIEU, | Peints par eux-mêmes. |
| Colonel BARATIER... | Épées Africaines. | de l'Académie française. | Les Yeux verts et les Yeux bleus. |
| Maurice BARRES, | Le Jardin de Bérénice. | Charles-Henry HIRSCH..... | L'Alpe Homicide. |
| de l'Académie française. | Du Sang, de la Volupté et de la Mort. | | Le Petit Duc. |
| Tristan BERNARD.... | Mémoires d'un Jeune Homme rangé. | Henri LAVEDAN, | Deux Plaisanteries. |
| Jean BERTHEROY.... | La Danseuse de Pompéi. | de l'Académie française. | Eva Tumarche et ses Amis. |
| Louis BERTRAND.... | Le Double Amour. | Jules LEMAITRE, | Sire. |
| BINET-VALMER..... | Pépète le bien-aimé. | de l'Académie française. | Le Nouveau Jen. |
| Paul BOURGET, | Les Métèques. | | Leurs Sœurs. |
| de l'Académie française. | Cruelle Enigme. | | Les Jeunes. |
| | André Cornélis. | | Le Lit. |
| | L'Amour qui passe. | | Les Marionnettes. |
| | Le Pays Natal. | | Un Martyr sans la Fol. |
| Henry BORDEAUX... | L'Amour en fuite. | | Aphrodite. |
| | Le Lac Noir. | | Les Aventures du roi Pausole. |
| | La Petite Mademoiselle. | | La Femme et le Pantin. |
| | La Peur de vivre. | | Contes Choisis. |
| | | | Les Chansons de Billitis. |
| Élémer BOURGES..... | Sous la Hache. | | Blancador l'Avantageux. |
| René BOYLESVE..... | La leçon d'Amour dans un Parc. | | L'Avril. |
| Adolphe BRISSON.... | Mademoiselle Cloque. | | Amants. |
| | Florise Bonheur. | | La Tourmente. |
| | Venus ou les deux Risques. | | L'Essor. |
| Michel CORDAY..... | Les Embrasés. | Paul MARGUERITE. | Pascal Gefosse. |
| | Les Demi-Fous. | | Ma Grande. |
| | L'Évangéliste. | | Le Cuirassier blanc. |
| Alphonse DAUDET.... | Les Rois en exil. | | La Force des Choses. |
| | Les Deux Étreintes. | | L'Abbé Jules. |
| Léon DAUDET..... | Le Partage de l'Enfant. | | Sébastien Roch. |
| Paul DÉROULEDE.... | Chants du Soldat. | Octave MIRBEAU..... | La Turque. |
| Lucien DESCAVES.... | Sous-Offs. | Eugène MONTFORT... | La Carrière d'André Tourette. |
| Henri DUVERNOIS.... | Crapotte. | Lucien MUHLFELD... | L'Automne d'une Femme. |
| | Nounette. | | Cousine Laura. |
| Georges d'ESPARBES. | La Légende de l'Aigle. | | Chonchette. |
| Ferdinand FABRE.... | La Guerre en dentelles. | | Lettres de Femmes. |
| | L'Abbé Tigrane. | | Le Jardin secret. |
| | L'Autre Amour. | | Mademoiselle Jaufre. |
| Claude FERVAL..... | Vie de Château. | | Les Demi-Vierges. |
| | Ma Figure. | | La Confession d'un Amant. |
| Léon FRAPIÉ..... | Ciel Rouge. | | L'Heureux Ménage. |
| Théophile GAUTIER... | L'Institutrice de Province. | | Nouvelles Lettres de Femmes. |
| | Le Capitaine Fracasse (1 ^{er} vol.). | | Le Mariage de Julienne. |
| | Le Capitaine Fracasse (2 ^e vol.). | | Lettres à Française. |
| | Renée Mauperin. | | Le Domino Jaune. |
| E. et J. de GONCOURT | Germinie Lacerteux. | | Dernières Lettres de Femmes. |
| | Sœur Philomène. | | La Princesse d'Erminge. |
| Gustave GUICHES.... | Céleste Prudhomat. | | L' Scorpion. |
| | Le Cœur de Pierrette. | | M. et Mme Moloch. |
| | La Bonne Galette. | | La Fausse Bourgeoise. |
| | Totote. | | Pierre et Thérèse. |
| GYP..... | La Fée. | | Femmes. |
| | Maman. | | Lettres à Française mariée. |
| | Doudou. | | Dialogues d'Amour. |
| Myriam HARRY..... | La Meilleure Amlé. | | Comment elles nous prennent. |
| | La Divine Chanson. | | Le Professeur d'Amour. |
| | Les Transatlantiques. | | Le Bon Plaisir. |
| | Souvenirs du Vicomte de Courpière. | | Le Mariage de Minuit. |
| | Monsieur de Courpière marié. | | L'Écornifleur. |
| | La Carrière. | | Histoires Naturelles. |
| Abel HERMANT..... | Le Sceptre. | | La Glu. |
| | Le Cavalier Miserey. | | Les Débuts de César Borgia. |
| | Chronique du Cadet de Contrats. | | La Chanson des Gueux. |
| | Les Confidences d'une Aïeule. | | Amour Sacré. |
| | Le Char de l'État. | | La Vie Privée de Michel Tes- |
| | Contrats, soldat. | | sier. |
| | Flirt. | | Les Roches blanches. |
| Paul HERVIEU, | L'Inconnu. | | La Maison des deux Barbeaux. |
| de l'Académie française. | L'Armature. | | Péché mortel. |
| | | | L'Aventure. |

En Vente dans toutes les librairies et les bibliothèques des Gares

ATHÈME FAYARD & C^{ie}, Editeurs, 18 & 20, rue du St-Gothard, Paris (14^e)

A. FAYARD & C^{ie}, Éditeurs, Rue du Saint-Gothard, 18-20, PARIS (14^e)

LE LIVRE POPULAIRE

1 fr. 25 c. (Prix provisoire)

LE VOLUME de 400 à 650 pages
sous couverture illustrée en couleurs

1 fr. 25 c. (Prix provisoire)

Mettre à la portée de tous, à un prix modique

Ces œuvres de nos meilleurs écrivains populaires, tel est le but de cette belle collection, un des plus grands succès de la librairie moderne

CATALOGUE DES VOLUMES actuellement en vente :

JULES BEAUJOINT

L'Auberge Sanglante de Peirebeilhe.

ADOLPHE BELOT

La Femme de Feu.

PAUL BERTNAY

Le Péché de Marthe.
Le Louveteau.
L'Espionne du Bourget.
Enfant de l'Amour.
Orphelins d'Alsace.
Les Millions de l'Oncle Fritz.
Le Passeur de la Moselle.
Le Secret de Thérèse.
La Pécheresse.
Arlette Saphir.

GEORGES DE BOISFORET

L'Anneau d'Argent.

EUGÈNE CHAVETTE

Aimé de son Concierge.

PIERRE DECOURCELLE

Le Crime d'une Sainte.
La Chambre d'Amour.
La Môme aux Beaux Yeux.
Les Ouvrières de Paris.
La Buveuse de Larmes.
La Mère Coupe-Toujours.
Les Deux Gosses.
Fanfan et Claudinet.
La Voleuse d'Honneur.
Gigolette.
Amour de Fille.
Le Million de la Bonne.
La Mendiante d'Amour.
Fille d'Alsace.
Le Mort qui tue.

PAUL FÉVAL

Le Bossu.
Le Chevalier de Lagardère.
Le Capitaine Fantôme.
Les Mystères de Londres.
Les Habits Noirs.
Mam'zelle Flamberge.

EMILE GABORIAU

La Corde au Cou.
Le Dosier n° 113.
Monsieur Lecoq.
L'Affaire Lerouge.
Le Crime d'Orcival.

HENRI GERMAIN

Vengée!

PAUL JUNKA

Larrons d'Amour.

HENRI KÉROUL

Le Petit Muet.

GEORGES DE LABRUYÈRE

Chantereine.
Les Possédées de Paris.

EDMOND LADOUCKETTE

Le Masque de Fer.
La Guerre des Camisards.
Le Roi des Halles.
La Revanche de Mazarin.
L'Orpheline de Bazeilles.

LOUIS LAUNAY

Le Bon Roi Henriot.
La Reine des Cambrioleurs.

GEORGES LE FAURE

La Dame aux Ouisstis.

GASTON LEROUX

Le Roi Mystère.
Un Homme dans la Nuit.
La Réine du Sabbat.
Chéri-Bibi.

GEORGES MALDAGUE

La Boscotte.
Mam'zelle Trottin.
La Parigote.

JULES MARY

La Fée du Printemps.
Guet Apens.
Deux Innocents.
Le Wagon 303.
La Belle Ténébreuse.

CHARLES MÉROUVEL

Chaste et Flétrie.
Le Péché de la Générale.
Mortel Amour.
La Fille sans Nom.
Mortes et Vivantes.
Diane de Briolles.

LUCIEN-VICTOR MEUNIER

Le Caporal.

XAVIER DE MONTÉPIN

Les Filles du Saltimbanque.
La Porteuse de Pain.
Sa Majesté l'Argent.

MICHEL MORPHY

Mignon.
Les Noces de Mignon.
Mademoiselle Cent-Millions.
La Mîe aux Baisers.
Le Gosse de Paris.
Mirette.
Fiancée Maudite.
La Fille de Mignon.
Mignon Vengée.

PONSON DU TERRAIL

Cadet Fripouille.

RENÉ DE PONT-JEST

Aveugle.

PAUL ROUGET

La Faute de Jeannine.
Fille d'Ève.
La Femme de l'Autre.
Belle Amie.

PIERRE SALES

Fille de Soldat.

EUGÈNE SUE

Les Mystères de Paris.
Le Juif-Errant.

MICHEL ZÉVACO

Borgia.
Les Pardaillan.
L'Épopée d'Amour.
Le Capitain.
La Fausta.
Fausta vaincue.
Nostradamus.
Le Pont des Soupirs.
Les Amants de Venise.
L'Héroïne.
Triboulet.
La Cour des Miracles.
L'Hôtel Saint-Paul.
Jean Sans Peur.
La Marquise de Pompadeur.
Le Rival du Roi.
Pardaillan et Fausta.
Les Amours du Châco.

Chaque volume : 1 fr. 25 c. (Prix provisoire).

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES ET GARES

LES MEILLEURS LIVRES

20 CENTIMES
LE VOLUME

PRIX PROVISOIRE
(en raison de la hausse
actuelle du papier)

Nouvelle Collection Littéraire
Publiant tous les chefs-d'œuvre Français et Étrangers
Anciens et Modernes

20 CENTIMES
LE VOLUME

PRIX PROVISOIRE
(en raison de la hausse
actuelle du papier.)

Catalogue des Volumes actuellement en vente dans les Librairies et les Gares

N° des volumes	N° des volumes	N° des volumes	N° des volumes
ARISTOPHANE Lysistrata..... 171	CH. DICKENS Aventures de M. Pickwick..... 21 à 24 David Copperfield..... 125 à 128	Tartuffe. — Sganarelle.... 104 L'Étourdi. — Le Médecin malgré lui..... 149 L'École des Femmes. — Critique de l'École des Femmes. — La Comtesse d'Escarbanas. — Le Mariage forcé. — Le Sicilien..... 164 Le Bourgeois Gentilhomme... 188	RACINE Esther. — Athalia..... 1 Phèdre. — Andromaque.... 42 Britannicus. — Les Plaideurs. — Bérénice. — Bajazet..... 82 Iphigénie en Aulide. — Mithridate..... 15
H. DE BALZAC Eugénie Grandet..... 5 et 6 Le Père Goriot..... 53 et 54 Le Colonel Chabert..... 86 Le Curé de Tours..... 91 Le Cousin Béte..... 133 à 138	DIDEROT Le Veveu de Rameau..... 43 Paradoxe sur le Comédien... 103	MONTESSQUIEU Lettres Persanes..... 34 à 36	REGNARD Le Joueur. — Le Bal..... 122 Le Légataire Universel — Les Folies Amoureuses... 140
BEAUMARCHAIS Le Barbier de Séville..... 20 Le Mariage de Figaro..... 54	TH. DOSTOÏEWSKY Les Nuits blanches..... 131	H. MURGER Scènes de la Vie de Bohème. 14 et 15	J.-J. ROUSSEAU Confessions..... 37 à 42
BENJAMIN-CONSTANT Adolphe..... 10	ESCHYLE Prométhée enchaîné..... 172	A. DE MUSSET Lorenzaccio..... 7 Poésies nouvelles..... 53 Contes d'Espagne et d'Italie. — Confession d'un Enfant du Siècle..... 77 et 78 Nanouca. — Rolla. — Une Bonne Fortune..... 88 Grenouilles. — La Mouche... 129 Le Chandelier. — Il ne faut jurer de rien..... 132 La Coupe et les Lèvres. — A qui révent les jeunes filles Un Caprice. — On ne saurait penser à tout..... 160 La Nuit vénitienne. — Les Caprices de Marianne..... 187	SCHILLER Marie Stuart..... 80 Guillaume Tell..... 163
BÉRANGER Chansons (I)..... 33 Chansons (II)..... 38	EURIPIDE Alceste..... 175	GERARD DE NEVAL Les Filles du Feu, Sylvia. — Jimmy..... 177 La Main enchantée. — Les Nuits d'Octobre. — Paris, Pantin, Meaux..... 178	DE SEVIGNÉ Lettres choisies..... 147 et 148
BERNARDIN DESAINT-PIERRE Paul et Virginie..... 58	GOETHE Faust..... 51 Hermann et Dorothee..... 79	CHARLES NODIER Thérèse Aubert. — Adèle... 176 Trilby. — Lydie..... 190	SHAKESPEARE Romeo et Juliette..... 114 Le Songe d'une Nuit d'été... 146 Macbeth..... 168 Jules César..... 183
BOILEAU Épîtres. — Le Lutrin..... 169 Satires. — Art poétique..... 170	HOMÈRE L'Iliade..... 47 à 50 L'Odyssée..... 54 à 67	CH. PERRAULT Contes de ma Mère l'Oye.... 11	H. SIENKIEWICZ Quo Vadis..... 44 à 48
BOSSUET Oraisons funèbres... 145 et 146	HORACE Poésies..... 84 et 85	PIRON Le Métromanie..... 201	SOPHOCLE Œdipe Roi..... 173 Œdipe à Colone..... 174
BRANTOME Vies des Dames Galantes. 179 et 180	LACLOS Les Liaisons dangereuses 16 à 18	PLUTARQUE Démosthène. — Cicéron... 158 Marius. — Sylla..... 159 Antoine..... 165 Alexandre..... 166 César..... 189 Pompée..... 193	STENDHAL De l'Amour..... 12 et 13 La Chartreuse de Parme. 93 à 96
CAZOTTE Le Diable Amoureux..... 87	M^{me} DE LA FAYETTE La Princesse de Clèves..... 202	EDGARD POE La Scarabée d'Or..... 139	SWIFT Voyages de Gulliver..... 141 et 142
CAZOTTE Le Diable Amoureux..... 87	LA FONTAINE Fables (I)..... 19 Fables (II)..... 81 Contes et Nouvelles (I)..... 105 Contes et Nouvelles (T. II et III)..... 123 et 124	PRÉVOST (ABBÉ) Manon Lescaut..... 8	A THIERRY Recits des temps mérovingiens 203 et 204
CHATEAUBRIAND Atala. — René..... 74	LAMENNAIS Paroles d'un Croisant..... 137	RABELAIS Gargantua..... 83 et 90	CL. TILLIER Mon oncle Benjamin..... 191 et 192
ANDRÉ CHÉNIER Idylles. — Odes. — Épigrammes. — Éloges..... 97 et 130	LAS CASAS Le Memorial de Saint-Dominge 205 à 210	ESCHYLE L'Orestie I. : Agamemnon... 218 L'Orestie II. : Les Choéphores. — Les Eumérides..... 219	TOLSTOI La Sonate à Kreutzer..... 4 Anna Karénine..... 150 à 153
CORNEILLE Le Cid. — Polyucte..... 2 Cinna. — Horace..... 28 Le Menteur. — Pompée... 121 Nicomède. — Rodogune... 162	LE SAGE Turcaret..... 9 Le Diable Boiteux..... 101 et 102	TH. DOSTOÏEWSKY Crime et Châtiment (I)..... 221 Crime et Châtiment (II)..... 222	A. DE VIGNY Poèmes antiques et modernes Cinq-Mars..... 112 à 114 Chatterton..... 115 Stello..... 116 et 117 Séverus et Grandeur militaires..... 118 et 119 Quitte pour la peur. — Sur la vérité dans l'Art. — Sur un système dramatique... 20
ALPHONSE DAUDET Tartarin de Tarascon. 82 et 83 Contes du lundi..... 69 à 71 Lettres de mon moulin. 75 et 76 Sapho..... 98 à 100 Le Petit Chose..... 108 à 109 Fromont, jeune et Risler aîné. 154 à 157 Tartarin sur les Alpes. 183 à 185 Rosette et Ninette..... 195 et 196 Luma Roumestan..... 197 à 200	MOLIÈRE Le Malade Imaginaire. — Les Précieuses Ridicules.. 25 Le Misanthrope — Les Femmes Savantes..... 27 L'Avare. — Les Fourberies de Scapin..... 68 Don Juan. — Georges Dandin. 80	VOLTAIRE Candide..... 62 L'Ingenu-Micromégas..... 191	VIRGILE L'Enéide..... 55 à 57 Les Bucoliques. — Les Géorgiques..... 61

Derniers Volumes parus

A. DE MUSSET Histoire d'un merle blanc. — Le Secret de Javotte..... 211	CHARLES NODIER Inés de la Sierra. — Le Songe d'Or..... 214	ESCHYLE L'Orestie I. : Agamemnon... 218 L'Orestie II. : Les Choéphores. — Les Eumérides..... 219	CRIME ET CHÂTIMENT (III)..... 223 CRIME ET CHÂTIMENT (IV)..... 224
TACITE Mœurs des Germains. — Agricola..... 212	BALZAC La Maison du Chat qui pelote 215	CHARLES DICKENS Le Grillon du Foyer..... 220	OH. DE BERNARD Gerfaut (I)..... 225 Gerfaut (II)..... 226 Gerfaut (III)..... 227
OVIDE L'Art d'aimer..... 213	VOLTAIRE Zaïre. — Mérope..... 216	TH. DOSTOÏEWSKY Crime et Châtiment (I)..... 221 Crime et Châtiment (II)..... 222	ALPHONSE DAUDET Port-Tarascon (I)..... 224 Port-Tarascon (II)..... 229 Port-Tarascon (III)..... 230

Envoi franco d'un volume contre 25 centimes. — 10 volumes franco poste : 2 fr. 80.
A partir de 25 volumes, envoi franco gare en France sans augmentation de prix

Arthème FAYARD et C^{ie}, éditeurs, 18-20, rue du Saint-Gothard PARIS

OEUVRES DE PONSON DU TERRAIL

1 franc 25 le Volume, sous belle couverture illustrée en couleurs

- | | | |
|---------------------------------------|----------------------------------|---|
| 1. La Jeunesse du Roi Henri. | 15. Le dernier mot de Rocambole. | 32. Le Palais mystérieux. |
| 2. Les Galanteries de Nancy-la-Belle. | 16. L'Enfant perdu. | 33. Le Capitaine Coquelicot. |
| 3. Les amours du Valet de Trèfle | 17. Les Tribulations de Shoking. | 34. Les Gandins. |
| 4. La Reine des Barricades. | 18. Rocambole en prison. | 35. L'Agence Matrimoniale. |
| 5. Rocambole. | 19. La corde du Pendu. | 36. Le capitaine des Pénitents noirs. |
| 6. Le Club des Valets de Cœur. | 20. Les voleurs du grand Monde. | 37. Pas-de-Chance. |
| 7. Les Exploits de Rocambole. | 21. Cartahut. | 38. Les Mystères des Bois. |
| 8. La comtesse Artoff. | 22. Le buveur de Raki. | 39. La Chasse à la Muette. |
| 9. La Résurrection de Rocambole. | 23. Le Paris mystérieux. | 40. Mémoires d'un Gendarme. |
| 10. L'Auberge maudite. | 24. Les Compagnons de l'amour. | 41. Les Orphelins de la Saint-Barthélemy. |
| 11. La Maison de Fous. | 25. La Dame au Gant noir. | 42. Le Capitaine Cureboursé. |
| 12. Les Etrangleurs. | 26. Le Forgeron de la Cour-Dieu. | 43. L'Armurier de Milan. |
| 13. Les Millions de la Bohémienne. | 27. Les Amours d'Aurore. | 44. Le Filleul du Roi. |
| 14. Un Drame dans l'Inde. | 28. La Justice des Bohémiens. | 45. L'Héritage du Roi René. |
| | 29. Les Cavaliers de la Nuit. | 46. Le secret du Dr Rousselle. |
| | 30. Le Page du Roi. | |
| | 31. La messe Noire. | |

OEUVRES DE GUSTAVE AIMARD

VOYAGES — EXPLORATIONS — AVENTURES

1 franc 25 le Volume, sous belle couverture illustrée en couleurs

- | | | | |
|---------------------------------|------------------------------|------------------------------------|-----------------------------------|
| 1. Les Trappeurs de l'Arkansas. | 13. Curumilla. | 27. Une Vengeance de Peaux-Rouges. | 41. Le Commandant Delgrès. |
| 2. Les Rôdeurs de frontières. | 14. Valentin Guillois. | 28. Les Gambucinos. | 42. La Main-Ferme. |
| 3. Les Francs-Tireurs. | 15. Les Bois-Brûlés. | 29. Sacramenta. | 43. L'Eau-qui-Court. |
| 4. Le Cœur loyal. | 16. Balle-Franche. | 30. La Mas-Horca. | 44. Les Nuits Mexicaines. |
| 5. La Belle Rivière. | 17. L'Eclaircur. | 31. Rosas. | 45. Les Vaudoux. |
| 6. Le Souriquet. | 18. La Forêt Vierge. | 32. Les Aventuriers. | 46. Le Roi des Placers d'Or. |
| 7. Le Grand Chef des Aucas. | 19. Les Outlaws du Missouri. | 33. Les Bohèmes de la Mer. | 47. Le Rancho du front-de-Llanes. |
| 8. Le Chercheur de Pistes. | 20. Les Chasseurs d'Abellés. | 34. La Castille d'Or. | 48. Le Rastreador. |
| 9. Les Pirates des Prairies. | 21. Le Cœur de Pierre. | 35. Le Forestier. | 49. Le Doigt de Dieu. |
| 10. La Loi de Lynch. | 22. Le Guarani. | 36. Les Titans de la Mer. | 50. Le Trouveur de sentiers. |
| 11. La Grande Filibuste. | 23. Le Montonero. | 37. Les Rois de l'Océan. | 51. Les Bisons blancs. |
| 12. La Fièvre d'Or. | 24. Zéno Cabral. | 38. Vent-en-Panne. | 52. Cardénio. |
| | 25. Cornello d'Armor. | 39. Ourson Tête-de-Fer. | |
| | 26. Les Coupeurs de Routes | 40. Le Chasseur de rats. | |

OEUVRES DE LOUIS NOIR

1 franc 25 le Volume, sous belle couverture illustrée en couleurs

- | | | |
|-------------------------------------|-------------------------------|------------------------------------|
| 1. Surcouf. | 8. Le Roi des Chemins. | 16. Le Forban Noir. |
| 2. Empereur et Corsaire. | 9. Le Trou de l'Enfer. | 17. Jean-qui-Tuc. |
| 3. Le Coupeur de Têtes. | 10. Les Millions du Trappeur. | 18. Le Serpent du désert. |
| 4. A la recherche d'un trésor. | 11. Le Trappeur malgré lui. | 19. Un drame au fond de l'abîme. |
| 5. Les Chasseurs du Désert. | 12. Le Voyageur Mystérieux. | 20. Le Secret de la Ville Fantôme. |
| 6. Le Corsaire aux cheveux d'or. | 13. Le Tueur de Lions. | 21. Les Mystères de la Savane. |
| 7. La Vengeance du Roi de la Grèce. | 14. Un Enlèvement au Harem. | 22. A la Conquête des Dieux d'or. |
| | 15. Une Guerre de Géants. | |

En vente dans toutes les Librairies et Gares

A. FAYARD & C^{ie}, Éditeurs, 18-20, rue du Saint-Gothard, Paris (XIV^e)

Vient de Paraître

LÉON PARISOT

Auteur de " L'AVOCAT-CONSEIL "

Ancien Secrétaire d'Arbitre-Rapporteur près le Tribunal de Commerce de la Seine

CE QUE TOUT COMMERÇANT DOIT SAVOIR

MANUEL PRATIQUE A L'USAGE

des Négociants, Commerçants, Industriels, Employés de Commerce
Voyageurs, Représentants, Placiers et Comptables

CONTENANT

les formules des actes usuels en matière commerciale avec l'indication des droits d'enregistrement ; tous les renseignements commerciaux d'une application journalière, et de très nombreuses citations de la jurisprudence la plus récente

SI VOUS VOULEZ être exactement et entièrement renseignés sur les ventes et nantissements de fonds, sur la comptabilité, sur les rapports juridiques des patrons et employés, sur les usages commerciaux, brevets d'invention, marques de fabrique, sur la concurrence déloyale, les faillites et liquidations judiciaires;

SI VOUS VOULEZ connaître les textes relatifs aux fraudes, tromperies et falsifications, aux patentes et aux poids et mesures; savoir comment on établit son prix de revient et son bénéfice;

SI VOUS VOULEZ connaître les droits et devoirs des tireurs, endosseurs et porteurs d'effets de commerce, les règles du gage commercial, les opérations de banque, escompte, comptes-courants; si vous voulez être fixés sur les chèques, warrants, warrants-hôteliers, sur les sociétés;

SI VOUS VOULEZ savoir comment exercer vos droits contre les Compagnies de chemins de fer et les voituriers pour retards, avaries ou manquants; connaître la procédure devant les tribunaux de commerce, les conseils de prud'hommes, les justices de paix;

SI VOUS VOULEZ enfin rédiger tous vos actes et réclamations vous-mêmes et sans frais, être exactement documentés sur tous les actes de votre vie commerciale, éviter les difficultés et les procès;

Achetez

CE QUE TOUT COMMERÇANT DOIT SAVOIR

Ouvrage de 912 pages, par l'auteur de « l'Avocat-Conseil », ancien secrétaire d'arbitre-rapporteur près le Tribunal de Commerce de la Seine.

Le volume broché 4 fr., relié 5 fr.

(plus une majoration temporaire de 20 %/0. Décision du Syndicat des Editeurs.)

Envoi franco contre mandat-poste adressé à MM. A. FAYARD & C^{ie},
Éditeurs, rue du Saint-Gothard, 18-20 -- PARIS (14^e)

LE ROMAN COMPLET

LE GALVAIRE DE MARTHE

PAR BOBIS BURNAY

Le roman complet : 60 centimes

Chaque volume : 50 centimes

Les volumes de la collection
 sont en vente chez
 tous les libraires
 et dans les
 bureaux de la
 Librairie de la
 République, 10, rue
 de la République,
 Paris.

Les volumes de la collection
 sont en vente chez
 tous les libraires
 et dans les
 bureaux de la
 Librairie de la
 République, 10, rue
 de la République,
 Paris.

Chaque volume : 50 centimes

LE ROMAN COMPLET - 60 centimes - Librairie de la République, 10, rue de la République, Paris.

Prochain volume à paraître :

LE CALVAIRE DE MARTHE

par Louis LAUNAY

Le roman complet : **60 centimes**

Volumes déjà parus :

- | | | | |
|---|--|-----------------------|--|
| Marcel ALLAIN..... | { L'Amour est maître.
Pour son Amour | Gaston LEROUX..... | { La Colonne infernale.
La Terrible Aventure. |
| Adolphe BELOT..... | Une Affolée d'amour. | J.-H. MAGOG..... | { L'Espionne aux yeux verts.
Coeur de Midneite |
| Marius BOISSON..... | Le beau Christian. | Georges MALDAGUE..... | { Chaine mortelle.
Le Petit Tambour de Ba
-schies. |
| Jean BONNERY et
J.-MARC-PY | Le Baiser dans la nuit. | Léon MALICET..... | { Pour le Roi de Prusse!
Un Hussard de la Mort.
Le Coq du village. |
| Jules CARDOZE..... | { Héritage d'amour.
Le Monde où l'on aime.
Les Deux Frangines. | Marc MARIO..... | Fauscion Pidiote. |
| Pierre DECOURCELLE | { Les Requins de Paris.
La Main sur la Bouche
Le Droit de la Mère. | Jules MARY..... | Gringolette. |
| Charles ESQUIER..... | Amant et Juge. | A. MATHEY..... | { Le Corps d'Elisa.
Une Nuit de noces. |
| Charles ESQUIER et
Henry de FORGE... | Père et Mère inconnus. | Charles MEROUVEL... | { La Maîtresse de Monsieur
le Ministre.
La Dame aux violettes. |
| Hector FRANCE..... | Rouibosse le saltimbanque | Michel MORPHY..... | { Le Roman d'un soldat.
La Bambine.
Tué par l'amour. |
| Claude FREMY..... | Crime de Boche I. | J. de MORTAIX..... | Aventurière d'Amour. |
| Henry GALLUS..... | Celles qui aiment. | Lise PASCAL..... | { La Femme outragée.
Le Fils de Jacques. |
| Arnould GALOPIN.... | L'Amour sous les balles.
Les Poilus de la 9 ^e .
Les Amours d'un fusilier
marin. | René de PONT-JEST... | { Grain de Beauté
Les Amours de Pinsonnet. |
| Jules de GASTYNE... | { La Nuit rouge.
Pour l'Honneur d'une mère.
Le Calvaire d'une mère.
La Femme en noir.
La Charmeuse d'hommes.
Après l'outrage.
L'Amour pardonne !
Rivalité d'amour.
La Belle Lorraine. | Octave PRADELS..... | { Le Roi des cuisotols.
Fils de héros. |
| Henri GERMAIN..... | { La Fille du Boche.
Crimes d'espions.
Amour et Dévouement. | J.-M. PRIOLLET..... | { Les Epoux ensembls.
Femme... Eternelle victime.
Pour être confesse... |
| Louis d'HEE..... | Le Cœur de Llette. | Marcel PRIOLLET | { Grande Chérie.
Calvaire d'amante. |
| Edmond LADUCETTE | L'Amour et l'Argent. | Gaston RAYSSAC..... | { Le Mystère de l'étang.
Amour et Volupté.
L'Enfant d'une vierge.
Moins fort que l'amour !
Le Diamant noir.
La Femme endormie.
Le Puits mitoyen. |
| Fernand LAFARGUE.. | Floraison d'amours. | Jean ROCHON..... | { L'Enfant du péché.
Passions de jeunes filles.
Femme et Maîtresse
Marthe et Marie
Vipère !
Orphelines !
Sacrifiée. |
| Maurice LANDAY..... | { Les Amours d'une dactylo.
L'Orphelin de Termonde.
Sauvagerie | Pierre SALES..... | { La Petite « Deux Sous ».
Maman de France. |
| Maxime LA TOUR.... | { Mariée à son patron.
Princesse et Fille du peu-
ple.
La Marraine du poilu.
Mariée le 1 ^{er} août 1914.
Almer... à en mourir.
Cœur tendre, Cœur meurtri.
Brin de Lilas.
Papa Bon Cœur.
Celle qu'on n'épouse pas...
Bonheur volé. | | |

Chaque Volume : 60 centimes

Le volume franco par la poste : 70 centimes. — Union Postale : 75 centimes.
A. FAYARD et C^o, éditeurs, 18-20 rue du Saint-Gothard, PARIS (XIV^e).